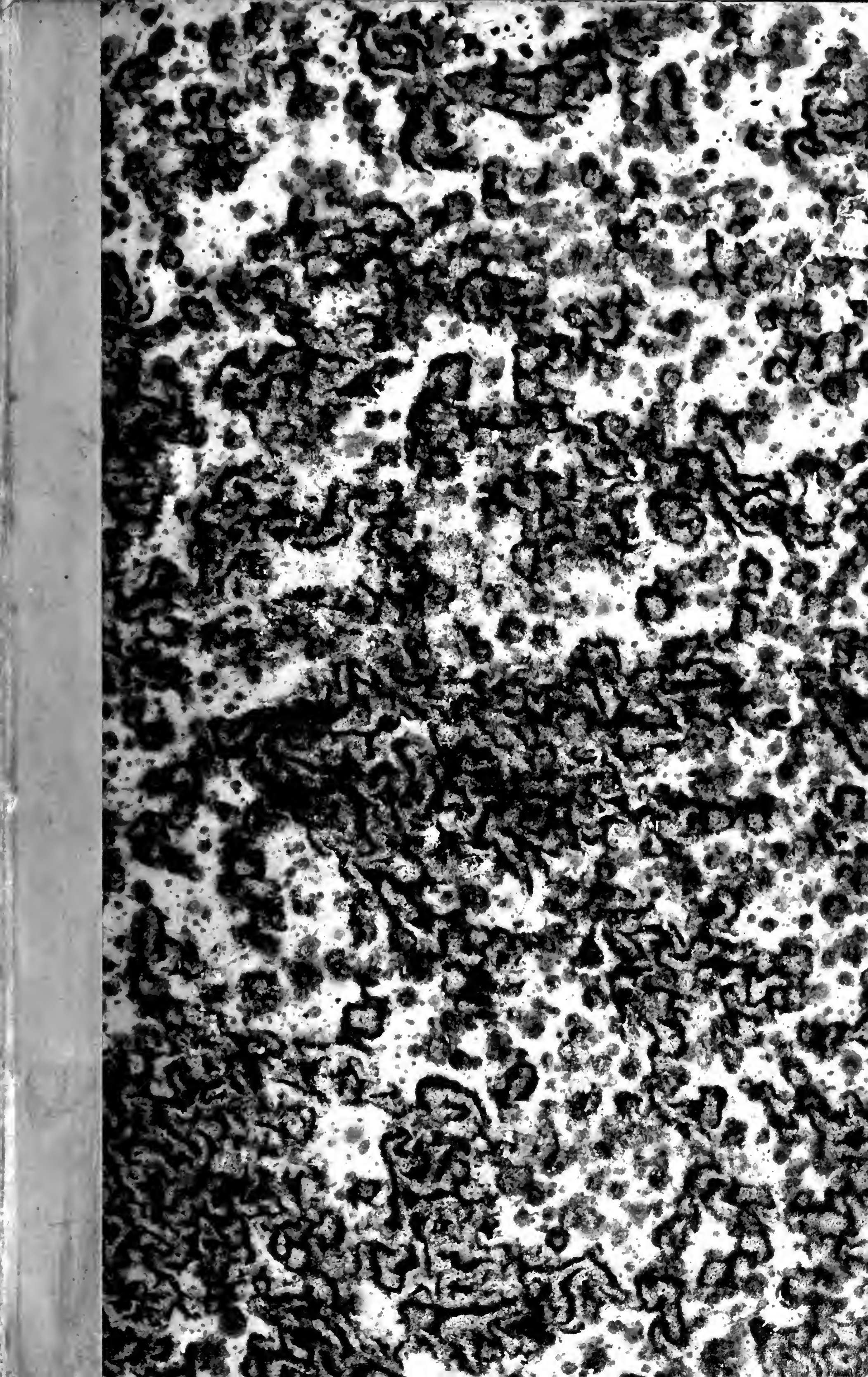
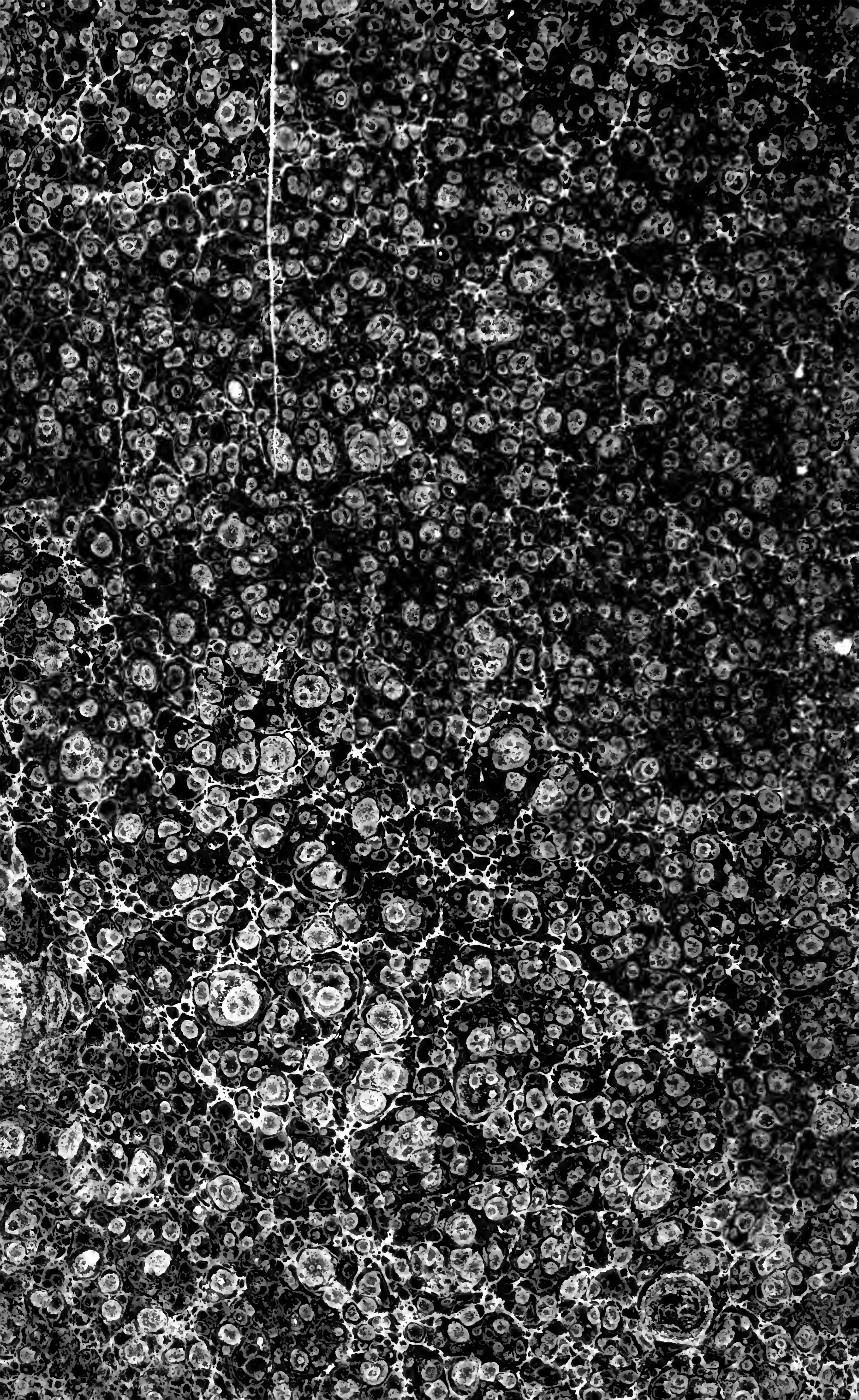






BABEL

IMPRIMÉ CHEZ PAUL RENOUARD, RUE GARANCIÈRE, N. 5.



LA GRANDE FAMILLE DE CE BON M. TARTUFFE.

Tome III. *Page* 239.

BABEL

PUBLICATION

DE LA

SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES.

TOME TROISIÈME.

PARIS

LIBRAIRIE JULES RENOUARD ET Cie,

RUE DE TOURNON, N. 6.

1840.


LIBRARY
DEC 21 1962
UNIVERSITY OF TORONTO
821466

TABLE

DU TROISIÈME VOLUME.

LES TROIS CORBEAUX

OU

LE FIANCÉ MALGRÉ LUI.

I.

Au milieu d'une des plus belles vallées de l'ouest de l'Angleterre, est située une petite ville qu'on nomme Greystone, corruption du nom primitif de Gravestone, ainsi que le prétendent les antiquaires du lieu. Que le lecteur minutieux auquel il prendrait fantaisie de chercher ce nom sur une carte de la Grande-Bretagne le trouve facilement, c'est ce que nous ne saurions affirmer. Il doit lui suffire de savoir que cette ville existe sous ce nom ou sous un autre, comme

il doit aussi être bien convaincu que les personnages dont nous allons lui parler jouissent d'une individualité réelle et d'une existence qui n'a rien de commun avec celle des personnages qui se meuvent dans une fiction romanesque.

Non loin de l'hôtel-de-ville, près de la place du marché, et dans une maison formant l'encoignure de la rue de.... (nous ne pouvons, en conscience, révéler le nom de cette rue), vivait, ou plutôt n'était pas encore mort, M. Simon Raven *, l'entrepreneur des funérailles de la ville. M. Raven avait autrefois réuni à cette qualité celles de crieur aux enchères et de commissaire priseur après décès; mais soit que ces deux branches de sa profession principale lui eussent rapporté peu de profit, soit que son génie le portât à préférer la première exclusivement aux deux autres, toujours est-il certain qu'à l'époque dont nous parlons, M. Raven était uniquement entrepreneur des funérailles; mais il est vrai de dire qu'il était voué à cette profession, corps et âme.

Tous les matins, mistress Raven, vêtue d'un manteau de velours noir, sortait de chez elle dans l'intention charitable d'aller visiter les malades. Dans l'art de fermer les yeux aux mourans et de leur rendre les derniers devoirs, elle avait acquis, par la puissance d'une longue ha-

* Nous avons cru devoir conserver ce mot anglais qui signifie *corbeau* et ne le traduire que dans le titre.

bitude, une adresse merveilleuse. Sa présence était un signe de mort à-peu-près certain, et quelques personnes de la ville disaient que souvent elle s'occupait des préparatifs funèbres pour ses amis, avant même qu'ils eussent rendu le dernier soupir.

Ce digne couple mettait sa joie, joie d'un caractère toujours grave et solennel, dans l'existence d'une fille, miss Niobé Raven. Cette demoiselle partageait les tristes soins de ses respectables parens. La lecture était son délassement favori, et sa place habituelle le porche de l'Eglise. C'est là qu'elle parcourait les pages réjouissantes de Sherlock, d'Hervey et du docteur Dodd; quelquefois aussi, pour mettre un peu de variété dans ses lectures, elle se nourissait l'âme des plus aimables effusions de la poésie: il est inutile d'ajouter, que les *nuits* d'Young et le *tombeau* de Blair obtenaient une préférence invariable. En fait de musique, ce qu'elle aimait c'était le son de la cloche funéraire; elle avait aussi une grande prédilection pour la marche des morts de *Saül*.

Mais il y avait une chose bien propre à entretenir ces dispositions mélancoliques. Miss Niobé était depuis long-temps majeure, et elle restait plongée dans la douloureuse solitude du célibat. Bien long-temps, elle avait espéré s'établir dans le ressort de la paroisse, ou dans le voisinage, ou partout ailleurs enfin; mais personne ne s'était présenté pour obtenir ses bonnes grâces, et cette

pauvre branche de cyprès ne trouvait point d'appui qui voulût la soutenir. A la vérité plusieurs années auparavant, le jeune Mangle Wursel, le fils du jardinier, s'était avisé un moment de croire que M. Simon Raven recueillait, du champ du cimetière, une moisson plus abondante que celle que son père tirait des terres de sa ferme; mais en berger discret, il n'était jamais allé au-delà d'un coup-d'œil timide dans ses attentions pour miss Raven. Il est vrai encore que Midge, le superbe mais exact barbier, en allant d'un menton à un autre, s'était écarté quelquefois de son chemin pour échanger quelque compliment avec elle; mais depuis long-temps, il ne lui avait adressé un seul mot, et jamais ni par signe, ni par regard, ni par geste, il n'avait fait entendre qu'il eût le désir de faire de miss Raven mistress Midge. Il y allait cependant avoir du nouveau; miss Niobé venait de concevoir le plan le plus habile pour faire cesser cet état de désolation. Assez long-temps, elle avait travaillé par les voies de la douceur et par de bonnes manières à se procurer un mari; il fallait que décidément, elle en prît un dans ses filets. Historien sincère, nous allons raconter quelles furent les suites de cette admirable invention.

M. Narcisse Nonpareil, le marchand de toile, demeurait précisément en face de la maison des Raven. Ce n'était pas un homme ordinaire que M. Narcisse Nonpareil, et il n'y avait personne

dans la ville qui portât la tète plus haut que lui, bien que sa taille ne s'élevât pas tout-à-fait à quatre pieds et demi; à l'exception d'une certaine curiosité, il n'avait aucun défaut. Quand on le voyait de bonne heure à sa porte, se frottant alternativement le menton et les mains, on croyait naturellement qu'il respirait l'air frais du matin; ce n'était pas cela: il se tenait à l'affût de ce qui se passait dans le voisinage. La coutume, qui agit en tyran dans les petites villes, le retenait habituellement chez lui pendant le jour, mais à côté de la fenêtre de sa boutique et dans l'intérieur de son comptoir, existait un panneau pratiqué dans le mur, qui lui servait d'observatoire, de sorte qu'il pouvait tout voir sans être vu lui-même. Mais invisible pour tout le monde, il y avait une personne pour laquelle il ne l'était pas. Miss Niobé Raven avait des yeux de lynx ou plutôt des yeux de fille à marier. Trop long-temps, l'espoir de l'union conjugale lui avait fait jeter son dévolu sur le marchand de toile, elle avait trop long-temps pesé ses nombreux avantages matrimoniaux, pour ne pas sentir le besoin de son appui dans toutes les choses de la vie, en voyage, à la maison, dans les affaires; en un mot, elle l'avait marqué comme son bien, comme sa propriété.

Un jour, ou plutôt c'était une belle soirée, Dowlas, le robuste commis de Nonpareil, se disposait à fermer la boutique; son maître s'était

retiré dans une chambre du fond, où il se délassait l'esprit des affaires du jour en jouant avec un jeune chien dont un ami lui avait fait récemment cadeau. Ainsi agréablement occupé, M. Narcisse Nonpareil fit peu d'attention d'abord à l'action de son commis qui lui présentait une lettre qu'on venait de déposer dans la boutique, mais le caniche ayant dirigé une attaque soudaine sur les jambes du commis, fit apercevoir à son maître qu'il y avait quelqu'un dans la chambre.

— Y a-t-il une réponse, Dowlas?

— Non, monsieur; le clerc de M. Stoat vient de la remettre sur le comptoir, et je l'ai vu ensuite se diriger vers la maison de M. Raven.

— Bien! bien!

Laissé seul, Nonpareil ouvrit la lettre de l'air d'un homme qui s'attend à recevoir l'avis d'une commande avantageuse, mais il lut ce qui suit:

« Monsieur, je suis invité par mon client,
« M. Simon Raven, à vous faire savoir que, si
« vous vous refusez plus long-temps à remplir
« les engagemens que vous avez contractés avec
« miss Niobé Raven, des poursuites seront com-
« mencées contre vous.

« Je suis, etc.

« Cayman Stoat. »

Il n'est pas nécessaire de décrire l'impression que fit cette épître sur notre marchand de toile;

l'étonnement bouleversa si étrangement ses traits, que sa figure perdit pendant quelques instans cette expression de sagacité que plusieurs personnes lui attribuaient. Son premier mouvement cependant, quand il fut un peu remis de sa stupéfaction, fut de relire ce singulier document; mais cette lecture le plongea dans un abîme de doutes et de craintes dont il ne sortit un moment que pour se replonger dans un labyrinthe de conjectures sans fin. Que signifiait cette lettre? Quels engagemens avait-il contractés avec miss Raven? Quelles poursuites pouvait-on exercer contre lui pour l'accomplissement de ce contrat mystérieux? Oh! ce n'était certainement qu'un jeu...., une aimable plaisanterie combinée entre ce maître jovial Raven et son bon compagnon Stoat. Mais, halte là : Raven n'était rien moins que jovial, et Stoat ne plaisantait guère. Dans cette conjoncture, la conscience, ce puissant auxiliaire dans le malheur, vint au secours de Nonpareil : « Jamais, se dit-il en se levant avec dignité, non jamais par pensée, par parole ou par action, je n'ai joué avec la vertu de miss Raven; jamais je n'ai attenté à son repos. » Nonpareil, dont l'esprit se rassit un peu dans cette pensée d'innocence, prit son chapeau, traversa la boutique et ouvrit la porte. « Il faut que je voie Stoat sans retard, se dit-il à lui-même, et que j'apprenne ce que signifie cette lettre. »

Il hésita un moment; la fraîcheur du soir

calma son agitation, et il respira avec plus de facilité. Enfin, il prit sa résolution et se dirigea vers le logis du procureur; mais il marcha avec lenteur et d'un pas étudié, comme s'il eût craint que des regards curieux ne fussent occupés à l'observer. C'était, comme nous l'avons dit, par une belle soirée; l'influence salutaire de l'air et d'un beau ciel contribua à fortifier encore sa résolution, et il frappa courageusement à la porte de l'homme de loi.

— Bonsoir, monsieur Stoat, dit-il en entrant précipitamment dans le cabinet du procureur, qui était occupé à écrire; que signifie ce billet? Et il lui présenta le malencontreux papier. C'est là une singulière plaisanterie, en vérité, une plaisanterie qui ne contribuera guère à vous enrichir, mon cher monsieur Stoat.

— Une plaisanterie!... Vous appellerez cela une plaisanterie tant qu'il vous plaira, monsieur Nonpareil, quoique, à vrai dire, je voie avec peine que vous traitiez ainsi une affaire aussi sérieuse; mais, tenez, j'aimerais mieux en causer avec votre avocat; il y a dans cette affaire un certain point sur lequel nous tomberons plus facilement d'accord entre nous.

— D'accord sur quoi? Si j'y comprends un mot.. Voyons, que prétendez-vous dire?

— Que nous avons pour nous le témoignage le plus authentique, reprit Stoat, le témoignage le plus concluant que vous avez porté bien loin... fort loin, vos attentions pour miss Raven, et qu'il

ne vous est plus possible de reculer sans des dédommagemens considérables.

— Mais, encore une fois que prétendez-vous dire? Que signifie tout cela? Et Nonpareil se laissa tomber dans un fauteuil. Pour Dieu! dites-moi ce que cela signifie; des dédommagemens! pour quelle raison? Comment pourra-t-on me forcer....

— Les jeunes gens doivent avoir de la discrétion, monsieur Nonpareil, répondit l'homme de loi avec impassibilité; les dommages seront fixés à 5000 livres sterling! Aujourd'hui, il ne vous reste plus aucun moyen de les éviter.

Il y avait dans les paroles de M. Stoat un ton de sincérité si remarquable, qu'elles firent une impression profonde sur l'esprit du marchand de toile!

— Hélas! s'écria-t-il, de l'air d'un homme qui perd la trace de ses idées, hélas!.... hélas!.... mais dites-moi....

— Vous n'êtes pas en situation, mon cher monsieur, d'entendre la raison dans ce moment. Quel est votre avocat?

— M. Ferret, M. Ferret, répondit en tremblant Nonpareil, Ferret qui demeure au bout de la rue de....

— Bien, bien, je lui parlerai. Et M. Stoat ouvrant sa porte, reconduisit Nonpareil, qui suivit comme un automate la main qui le guidait; et notre pauvre ami se retrouva dans la rue,

mille fois plus confus et plus étourdi qu'avant d'entrer chez l'homme de loi.

Tout semblait conspirer contre lui, sans qu'il pût se rendre compte de la cause de cette conspiration : il eût beau parcourir en tous sens les rues de la ville, il ne trouva pas le mot de l'énigme. Enfin son impatience ne lui permettant pas de remettre une explication au lendemain, il finit par se dire : — Agissons en homme. Puis, précipitant sa marche, il se trouva en un instant à la porte de Raven.

— Monsieur Raven, mistress Raven, et miss Raven, y sont-ils ? demanda-t-il d'un ton résolu.

— Ils y sont, monsieur Nonpareil, répondit une servante, voulez-vous entrer ?

Nonpareil entra dans l'appartement où se trouvaient les trois Raven, et fit une profonde salutation.

— Ah ! monsieur, dit mistress Raven d'un air discret, nous vous attendions depuis quelque temps, puis se retournant vers sa fille : Allons, Niobé, mon enfant, un peu de courage, remettez-vous.

Miss Niobé avança une main suppliante vers sa mère : Non, non, non, dit-elle en sanglotant, tout espoir de bonheur est perdu pour moi. Ah ! c'en est trop.... beaucoup trop en vérité.

— Allons retire-toi, ma fille ; et se tournant vers le marchand de toile : vous voyez, monsieur

Nonpareil, vous voyez combien cette pauvre enfant est sensible;.. allons, emporte ton linceul, tu le finiras dans le salon.

Comme elle se retirait, Narcisse la regarda de côté, et murmura ces mots entre ses dents: Affreuse vipère, va, emporte ton linceul, et puisse-t-il dès demain te servir à toi-même.

— Comme vous le voyez, nous travaillons à des linceuls, monsieur Nonpareil, dit mistress Raven avec un sourire de fantôme. Nous avons plusieurs cérémonies à-la-fois, et celles-là ne souffrent pas de retard. Vous m'excuserez donc, dans un moment, monsieur Raven sera tout à vous.

— Sans doute, sans doute....

Et pendant que notre héros jetait des regards involontaires sur l'ouvrage si pressé de mistress Raven, occupée en ce moment à plier le lugubre vêtement des morts, il entendit aussi le bruit terrible des marteaux frappant sur les cercueils et sortant de l'arrière-boutique. Un frisson de terreur parcourut tout son corps, mais l'entrée de Raven dissipa jusqu'à un certain point cette indigne faiblesse.

— Ah! vous voilà enfin, monsieur Nonpareil, dit-il avec un son de voix sépulcral; mais vous ne paraissez pas bien?

— Oui, je suis malade, bien malade...

— Ah! vous êtes malade! . . . et M. Raven le regarda avec une expression qui semblait annoncer qu'il le mesurait de l'œil pour préparer

à l'avance la bière qu'il lui destinait; — oui, sans doute, vous devez être malade, en considérant la manière dont vous avez traité notre pauvre Niobé.

— La manière dont j'ai traité votre pauvre Niobé! que diable prétendez-vous dire? est-ce que je lui ai fait la cour à votre Niobé? est-ce que j'ai jamais eu des prétentions sur elle, mais pas du tout, je ne l'aime pas, je n'en veux pas.

— Ah! vous n'en voulez pas. . . . vous n'en voulez pas, reprit Raven avec une grimace effrayante. . . eh bien! vous ne l'en épouserez pas moins; on saura bien vous forcer à l'épouser.

— Le diable m'emporte, si je le fais, murmura Nonpareil entre ses dents, et il boutonna son habit jusqu'en haut de l'air d'un homme décidé à soutenir le choc.

— Fi! fi! messieurs, dit mistress Raven intervenant. Monsieur Nonpareil, modérez-vous; Simon, mon ami, calmez-vous, calmez-vous. . .. par pitié, calmez-vous.

— Encore une fois, que signifie tout cela? répéta le marchand de toile; expliquez-vous enfin, monsieur Raven, expliquez-vous!

— La fin de tout ceci, c'est que vous épouserez notre fille, ou que la justice aura son cours. Nous avons contre vous votre propre témoignage, vos lettres; nous en avons plusieurs.

— Des lettres tendres et passionnées, ajouta la mégère.

— Des lettres tendres et passionnées! (Narcisse

recula de plusieurs pas.) Des lettres! répéta-t-il, viles impostures! machinations infâmes!... mais Ferret examinera tout cela, je m'en repose sur lui.

— N'ai-je pas dit qu'il nous démentirait, dit Raven en se tournant vers sa femme; mais le moyen de récuser un témoignage écrit.

— Nous vivons dans un monde bien méchant, monsieur Raven, répondit celle-ci, et M. Narcisse Nonpareil ne vaut pas mieux que les autres.

— Allons, nous n'avons rien de plus à vous dire, reprit Raven en se dirigeant vers la porte; nous avons vos lettres, nous vous avons en blanc et en noir. Adieu.

Et Narcisse se retira en emportant un nouveau surcroît de confusion et d'angoisse. De retour chez lui, il méditait en silence sur les étranges incidens de cette triste soirée. Ces Raven, se disait-il, prétendent qu'ils ont contre moi des témoignages, des lettres.... au diable si j'y comprends quelque chose. N'importe; ils ont juré de faire de moi leur propriété, et ils sont capables d'en venir à leurs fins, les cannibales. Oh!.... épouser cette hideuse fille de la mort, ce spectre vivant!.. Mais... qui est là?

La porte s'ouvrit et une tête se montra. Etes-vous seul demanda le propriétaire de la tête, car le reste de son corps restait caché par l'obscurité qui régnait dans la chambre. La lumière parut. C'était un homme court et vigoureux, dont le cou était enfermé dans une énorme cravate,

et qui portait d'épaisses moustaches. C'était le capitaine Strigger.

— Mon ami, je viens faire une partie de cartes avec vous; mais qu'y a-t-il? vous ne paraissez pas bien.

Nonpareil regarda le capitaine d'un air grave: — Non, non, je ne suis pas bien, lui dit-il, et il porta la main à son front.

— Prenez des pilules stomachiques du docteur Gargle, et vous vous en trouverez bien, croyez-moi; — et il prit des cartes dans la table à jeu.

Nonpareil poussa un profond soupir, et d'un air très résolu replaça les cartes dans la table; puis s'avançant d'une façon solennelle vers le capitaine: — Etes-vous capable de garder un secret, lui dit-il?

— Un secret! un homme enterré ne sait pas mieux garder un secret que moi. Mais allons, ne soupirez pas de cette étrange manière; cela ne vous rend pas beau sur ma parole. Voyons, prenons un peu de grog, il n'y a rien de meilleur pour chasser les humeurs noires.

— Préparez-le vous-même, capitaine, je sais que vous l'aimez froid.

Et pendant que le capitaine s'occupait de cette agréable besogne, et qu'il humectait son gosier de la boisson vivifiante, le marchand de toile lui racontait tous les détails de sa triste aventure.

Le capitaine prit une prise de tabac à la fin de

cette narration, boucha la bouteille d'eau-de-vie, et, après avoir regardé son ami, il lui dit enfin :

— Ceci est fort étrange; vous n'avez jamais aimé cette jeune Raven?

— Jamais!

— Vous ne lui avez jamais fait la cour?

— Jamais!

— Vous ne lui avez jamais adressé de lettres?

— Jamais!

— Ni à aucune autre personne non plus?

— Jam.... Ah! ah!...

Et Nonpareil se levant subitement, laissa échapper un éclat de rire inextinguible.

— Ah! Strigger, mon bon ami, s'écria-t-il enfin, vous l'avez deviné, j'ai adressé des lettres à Pénélope Pincroft qui....

— Ils ont ces lettres en leur possession, lui dit le capitaine en l'interrompant; et où demeure cette Pénélope, je vais aller la trouver.

— Hélas! elle demeure dans une maison dont elle ne déménagera plus. Elle est morte, il y a six mois.

— Pauvre Pincroft! c'est bien malheureux; mais, attendez, ces lettres ont été envoyées à son adresse sans doute?

— Non, je les lui ai fait remettre par mon commis, sans adresse, de peur qu'elles ne tombassent entre les mains de la vieille Pincroft.

— Diable! ceci devient sérieux; et le capitaine garda le silence pendant quelques minutes.

De profondes pensées paraissaient germer dans la tête de Strigger, lorsque se penchant vers son ami, il lui fit cette question :

— Le vieux Raven a-t-il son lit garni de plumes?

— Je le crois; on le dit riche.

— Donne-t-il une dot à sa fille?

— Oui, deux mille livres sterling.

— Eh bien! qui vous empêche d'épouser?

— Épouser! s'écria notre ami, vous n'y songez pas! vivre dans une famille de sépulcres! non, non, je ne serais pas long-temps sans devenir la proie de mon beau-père. Mais ce sont des chacals, des hyènes que ces gens-là.

— Préjugés que tout cela! en y réfléchissant bien! le mieux pour vous serait d'épouser. Vous serez dans l'impossibilité de prouver que ces lettres ne lui ont pas été adressées; on vous demandera des dommages considérables; on vous ruinera.

— On me ruinera!........ Non! non! j'aimerai mieux mourir que d'épouser cette maudite engeance, ce fantôme de chair.

Un moment de silence suivit, après lequel le capitaine dit :

— Ecoutez-moi, Nonpareil, savez-vous que je suis plongé dans la misère jusqu'au cou; savez-vous qu'il fait bon vivre et que la vie est chère en diable; savez-vous bien que j'ai un faible pour l'argent et que je suis à sec.

— Capitaine, je suis vraiment affligé.....

— Approchez-vous et ne m'interrompez pas.

Et alors le capitaine développa à son ami le plan habile qu'il venait de concevoir, plan qu'il est inutile de faire connaître à nos lecteurs en ce moment.

Le marchand de toile parut agité de nombreuses et vives émotions pendant la confidence de Strigger. L'espoir, la crainte, le doute, l'attente, l'incertitude et la joie se peignirent tour-à-tour sur sa physionomie expressive.

— Eh bien! lui demanda le capitaine en finissant, cela vous va-t-il?

— Je le crois très fort.

— Et vous tenterez l'aventure, sans hésiter, vous me le promettez?

— J'irai très certainement.

Et les deux amis se livrèrent à de bruyantes démonstrations de joie; puis, prenant congé l'un de l'autre avec cordialité, ils se séparèrent pour aller se livrer au repos.

II.

Ce fut avec un soin tout particulier que le lendemain matin, Nonpareil promena le rasoir sur son menton et qu'il se livra à tous les soins d'une toilette plus recherchée qu'à l'ordinaire. Fort satisfait de lui-même, il laissa la boutique à la garde de son commis, et sortit en se dirigeant précipitamment vers le cimetière de la ville. Son attente ne fut pas trompée; miss Niobé s'y trouvait déjà. Elle l'aperçut, ses couleurs blêmes prirent une teinte verte et bleue, elle se prépara à fuir, mais Narcisse la retint par son langage éloquent et persuasif.

— Vous suis-je donc si odieux, chère miss Raven? Et il la conduisit près d'une pierre sépulcrale, sur laquelle il l'engagea galamment à s'asseoir.

— Je vous en supplie, écoutez-moi, je veux tout vous avouer, lui dit-il.

— Votre conduite me paraît bien mystérieuse, monsieur, répondit miss Raven en se penchant vers lui; expliquez-vous.

— C'èst mon seul désir..... Vous m'aimez, n'est-ce pas? vous ne pouvez le nier. Voilà ce qui explique cette fiction, bien excusable d'ailleurs, cette fiction relative à certaines lettres..... Vous rougissez; mais vraiment il n'y avait que ce moyen de me délier la langue : une défiance invincible m'a seule empèché de vous déclarer mes tendres sentimens. Comment vos respectables parens ont-ils pu se décider à remettre l'affaire entre les mains de Stoat? Voilà ce qui me confond, ce qui ruine mes espérances.

— Comment cela, monsieur Narcisse?

— Que dirait le monde. Puis-je me laisser conduire à l'autel comme un lâche, comme un mouton qu'on mène à la tuerie. Vous voyez bien que cela n'est pas possible. Je vous aime, depuis long-temps; je vous aime, fuyons ensemble.

— Fuir! fuir!...

Et miss Niobé, en prononçant ce mot, ouvrait et fermait alternativement ses yeux remplis d'une douce confusion. Miss Raven réfléchissait à la proposition, combattue entre les résolutions de la prudence et son désir ardent d'en finir une bonne fois. Nonpareil vit que c'était le moment de tenter un coup de main.

— Je n'ai pas le temps d'attendre, s'écria-t-il, le magasin réclame ma présence...... *Votre magasin*, ajouta-t-il en lui pressant la main (une

tendre pression répondit à la sienne), dites que vous consentez.

— Je consens, répondit-elle de sa voix la plus douce.

— Venez donc me trouver demain matin au bout de l'allée Gaffer à six heures ; une chaise de poste nous attendra. Vous entendez au bout de l'allée Gaffer à six heures. L'apothicaire Gargle vient de ce côté; adieu. Et s'élançant hors du cimetière, il fut en un instant hors de vue.

Il était environ cinq heures et demie quand le lendemain matin, on vit Nonpareil descendre d'une chaise de poste qui s'arrêta au bout de l'allée Gaffer, près des portes de la ville. Ce ne fut pas sans anxiété qu'en respirant la brise du matin, il jeta dans le lointain ses regards curieux; cette fois encore, son attente ne fut pas trompée, il vit miss Raven s'approcher d'un pas rapide, il alla lui donner la main, et la fit monter dans la voiture où se trouvait déjà le capitaine Strigger. Au lieu d'y monter lui-même, il ferma la portière, et la voiture partit aussitôt. Quand le roulement de la chaise de poste eut cessé de se faire entendre, Nonpareil revint sur ses pas, et se rendit immédiatement chez Simon Raven l'entrepreneur.

L'heureux couple était plongé dans les douceurs du sommeil; notre ami pénétra sans cérémonie dans la chambre conjugale, en faisant un

bruit capable d'interrompre le sommeil le plus profond.

— N'êtes-vous pas un joli couple! s'écria-t-il, en écartant brusquement les rideaux et en se montrant à leurs yeux étonnés; n'êtes-vous pas un joli couple de tolérer les faits et gestes de votre fille?

— Que dites-vous là, monsieur Nonpareil, s'écrièrent les deux époux à-la-fois.

— Ce que je dis... ce que je dis... je dis que votre Niobé est partie avec le capitaine Strigger, voilà tout.

— Dieu de bonté! cela n'est pas possible!... Le ciel nous en préserve!

— Cela est si bien possible que je sais qu'ils sont à Helburn, et qu'on les retrouvera *aux armes de Spilsbury.*

Les époux se levèrent, et après s'être assurés par leurs propres yeux de la réalité du malheur inattendu qui les frappait, ils prièrent Nonpareil de descendre dans la cour et de mettre lui-même le cheval à la carriole, ce que fit notre ami Narcisse avec un air de componction tout-à-fait méritoire. Les deux Raven, après avoir suffisamment ajusté leur plumage, prirent place dans la carriole, firent monter Narcisse à côté d'eux, et le digne chariot, attelé d'un cheval efflanqué, prit sa course dans la direction de Helburn, où ils arrivèrent après deux heures de route.

Un garçon d'auberge se tenait, une serviette sous le bras, devant les armes de Spilsbury.

— Un gentleman accompagné d'une dame est-il descendu ici? demandèrent à-la-fois les Raven et Nonpareil.

— Oui; vous les trouverez au n° 4, et le garçon désigna du doigt la chambre qui renfermait miss Niobé et son ravisseur.

Ils entrèrent. Le capitaine Strigger était tranquillement occupé à satisfaire un robuste appétit, et une soif plus robuste encore, tandis que miss Niobé Raven, assise sur un sopha, jouait la fille éplorée. Cependant à la vue de son père et de sa mère, elle jette un cri d'effroi; mais se ravisant aussitôt, elle va se jeter dans leurs bras. Mistress Raven se contenta de pousser un long mugissement, sans faire pour le moment d'autre démonstration.

— Que signifie tout cela? s'écria Raven, en s'approchant du capitaine; rendez-moi ma fille, rendez-la-moi immédiatement; elle est fiancée à M. Nonpareil.

— Point du tout, reprit froidement le capitaine, sans interrompre ses importantes fonctions; elle est à moi, elle m'appartient. Mistress Raven, veuillez vous approcher et vous donner la peine de vous asseoir. Vous permettez, monsieur Raven; c'est entre mistress et moi que doit avoir lieu l'explication.

Quand la dame se fut approchée: — Vous voyez mon jeune ami, continua-t-il en montrant du doigt Nonpareil, qui avait pris place à côté de miss Niobé sur le sopha, et qui tenait conversa-

tion avec elle; cet ami que vous prétendez poursuivre parce qu'il aurait contracté des engagemens avec miss Niobé, eh bien! c'est lui qui serait en droit de vous poursuivre, puisque c'est lui qui est offensé. Avez-vous souvenir de la pauvre Pénélope Pincroft?

Les traits des Raven se contractèrent d'une manière affreuse.

— Nous avons la preuve la plus authentique, la plus concluante, continua Strigger, que les lettres dont vous vous proposez de faire usage contre mon ami ont été adressées à cette personne maintenant défunte. Voici maintenant ce qui arrivera : ou bien miss Niobé sera ma femme, à moi capitaine Strigger; ou bien nous dénoncerons vos machinations, et nous demanderons cinq cents livres sterling de dommages-intérêts.

— Que nous proposez-vous là? dit en balbutiant M. Simon Raven.

— Ah! mon ami, il faut bien y songer, dit à son tour mistress Raven.

Et il se fit un moment de silence, tandis que de son côté Narcisse continuait à l'autre bout de la chambre sa conversation avec miss Niobé :
— Il vous aime depuis long-temps d'un amour profond; pourquoi ne le rendriez-vous pas heureux? C'est un militaire distingué, et il ne lui manque qu'un peu d'argent pour devenir colonel.

— Très bien, ce que vous dites là tous deux, reprit Strigger; oui j'aime depuis long-temps vo-

tre fille et je l'aime d'un amour profond, ainsi que le dit mon ami; mais ma malheureuse modestie a retenu l'explosion de mes sentimens.

— Nous réfléchirons à tout cela, capitaine; le temps ne nous manquera pas.

— Vous autres militaires, vous êtes si pressans, observa mistress Raven. Niobé, mon amour, vous voyez ce qui se passe : acceptez-vous le capitaine Strigger pour mari?

— Chère maman que puis-je dire ?

Et un tendre regard dirigé vers le capitaine décida de la conclusion de toute l'affaire, à la grande satisfaction de notre ami, Narcisse Nonpareil.

(*Imité de l'anglais.*)

Abel LENOIR.

LA RÉFORME ET LA RÉVOLUTION.

PARABOLES HISTORIQUES.

La Réforme est née des fautes, des abus, des vices, des excès et des crimes de la papauté; la Révolution est née des fautes, des abus, des vices, des excès et des crimes de la monarchie.

I.

La Réforme.

Le 15 août de l'année 1503, le cardinal de Sienne, François Piccolomini, fut appelé au Vatican, de la part de Sa Sainteté le pape Alexandre VI, au moment où il allait s'asseoir devant un succulent déjeuner. Le prélat s'y rendit bien vite, non sans jeter un regard de regret sur sa table bien garnie; et un quart d'heure après il était introduit par monsignor Caraffa, qui fut depuis pape sous le nom de Paul IV, dans la chambre à coucher du souverain pontife.

Cette chambre était meublée avec la plus grande magnificence; le faste était, selon quelques historiens, une des qualités monarchiques, — nous disons, nous qui considérons à quel prix il l'achetait, un des détestables défauts de cet homme, le plus avide pape qu'ait engraissé la chrétienté. On pouvait remarquer seulement qu'elle était décorée dans un style plus moderne que le reste de l'appartement occupé par Alexandre. Cette différence provenait d'un accident arrivé peu de mois auparavant. Le jour de Saint-Pierre, un violent orage avait fait écrouler une cheminée dont les débris, après avoir traversé la toiture, étaient venus tomber dans la chambre du pape. Le cardinal Capuano et monsignor Peto, cameriere secret, qui se trouvaient alors dans l'appartement avec Sa Sainteté, ne doutant pas, au milieu de ce nuage de poussière et de cette masse de décombres, que le pape n'eût été écrasé, s'étaient précipités vers la principale des croisées, d'où ils avaient crié : « *Le pape est mort! le pape est mort!* » La nouvelle avait parcouru immédiatement toute la cité.... Mais ce n'était qu'une fausse alerte, ou plutôt une fausse espérance : le pape fut retiré vivant des débris où seuls trouvèrent la mort quelques officiers subalternes de sa maison. Pour réparer les dégâts causés par cet écroulement, le pape avait fait rétablir à neuf sa chambre à coucher, et il avait convoqué, pour l'embellir, tous les arts contempo-

rains. C'était une merveille, et ce qu'il y avait de moins précieux dans ce riche boudoir, était, à coup sûr, la personne qui l'habitait.

Lorsque le cardinal de Sienne fut introduit, Alexandre était étendu sur sa couche, et le demi-jour qui éclairait l'appartement laissait voir sur son visage la trace d'horribles et récentes convulsions.

« Je me rends aux ordres de Votre Sainteté.

— Merci, cardinal. Venez vous asseoir près de mon chevet. Maintenant, qu'on nous laisse seuls. »

Les serviteurs sortirent.

« Votre Sainteté, » dit le cardinal dont l'œil commençait à voir les affreux ravages causés par la maladie sur la figure du pape, « Votre Sainteté serait-elle indisposée?

— Il n'y a plus de Sainteté à l'heure où nous sommes, mon bon cardinal...je veux dire, il n'y en aura bientôt plus. Ce n'est point le pape Alexandre VI qui parle au cardinal de Sienne; c'est le pécheur mourant qui réclame l'assistance du prêtre.

— Eh quoi!.. quelle brusque atteinte?..

— Vous allez le savoir. C'est bien peu de chose qu'un homme, cardinal, cet homme fût-il, comme je le suis... non, comme je l'ai été, l'un des plus grands de la terre! Il y a trois jours, rien ne manquait à mon ambition, qui pourtant s'est accrue toujours à mesure qu'elle était assouvie. J'ai voulu être cardinal, je l'ai

été, — pape, je le suis. Arrivé là, j'ai voulu être le plus riche potentat du monde, je le suis devenu. —J'ai voulu, de toutes les hauteurs qui m'environnaient, faire autant de piédestaux pour les membres de ma famille, je l'ai fait. Avant-hier, j'étais Alexandre VI, que nul chrétien ne nommait sans se signer, d'un bout de la terre à l'autre bout; j'étais le chef des Borgia, nom qui fait trembler les plus puissans en Europe; ma richesse était un immense océan dont mes cinq enfans étaient les vastes fleuves. Mais aujourd'hui, que suis-je? rien... un misérable corps qui se dissout, cent livres de chair et d'os qu'on verra dans quelques jours avec répugnance, et dont, après quelques années, on cherchera peut-être vainement un débris. Il y a soixante heures, je n'avais point mon égal ici-bas; aujourd'hui, le valet qui était là est mon supérieur, parce qu'il vit, parce qu'il peut.

—Votre Sainteté...

—Ma Sainteté voit juste, quoique agonisante, ou mieux parce que agonisante. Souvenez-vous de cette humiliation qui, en ce moment suprême, remplace chez moi l'orgueil le plus exalté; souvenez-vous-en, bon cardinal, vous qui êtes appelé, sinon à ma fortune personnelle, du moins à mon rang... car vous me succéderez... »

L'œil du cardinal s'animait : « Vous croyez que...

—Vous me succéderez, vous dis-je!

—Il en sera ce qu'il plaira à Dieu, et son

humble serviteur est à la disposition de la céleste Providence. Mais si, lorsque Dieu vous rappellera à lui (et il est probable que vous n'êtes pas celui qui de nous deux partira le premier), si, dis-je, quelques-uns de nos seigneurs les cardinaux songeaient à moi, j'aurais à redouter les intrigues du cardinal de Rohan. La France et Louis XII voudraient la tiare pour ce Français... Pensez-vous que ses chances...

—Cardinal, vous oubliez que ce n'est point pour traiter de votre élection que je vous ai mandé, mais bien pour recevoir de vous les derniers secours de la religion. L'approche de la mort, en nous inspirant les tristes pensées dont je vous entretenais tout-à-l'heure, nous donne l'inquiétude, sinon la foi d'une autre vie; alors, si loin de Dieu que nous ait entraînés l'offense, nous sommes ramenés vers lui par l'effroi qui fait le repentir.

— L'inquiétude, l'effroi...... ce ne sont point là, mon frère, les vrais caractères de la foi religieuse. »

Alexandre se souleva sur son coude, et dardant sur son interlocuteur un vif regard, il lui dit : « La foi... la foi !... Croyez-vous, cardinal ?

—Si je crois ! répondit le cardinal épouvanté.

—Oui, vous croyez aujourd'hui, devant le lit d'un moribond dont la pâleur vous rappelle votre vieillesse. Mais hier, après dîner, vous ne croyiez pas peut-être, et le jour où vous serez

pape, dans la joie de votre triomphe, vous ne croirez point.

—Votre Sainteté peut-elle penser...

—Je me rappelle un dîner, je devrais dire une orgie. —Il y a bien long-temps de cela— où nous étions onze cardinaux. Nous avions vidé bien souvent nos coupes; et au dessert, il nous prit fantaisie, pour rire, de nous demander si, la main sur la conscience, l'un de nous croyait. Devinez, Piccolomini, quels furent les réponses?

—Je n'ose.

—Dix répondirent *non;* un seul dit *peut-être.* Son voisin fit remarquer que ce dernier était en arrière des autres d'une coupe de Malvoisie. « Buvez! buvez! lui cria-t-on de toutes parts. » Il but, et la question lui fut de nouveau posée. Alors il répondit : « *que sais-je!* »

—C'est triste. Mais aujourd'hui, en face du néant, vous croyez donc?

—Oui, je crois... que je crois. Et d'ailleurs, au moment de tout perdre et de ne plus laisser sur la terre qu'un corps usé que ces misérables Romains outrageront sans doute, il faut bien me retrancher derrière une espérance. Où la trouver, sinon là-haut? Je crois, oui, je crois, et je veux du moins mourir en état de grâce. Demain, à la tête des cardinaux, vous donnerez publiquement les sacremens au pape; aujourd'hui, donnez secrètement l'absolution à Roderik Lenzuoli Borgia.

— Le puis-je, quand vous êtes précisément

celui qui a reçu de Dieu le pouvoir de lier et de délier?

— Encore une fois, Piccolomini, il n'y a ici ni pape, ni cardinal, mais seulement un pécheur et un prêtre. Je sollicite de vous l'absolution.

— Eh bien! je vous absous, mon frère.

— Vous ai-je dit mes péchés?

— Qui ne les connaît? Puisque c'est à un pénitent que je parle, je vous dirai: Borgia, tu fus un grand pécheur, mais la miséricorde de Dieu est infinie.

— Mes crimes le sont presque. Vous ne savez pas tout, et ne pouvez efficacement m'absoudre qu'après m'avoir écouté.

— Vous êtes faible....

— Je sais de quelle mort je meurs, et bientôt vous le saurez aussi. J'ai trois jours encore à vivre, et il me reste quelques heures de connaissance... J'ai le temps de tout vous dire. »

Le cardinal de Sienne fit un mouvement de résignation où l'estomac, à cette heure du déjeuner, avait peut-être à réclamer, plus que la conscience, le mérite d'un sacrifice, — et il prêta l'oreille.

Alexandre reprit:

« Vous n'ignorez pas combien fut orageuse ma jeunesse; j'ai pillé bien des créanciers, j'ai séduit bien des femmes, j'en ai même vendu: j'étais un franc débauché.

— Je le sais, mon frère.

— Je pris pour maîtresse et j'affichai en Espagne une courtisane célèbre par sa beauté, celle qui m'a donné mes cinq enfans, la Vannoza enfin, que vous connaissez.

— Je lui ai rendu visite, il y a huit jours à peine.

— J'ai fait faire d'elle deux portraits : l'un, sous les traits d'une sainte, reçoit depuis longtemps les hommages des fidèles à l'église *del Popolo*, dans la chapelle à gauche du maître-autel ; l'autre, avec les attributs d'une déesse, est sous vos yeux dans cette chambre.

— Il est parfaitement peint, mon frère.

— Le pape Calixte III, mon oncle, m'ayant appelé à Rome où il me combla de biens et me créa cardinal en 1456, c'est-à-dire à l'âge de vingt-cinq ans, je fis semblant, pour lui complaire, de quitter la Vannoza, qui me suivit secrètement en Italie et s'établit à Venise où j'allais la visiter souvent.

— Je le sais, mon frère.

— J'affectai des mœurs moins désordonnées, parce qu'alors j'aspirais déjà à succéder à mon oncle Calixte. Mais le diable n'y perdit rien ; mes débauches furent aussi grandes en Italie qu'en Espagne, seulement elles furent moins scandaleuses. Il n'est pas besoin de vous détailler mes actes de libertinage ; tout cela se ressemble au fond et ne varie que dans la forme.

— Passez, mon frère.

— Le naufrage que je fis sur la côte de

Pise à mon retour d'Espagne où j'avais été envoyé par Sixte IV en qualité de légat pour régler les différends des rois d'Aragon et de Portugal au sujet de la Castille, ce naufrage, où je faillis périr, ne me corrigea pas. Quelque temps après, je désobéis formellement au pape Innocent VIII; il m'avait défendu de quitter Rome, ce qui ne m'empêcha pas d'aller à Venise rejoindre la Vannoza que j'emmenai dans la capitale du monde chrétien.

— Je le sais, mon frère.

— A la mort d'Innocent VIII, en 1492, je crus que mon tour était venu, et je me livrai, pour avoir la tiare, aux plus basses intrigues; j'achetai les voix de plusieurs cardinaux et entre autres de Sforce, de Riario et de Cibo. Sforce me coûta cher, mais il me servit bien.

— C'est odieux!

— Depuis, je le leur ai fait expier, mon frère. A peine eus-je les clefs de saint Pierre, que je songeai exclusivement à exploiter ma haute position au bénéfice de ma fortune et de celle de ma famille. Pour commencer, j'adressai publiquement à mon second fils, César Borgia, un magnifique discours où je tonnais contre le népotisme, disant que je ne suivrais jamais l'exemple des papes qui avaient démembré les états de l'église et détourné le bien des pauvres pour enrichir leur maison. Ce discours enchanta les badauds; mais ceux qui me connaissaient virent le dessous des cartes. La Vannoza dit: « Je sais

quel fond il fait faire sur les harangues de Borgia; jamais il ne parle mieux que lorsqu'il a l'intention d'agir mal. » Elle avait raison; aussi ne tardai-je pas à nommer ce même César Borgia cardinal Valentino, et François Borgia, mon fils aîné, duc de Gandie.

— Je sais tout cela, mon frère.

— En 1494, Alphonse, roi de Naples, ayant peur des prétentions de Charles VIII, roi de France, me proposa une alliance défensive. J'y consentis, à condition, 1° qu'Alphonse me paierait sur-le-champ trente mille ducats; 2° qu'il fiancerait dès ce moment madame Sanche, sa fille naturelle, avec Guifry Borgia, mon troisième fils, auquel il donnerait pour dot la principauté de Squillaci, les terres de Cariati et une pension de dix mille ducats; 3° qu'Alphonse concéderait au duc de Gandie, mon fils aîné, un établissement de douze mille ducats de rente et le premier des sept offices principaux du royaume qui viendrait à vaquer; 4° qu'il attribuerait également au cardinal Valentino, mon second fils, de riches bénéfices ecclésiastiques, etc., etc. Moyennant toutes ces concessions, je m'engageai à renouveler, en faveur d'Alphonse, l'investiture du royaume de Naples. Le roi accomplit ses promesses, et il devait croire que je tiendrais moi-même un engagement que j'avais fait payer assez cher.... Point! Lorsque je vis s'avancer en Italie les troupes victorieuses de Charles VIII, j'abandonnai la cause d'Alphonse;

et après quelques perfidies à l'encontre du roi de France, telles que l'arrestation des cardinaux Sforze et Sanseverino, ses plénipotentiaires, je fis cause commune avec lui ; je signai un second traité par lequel j'achetai l'alliance de Charles VIII, en lui promettant l'investiture du royaume de Naples que j'avais déjà promise à Alphonse, et en me chargeant de l'aider à le conquérir.

— Je le sais, mon frère.

— Je traitai Charles VIII comme j'avais traité Alphonse de Naples. Le dessein secret du roi de France était, après avoir assuré ses droits sur le royaume napolitain, de s'appuyer sur cette possession maritime pour faire aux Turcs une terrible guerre de religion. Dans l'effroi que m'inspiraient les progrès de la puissance de Charles en Italie, je fis donner secrètement avis au Grand-Turc, moi pape, des projets du roi de France contre l'Orient, et je lui demandai ses secours contre mon allié.

— Je le sais, mon frère.

— Le chef des Infidèles est, du reste, celui que j'ai le moins déloyalement servi. Dans sa réponse, Bajazet entra en négociation avec moi. Gem ou Zizim, son frère, qui, vaincu dans une révolte, avait été obligé de se réfugier à Rhodes et de là était venu à la cour de Rome, y séjournait depuis quelques années. La première condition de Bajazet fut que son frère Zizim serait empoisonné, et pour ce faire, il m'offrait deux

cent mille ducats et la tunique sans couture de Notre-Seigneur: c'était bien. Mais, d'une autre part, le roi de France avait mis pour condition à notre traité d'alliance, que je lui livrerais ce même Zizim dont il comptait se servir dans la guerre qu'il projetait contre Bajazet, et il m'offrait pour cela vingt mille écus comptant. Que faire?.. J'acceptai des deux mains. Je livrai en effet Zizim à Charles, qui l'emmena en marchant sur Naples; mais Zizim portait déjà dans son sein le poison demandé par Bajazet, poison qui le tua dès son arrivée dans cette ville.

— Je le savais, mon frère.

— Ce ne fut pas ma seule perfidie envers Charles VIII. Un autre article du traité obligeait mon fils César Borgia, cardinal Valentino, à suivre le roi de France en qualité d'otage, dans son expédition de Naples Je complotai avec César une évasion. Pour ne pas donner de soupçons, mon fils s'était fait accompagner de dix-neuf fourgons dont, sur son ordre, on avait déballé publiquement les deux premiers qui contenaient une riche vaisselle en argent; les Français crurent dès-lors que les dix-sept autres renfermaient d'immenses valeurs. Arrivé le soir à Velletri, César profita de la nuit pour fuir, déguisé en garçon d'écurie, avec les deux précieux fourgons. On ne s'en aperçut que le lendemain, et on saisit les dix-sept fourgons restant où l'on ne trouva que des pierres. Charles me fit adresser les plaintes les plus vives, auxquelles je ré-

pondis par des protestations mensongères que j'étais étranger à l'évasion de César Borgia. Le roi crut ou fit semblant de croire.

— Je le savais, mon frère.

— Pour venger la Vannoza des violences exercées contre sa maison par quelques cavaliers de Charles, je soldai, de concert avec César, une bande de coupe-jarrets ; ce furent eux qui arrachèrent la vie et volèrent mille écus au fils de Guillaume Braconnet, évêque de Saint-Malo que j'avais fait tout récemment cardinal, à la recommandation de Charles, dans la salle *del papagayo*. Ce fut aussi par eux et par les Espagnols à ma solde, que furent égorgés et pillés, jusque dans l'église Saint-Pierre et dans les appartemens de mon palais, une cinquantaine de Suisses que je renvoyais de Rome.

— Tout cela est connu, mon frère.

— Je fomentais secrètement une ligue contre Charles VIII mon allié, et quand je me crus assez puissant, je lui intimai, par un insolent monitoire, l'ordre de quitter l'Italie en dix jours, et de faire sortir de Naples ses troupes qui y étaient entrées avec ma bénédiction.

— Allez toujours, mon frère.

— Ce fut alors que je nommai dataire Jean-Baptiste Ferraro évêque de Modène, le plus effronté et le plus adroit simoniaque que j'aie jamais connu, moi qui en ai connu tant. Dieu seul peut savoir tout ce qu'il a vendu, pour mon compte, de places, de bénéfices, de sacremens, d'indul-

gences! C'est avec quelques autres faits du même genre que je vous conterai plus tard, ce qui donna lieu au distique suivant, dont vous pouvez vous souvenir que nous avons en vain cherché l'auteur.

Vendit Alexander claves, altaria, Christum;
Vendere jam potest, emerat ille priùs. (1)

— C'est connu, mon frère.

— En ce temps-là, je commençai à mettre à exécution le vaste projet d'abattre au profit des miens la puissance des princes romains, et de leur déclarer la guerre pour confisquer leurs états et en faire la propriété de mes enfans. Je fis attaquer par mon fils aîné le duc de Gandie, les Colonne et les Ursins; après quelques succès obtenus par la trahison, et entravés par la belle résistance de Bartholomea, sœur de Virginio, mes troupes furent vaincues, ce qui saisit si fort mon brave légat apostolique qu'il mourut de peur. Je fus forcé de faire la paix; mais le poison ne donna pas le temps à Virginio d'en profiter.

— Je le sais, mon frère.

— C'est le moment de vous parler de mes relations avec Lucrèce Borgia ma fille. Dès sa pu-

* Alexandre trafique des clefs, de l'autel et du Christ. Il peut les vendre, puisqu'il les a achetés.

berté j'en avais fait ma maîtresse, et j'avais pour rivaux mes deux premiers fils. D'abord je l'avais mariée peu richement ; mais, ma fortune ayant grandi, je m'étais empressé, à mon avénement au Saint-Siége, de prononcer son divorce pour la marier en secondes noces à Jean Sforce, seigneur de Pesaro. A l'époque où en est arrivée ma confession, je cassai de mon autorité spirituelle ce second mariage, pour en faire contracter à Lucrèce un troisième beaucoup plus avantageux, avec Alphonse d'Aragon, prince de Salerne.

— Passez, passez, mon frère.

— Avant que ce mariage fût conclu, César Borgia, mon second fils, fit assassiner le duc de Gandie, son frère, par envie des biens dont j'avais comblé ce malheureux aux dépens de l'église, et aussi par jalousie de la préférence que Lucrèce, tout en se partageant entre ses deux frères, accordait à l'infortuné duc. Je sus à n'en pas douter que César était l'auteur de cet assassinat, et qu'il avait même porté en croupe derrière son cheval le corps de sa victime pour le jeter dans le Tibre; mais l'ambition fut plus forte chez moi que l'amour paternel, et je poursuivis, de complicité avec le fratricide, le cours de mes déprédations et de mes crimes.

— Vous ne m'apprenez rien, mon frère.

— Je ne dois pas négliger une rouerie qui n'est pourtant qu'une peccadille en comparaison du reste. Ferdinand et Isabelle d'Espagne m'avaient adressé de vives plaintes au sujet d'une

dispense que j'avais accordée pour marier une religieuse professe, héritière de la couronne de Portugal. Je sentis le besoin de ménager ces deux monarques, et voici ce que j'imaginai. J'affirmai que je n'avais jamais consenti à la délivrance du bref, et que c'était un faux de l'archevêque de Cosenza, secrétaire des brefs apostoliques. Je fis enfermer ce prélat au château Saint-Ange, et son procès fut instruit; je lui fis conseiller par des affidés de s'avouer coupable, lui promettant pour cet acte de complaisance, de lui rendre avec usure toutes ses dignités dès que le couple espagnol aurait reçu la satisfaction demandée. Le malheureux donna dans le piége; il simula des aveux et fut condamné. Je confisquai ses biens au profit de ma famille; quant à lui, il mourut de douleur dans la prison où il fut enfermé pour la vie.

— Ne jouâtes-vous pas un tour à-peu-près semblable à don Pédro Aronda, évêque de Calahorra?

— Pour celui-là, ce fut différent; il était si riche que sa fortune me tenta; je l'accusai de sodomie, et pour sauver sa tête, il dut payer une magnifique rançon.

— L'accusation était fausse?

— Oui; mais le délit était alors si commun qu'en accusant le premier prélat venu, j'étais à-peu-près sûr de tomber juste. Quelques jours auparavant, deux cent trente condamnations

avaient été prononcées, pour l'habitude du même fait.

— Poursuivez, mon frère.

— Je fis piller les biens du cardinal Ascagne, enfermer deux Caetano, dont l'un fut étranglé, et je m'emparai de leurs domaines en attendant que je fisse empoisonner le second, ce qui eut lieu plus tard.

— N'est-ce pas vers ce temps que fut tué Caldès dit Pietro, employé dans vos appartemens secrets?

— Oui, mais c'est peu de chose; le drôle parlait trop. Tandis que mon fils César empoisonnait Jean Borgia son parent à sa propre table, et faisait assassiner don Juan Cerviglione, coupable de n'avoir pas voulu lui prostituer sa femme, une Borgia, je confisquai à Rome avec acharnement. Je me constituai l'héritier de tous les prêtres morts *ab intestat*, et je cassai à mon profit les testamens des autres. J'établis en même temps un trafic très lucratif de bénéfices; sous prétexte de l'invasion des Turcs dans les états de Venise, je fis un appel aux souscriptions de la chétienté; je frappai de dîmes pour trois ans tous les biens ecclésiastiques, et j'assujettis pour le même temps les biens des Juifs à la redevance d'un vingtième. Enfin, ces immenses sources de revenus ne suffisant pas, je me mis à vendre des indulgences, ce qui me valut, rien que dans les états de Venise, huit cents livres d'or. Toutes ces levées d'argent avaient pour but, comme je

vous l'ai dit, de subvenir aux frais de la guerre contre les Turcs; mais lorsque j'eus tout encaissé, le seul secours accordé par moi fut un *ave Maria* que j'ordonnai aux fidèles de réciter tous les jours à midi.

— Après, mon frère.

— J'eus occasion de traiter à la même époque une petite affaire qui servit également bien mes intérêts et ma vengeance. Le roi Ladislas, enrichi par son mariage avec la princesse Béatrix, ne se soucia plus de sa femme; il s'adressa à moi et je cassai ce mariage, en condamnant Béatrix à payer vingt-cinq mille ducats pour les frais de la sentence.

— Je me le rappelle, mon frère.

— Quelques mois après, voulant ménager à Lucrèce Borgia un quatrième mariage plus en rapport avec ma haute fortune, je fis poignarder, de concert avec mon fils César, Alphonse d'Arragon, son troisième époux ; pour détourner les soupçons, nous accusâmes de ce meurtre, l'oncle de la victime, François-Marie Gazella, qui fut décapité. Mais Alphonse ayant survécu à ses blessures, nous chargeâmes don Micheletto, le sbire de César, d'étrangler le malheureux dans son lit.

— Je m'en étais douté.

— A l'occasion du mariage de Lucrèce Borgia avec Alphonse d'Est et de la capitulation de Piombino, de grandes fêtes eurent lieu à Rome, où le carnaval commença au mois d'octobre. Ces

deux événemens furent célébrés dans mon palais même, par ce fameux banquet où fut dépassé tout ce qu'a jamais pu inventer l'imagination la plus dissolue. Les premières courtisanes de Rome dansèrent sans vêtemens durant ce repas; des concours de lubricité y furent ouverts, et des animaux même jouèrent un rôle dans ces épouvantables scènes d'infâme débauche.

— Passez vite, mon frère.

— Je m'accuserai rapidement d'avoir puni avec cruauté un homme qui avait tenu de mauvais propos contre César Borgia. Je lui fis couper les mains et la langue sans autre forme de procès, et elles furent clouées en trophée à la porte de la prison. Je dois m'accuser aussi de la trahison par laquelle nous dépouillâmes les Montefeltro, qui échappèrent par la fuite à l'assassinat, et j'arrive sans transition à la nuit du 31 décembre 1502, où furent étranglés par mes ordres les condottiere Leverotto, Vitellozo, Paul Orsino et Gravina. En même temps, j'attirai au Vatican le cardinal Orsino, et au moment où il me rendait une visite amicale, je le fis saisir et emprisonner ainsi que ses adhérens. Je m'emparai de tous ses biens, y compris une grosse perle que je n'avais pas d'abord trouvée, et que je forçai le prisonnier de me faire remettre en le privant de nourriture ; puis je l'empoisonnai.

— Voulez-vous prendre un moment de repos, mon frère?

— Non. Il me reste peu de choses à vous dire ;

et après avoir mentionné l'empoisonnement du cardinal Jean-Michel, j'arrive à la dernière de mes fautes, à celle qui cause ma mort.»

Le cardinal de Sienne se rapprocha, et prêta une oreille encore plus attentive.

«Il y a huit jours, poursuivit Alexandre d'une voix affaiblie, j'avais besoin d'argent, et je n'ai rien trouvé de mieux pour m'en procurer que de vendre neuf cardinalats. La spéculation était bonne, et chaque chapeau fut payé cher. Cela nous donna l'idée, à César et à moi, de nous débarrasser de dix ou douze cardinaux, afin d'avoir de bons bénéfices à vendre. Nous résolûmes de les empoisonner au souper qui devait avoir lieu à la villa du cardinal Adrien Corneto. Dans ce but, il fut envoyé d'avance quelques bouteilles infectées d'un poison subtil, avec ordre de ne servir du vin qu'elles contenaient qu'aux personnes que je désignerais. Le soir, j'arrivai harassé de fatigue au lieu du festin, et je m'aperçus que j'avais oublié, en sortant, la boîte d'or contenant le sacrement de l'Eucharistie que je porte toujours sur moi, depuis qu'un astrologue m'a prédit que je devais trouver la mort le jour où je m'en séparerais. Tandis que le cardinal Caraffa allait la chercher suivi du bouteiller qui seul avait la consigne relative aux flacons empoisonnés, je voulus boire. Le sous-bouteiller, qui n'était pas instruit, me versa du vin réservé, et... je suis empoisonné.»

Le cardinal frémit... « Il doit y avoir quelques ressources?

—Aucune. Les Borgia se connaissent en poisons; celui-là est mortel, c'est la cantarella... Le 18, j'aurai cessé de vivre.

— C'est là tout?

—Non. Il me reste à vous parler d'un crime dont personne ne s'est jamais douté, et que vous et ma victime connaîtrez seuls au monde. Ecoutez-moi bien.

« C'était dans les premiers jours de février 1484; nous étions à table dans mon palais, cinq ou six cardinaux et moi, et, selon l'ordinaire, le vieux vin n'y manquait pas, ni les jeunes courtisanes. Nous avions beaucoup parlé du Turc, du Français, et de Venise; la conversation nous ayant échauffés, nous avions prodigieusement bu, et l'orgie allait entrer dans la salle avec le dessert.

« Un de mes gens vint et me dit : « Une chrétienne, qui arrive d'un pays lointain pour accomplir un vœu, désirerait voir Votre Eminence.

— Pourquoi faire?

— Un devoir religieux, une bénédiction, une indulgence... je ne sais.

— Au diable!» Et tout en soulevant une coupe de ma main droite, j'enlaçai de mon bras gauche la taille de Ninetta la danseuse.

— Cette femme fait don d'une assez forte somme, et le dataire la renvoie à votre audience.

« Allons, allons, Roderic, dit un de mes voi-

sins avinés, vas-y! En l'empêchement du pape malade, tu représentes aujourd'hui la chrétienté; et comme c'est jour et heure d'audience, tu n'as pas droit de ne point recevoir les fidèles. Allons, cardinal!

— Je ne suis pas cardinal ici, je suis homme.

— Et moi, dit Ninetta, moi qui ne suis ni homme ni cardinal..... ni même fidèle..... je me charge de remplir ce devoir. Prête-moi ta robe rouge, Roderic, et cette femme partira contente; bénédiction ou indulgence, je la servirai selon sa demande. Elle ne te connaît pas et me prendra pour un cardinal... D'ailleurs, il n'y a que la foi qui sauve. »

«Je crois, Dieu me pardonne, que cette sacrilége comédie allait être jouée, lorsque le serviteur rentrant me dit: « Que faut-il répondre à cette jeune femme?

— Elle est donc jeune?

— Et fort jolie, monseigneur.

— Et fort jolie? En ce cas, cela me regarde. Merci de ta bonne volonté, Ninetta! Tu n'as pas reçu le mandat d'en haut; c'est moi qui suis cardinal, et je me dois à tous les chrétiens.

— Surtout aux chrétiennes. »

« Je me rendis dans mon oratoire.

« La jeune femme qui m'attendait avait en effet une charmante figure; elle valait vingt Ninetta et presque une Vannoza. Elle portait le costume des paysannes allemandes.

« Dès que je parus, elle se jeta à mes genoux

et me dit :—J'ai fait huit cents lieues, en jeunant tous les jours, pour venir chercher la bénédiction de notre Saint-Père. Que Votre Eminence ne me renvoie pas sans cette faveur!

— Qui êtes-vous?

— Je me nomme Marie-Anne... et j'ai épousé, il y a trois ans, un ouvrier mineur d'Eisleben, dans le comté de Mansfeld, en Saxe. Nous nous sommes mariés sans l'aveu de nos parens, et c'est pour me punir de ce péché que Dieu a rendu notre union stérile. Nous étions au désespoir, mon mari et moi, de n'avoir point d'enfans, et pour moi le remords se mêlait au chagrin, lorsque nous avons eu l'idée qu'un pélerinage à Rome et la bénédiction de notre Saint-Père nous mériteraient, avec la rémission de nos fautes, un hymen plus fortuné. Nous avons travaillé nuit et jour, durant six mois, pour ajouter à nos économies de quoi acheter des indulgences; après quoi je suis partie seule, demandant de ville en ville l'hospitalité, pour ne pas écorner mon petit trésor, et je suis arrivée hier. Bénissez-moi, mon père, afin que je puisse m'en retourner sur l'heure.

— Prenez un peu de repos, mon enfant. Vous ne pouvez vous remettre immédiatement en route, après un voyage si fatigant.

— Cela fait partie de mon vœu.

— Vous attendrez du moins jusqu'à demain, et vous passerez le jour et la nuit en prières au pied de ce reliquaire. En attendant, prenez ceci

pour réparer vos forces... « Et je vidai quelques gouttes de vin dans une coupe.

« Un horrible projet était entré dans mon esprit, sous l'influence de l'ivresse et de l'orgie.... Le vin était un narcotique, et le narcotique me livra la pénitente!!! »

Piccolomini recula d'épouvante, bien que cette longue confession l'eût déjà blasé sur le crime. Lorsqu'il se rapprocha du moribond, Alexandre, les lèvres écumantes, le râle au gosier, et saisi par les premières atteintes d'une terrible suffocation, ne put que lui dire d'une voix mal articulée :

« Le lendemain, Marie-Anne partit avec les indulgences, et Dieu..... non, Satan..... avait rendu son hymen fécond... »

En ce moment Borgia fut pris par une crise violente, puis tomba en léthargie, et sa vie s'éteignit quarante-huit heures après, le 18 août 1503.

Le cardinal sortit après avoir absout précipitamment, trouva prêt en rentrant un succulent dîner qu'il goûta avec appétit, et fut bientôt après nommé pape, sous le nom de Pie III.

Quelques années plus tard, un homme passa comme un ouragan sur le monde catholique.

Cet homme, après avoir usé son enfance à chanter des cantiques de porte en porte, pour gagner quelques morceaux de pain, était entré

chez les Augustins d'Erfurth où il avait étudié la théologie; et envoyé par eux dans la nouvelle université de Wittenberg, il y avait été nommé professeur. Sa haute intelligence et son esprit pénétrant et audacieux lui avaient fait comprendre qu'il y avait dans la pratique de Rome beaucoup d'abus à réformer, en même temps que l'impétuosité de son caractère, l'ardeur de son imagination, ses talens et sa remarquable éloquence, lui donnaient les moyens de tenter personnellement l'œuvre de cette vaste réforme. En 1517, il attaquait directement les indulgences et les sacremens, et avec l'aide de l'électeur de Saxe, il résistait à l'empereur Maximilien et au pape Léon X; à la face du monde il nommait Rome *la grande prostituée*, les prélats des *loups dévorans*, et les moines des *pharisiens* et des *sépulcres blanchis*. Il prêchait la suppression du pape, des cardinaux, des abbayes, des officialités, écrivait contre le purgatoire, la confession auriculaire, le libre arbitre, bouleversait en un mot le dogme, et détachait de la communion romaine la majeure partie de l'Allemagne. Pour répondre au pape qui, le 15 juin 1520, avait fait brûler tous ses ouvrages sur la place publique des principales villes, cet homme brûlait à Wittenberg, les bulles que le pape avait fulminées contre lui. Un an après, allant à la diète de Worms, il faisait dans cette ville une entrée triomphale, monté sur un char, escorté par cent gentilshommes armés et par un immense

concours de population. Quelques années plus tard, il parcourait l'Allemagne, répandant partout ses doctrines, déclarant impie le célibat des prêtres qui pousse à la luxure, à la séduction et à l'adultère, et donnant lui-même l'exemple du mariage. En 1530, maître pour ainsi dire de l'Allemagne, il dirigeait de Cobourg les opérations de la diète d'Augsbourg, y faisait présenter la fameuse confession de foi qui en a gardé le nom, et sur le refus de la majorité composée de députés catholiques, il proclamait la ligue de Smacalde dans laquelle entrèrent tous les princes protestans, — déclarait la guerre au pape, et luttait jusqu'à sa mort contre Rome, en puissance égale et victorieuse.

Cet homme qui ébranlait ainsi le vieil arbre du catholicisme, et qui détachait la moitié du monde de la domination papale, — cet homme à qui la haine de l'abus des indulgences, de la luxure du clergé et des crimes de la papauté, donna la première idée de la réforme protestante, blessure dont le Saint-Siège souffre encore, — cet homme était Martin Luther, né de Marie-Anne à Eisleben, dans le comté de Mansfeld en Saxe, le 10 novembre 1484, juste neuf mois après la scène de l'oratoire de Borgia, pape Alexandre VI.

La volonté de Dieu soit faite!

II.

La Révolution.

Un des premiers jours de mai 1774, quelques personnes étaient rassemblées dans la pièce principale d'une charmante habitation dont la façade donnait sur l'allée qui conduisait de *l'Ermitage*, plus connu sous le nom de *Parc-aux-Cerfs*, à Ruel. Il y avait là deux ou trois dames qui avaient beaucoup fait parler d'elles, avant le temps où les femmes en sont réduites à parler des autres, — un janséniste persécuté, — une marquise fort en faveur sous la Pompadour qui lui avait confié un moment la surintendance du *Parc-aux-Cerfs*, et disgraciée depuis par un caprice de la même favorite, — un conseiller au parlement, exilé par Maupeou, — deux officiers des gardes, courtisans en exercice, — un riche provincial, ruiné par le *Pacte de Famine*, — un demi-philosophe de dix-huit ans, etc.

La compagnie, comme on le voit, était bien divisée de positions, de moralités et de caractères ; mais tous ces personnages, réunis par un lien commun d'amitié ou de parenté avec la baronne de Sites, maîtresse du logis, conservaient toujours dans leur causerie une libre allure, qu'expliquaient d'ailleurs leur intimité et les habitudes frondeuses de l'époque. La baronne de Sites n'avait jamais aimé le roi; aussi la cour était-elle traitée chez elle sans ménagement. Les gens honnêtes et les fonctionnaires disgraciés qui étaient en majorité dans son cercle, partageaient naturellement sa haine. Quant aux gens en place qu'elle recevait aussi quelquefois, ils laissaient dire tout haut ce qu'ils pensaient tout bas, et souvent même faisaient chorus; car, sur le déclin de cette royauté corruptrice et corrompue, le sarcasme et la satire étaient dans toutes les bouches.

Le dîner venait d'être achevé chez la baronne; on prenait alors le café sur la terrasse, et l'on parlait de divers traits de la vie de Louis XV. Comme chaque interlocuteur disait ce qu'il pensait, on peut juger que la médisance allait grand train dans cette histoire dialoguée d'une époque et d'un homme qu'il est impossible de calomnier.

La marquise, dont quelques verres de Frontignan avaient singulièrement aiguisé la langue, venait de raconter plusieurs anecdotes secrètes du *Parc-aux-Cerfs;* elle avait beaucoup appris

durant le gouvernement exercé quelque temps par elle sur ce repaire, qu'elle se faisait honneur d'avoir quitté par vertu, bien que la chronique affirmât que c'était plutôt le gouvernement qui l'avait quittée. Elle allait commencer la douzième anecdote, lorsque le demi-philosophe l'interrompit.

« Vous dites, madame, qu'outre les beautés complaisantes qui venaient de bonne volonté à *l'Ermitage* ou *Parc-aux-Cerfs*, on y conduisait de force des jeunes filles, que les pourvoyeurs du roi enlevaient à leurs familles?

— C'était fort ordinaire. Dès qu'un agent de Lebel ou de M. de Sartines remarquait dans les rues ou les promenades, une femme comme les aime Louis XV, il la suivait, prenait des renseignemens, et il ne se passait pas trois jours sans qu'elle eût disparu, au bénéfice des *petits appartemens.*

— Et parmi les pauvres enfans ainsi arrachées à leur mère, il ne s'en est pas trouvé une, sur le grand nombre, qui, par une indomptable résistance, ait déjoué les odieux desseins des pourvoyeurs? Le Tarquin n'a pas rencontré une Lucrèce!

— Que vous êtes jeune, mon ami! Si vous connaissiez l'intérieur du *Parc-aux-Cerfs*, si vous saviez quels en étaient l'organisation et les habitudes, vous ne m'adresseriez pas de semblables questions. Vous parlez de Lucrèce... Attendez... cela me rappelle un incident. Oui, ce que vous

dites est arrivé une fois, une seule fois; il y a bien long-temps déjà, et je suis peut-être, après Louis XV, la seule personne vivante qui le sache... Écoutez :

« C'était en 1759. Lebel fit conduire un soir au *Parc-aux-Cerfs*, une jeune fille d'une beauté rare. « Je l'ai rencontrée, dit-il, au Palais-Royal, et j'ai jugé, du premier coup-d'œil, que c'est un morceau de roi; un agent de police l'a suivie jusqu'en son hôtel, rue de la Barillerie, où elle est rentrée avec son père et sa mère. Là nous avons découvert qu'elle se nomme Marie-Joséphine Carreau, que son père est un brasseur, qu'elle doit se marier dans quelques jours avec un avocat d'Arras, et que ses parens l'ont amenée à Paris pour les emplettes de noces. Le soir, au moment où elle allait à l'Opéra, de prétendus voleurs ont attaqué le père, la mère et la fille; celle-ci est restée entre leurs mains. Le couple désespéré est allé supplier M. de Sartines de faire chercher l'enfant; mais M. de Sartines ne la trouvera pas, précisément parce qu'il sait où elle est. Qu'on la calme bien vite; le roi viendra cette nuit. »

« Une des sous-maîtresses (on appelle ainsi les intendantes en sous-ordre du *Parc-aux-Cerfs*), donna à la nouvelle recrue les instructions ordinaires : elle lui dit qu'elle était dans le palais d'un riche seigneur polonais, qui l'ayant vu à la promenade, était devenu amoureux d'elle; que toute résistance serait inutile, et que son

amant ferait sa fortune. C'était le protocole usité, le roi voulant garder l'incognito dans ces sortes d'aventures. Mademoiselle Carreau réfléchit un moment et parut se résigner. La sous-maîtresse dit en se retirant : « Ils prétendaient que l'oiseau était si sauvage; il n'a pas fallu bien long-temps pour l'apprivoiser. »

« Louis vint et alla joindre Marie-Joséphine dans la cellule (on désignait ainsi les appartemens du *Parc-aux-Cerfs*), dans la cellule connue sous le nom de *chambre bleue*. Nul ne peut savoir ce qui s'y passa. Il paraît cependant, d'après ce que me conta la femme de service qui surprit quelques paroles à travers la porte, que la jeune fille reconnut le roi, et qu'elle se jeta à ses pieds, en s'écriant: « Justice, sire, justice! rendez-moi à mon père! » Ce n'était pas précisément un lit de justice que Louis était venu tenir, car peu d'instans après on entendit Marie crier : « Grâce! grâce! » Le roi n'usant pas apparemment de son droit de grâce, la jeune fille dit avec explosion : « Eh bien! malédiction sur vous, et puissiez-vous trouver la mort dans ce lieu même où vous ne pouvez trouver ni pitié, ni remords! » ..... Puis un silence profond.

« Bientôt le roi sortit, pâle et couvert de sang. On crut à un meurtre; mais Louis dit : « Laissez-moi, veillez sur elle, » et il se retira dans son cabinet.

« Elle était évanouie sur le canapé, et son

sang coulait d'une blessure au sein. La pauvre enfant voyant que tout espoir était perdu, s'était frappée avec un couteau qu'elle avait su soustraire à l'inspection, et elle était tombée sans connaissance sur le canapé. Louis n'avait pas aperçu le mouvement; il avait cru peut-être que l'évanouissement n'était qu'une feinte pour masquer la capitulation, et c'est seulement après, qu'à la vue du sang qui couvrait le sein de Marie et sa propre poitrine, il avait découvert l'horrible vérité.

Les plus grands soins furent prodigués à la malheureuse dont la blessure se trouva légère. Le roi, que cet accident avait épouvanté, défendit qu'on lui en reparlât, et frappé des dernières paroles de Marie, il répéta plusieurs fois : « Puissiez-vous trouver la mort en ce lieu même où vous ne pouvez trouver ni pitié ni remords! »

« Quant à mademoiselle Carreau, elle sortit trois jours après sans connaître l'étendue de son malheur et s'en croyant quitte pour sa blessure. Il fut convenu, pour ne point effrayer ses parens et son futur, qu'on parlerait d'une séquestration tentée par les voleurs ; et M. de Sartines à qui l'on donna le mot, n'eut pas de peine à échafauder là-dessus, pour la famille, un conte que le coup de poignard rendait d'ailleurs tout-à-fait vraisemblable. Louis voulait donner à Marie le double de la dot et de la rente qu'il affectait toujours à ses maîtresses du *Parc-aux-Cerfs*; mais lorsqu'il sut qu'elle croyait être sortie pure

et que la famille n'était point instruite, il s'abstint d'offrir un cadeau qui eût d'ailleurs été noblement refusé. Marie-Joséphine Carreau, qui se maria quelques jours après, est ainsi la seule victime du *Parc-aux-Cerfs* qui n'ait rien coûté au trésor.

« Car, puisque j'ai promis de vous donner des détails sur l'intérieur de cette résidence, je vous dirai que... . »

En ce moment un seigneur entra. C'était le duc d'Ayen, parent de la baronne de Sites. « Vous ne savez donc rien, dit-il, en lisant le calme sur tous les visages ?

— Quoi donc?

— Le roi se meurt. »

Il se fit un silence de surprise, mais non de douleur, et le duc d'Ayen continua :

« Je vais vous raconter ce que je sais.

« Depuis quelque temps le roi était sombre, parce qu'il sentait ses forces décliner. Il y a cinq jours, il a dit à Lamartinière : « Je vois bien qu'il faut que j'enraye. — Sire, vous feriez mieux de dételer tout-à-fait, a répondu le chirurgien. »

« Avant-hier l'abbé de Beauvais prêchait à la cour, et après avoir fait un horrible tableau des excès du roi Solomon dit *le sage*, il a ajouté: « Enfin ce monarque, rassasié de voluptés, las « d'avoir épuisé, pour réveiller ses sens blasés, « tous les genres de plaisirs qui entourent le « trône, finit par en chercher d'une espèce nou- « velle dans les vils restes de la corruption pu-

« blique. » L'apostrophe allait droit à l'adresse de Louis XV dit *le bien aimé,* et de la comtesse Dubarry, qui l'ont comprise. La Dubarry était furieuse ; mais Louis est devenu triste et pensif. Le marquis de Chauvelin et le maréchal d'Armentières qui sont du même âge que lui, venaient d'être frappés de mort subite, et cette nouvelle a redoublé sa mélancolie et sa taciturnité. Pour l'arracher à ses mornes pensées, la favorite et son entourage ont imaginé pour ce matin une partie à *l'Ermitage*, partie dont la fille du concierge de Trianon, fort jolie créature de quatorze ans, devait faire les principaux frais. Le roi a trouvé, dit-on, la jeune personne charmante ; mais à midi et demi, trois quarts d'heure après l'avoir quittée, il est tombé sans connaissance dans une allée du jardin. Il a fallu le transporter dans la cellule la plus rapprochée ; c'est la chambre bleue, celle précisément où il venait de déjeuner avec la jolie convive. Bordeu, le médecin de madame Dubarry, qui a obtenu la faveur de soigner le roi, a froncé le sourcil en l'examinant, ce qui veut dire que le cas est grave, et il a donné ordre de ne laisser pénétrer personne sans son autorisation auprès du malade, ce qui veut dire qu'il n'y a guère d'espoir. *

* C'est à Trianon et non à l'Ermitage que se fit la partie où Louis XV prit le germe de la maladie qui le conduisit au tombeau. On me pardonnera d'avoir, pour les besoins de

— Et l'on ne connait pas la nature de la maladie?

— Je me suis présenté à *l'Ermitage*, où, comme de raison, on ne m'a pas reçu. Ainsi je n'ai pu rien apprendre. Les médecins n'ont pas encore quitté le chevet de S. M. Du reste, c'est de Lascours qui a pris, en sa qualité de chambellan, le service de la chambre, et il m'enverra ici des courriers d'heure en heure. »

Les deux courtisans se levèrent.

« Où allez-vous, messieurs, dit le duc d'Ayen?

— A *l'Ermitage*.

— Vous pouvez vous en dispenser. On ne reçoit pas, et l'on ne s'inscrit pas même pour le roi. On peut, par exemple, se faire inscrire chez la favorite.

— Savez-vous, duc, demanda l'un des courtisans, ce que fait en cette occurrence la comtesse Dubarry?

— On croyait d'abord que l'accident du roi lui serait fatal, et que Louis la congédierait, comme il a fait, dans sa maladie de Metz, pour la duchesse de Châteauroux. Les ennemis de la comtesse ont même tenté de la faire envoyer à Ruel; mais on n'a pas réussi. Le roi a mandé au contraire sa maîtresse auprès de lui, et à mon

l'action, changé le lieu de la scène, comme aussi d'avoir pressé en quelques heures les dernières phases de la maladie du roi, qui se sont succédées en plusieurs jours, toutes circonstances insignifiantes au point de vue de la moralité historique.

départ elle n'avait pas encore quitté sa chambre. Il n'y a qu'heur et malheur; ce qui a perdu la Châteauroux redouble la faveur de la Dubarry.»

Les deux courtisans prirent congé, dans la secrète intention d'aller se faire inscrire chez la comtesse Dubarry.

« Eh quoi, dit la baronne de Sites, vous ne nous restez pas, messieurs?

— Impossible, madame! nous sommes tous deux capitaines aux gardes, et en ce moment suprême, chacun doit être à son poste. »

Une voiture passa sous la terrasse dans la direction de Ruel.

« C'est le carrosse de la Dubarry, dit le duc d'Ayen. Il paraît que les anti-Dubarrystes l'emportent. »

Son piqueur lui remit un billet ainsi conçu, et que le duc lut à haute voix :

« Mon cher duc,

« Le Roi, que les médecins n'ont pas encore « quitté, mais dont l'état paraît empirer, vient de « dire : « Je n'ai point envie qu'on me fasse re- « nouveler la scène de Metz; que la duchesse « d'Aiguillon emmène madame la comtesse Du- « barry! » C'est le commencement de l'éclipse, et « la favorite part pour Ruel, abandonnée de « toute la cour, qui la poursuit de ses dédains « et de ses railleries.

« Je t'écrirai dès que je saurai quelque chose.

« DE LASCOURS. »

Les deux courtisans n'eurent plus envie d'être inscrits. « Nous cédons, madame, dit l'un d'eux, à vos obligeantes instances. Il est de fait qu'étant ici à deux pas de *l'Ermitage*, et à un quart d'heure de Versailles, nous sommes mieux placés que partout ailleurs. »

Il y eut un moment de silence, que le janséniste rompit pour dire : « Que Dieu lui fasse paix au ciel! mais sur la terre, après ses petits-fils, il il n'y a qu'une personne qui regrettera Louis XV : c'est la Dubarry.

—C'était un ignorant et un paresseux, dit un vieux chevalier qui avait été professeur du roi. Enfant, il ne voulait rien apprendre, et l'on usa trois mois sans pouvoir lui faire entamer les conjugaisons. Je me souviens qu'un jour madame de Ventadour, sa gouvernante, essaya d'une ruse : elle se présenta devant lui, la larme à l'œil, et lui dit : « Je viens d'être informée que « les parlemens, craignant d'avoir pour monarque « un ignorant, vont assembler les états-généraux « pour nommer un autre roi. » S. M., tout en pleurs, répondit : « Dites que j'étudierai. » Du coup il apprit les conjugaisons; mais il fallut inventer un autre stratagème pour les participes.

— Il était d'une faiblesse impardonnable, dit le conseiller au parlement, et on l'a toujours vu l'esclave plutôt que l'amant de ces méprisables femmes qui ont gouverné tour-à-tour la France sous son nom.

— Dites, ajouta l'une des dames, que c'était

un vil débauché, sacrifiant tout à ses passions déréglées.

— Et, dit le janséniste à son tour, un hypocrite qui mêlait des pratiques de dévotion aux plus dégradans excès du libertinage.

— Et, dit le provincial, un agioteur ruinant le peuple pour grossir son trésor privé, dont il faisait la proie de ses pourvoyeurs et de ses gourgandines!

— Et, dit un maréchal retraité, un prince sans cœur, qui n'a su faire que des guerres désastreuses et des traités de paix plus honteux encore.

La première dame. — Ne fût-ce pas un beau début dans le vice que de faire successivement ses maîtresses des quatre sœurs de Nesle, — de la comtesse de Mailly qui se vantait publiquement de sa prostitution, — de la comtesse de Vintimille qu'il fit épouser, enceinte de lui, au neveu de l'archevêque de Paris qui fut forcé de bénir lui-même cette union sacrilége, — de la duchesse de Lauraguais qu'il eut concurremment avec ses deux sœurs, — et de la duchesse de Châteauroux dont le premier acte fut de lui faire disgracier sa sœur, la comtesse de Mailly.

La deuxième dame. — Et ces *petits appartemens* que Louis a fait construire dans toutes les résidences royales, et où avaient lieu des orgies après lesquelles tous les convives roulaient pêle-mêle sous la table!

Premier courtisan. — Sa Majesté me fit l'hon-

neur en 1741, de m'inviter à un souper qui fut des plus galans. Pour éviter la présence importune des valets, la table, après chaque service, descendait par une trappe et remontait dressée. C'était fort bien imaginé pour ménager la pudeur des dames.

Le maréchal. — L'époque la plus honteuse de ce règne a été le triomphe de la Pompadour, cette fille adultérine d'un boucher, qui, après s'être fait donner pour elle-même une pension de 240,000 livres, pourvut de riches places ses plus infimes parens. Il n'y eut pas jusqu'à un de ses cousins, petit tambour, qu'elle voulut faire entrer dans le régiment du roi où j'étais alors. Louis signa le brevet ; mais nous résistâmes tous, et nous parvînmes ainsi à chasser de nos rangs ce monsieur Poisson.

La baronne de sites. — Ce fut une odieuse femme qui n'eut pas même pour ses scandales l'excuse de l'amour. Elle n'était guidée que par une ambition effrénée. Ce qui le prouve, c'est l'empressement avec lequel elle se fit l'entremetteuse du roi, lorsqu'elle ne put plus être sa maîtresse. Son *Ermitage* transformé en *Parc-aux-Cerfs,* est un opprobre pour l'histoire contemporaine.

La marquise. — Je ne veux pas attaquer la mémoire de la marquise de Pompadour, bien que son indigne conduite envers moi ait effacé les quelques bienfaits que j'avais d'abord reçus d'elle; mais je dois dire que ce que je sais sur le *Parc-*

aux-Cerfs suffirait pour déshonorer un règne moins triste que celui qui va finir. Je connais la chronique de ce lieu, et je puis vous dire qu'il y a passé, à dater de 1753, plus de cinquante demoiselles nobles. Je ne saurais préciser le nombre des malheureuses bourgeoises ou filles du peuple que des marchés conclus ou des enlèvemens y ont accumulées. Si les parens se plaignaient, la Bastille en faisait justice. La débauche de Louis croissant avec ses années, il est venu un temps où l'on ne recevait au *Parc-aux-Cerfs* que des enfans de douze à treize ans, et il y a eu quelquefois encombrement, bien que le service en usât jusqu'à cent pour une seule année. Louis, par exemple, n'oubliait jamais ses exercices de dévotion, et il faisait réciter le catéchisme et la prière à ces petites filles avant de les flétrir.

Le provincial. — On dit que des sommes énormes ont été dépensées dans cet antre.

La marquise. — Le *Parc-aux-Cerfs* a coûté cent millions à la France.

Le conseiller. — J'ai été instruit, dans le temps, d'un fait horrible. Une jeune fille du *Parc-aux-Cerfs* croyait, comme on le lui avait dit, que son amant était un seigneur de la cour; mais un jour elle fouilla dans la poche de Louis, et découvrit qu'elle était la maîtresse du roi de France. Louis le sut, et la fit conduire dans une maison de folles, où je l'ai vue. On me disait en me la montrant : « Vous voyez cette femme si jolie?

« elle se croit la maîtresse du roi, la pauvre « folle! » La malheureuse en était arrivée à douter d'elle-même, et sans doute la prétendue folle le sera devenue réellement.

La marquise. — Il y a un trait plus odieux encore. Le roi aimait beaucoup une jolie enfant qu'il avait achetée à son père, et à qui il avait fait prendre le nom de madame Bonneval. La marquise de Pompadour fut jalouse de cette faveur trop prolongée, et le roi eut la cruelle faiblesse de faire emprisonner à la Bastille la fille et le père.

Deuxième courtisan. — Un de ses grands plaisirs était d'entendre raconter la chronique scandaleuse de Paris. C'est ce qui lui a donné l'idée de se faire adresser de la police des rapports sur tout ce qui se passe dans les lieux les plus suspects. Pour lui plaire et avoir toujours du nouveau à lui raconter, M. de Sartines faisait espionner toutes les jolies femmes de la cour et de la bourgeoisie, et livrait ensuite au monarque le nom de leurs amans et le récit de leurs aventures. De son côté, l'intendant des postes violait le secret des lettres, pour surprendre les intrigues amoureuses et en amuser le roi. Louis communiquait à ses intimes ces rapports dont chaque ligne était le déshonneur d'une famille. J'ai eu la faveur d'en voir un.

Le janséniste. — Comme s'il n'y avait pas eu assez de honte pour le roi et la France d'être gouvernés par la Pompadour, on nous a donné la

Dubarry. Louis voit passer d'un œil sec le convoi de la maîtresse défunte, et reçoit d'un œil riant la maîtresse nouvelle. Après la débauche effrontée, la débauche crapuleuse; après la courtisane, la catin... Une Dubarry, tirée par des mains impures des rangs honteux de la société, pour être jetée sur le trône de France!!!

LA MARQUISE, *souriant*. — Ne médisez pas trop de son origine. Vous savez qu'elle est née à Vaucouleurs, à deux pas du berceau de Jeanne d'Arc.

LE DUC D'AYEN. — Singulière destinée de ce bourg, qui a fourni à la monarchie une pucelle pour la sauver et une fille de mauvaise vie pour la perdre!

LA PREMIÈRE DAME. — N'y a-t-il pas un peu d'exagération dans ce qu'on rapporte des désordres de sa jeunesse?

LE DUC D'AYEN. — Tout Paris peut en rendre témoignage. Huit jours après qu'elle eut commencé les fonctions de favorite, nous nous trouvâmes réunis quinze gentilshommes dans une partie de chasse, et naturellement l'idole nouvelle fit les frais de la conversation. Sur quinze que nous étions, trois l'avaient connue sous le nom de mademoiselle Gomart, au couvent de Sainte-Aure où son parrain l'avait placée, et où elle entretenait des intrigues avec les jeunes gens qui venaient visiter leurs sœurs, ce qui l'en fit chasser; — trois chez madame Labille, la marchande de modes, sous le nom de mademoiselle Vau-

bernier; — trois chez la Gourdan, sous le nom de mademoiselle Lançon; — les deux fils Lagarde chez leur mère où elle a été quelque temps dame de compagnie sous le nom de mademoiselle Bécu, et qui l'a renvoyée à cause d'eux; — deux dans le tripot de la marquise Duquesnoy où elle amorçait les joueurs, sous le nom de mademoiselle Lange; — les deux autres enfin, chez Jean Dubarry qui l'avait prise à son compte et la vendait à ses amis avant qu'il eût songé à la louer à long bail au roi de France. Nous étions à nous émerveiller de cette bizarrerie du hasard qui avait ainsi réuni quinze amans de la Dubarry, lorsque trois de nos piqueurs, qui se trouvaient présens à la conversation, nous confessèrent l'avoir connue aussi dans les petits bals de trois barrières de Paris. Total, dix-huit.... Jugez du reste. Vous voyez bien que, si la Dubarry règne depuis sept ans sur le peuple français, le peuple français a préalablement régné quelques années sur la Dubarry.

La baronne de sites. — Comment Louis XV a-t-il osé?...

Le duc d'ayen. — Louis n'était pas délicat. Vous connaissez le mot qu'il me dit à ce sujet, et ma réponse; tous deux ont fait fortune. Comme on n'avait pu lui cacher toutes les fredaines de mademoiselle Gomart Vaubernier Lançon Lange Dubarry, et notamment ses liaisons avec le trésorier de la marine Sainte-Foix qui avait fait beaucoup de bruit, Louis me glissa à l'oreille :

« Je sais bien que je succède à Sainte-Foix. — Oui, répondis-je, comme Votre Majesté succède à Pharamond. »

Le janséniste. — Et c'est cette femme qui a joué si long-temps avec les destinées de la France, comme avec les oranges qu'elle faisait sauter dans sa main!

Le chevalier. — Qui a porté à la cour le langage des tripots. « Ton café, disait-elle au roi, ton café f... le camp, La France! » La monarchie a suivi le café.

La marquise. — C'est cette femme qui était le roi, qui recevait les ambassadeurs et les princes, et trônant dans son infamie, réalisait au sérieux la dérisoire *royauté des ribauds*.

La deuxième dame. — C'est cette femme que Louis XV a imposée de force à la famille royale qu'elle osait appeler *ses enfans*, et à la cour qui suivit un moment le duc de Choiseul dans l'exil, *pour se purifier de l'air de Versailles*.

Le conseiller. — C'est pour cette femme que le roi a renvoyé son ministère et brisé les parlemens; c'est elle qui a donné à la France cet infâme Maupeou dont Louis disait : « Mon chancelier est un fripon, mais il m'est nécessaire. »

Le provincial. — C'est cette femme qui a ruiné le trésor, en dissipant autour d'elle les millions par centaines!

Le maréchal. — Qui a corrompu les mœurs publiques au point que la prostitution règne partout, dans le clergé comme dans la noblesse,

et que nos grandes familles peuvent se diviser en deux catégories : les familles qui se sont ruinées par la prostitution, et les familles qui se sont enrichies par elle. Plus de foi, plus de probité, plus de dignité, plus de morale! Les cruautés du comte de Charolais et les ordures du duc de Fronsac sont devenues les gentillesses à la mode. Tout ce qui est honnête et pur est *bourgeois*, tout ce qui est ignoble et vil est de *bon ton*. J'ai vu, moi qui vous parle, la croix de Saint-Louis donnée à un commissaire de marine, parce qu'il avait fait cadeau d'une perruche à la Dubarry; j'ai vu aussi Richelieu mettre sa plaque du Saint-Esprit en gage, pour payer une courtisane. »

Un mouvement de voiture attira l'attention de la compagnie, qui vit successivement passer une foule considérable de carrosses suivant la direction de Ruel.

« Oh! oh! dit le duc d'Ayen, voici bien des visites pour la favorite; il faut qu'il y ait du mieux dans l'état de Louis XV. »

Les deux courtisans prirent leurs chapeaux.

Le piqueur du duc lui fit remettre un second billet.

« Mon cher duc,

» Le roi a repris un moment connaissance, et « il a demandé des nouvelles de madame Du- « barry; le bruit s'en est répandu, et comme « on a maintenant l'espoir que Louis guérira,

« ces deux circonstances ont suffi pour faire re-
« prendre faveur à la comtesse. Ses chances
« suivent celles de la maladie; aussi à cette
« heure, il y a du mieux pour Louis et pour
« elle. Ruel va recevoir beaucoup de visites,
« et ceux-là même qui lui prodiguaient, il n'y
« a qu'un instant, les affronts les plus grossiers
« sont les plus empressés à se rendre auprès
« d'elle.

« DE LASCOURS. »

Les courtisans prirent congé, et leur voiture se dirigea bientôt vers Ruel.

Le duc d'Ayen continua: « Il y a un post-scriptum qui aurait pu éviter à nos deux officiers une course inutile. Le voici :

« *Post-scriptum.* Je viens de voir Bordeu;
« c'est la petite-vérole qu'a le roi: elle lui a été
« communiquée par la fille du concierge, et
« quoiqu'on ait fait répandre des nouvelles ras-
« surantes, dans un intérêt politique, la vérité
« est que le cas est mortel. Le dauphin vient
« d'arriver, ainsi que tout Versailles. Votre place
« est maintenant ici. »

LE JANSÉNISTE. — La petite-vérole!

LE DUC D'AYEN. — Heu! heu! il n'y a rien de petit chez les grands.

LE CONSEILLER. — Le cas est mortel!

LE DUC D'AYEN. — Je vais à *l'Ermitage*, et si je ne puis revenir moi-même, j'aurai soin de vous tenir au courant. »

Il sortit au moment où les deux courtisans, mieux avisés, remontaient l'escalier.

Le janséniste. — Voilà donc ce règne fini, et l'histoire va commencer pour lui!

Le conseiller. — Que lègue-t-il à l'histoire, ce règne de trois cotillons? Nous avons dit les faits de dépravation publique et privée; voyons les actes politiques.

Le premier courtisan. — Il lui lègue la guerre de Saxe déloyalement entreprise en violation du traité de Vienne, et qui nous a valu la désastreuse retraite de Prague, où quatre mille hommes sur treize mille ont péri... Les rivalités entre nos généraux, la défection de Frédéric II, et les malheurs de la journée de Dettingen!

Le conseiller. — La paix d'Aix-la-Chapelle qui nous a coûté tant de forteresses et de riches provinces!

Le chevalier. — La guerre de sept ans, commencée pour satisfaire un caprice de la Pompadour, et par suite, la honteuse défaite de Rosbach, celle de Créveld, celle de Minden, la perte du Canada et des Indes Orientales!

Le conseiller. — L'horrible supplice de Damiens, monument de cruauté et de barbarie!

Le janséniste. — Les billets de confession, monument d'intolérance!

Le demi-philosophe. — Dites aussi les querelles des convulsionnaires, monument de fanatisme!

Le provincial. — N'oubliez pas Louis XV, pour alimenter son trésor vidé par la débauche, se

faisant accapareur de grains, et agiotant sur les blés pour son propre compte. N'aura-t-il pas sa place dans cette histoire de honte, l'odieux *Pacte de famine* qui, pour enrichir le roi et quelques courtisans spéculateurs, a semé partout le désespoir, a réduit le peuple à la misère, et l'a forcé de venir crier sous les fenêtres de Louis: *du pain! du pain!*

LE CONSEILLER. —Et lorsqu'un digne et courageux citoyen, Prévost de Beaumont, va démasquer cette coupable trame, il est emprisonné à la Bastille où il mourra si Dieu ou le peuple ne lui prête assistance.

LA BARONNE DE SITES. —Et les impôts frappés malgré le parlement? Et la banqueroute?

LE CONSEILLER. —Et l'insolent coup d'état de la dissolution des parlemens, la seule institution qui balançât l'autorité royale? et leur remplacement par des chambres vénales?.... Tout cela par une intrigue d'alcove et de jupons!

LE MARÉCHAL. —Et la tache ineffaçable du partage de la Pologne accompli sous les yeux d'un gouvernement avili! Une lâcheté de plus consommée sans qu'il y ait eu à la cour une orgie de moins!

LE DEMI-PHILOSOPHE. —Et pour résultat statistique: 1° Le chiffre des mendians de Paris triplé, et porté à plus de trente mille; 2° celui des filles publiques de Paris quintuplé, et porté à trente-deux mille; 3° la création des maisons de jeux dont comtesses et marquises se sont dis-

puté l'exploitation, et qui vont causer la misère de tant de familles et le suicide de tant de malheureux!

LE JANSÉNISTE. — Et le mépris public, les insultes journalières dont la cour est assaillie, juste punition de ce roi qui meurt dans l'ignominie après avoir vécu dans l'abjection! »

Tous parlaient ainsi, et le sentiment de mépris et de haine pour la royauté de Louis XV était alors, comme je l'ai exprimé plus haut, tellement général, que les choses que nous venons d'entendre se disaient et s'imprimaient partout. C'était, autour de ce roi qui s'éteignait, un immense concert d'invectives et de malédictions, que subissaient de bonne grâce, tant leur cynisme était profond, les complices mêmes de cette épouvantable dépravation. Les réprouvés, tels insoucieusement, tels gaîment, mais tous effrontément, prenaient leur parti de la réprobation unanime. Ce règne de boue s'affaissait littéralement dans la boue.

Les convives de la baronne de Sites allaient se séparer, lorsque arriva la voiture du duc d'Ayen. Ce seigneur se vit entourer avec empressement.

« Une triste scène vient de se passer, dit-il. Le roi qui va toujours fort mal, est tombé en faiblesse après un accès de délire. Comme on était décidé à le transporter à Versailles, on l'a enlevé; mais à peine avait-on fait quelques pas dans la chambre, qu'une crise nerveuse s'est dé-

clarée, et qu'il a fallu le déposer sur le canapé. Après cinq minutes, il a ouvert les yeux, et les promenant autour de lui dans la chambre où pour la première fois on avait laissé pénétrer un peu de jour, il s'est écrié avec un indicible effroi : « Ce canapé!... oui... c'est cela.... Du sang! du sang!... 1759.... *Puissiez-vous y trouver la mort!* Elle l'a dit.... et je l'y ai trouvée. » Et comme on voulait le transporter : « Laissez-moi!... c'est là que je dois mourir.... elle l'a dit. » Nous avons été tous épouvantés de l'accent terrible et pénétré avec lequel Louis, pâle et hagard, a prononcé ces paroles entrecoupées. Bordeu dit que c'est sans doute un ancien souvenir qu'a réveillé le délire du malade. »

Tous les assistans frémirent en se rappelant l'anecdote du *Parc-aux-Cerfs* racontée par la marquise et qui rendait pour eux si dramatique le récit de d'Ayen.

« Cette crise, poursuivit le duc, hâtera la mort du roi, malgré les prières qu'on dit partout, à Paris comme à Versailles. L'abbé de Sainte-Geneviève a fait exposer, à deux heures après midi, la châsse de sa patrone; et comme depuis cette heure le mal n'a fait qu'empirer, nous en avons plaisanté l'abbé que nous venons de rencontrer dans le vestibule : « Eh messieurs, nous a-t-il répondu, de quoi vous plaignez-vous? La relique a produit un bon effet ; le roi ne va-t-il pas mourir. »

« Du reste l'amour qu'on porte au *bien-ai-*

mé s'exprime partout de la même manière. La nouvelle de la maladie du roi s'est répandue dans la journée à Paris, et il y a eu des vociférations et des huées!.... Ah, j'oubliais! il court déjà, dans les mauvais lieux de la capitale, un quatrain sur l'événement. J'en ai vu trois copies : de Gerdeuil a rapporté la première de chez madame Hugues; d'Ursin la seconde de chez la Desportes, et Lasserre la troisième du *Roi Salomon*. Voici ce quatrain qu'on attribue à Sophie Arnould.

Le mal qui met Louis en terre
Enterre aussi la Dubarry.
Que le deuil soit chez nous! Nous devenons ainsi
Orphelins de père et de mère.

« On est décidé à inhumer Louis sans bruit et sans pompe, aussi secrètement même qu'on le pourra, de peur des insultes de la population. »

Le duc d'Ayen but un verre d'eau parce qu'il était essoufflé, et se lava les mains parce que son doigt avait touché le chevet de Sa Majesté. Les convives partirent.

Louis XV rendit le dernier soupir quelques jours après, le 16 mai 1774. Il mourut comme il avait vécu,... gangrené.

Quelques années plus tard, un homme mit le pied sur le trône de la vieille monarchie française, et le broya.

Cet homme, après de brillantes études et de beaux succès académiques et judiciaires, recevait de ses concitoyens de l'Artois le mandat de député aux états-généraux ; dès 1789, il attaquait la monarchie, et, pour révolutionner la France, réclamait l'entière liberté de la presse, plaidait dans l'Assemblée nationale pour le suffrage universel et le droit illimité de pétition; après la fuite à Varennes, il posait, aux applaudissemens des tribunes, le principe de la responsabilité royale. Idole des faubourgs, il propageait le formidable club des *Jacobins;* nommé représentant du peuple pour Paris, après les massacres de septembre, il guidait le mouvement des esprits qui força l'abolition de la royauté et l'établissement de la république. A la tête de la Commune, il faisait décréter par la Convention la mise en jugement de Louis XVI, et dominait de son autorité et de son nom la sanglante journée du 21 janvier qui tua le roi après la royauté.

Il était, en un mot, le résumé de la terrible expiation qui déblaya le sol français de tous les vestiges du vieux régime, et fit place à l'ordre nouveau fondé avec une si magnifique énergie par la Convention nationale... Puis, après avoir frappé, détruit et renversé comme la foudre, comme la foudre aussi

il alla s'éteindre au milieu des ruines qu'il avait faites.

Cet homme qui livrait une si rude guerre aux personnes et aux choses de la monarchie, — cet homme qui, massue dans la main du peuple, écrasa la royauté, — cet homme dont la fatale et solennelle figure planait sur toutes les phases de cette terrible époque d'où l'esprit démocratique est sorti vainqueur après avoir blessé à mort la monarchie, — cet homme était Maximilien Robespierre, né de Marie-Joséphine Carreau, à Arras, en 1759, neuf mois après la scène avec Louis XV, roi de France, dans la cellule bleue, à l'*Ermitage*.

La voix du peuple est la voix de Dieu!

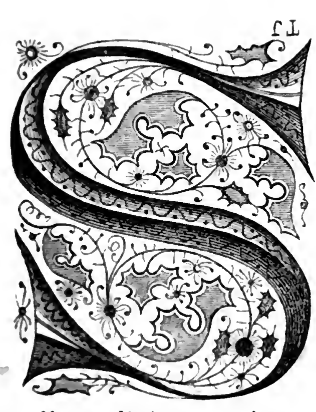
Le titre de *paraboles* que nous avons donné à ces deux chapitres, devrait nous dispenser de dire, même pour ceux de nos lecteurs qui sont le plus étrangers aux matières historiques, que cette filiation entre les deux personnages de chacune des deux époques n'est qu'une fiction destinée à traduire matériellement la filiation morale indiquée dans l'épigraphe de ce travail. Le but de cette étude montre, du reste, qu'il n'y a eu que cela d'ajouté à l'Histoire.

ALTAROCHE.

JACQUES IV ET JACQUES V,

ROIS D'ÉCOSSE.

FRAGMENT DE L'HISTOIRE DES STUARTS.



i l'on étudie l'histoire des règnes de Jacques IV et de Jacques V, les plus glorieux sinon les plus heureux des Stuarts, qui ont gouverné l'Ecosse, on reconnaîtra qu'elle renferme le nœud de toute l'histoire de ce pays. A cette époque, en effet, les querelles religieuses viennent se joindre aux causes perpétuelles de trouble et de guerre civile qui existaient déjà dans les rivalités des grandes familles de l'Ecosse. Les rapports entre ce royaume et l'Angleterre deviennent plus fréquens; l'intervention de la France et les guerres de frontières rendent chaque jour plus profonde la haine mutuelle des deux nations britanniques,

dont la réunion prochaine est préparée toutefois par des alliances et par des mariages. L'infortunée Marie Stuart, fille de Jacques V, fut l'héritière de tous les malheurs que les règnes de son père et de son grand-père avaient légués à l'avenir.

Le règne de l'avare et timide Jacques III finit, comme on sait, par une bataille. Les lords du midi de l'Ecosse s'étaient soulevés contre lui : l'insurrection avait fait de rapides progrès, et lorsque le roi en apprit la première nouvelle, tous les confédérés étaient déjà en armes. Comme il n'y avait après lui que deux choses que le roi aimât au monde, son fils et son trésor, qu'on appelait la caisse noire, il songea d'abord à la sûreté de tous deux. Le jeune prince fut enfermé dans le château de Stirling qui, à moins de trahison, était imprenable, et la caisse noire enterrée dans les caves du château d'Edimbourg. Ces deux objets hors de toute atteinte, le roi se retira promptement vers le nord, où il fit un appel à sa noblesse. Comme il y avait toujours eu rivalité et même haine entre les comtes du nord et ceux du midi, les partisans ne lui manquèrent point, et bientôt il eut autour de lui les lords Lyndsay de Bires, de Graham et Menteilh, et les comtes de Crawford, de Huntly,

d'Athol et d'Erskine, avec près de trente mille hommes.

La vue de cette belle armée rassura un peu Jacques, qui cédant alors aux encouragemens de lord Lyndsay de Bires, se décida à marcher à l'ennemi. Sur la route et en passant par Fife, le roi s'arrêta pour aller rendre visite au vieux comte de Douglas qui s'était fait moine dans l'abbaye de Lindores. Il lui offrit alors de lui rendre non-seulement son rang et ses titres, mais encore son amitié, s'il voulait se mettre à la tête de son armée, et faire, en employant le prestige de son nom, un appel à ses vassaux qui se trouvaient presque tous dans les rangs des rebelles; mais les pensées du vieux comte avaient déjà doucement passé des choses de la terre aux choses du ciel; alors, secouant la tête comme c'était son habitude : — Ah! sire, dit-il, votre grâce nous a tenus si longtemps sous clef sa caisse noire et moi, que nous ne pouvons plus lui être, ni l'un ni l'autre, bons à rien. — Le roi redoubla ses instances, mais tout fut inutile, et force lui fut de continuer sa route sans ce renfort sur lequel il avait compté. Enfin, à deux lieues du champ de bataille de Bannockburn, où son ancêtre maternel Robert Bruce avait si glorieusement vaincu les Anglais, le roi joignit l'ennemi. A la première vue, il fut facile à Jacques de s'assurer que son armée était d'un tiers supérieure à celle des rebelles, ce qui augmenta encore sa confiance, si bien qu'il

donna pour le lendemain l'ordre d'engager la bataille.

Le lendemain, au point du jour, toutes les dispositions furent prises et l'armée fut divisée en trois grands corps : dix mille montagnards sous le commandement de Huntly et d'Athol s'avancèrent à l'avant-garde; dix mille soldats des comtés de l'ouest formèrent le centre sous les ordres d'Erskine, de Graham et de Menteilh; enfin le roi se rangea au milieu de l'arrière-garde, tandis que lord David Lyndsay soutenait la droite et Graham la gauche.

Au moment où ces dispositions venaient d'être prises, lord Lyndsay s'avança vers le roi, conduisant par la bride un superbe cheval gris, et, s'agenouillant devant son souverain : « Sire, lui dit-il, prenez ce noble animal comme un don de l'un de vos plus fidèles serviteurs; car, pourvu que vous puissiez vous tenir en selle, soit que vous le poussiez à l'ennemi, soit que vous soyez forcé de battre en retraite, il devancera tout autre coursier d'Ecosse ou d'Angleterre.

Le roi, tout en regrettant d'être si mauvais écuyer, remercia Lyndsay du précieux don qu'il lui faisait, et descendant de son poney, monta sur le beau cheval dont on lui avait vanté la vitesse : il en profita aussitôt pour aller observer, du haut d'une éminence, les dispositions de l'en-

nemi; il y arriva comme les Anglais se mettaient en mouvement.

Alors son étonnement fut extrême, car il vit que les ennemis s'avançaient sous sa propre bannière; il se retourna, regardant autour de lui, et croyant qu'il faisait un rêve; mais tout-à-coup une idée terrible lui traversa l'esprit, son fils marchait avec les rebelles.

En effet, Homes Angus et Bottwell s'étaient présentés devant Stirling, et avaient sommé le gouverneur de leur remettre le prince héréditaire, ce que celui-ci, qui leur était secrètement dévoué, avait fait sans résistance: ils s'avançaient donc lionceau contre lion, fils contre père.

A cette vue, le pauvre père sentit le peu de courage qu'il avait repris l'abandonner tout-à-fait : il se rappela la prédiction des sorciers au comte de Mar, qui portait que le roi mourrait de la main de son plus proche, et la prophétie de l'astrologue à lui-même, qui disait qu'un lion d'Ecosse serait étranglé par son lionceau ; alors comme ceux qui l'accompagnaient le virent pâlir affreusement à cette pensée, sentant bien que le roi serait pour eux une gêne bien plutôt qu'une aide, ils l'invitèrent à se retirer, et le roi retourna à l'arrière-garde : en ce moment la bataille s'engagea.

Ce furent les Homes et les Hepburns qui portèrent les premiers coups. Ils chargèrent l'avant-

garde de l'armée royale qui, composée entièrement de montagnards, les reçut à coups de flèches. Les assaillans reculèrent à cette nuée de traits qui tombait sur eux plus pressée qu'une grèle d'orage; mais en même temps les clans de Liddesdale et d'Annaudale qui avaient des lances plus longues qu'aucuns des autres soldats écossais, chargèrent avec des cris furieux et culbutèrent les troupes qui leur étaient opposées.

En entendant ces cris et en voyant ce désordre, le roi perdit la tête, et sans savoir ce qu'il faisait, instinctivement par un mouvement machinal bien plutôt que raisonné, il tourna le dos à l'ennemi, et enfonça ses éperons dans le ventre de son cheval; le noble coursier bondit comme un cerf, et s'élançant prompt comme l'éclair, il emporta son maître du côté de Stirling, et prenant le mors aux dents, quelques efforts que fit Jacques pour modérer sa fuite, il descendit ventre à terre dans un petit hameau où se trouvait un moulin nommé Beaton's Mill. Une femme en sortait sa cruche à la main pour puiser de l'eau, mais voyant un homme couvert d'une armure complète s'avancer avec une telle rapidité qu'il semblait que son cheval eût des ailes, elle posa la cruche à terre, et se sauva au moulin. Cette cruche effraya le cheval qui, au moment de sauter le ruisseau, l'aperçut et fit un écart terrible. A cette secousse inattendue, le roi vida les arçons, et le cheval débarrassé de

son cavalier continua sa route et traversa le village, rapide comme une vision.

On courut au cavalier qui, meurtri de la violence du coup, s'était évanoui dans son armure, et on le transporta dans le moulin; on le coucha dans un lit après lui avoir ôté son casque et sa cuirasse. Au bout de quelques instans, Jacques revint à lui et demanda un prêtre. Voulant savoir à qui elle avait affaire, la femme du meunier demanda au blessé qui il était. Hélas! répondit celui-ci, ce matin j'étais encore votre roi; mais à cette heure, je ne sais plus ce que je suis. A ces mots, la pauvre femme perdit la tête à son tour, et s'élançant hors de la maison: — un prêtre pour le roi, s'écria-t-elle, un prêtre pour le roi.

— Je suis prêtre, répondit un inconnu qui passait, conduisez-moi auprès de lui.

La femme, enchantée d'avoir trouvé si vite celui qu'elle cherchait, ramena avec empressement l'inconnu dans la chambre, et lui montrant le roi gisant sur le lit, elle se retira dans un coin pour ne point entendre la confession. L'inconnu alors s'approcha lentement de Jacques, s'agenouilla avec humilité à son chevet, puis dans cette posture, il lui demanda s'il croyait être blessé dangereusement.

— Hélas! dit le roi, je ne crois pas mes blessures mortelles, et je crois qu'avec des soins j'en pourrai encore revenir. Mais ce dont j'ai besoin c'est d'un ecclésiastique qui me donne l'absolution de mes péchés.

— Eh bien! reçois-la donc, — répondit l'inconnu en se relevant et en enfonçant un poignard dans le cœur du roi, qui n'eut que le temps de dire : — Jésus, mon Dieu, — et qui expira aussitôt.

Alors l'assassin prit le cadavre sur ses épaules, et sortant de la maison, puis du village, avant que personne s'y opposât, il disparut, sans que nul sut jamais qui il était, ni ce qu'il fit du corps.

Cet événement eut lieu le 18 juin 1488, au moment même où l'armée royale perdait la bataille, et comme Jacques III venait d'entrer dans sa trente-sixième année.

Son fils lui succéda sous le nom de Jacques IV.

Si jeune que fut le roi à l'époque de la mort de son père, il n'en comprit pas moins que l'action qu'on lui avait fait commettre en marchant contre lui, était une action coupable; aussi dès qu'il eût atteint sa majorité, fit-il non-seulement cesser à l'instant les poursuites que les nobles confédérés avaient intentées aux chefs de l'armée royale, et sous lesquelles le brave Lyndsay

de Bires, le même qui avait donné à Jacques III, dans une meilleure intention, le cheval qui lui avait été si fatal, avait pensé succomber, mais encore les rappela-t-il à la cour et partagea-t-il son affection en portions égales entre ceux qui l'avaient servi et ceux qui avaient servi son père. Puis voulant faire lui-même pénitence de la faute qu'on l'avait forcé de commettre, il se fit faire une ceinture de fer qu'il porta toujours sur sa peau, ajoutant chaque année un chaînon à ce gage expiatoire, pour prouver que loin de perdre le souvenir du malheur qui lui était arrivé, ce souvenir s'affermissait chaque jour dans sa mémoire et dans son esprit.

Le nouveau roi était non-seulement brave, adroit, fort, mais encore aussi généreux que son père était avare. Il résulta de cette dernière qualité un grand bien pour son règne; car ayant trouvé dans les caves du château d'Edimbourg, la fameuse caisse noire, et avec elle une grande quantité de vaisselle d'or et d'argent, il distribua toutes ces richesses aux nobles qui l'entouraient, et qui s'étaient ruinés tant pour lui que contre lui, et cela sans faire d'autre différence que celle du mérite; ce qui lui valut une grande affection parmi les seigneurs et une grande popularité dans la nation.

Le seul goût que Jacques IV eut hérité de son père, était le goût de la marine; aussi avait-il une prédilection toute particulière pour un brave gentilhomme nommé André Wood, qui ayant fait son état de combattre sur mer, y avait acquis une aussi grande réputation qu'avaient pu en mériter sur terre pas un des gentilshommes les plus fiers de leurs noms. Une des causes qui avaient encore attaché Jacques à sir André Wood, c'est que ce digne capitaine était constamment resté fidèle à son roi, et que le jour de la bataille de Sauchie, il était venu se mettre en rade dans le Forth entre Bannock et Ninian, et là avait recueilli beaucoup de blessés de l'armée royale qu'il avait fait panser avec le plus grand soin et le plus noble désintéressement. On avait même cru pendant quelque temps, et jusqu'au moment où la femme du moulin de Beaton's Mill avait raconté ce qui lui était arrivé, que le roi avait gagné les bâtimens d'André Wood, et était parvenu à se sauver.

Deux ans après, une escadre de cinq bâtimens anglais étant entrée dans le Forth et ayant pillé quelques bâtimens écossais, sir André leur courut sus avec ses deux navires; car jamais il n'en eut davantage, les prit tous les cinq; et un beau jour, tandis que le roi était à Leith, lui amena à son lever les cinq capitaines prisonniers. Le roi Jacques les envoya aussitôt à Henri VII, en

les chargeant de lui dire que les Ecossais savaient se battre aussi bien sur mer que sur terre. Henri, furieux de ce message dérisoire, fit venir de Portsmouth où il était alors, son plus vaillant capitaine de marine qui se nommait Hepthen Bull, afin qu'il eût à se mettre immédiatement en mer, et à punir André Wood de son insolence. Hepthen Bull obéit et joignit son rival dans le Forth. Aussitôt le combat commença avec un tel acharnement des deux côtés que les commandans, ne faisant point attention à leurs vaisseaux, les laissèrent entraîner par la marée du Frith du Forth jusque dans le golfe de Tay. Après douze heures d'abordage, les trois vaisseaux anglais furent pris, et sir André Wood, selon son habitude amena au roi ses prisonniers. Alors, il renvoya à Londres l'amiral et ses deux compagnons, le chargeant de dire au roi d'Angleterre que comme il n'avait reçu aucune réponse de lui, il désirait savoir si ses premiers messagers s'étaient acquittés de leur commission. A compter de ce jour, Henri renonça à se venger du terrible André Wood, et le roi ayant ordonné la construction de plusieurs vaisseaux, l'Ecosse commença de prendre quelque importance maritime.

Vers ce temps, il se passa une chose étrange, et qui de nos jours encore est demeurée un

mystère. En 1496, un beau jeune homme à l'air noble, âgé de vingt à vingt-deux ans, se présenta à la tête d'une petite armée de quinze cents hommes à-peu-près à la cour du roi Jacques IV, s'annonçant comme le second fils d'Edouard, qui aurait échappé aux assassins qui avaient étouffé son frère. Il donnait de tels détails sur sa fuite et sur la manière dont il avait été accueilli par la duchesse de Bourgogne, dont les lettres au reste confirmaient son récit, que le roi d'Ecosse demeura convaincu qu'il disait la vérité, et comme il lui faisait des offres magnifiques s'il parvenait à remonter sur le trône, Jacques n'hésita point à embrasser sa cause. En conséquence il le reçut avec tous les honneurs dus à son rang, et comme il était devenu amoureux de la fille du comte de Huntly qui passait pour la plus belle femme d'Ecosse, et que celle-ci paraissait répondre à son amour, il la demanda au comte pour le futur roi, ne voulant point qu'aucun autre que lui se chargea de la dot.

Ce mariage conclu, le prétendu duc d'York rappela à Jacques la promesse qu'il lui avait faite de l'aider à reconquérir son royaume, prétendant qu'à peine entrerait-il en Angleterre, que tous les anciens partisans de son père se leveraient pour lui. Jacques pénétra donc avec lui dans le Northumberland; mais au grand désappointement du roi d'Ecosse et de son protégé,

les proclamations qu'ils répandirent avec profusion ne produisirent pas le plus petit effet. Ce fut une leçon pour Jacques qui, jugeant une plus lointaine agression inutile et même dangereuse, invita le prétendant à se retirer avec lui, et à venir vivre tranquillement en Ecosse où il lui offrait à sa cour une position convenable. Confiant comme on l'est à son âge, le jeune homme refusa, et s'étant rendu en Cornouailles, tenta une nouvelle excursion dans laquelle il fut pris, conduit à Londres et jugé. Il parut ressortir du procès que le prétendu fils d'Edouard n'était qu'un aventurier flamand, nommé Perkins Warbeck qui avait été dressé par la duchesse de Bourgogne, à jouer le rôle de prétendant. Condamné à mort, il fut exécuté à Tyburn. Mais malgré cette explication et le supplice qui l'avait suivie, beaucoup continuèrent de penser que ce malheureux jeune homme était bien réellement le duc d'York.

Quant à Catherine Gordon, sa femme, à qui sa beauté avait fait donner en Angleterre le nom de la Rose-Blanche d'Ecosse, Henri VII lui accorda une pension, et la plaça sous la protection spéciale de la reine.

Cependant Henri VII montant sur un trône ensanglanté, régnant sur un peuple tout ému

encore des guerres civiles, avait besoin de tranquillité; il sollicita de Jacques IV une trève de sept ans qui fut accordée : ces premières négociations en amenèrent d'autres plus importantes encore : le roi d'Ecosse était à marier, Henri VII avait une fille charmante qu'on appelait la princesse Marguerite : il fit comprendre à Jacques qu'il désirait non pas une trève momentanée, mais une paix durable, non pas un pacte de voisin, mais une alliance de famille : l'offre était trop avantageuse pour que Jacques IV la refusât; cette union fut arrêtée, et le comte de Surrey fut chargé de conduire la princesse Marguerite à son futur époux.

Ce fut, grâce à ce mariage, que cent ans après, Jacques VI d'Ecosse, devint Jacques Ier d'Angleterre, et réunit sur son front la couronne de Marie Stuart et celle d'Elisabeth.

Le roi alla au-devant de sa fiancée jusqu'à l'abbaye de Newcastle, située à deux lieues à-peu-près d'Edimbourg; il était à cheval, magnifiquement vêtu d'un pourpoint de velours cramoisi brodé d'or, et comme il était excellent écuyer, ne se servant jamais de l'étrier pour se mettre en selle, et plein de grâce lorsqu'il y était, dès le premier coup-d'œil, il plut beaucoup à la jeune princesse, qui de son côté fit sur lui une profonde impression : arrivé à la porte d'Edimbourg, Jacques pour donner à son peuple une

idée de l'union qui devait régner entre lui et sa femme, résolut de faire son entrée avec elle, tous deux montés sur le même cheval : mais comme son coursier à lui était peu habitué à porter double charge, il fit monter un gentilhomme de sa suite derrière lui, afin d'essayer comment cela se passerait : cela se passa fort mal pour le gentilhomme, qui au bout d'un instant, n'osant se retenir au roi et n'ayant point d'étrier, fut renversé et se démit l'épaule en tombant : quant à Jacques, il se félicita fort d'avoir employé ce moyen de s'assurer de la docilité de son cheval, et voyant qu'il n'y avait pas moyen de risquer avec une femme ce qu'il n'avait pu exécuter avec un homme, il monta sur la hacquenée de Marguerite, et il fit son entrée à Edimbourg comme il le désirait, et sans aucun accident, ce qui fut regardé comme d'un excellent augure.

En effet tout se passa à merveille tant que vécut le roi Henri VII, et Jacques profita de cet intervalle, pour essayer de faire disparaître toutes traces des vieilles guerres intestines qui durant longues années avaient désolé l'Ecosse; mais son beau-père étant mort, Henri VIII monta sur le trône, et son premier acte, qui fut le refus de payer à Jacques IV un legs que le père de Marguerite avait fait en mourant à sa fille, prouva que les relations ne demeureraient pas longtemps bonnes entre les deux beaux-frères.

Louis XII dont la politique était intéressée à une rupture entre l'Ecosse et l'Angleterre n'eut pas plus tôt appris les causes naissantes de discorde entre les deux royaumes qu'il s'empressa de répandre l'or parmi les conseillers et les favoris de Jacques, lui faisant comprendre qu'au moment où Henri VIII menaçait la France d'une nouvelle invasion, il acheterait sans marchander et au prix qui serait fixé par Jacques lui-même l'alliance de l'Ecosse. Jacques ne s'engagea à rien, mais il ne put s'empêcher de comparer la différence des procédés, et la comparaison ne fut pas en faveur de son beau-frère.

Sur ces entrefaites une nouvelle source de démélés surgit entre les deux voisins. Jacques, comme nous l'avons dit, avait donné une grande extension à sa marine qui se composait de seize bâtimens de guerre, outre *le Grand-Michel,* qui était, disait-on le plus beau vaisseau qui eût jamais été construit. Or, il arriva que, malgré cette force imposante, le roi de Portugal refusa de faire satisfaction à un brave marin écossais dont le bâtiment avait été en 1476 pillé par des Portugais; mais comme ce marin avait trois fils, tous trois gens de cœur et de résolution, ils vinrent demander au roi, pour toute indemnité, des lettres de représailles qui les autorisassent à courir sus à tous les bâtimens portugais qu'ils pourraient rencontrer. Jacques leur accorda

cette permission, et équipant deux vaisseaux dont l'un s'appelait *le Lyon*, et l'autre *la Jenny Pirven*, ils commencèrent à croiser dans la Manche sous le commandement de leur frère aîné, que l'on nommait André Barton, et qui était un des corsaires les plus déterminés de l'époque.

Les vaisseaux portugais étaient rares dans la Manche, où leurs affaires les appelaient peu souvent, de sorte qu'André Barton n'aurait pas fait ses frais, si de temps en temps, il ne s'était pas retiré sur les vaisseaux de sa grâce le roi de la Grande-Bretagne, infraction sur laquelle Jacques fermait paternellement les yeux; mais il n'en était pas de même de Henri VIII, et comme il pensa que toute plainte à son beau-frère serait probablement inutile, il résolut de se faire justice lui-même; en conséquence, il fit équiper ses deux plus forts vaisseaux de guerre, leur choisit un équipage d'élite, leur donna pour capitaines les deux fils du comte de Surrey, que l'on appelait l'un, lord Thomas, et l'autre sir Edouard Howard, et les lâcha à la poursuite de Barton, en leur ordonnant de le lui amener mort ou vif. Les deux jeunes gens enchantés de cette occasion de faire leurs preuves, prirent pour guide le capitaine d'un bâtiment marchand que Barton avait pillé la veille et qui les conduisit vers les dunes où ils l'aperçurent de loin croisant avec ses deux vaisseaux; alors, afin de trom-

per Barton par une apparence pacifique, ils hissèrent une branche de saule à leurs mâts, ainsi qu'avaient l'habitude de le faire les vaisseaux marchands; c'était là de ces pavillons comme les aimait Barton, quoiqu'il eût prouvé vingt fois qu'il ne redoutait aucunement de rencontrer les autres; aussi, dès qu'il les eut aperçu, fit-il force de voiles sur eux, leur criant d'amener dès qu'il fut à portée d'être entendu. Mais alors les deux vaisseaux dépouillèrent tout-à-coup leurs apparences pacifiques; au lieu de la branche de saule apparut le pavillon royal de la Grande-Bretagne, avec ses léopards et ses fleurs de lis, et une décharge de toute l'artillerie des deux vaisseaux répondit par des messages de mort à l'insolente invitation qui leur avait été faite.

Barton reconnut alors qu'il avait affaire à un tout autre gibier qu'il n'avait cru d'abord, et qu'en comptant faire lever un daim, il avait réveillé un lion; mais il était trop bon chasseur pour s'inquiéter d'une pareille méprise, et s'élançant sur le gaillard d'arrière, il commença à donner ses ordres et à encourager ses gens comme il avait l'habitude de le faire, non-seulement par les paroles, mais encore par les actions, s'exposant de près comme de loin à tous les coups des ennemis à qui il était facile de le reconnaître, grâce à sa belle cuirasse de Milan et au sifflet d'or qui pendait à son cou.

Le combat fut terrible, Anglais et Ecossais savaient qu'ils combattaient pour la vie et qu'ils

n'avaient pas de quartier à attendre les uns des autres; aussi des deux parts se maintenait-il avec un courage égal, quoique grâce à une machine de son invention, qui se composait d'une poutre, qui retombait de la hauteur de ses vergues sur le pont ennemi chaque fois que les Anglais tentaient l'abordage, et qui se mettait en œuvre par un seul homme monté sur le grand mât, Barton avait un avantage réel sur ses adversaires; bientôt cette machine fatale causa un si grand tort au vaisseau que montait lord Thomas Howard, qu'appelant près de lui un nommé Hustler du comté d'York, qui passait pour un des meilleurs archers de son temps, il lui ordonna d'abattre à coup de flèches non-seulement l'homme qui faisait pour le moment mouvoir la machine, mais encore tous ceux qui essaieraient d'y monter après lui.

Hustler soutint sa réputation; au premier coup l'homme placé au sommet du mât, atteint au milieu de la poitrine étendit les bras et se renversant en arrière, tomba la tête la première sur le pont : deux autres lui succédèrent qui eurent le même sort, puis, comme personne n'osait plus se hasarder à ce poste périlleux, André Barton se lança lui-même, pour mettre la machine en mouvement.

Hustler, cria lord Thomas à l'archer, voilà le moment de viser juste ou jamais; — plein ta toque de pièces d'or ou la corde, c'est à choisir.

— Milord répondit l'archer, l'homme ne peut faire que de son mieux, et malheureusement je n'ai plus que deux flèches. — Je n'en essaierai pas moins de faire ce que vous me demandez par obéissance pour votre seigneurie:

A peine avait-il achevé ces paroles, que la première flèche rapide comme l'éclair partait en sifflant et allait s'émousser sur la cuirasse d'André Barton, qui ne fit pas plus d'attention à ce coup que si une guêpe avait essayé de le piquer et continua de monter vers la fatale machine, qui mise de nouveau en mouvement par une main forte et habile, renversa du premier coup cinq ou six hommes à bord du bâtiment de lord Thomas.

— Misérable! s'écria lord Thomas; vois ce que ta maladresse nous vaut.

— Ce n'est point ma maladresse milord, répondit Hustler, votre seigneurie a pu voir la flèche rebondir sur sa cuirasse, si c'eût été une cotte de mailles, ou un jaques, il eût été traversé de part en part. Mais comme dit le proverbe: un bon archer ne doit désespérer de rien tant qu'il lui reste une flèche, et nous allons voir à tirer le meilleur parti possible de celle-ci.

Alors Hustler sachant quel jeu il jouait, prit toutes ses précautions pour gagner, posa sa flèche sur son arc en s'assurant qu'elle était bien au milieu de la corde, puis s'affermissant sur ses deux pieds, il demeura immobile comme une statue

de bronze, tirant à lui la corde d'un mouvement lent et égal, jusqu'à ce qu'elle fût ramenée presque derrière sa tête, alors profitant du moment où Barton levait le bras, il lâcha la corde; la flèche partit si rapide qu'à peine put-on la suivre, et alla s'enfoncer jusqu'à l'empennure, sous l'aisselle du corsaire.

— Continuez de vous battre enfans, cria Barton, je suis blessé, mais je ne suis pas mort: je vais boire un verre de gin et je remonte: si je tardais, faites-vous tuer tous plutôt que de vous rendre.

Le combat continua des deux côtés avec une rage égale; de temps en temps on entendait de l'intérieur du navire le sifflet d'or d'André Barton, et à chaque fois qu'il entendait ce bruit qui lui indiquait que son capitaine vivait encore, l'équipage poussait de grands cris et reprenait courage. Enfin le sifflet ne se fit plus entendre qu'en s'affaiblissant et à de longs intervalles, puis il cessa tout-à-fait et les Ecossais comprirent qu'ils n'avaient plus de chef.

En effet les Anglais, ayant après un combat de dix heures fini par prendre *le Lion* à l'abordage, trouvèrent André Barton, étendu dans sa cabine, mort et le sifflet entre les lèvres, afin que son dernier soupir même ne fût pas perdu.

Jacques qui aimait tout ce qui était brave,

conçut un si vif ressentiment de cette mort qu'il en envoya demander satisfaction à Henri VIII. Mais Henri VIII répondit qu'André Barton étant tout simplement un pirate, il s'étonnait que son cousin Jacques s'enquît de lui comme il pourrait faire d'un capitaine de sa marine royale : il n'y avait rien à dire à cela, car c'était la vérité. Jacques fit donc semblant de se contenter de cette réponse attendant une meilleure occasion pour éclater. Cette occasion ne se fit pas attendre.

Sous le règne de Henri VII, un officier de la maison de Jacques, qui se nommait sir Robert Ker de Fairnyherst, avait été envoyé par le roi, dont il était le favori comme lord Gardien, dans les marches du centre. La sévérité qu'il déploya, aussitôt après sa nomination, parut odieuse aux hommes demi sauvages sur lesquels elle s'exerçait, et trois hommes des comtés limitrophes de l'Angleterre résolurent de l'assassiner. Ce projet fut exécuté pendant une trêve, de sorte qu'aucune excuse ne pouvant être admise, Jacques exigea du roi Henri VII que les trois meurtriers, qui se nommaient l'un Heron le Bâtard, parce qu'il était frère naturel de sir Heron de Ford, l'autre Harhed, et le troisième Lilburn, lui fussent livrés pour qu'il fît d'eux à sa volonté; Henri donna aussitôt l'ordre aux commandans des mar-

ches anglaises de s'emparer des trois assassins et de les conduire à Édimbourg. Mais Lilburn seul put être pris; Harhed se réfugia en Angleterre, où le fils de Robert, qui avait été assassiné, et deux de ses partisans le suivirent, et l'ayant joint le poignardèrent, lui coupèrent la tête, que le mieux monté des trois attacha à l'arçon de sa selle, et qu'ils rapportèrent ainsi à Edimbourg, où elle fut exposée pendant près d'un an au bout d'une pique. Quant à Heron le Bâtard, poursuivi de près par les soldats, il entra dans une église, où un mort était exposé; comme il n'y avait personne pour garder le cadavre, il le porta dans la sacristie, le cacha dans une armoire derrière des ornemens sacerdotaux, et se recouvrant du drap mortuaire, il prit sa place dans le cercueil; les soldats entrèrent dans l'église, mais ils ne trouvèrent ni le mort ni le vivant. L'heure de l'enterrement arrivée, les parens du mort se rassemblèrent, le curé vint dire sa messe, que Heron le Bâtard écouta sans souffler, et les porteurs, le chargeant sur leurs épaules, traversèrent avec lui, précédés des prêtres et des enfans de chœur, et suivis de tous les amis du défunt, le village d'un bout jusqu'à l'autre; enfin, arrivé près de la fosse et au moment où on levait le drap mortuaire pour clouer le couvercle du cercueil, Heron se dressa tout-à-coup sur ses pieds, sauta par dessus la fosse, culbuta ceux qui l'entouraient, enjamba le mur qui fermait le cimetière, traversa une petite rivière à la nage,

et sautant sur un cheval qui paissait dans une prairie, il gagna les montagnes où il disparut.

Henri VII, qui tenait à conserver ses bonnes relations avec Jacques, prit Heron de Ford à la place de Heron le Bâtard, et l'envoya à Jacques IV, qui le fit enfermer dans une prison où il resta près de six ans, expiant des torts qui n'étaient pas les siens.

A l'avénement au trône de Henri VIII, la femme de Heron de Ford, qui était une des plus belles femmes de l'Angleterre, alla se jeter aux pieds du roi, et lui demanda d'intercéder auprès de son beau-frère pour en obtenir la liberté de son mari. Henri VIII écrivit, mais Jacques ne fit d'autre réponse que celle ci : *Troc pour troc,* voulant dire par là qu'on n'avait qu'à lui envoyer Heron le Bâtard, et qu'alors il renverrait, lui, Heron de Ford; mais il n'était pas au pouvoir de Henri lui-même d'accomplir ce que demandait Jacques : Heron le Bâtard, quoique faisant de temps en temps des excursions en Ecosse, se retirait aussitôt dans les montagnes, où nul ne se souciait de l'aller chercher.

Les choses en étaient arrivées à ce point entre les deux rois voisins, lorsque Jacques IV reçut un message de France. Louis XII avait appris que Henri VIII préparait une descente à Calais, et il rappelait à Jacques la sainte et antique alliance qui avait toujours uni les deux royau-

mes. De son côté Anne de Bretagne, qui était une des plus belles princesses que l'on pût voir, écrivait de sa propre main à Jacques IV, lui envoyant une bague magnifique, l'autorisant à prendre le titre de son chevalier, et le conjurant de faire, pour l'amour d'elle, trois milles sur le territoire anglais.

Jacques était aventureux comme un pair du roi Arthur. Le message le détermina à une guerre à laquelle il songeait déjà sans doute depuis longtemps, et profitant du moment où le roi Henri était en France, où il faisait le siége de Thérouenne, il lui fit dénoncer les hostilités par son premier héraut, et malgré les avis de ses plus sages conseillers, il se résolut d'envahir lui-même l'Angleterre.

Cette guerre parut à tout le monde non-seulement une faute, mais encore une folie. Le parlement lui-même s'y opposa d'abord; mais comme Jacques insista, et qu'il était fort aimé, le parlement céda, et le roi ordonna à tous les barons de son royaume de se trouver le 5 août suivant dans la plaine de Borough-moor, rendez-vous ordinaire des armemens écossais.

Jamais guerre n'avait été entreprise sous de plus funestes auspices; mais Jacques méprisa les présages comme il avait méprisé les conseils:

ils étaient cependant clairs et terribles. Pendant plusieurs nuits on entendit une voix qui partait de la croix d'Edimbourg, quoi qu'on ne vît personne, et qui sommait le roi et les principaux seigneurs, par leurs noms et par leurs titres, de comparaître dans quarante jours au tribunal de Dieu. Ne voulant pas croire ce qu'on lui rapportait à ce sujet, le roi lui-même dit qu'il voulait s'approcher pendant la nuit de cette croix, afin d'entendre l'étrange citation de ses propres oreilles. Mais on lui dit que c'était inutile, et qu'il n'avait, à l'heure de minuit, quand tout était calme dans la ville, qu'à ouvrir les fenêtres de son palais, et qu'il entendrait ce qu'il désirait entendre. En effet, le même soir, à l'heure dite, Jacques ouvrit la fenêtre, et quoiqu'il y eût un demi-quart de lieue du château à la croix d'Edimbourg, le roi ne perdit pas, tant la voix était forte et surnaturelle, une parole de la menace qui lui était faite.

Mais ce ne fut pas tout encore. Un jour qu'il écoutait la messe dans l'église de Lithlingow, un vieillard à la taille majestueuse, vêtu d'une longue robe bleue nouée par une ceinture, ayant des sandales aux pieds, et de longs cheveux dorés qui lui retombaient sur les épaules, parut tout-à-coup derrière l'autel, et s'avançant d'un pas lent et solennel vers le roi : « Jacques, lui dit-il, je suis l'évangéliste saint Jean, et je viens au nom de la Vierge Marie, qui a pour

toi une affection toute particulière, te défendre d'entreprendre la guerre que tu médites, attendu que ni toi, ni aucun des seigneurs de ta suite n'en reviendront. Elle m'a chargé de te dire encore que tu avais un trop grand amour pour la société des femmes, et que de là viendraient ta honte et ta confusion. »

Puis à peine eut-il prononcé ces mots, qu'il s'échappa si subitement que beaucoup soutinrent qu'il s'était évanoui comme une fumée, et que c'était véritablement une vision céleste.

De son côté, la reine Marguerite fit auprès de son mari tout ce qu'il était humainement possible de faire pour qu'il renonçât à son fatal projet; mais un des principaux traits du caractère des Stuarts est l'entêtement, et Jacques possédait ce défaut dans sa plus grande étendue. Il en résulta que, son armée rassemblée au jour dit, il se mit en marche, à la tête de trente mille hommes à-peu-près, et, le 22 août 1513, franchit la frontière d'Angleterre, auprès du château de Twisell.

Ses premiers pas semblèrent démentir les présages : il prit sans coup férir les places de Norham et de Ward, ainsi que le château de Ford. Mais là l'attendait, à défaut d'ennemis, une en-

nemie sur laquelle il n'avait point compté : c'était la femme de Heron de Ford.

Elle vint au-devant de Jacques, lui présentant les clefs de son château, et sans lui parler autrement de son mari, qui était toujours prisonnier en Ecosse, elle l'invita à s'arrêter chez elle, afin qu'elle eût l'honneur, disait-elle, d'avoir reçu sous son toit le roi le plus chevaleresque de l'époque. La comtesse était belle, sa voix douce et séduisante, son invitation pleine de douces promesses. Jacques oublia la recommandation de saint Jean, et au lieu de continuer sa course et de s'enfoncer au cœur de l'Angleterre, il s'arrêta près de la nouvelle Armide. Pendant ce temps le comte de Surrey, dont l'enchanteresse suivait les instructions d'accord avec son propre désir de vengeance, levait une armée et s'approchait en grande hâte, accompagné de son fils, lord Thomas Howard, le grand-amiral, le même qui avait pris le vaisseau de Barton. Jacques, ayant appris sa venue, marcha au-devant de lui et s'arrêta sur la colline de Flodden, qui lui parut une bonne position de guerre.

Le comte de Surrey, qui, de son côté, était un brave chevalier, ne craignait qu'une chose : c'est que les Ecossais ne lui échappassent. Quoique s'étant avancé jusqu'à Wobler, il n'y eût plus que cinq ou six milles de distance entre les deux armées, il fit alors chercher de tous les côtés un guide qui, moyennant une bonne récompense, pût conduire l'armée anglaise dans les

montagnes, de manière à ce qu'en tournant l'armée de Jacques, elle pût prendre position entre les Ecossais et leur pays. Une heure après cette demande faite, un guide se présenta.

C'était un guerrier monté sur un beau cheval, couvert d'une armure complète, et dont la visière était baissée. Il se présenta devant le comte de Surrey, et, mettant pied à terre, il fléchit un genou et s'offrit de lui servir de guide dans ces montagnes, qui lui étaient familières, si, de son côté, le comte voulait bien s'engager à lui accorder le pardon d'un crime dont il s'était rendu coupable. Le comte de Surrey répondit que, pourvu qu'il ne s'agît ni de haute trahison envers le roi d'Angleterre, ni d'offense envers une dame, crimes qu'en sa qualité de serviteur fidèle et de chevalier courtois, il ne pardonnerait point, le chevalier inconnu pouvait compter sur sa parole.

— A Dieu ne plaise, répondit l'inconnu. J'ai seulement aidé à tuer un Ecossais.

— Si ce n'est que cela, répondit Surrey, lève ton casque, car, avec l'aide de Dieu, avant qu'il soit trois jours, j'espère bien que chacun de nous aura plus d'un crime du même genre à se reprocher.

Alors le chevalier leva sa visière, et l'on reconnut Heron le Bâtard.

C'était une bonne fortune en un pareil moment. Heron, qui depuis dix ans habitait en

proscrit cette chaîne de montagnes, en connaissait jusqu'aux moindres sentiers; aussi le même soir guida-t-il l'armée anglaise par des chemins sûrs et inconnus, de sorte que le lendemain, qui était le 9 septembre 1513, Jacques IV vit rangée en bataille, derrière lui, l'armée qu'il attendait en face.

Le roi comprit à l'instant, d'après la marche savante, opérée pendant la nuit, qu'il avait affaire à un adversaire qui savait mieux que lui le chemin du pays dans lequel il était engagé, et qui, grâce à cette science, pouvait gagner deux ou trois jours de marche sur son armée, le précéder en Ecosse et y mettre tout à feu et à sang. Il donna donc l'ordre de marcher aux Anglais, quoique ce mouvement, en lui faisant quitter une position sûre, lui donnât du désavantage.

A peine l'ordre de livrer la bataille fut-il entendu, que les Ecossais, ainsi qu'ils en avaient l'habitude, mirent le feu à leurs logis, de sorte qu'il s'éleva tout-à-coup une grande flamme, et que, comme ils avaient le vent dans le dos, il chassa en avant la fumée, qui couvrit aussitôt tout l'espace qui séparait les deux armées. Alors l'idée vint au roi Jacques de profiter de cette fumée pour surprendre les Anglais au moment où ils s'en douteraient le moins, et il ordonna à lord Home, qui commandait l'aile gauche, de

se mettre aussitôt en marche et d'attaquer : or, par un hasard étrange, la même idée était venue à lord Surrey, qui avait donné l'ordre à son fils Edmond Howard, qui commandait l'aile droite, de marcher aux Ecossais, si bien que, ne se voyant pas venir, les deux armées se heurtèrent tout-à-coup comme des murailles de fer. Le choc fut terrible : lord Home et ses montagnards enfoncèrent les premiers rangs des troupes anglaises, et lorsque la fumée se dissipa, l'étendard de sir Edmond était déjà pris, et lui-même, abattu de son cheval et couvert de sa lourde armure, dans laquelle il pouvait à peine se mouvoir, courait le plus grand danger, si Heron le Bâtard n'était venu à son aide avec une troupe de proscrits. A cette vue, Dacre qui commandait la cavalerie, fit sur les vainqueurs une charge si heureuse, qu'ayant pénétré jusqu'au milieu de leurs rangs, ce furent eux, à leur tour, qui, attaqués d'un côté par les proscrits, de l'autre par Dacre, et en face, repoussés par Edmond, qui avait un premier échec à venger, furent obligés de battre en retraite.

En même temps lord Thomas Surrey qui formait le second corps de l'aile droite des Anglais, s'élança sur la seconde colonne écossaise commandée par Crawford et Montrose, et par un bonheur inouï tua du premier choc ces deux capitaines; les soldats se trouvant ainsi sans chefs, se mirent en désordre et commencèrent

une retraite qui au bout de quelques pas se changeât en déroute.

Pendant que ces choses se passaient à l'extrême gauche et au centre, un corps de montagnards commandé par les comtes de Lennox et d'Argile, se trouva tellement assailli par les flèches que lançaient de loin les archers anglais, qu'ils résolurent de les débusquer de leur position, et aimant mieux aller au-devant du danger que de l'attendre, se précipitèrent du haut en bas de la colline, malgré les cris de l'ambassadeur français Lamotte, qui était à pied dans leurs rangs l'épée à la main, et qui voyant enfin qu'il ne pouvait les retenir, suivit leur mouvement; mais à peine furent-ils au bas de la colline, qu'attaqués en flanc par les soldats du comte de Chester et en queue par les troupes du comte de Lancastre, ils furent taillés en pièces, et disparurent presque entièrement.

Restait la colonne du centre gauche où était le roi, qui descendu de cheval et entouré de ses meilleurs chevaliers à pied, comme lui, et tous couverts d'armures si parfaites que les flèches semblaient ne pas faire plus d'impression que la grèle sur un toit, marchait en avant, renversant tout ce qui se trouvait devant lui, si bien qu'arrivé au pied de la colline, il heurta le corps du comte de Surrey et y pénétra comme un coin de fer jusqu'à la distance de deux longueurs de

lance de sa bannière. Comme alors Bottwell amenait la réserve, le roi croyait déjà la bataille gagnée, lorsque Staunley, qui venait d'anéantir les montagnards, s'aperçut qu'il n'avait fait que la moitié de la besogne, et s'élança aussitôt sur la colonne du roi qu'il attaqua par un flanc, tandis que lord Thomas qui venait de mettre en fuite la colonne de Crawford et de Montrose l'attaquait par l'autre; en ce moment, on courut dire à lord Home, qui tenait de son mieux, attaqué aussi de trois côtés, le danger du roi, et le besoin de secours, ce à quoi il répondit que chacun avait bien assez de se battre pour son propre compte ce jour-là sans s'occuper des autres.

Ce fut alors que Bottwell donna avec la réserve, mais elle était trop peu considérable pour dègager le roi, et tout ce qu'elle put faire fut, en se rangeant autour de lui, d'augmenter le nombre de ses défenseurs ; une lutte terrible se concentra sur le point où était Jacques et sa noblesse, qui formant un cercle, présentaient de tous côtés leurs lances, ne faisant point un pas ni en avant ni en arrière, mais combattant sur place avec un courage et un acharnement merveilleux; enfin le comte de Surrey voyant qu'il ne pouvait entamer ce bataillon sacré, fit approcher un corps d'Anglais armés de hallebardes dont les manches étaient plus longs que ceux des lances, de sorte que comme les Ecos-

sais ne pouvaient plus se servir de leurs arcs et de leurs flèches, leurs ennemis les atteignaient sans être atteints; ce fut ainsi qu'ils décimèrent lentement peu-à-peu et par d'horribles blessures ce corps de gentilshommes qui périt presque entièrement plutôt que de se rendre ou d'abandonner son roi : Jacques lui-même atteint de deux flèches fut enfin renversé d'un coup de hallebarde qui l'étendit raide mort, et comme cela arriva au moment où la nuit s'approchait, personne ne le vit tomber, et l'on continua de combattre, jusqu'à ce que se voyant réduits à quelques centaines d'hommes seulement, les Ecossais profitèrent de l'obscurité pour se retirer laissant sur le champ de bataille, le roi, deux évêques, deux abbés mitrés, douze comtes, treize lords et cinq fils aînés de pairs. Quant au nombre des simples gentilshommes qui périrent, il est incalculable.

La manière dont le roi Jacques était mort fit que les Ecossais nièrent longtemps qu'il eût péri dans le combat : les uns dirent qu'il avait quitté son royaume et entrepris un long pèlerinage, qu'il avait voté depuis sa jeunesse. D'autres assurèrent qu'au moment où la nuit tombait quatre cavaliers de haute taille, montés sur des chevaux noirs, revêtus d'armures noires et ayant au bout de leurs lances des bouchons de paille,

afin qu'en les élevant ils pussent se reconnaître dans la mêlée, avaient tout-à-coup paru sur le champ de bataille, et ayant fait monter le roi sur un cinquième cheval noir que l'un d'eux conduisait en bride l'avaient emmené avec eux, et qu'on les avait perdu de vue au-delà de la Tweed qu'ils avaient traversée à gué, si bien que pendant plus de vingt ans on attendit en Ecosse le retour du roi Jacques qui ne revint pas.

« Le fait est, dit Walter Scott, que le corps fut trouvé sur le champ de bataille par lord Dacre, qui le transporta à Berwick où il le présenta au comte de Surrey, et que tous deux le connaissaient trop bien pour pouvoir s'y méprendre. D'ailleurs il fut pareillement reconnu par sir William Scott et sir John Fordman qui fondirent en larmes en le voyant.

« Ces tristes restes, ajoute-t-il, eurent un sort aussi bizarre que révoltant; non-seulement ils ne furent pas déposés en terre sainte, mais ne furent pas même inhumés, parce que le pape qui, à cette époque, avait fait alliance avec l'Angleterre contre le roi de France, avait lancé contre Jacques une sentence d'excommunication, de sorte que ni prêtre, ni abbé n'osa lui rendre les derniers devoirs; le cadavre de celui qui avait été un des plus puissans rois de la chrétienté, fut donc embaumé et envoyé au monastère de Shenn dans le comté de Surrey, et il y resta jusqu'à la réformation, époque à laquelle ce comté passa dans les mains du duc de

Suffolk. A partir de ce moment le cercueil de plomb qui le renfermait, fut relégué de chambre en chambre comme on fait d'un vieux meuble inutile et embarrassant, si bien que l'historien Stowe le vit en 1580 perdu dans un grenier au milieu de charpentes pourries, et d'un tas d'immondices. Alors rapporte-t-il quelques ouvriers désœuvrés s'amusèrent à lui scier la tête, et un nommé Lancelot Yong, maître vitrier de la reine Elisabeth, trouvant que sans doute, grâce aux parfums qui avaient servi à l'embaumer, elle exhalait une odeur agréable, l'emporta chez lui où il la garda six mois; au bout de ce temps, il la donna au sacristain de Saint-Michel dans Wood-street, qui s'en dégoûtant à son tour, finit par la jeter dans le charnier commun.

Ainsi finit Jacques IV au milieu du deuil et du désespoir de toute l'Ecosse, car depuis le bon roi Robert Bruce aucun souverain n'avait joui d'une pareille popularité.

Il laissait un fils âgé de deux ans.

Quand la nouvelle de la défaite de Flodden parvint à Edimbourg, et que les présidens nommés en remplacement du prévôt, des baillis et

des autres magistrats qui ayant suivi le roi à l'armée avaient presque tous péri, en eurent appris les désastreux détails, ils résolurent à l'instant même de mettre la capitale en état de défense, certains qu'ils étaient par l'expérience que les provinces sauraient bien se défendre elles-mêmes. En conséquence, ils publièrent cette proclamation antique de simplicité et de résolution. La voici :

« Attendu que nous venons de recevoir la nouvelle encore incertaine, il est vrai, des malheurs arrivés au roi et à son armée, nous recommandons et au besoin ordonnons strictement à tous les habitans de préparer leurs armes, et de se tenir prêts à se rassembler au premier coup de cloche, pour repousser tout ennemi qui tenterait d'entrer dans la ville. Nous défendons en même temps et par ces présentes, aux femmes du peuple et aux vagabonds de toutes espèces, de se répandre dans les rues en faisant des lamentations et en poussant des cris. En même temps que par ces mêmes présentes, nous invitons les femmes honnêtes à se rendre dans les églises, afin d'y prier Dieu pour le roi, et pour tous nos parens, amis et compatriotes qui sont dans l'armée du roi. »

La nouvelle des préparatifs que l'on faisait pour le recevoir, parvint au comte de Surrey, et

comme c'était un général prudent, instruit à l'expérience du passé, et qui avait toujours vu entrer en Ecosse de grandes armées et en ressortir de petites troupes, il s'arrêta au lieu de poursuivre ses avantages, et contre toute attente se montra disposé à traiter avec les vaincus; il est au reste probable que Marguerite, veuve de Jacques et sœur du roi Henri VIII, fut pour beaucoup dans cette mansuétude. Quoi qu'il en soit, et de quelque part qu'il fût appelé, l'ange de la paix n'en descendit pas moins du ciel, et les deux nations voisines redevinrent alliées comme avant la bataille.

Marguerite devint régente et tutrice du jeune roi qui, ainsi que nous l'avons dit, n'avait que deux ans. Mais à peine maîtresse de ses actions, elle compromit par ses fautes cette tranquillité si précieuse qu'elle avait obtenue par ses prières. Jeune et belle, elle se prit d'amour pour un jeune et beau chevalier, et l'épousa avec une précipitation qui fut aussi fatale d'abord à sa renommée qu'elle devait l'être ensuite à l'Ecosse. Ce jeune privilégié était le comte d'Angus, petit-fils du vieux Douglas Attache-Grelot, dont les deux fils avaient été tués à Flodden, et qui étant mort lui-même peu de temps après cette désastreuse bataille, avaient laissé à son descendant, son nom le plus grand, et sa fortune la plus considérable de toute l'Ecosse.

Ce choix excita la jalousie de tous les autres seigneurs et principalement du comte d'Arran, chef de la grande famille des Hamilton. Comme il arrivait toujours en ces circonstances, tout ce qui restait de nobles en Ecosse, adopta l'un ou l'autre parti, les uns se rangeant sous la bannière des Hamilton, les autres sous celle des Douglas. Trois ou quatre années qui s'écoulèrent avec des vicissitudes différentes dans les deux maisons, et pendant lesquelles la reine Marguerite céda et reprit la régence, se retira en Angleterre et revint en Ecosse, ne firent qu'augmenter cette haine qui devint tellement mortelle, que le 30 avril 1520, les deux familles s'étant trouvées réunies à Edimbourg pour l'ouverture du parlement, chacun demeura convaincu que cette réunion amenerait une collision sanglante. En effet, le même jour, les deux factions se rencontrèrent les armes à la main, et les Hamilton furent tellement écrasés par leurs ennemis, qu'ils disparurent presque entièrement de la ville, et qu'on appela cette affaire, le balayage des rues.

Cependant le mariage de la reine avec Angus, n'était point heureux, et comme à force de sollicitations elle avait obtenu du pape une bulle qui autorisait son divorce, elle la fit signifier à son mari qui perdit ainsi tous ses droits à la ré-

gence, devenant étranger en quelque sorte à la reine. Elle reprit donc le pouvoir, et son premier acte fut de se rapprocher des Hamilton que l'on crut alors sur le point de reconquérir toute leur faveur, lorsqu'une seconde faute rejeta Marguerite dans les mêmes embarras dont elle venait de sortir, en la couvrant d'une nouvelle déconsidération. Marguerite épousa en troisième noce Henri Stewart, second fils de lord Evandale, jeune homme sans influence et sans position. Angus profita de cet avantage, et s'emparant de nouveau de la régence que personne ne lui contesta, il enleva le jeune roi à la reine sa mère, et se chargea de sa tutelle et de son éducation.

Jacques V, séparé de sa mère à dix ans, c'est-à-dire dans un âge où il avait déjà assez de connaissance pour conserver ses premières affections et ses premiers souvenirs, détestait Angus, et se trouva fort malheureux de son changement de position. A mesure qu'il grandit, ces sentimens prirent une force nouvelle, de sorte qu'à l'âge de quatorze ans cette surveillance qui était presque une captivité, lui était devenue insupportable. Au reste, Angus avait fait du roi un cavalier aussi accompli qu'aucun jeune homme qui fût en Ecosse; il ne manquait pas d'instruction, et excellait dans tous les exercices du corps,

pour lesquels il était passionné; était adroit au tir et à l'escrime, ardent à la chasse, et aussi habile écuyer que le roi son père, qui jamais ne se servait d'étrier pour se mettre en selle, et ne connaissait pas d'autre allure que le galop.

Comme on savait les dispositions du jeune roi, à l'égard des Douglas, deux tentatives furent faites par leurs ennemis pour arracher Jacques de leurs mains; l'une par lord Buccleuch qui fut déclaré coupable de haute trahison, et l'autre par Lennox qui perdit la vie, de sorte qu'après ces deux victoires le pouvoir du comte d'Angus parut si bien consolidé que personne n'osa plus lutter contre lui. Le jeune roi resta donc seul et abandonné à lui-même; mais comme il était d'un caractère aventureux et plein de résolution, il ne désespéra point, trouvant qu'il était d'âge à s'aider lui-même. En effet, il venait d'entrer dans sa quinzième année. Il arrêta donc son plan dans son esprit, et commença à l'instant même les préparatifs de son exécution.

En conséquence, à la première visite que lui fit sa mère, visites qui se renouvelaient deux fois par an, il la pria sans lui rien dire autre chose de lui abandonner le château de Stirling qui lui appartenait à titre de douaire, en y mettant un capitaine de confiance, de la fidélité et du courage duquel elle fût sûre, afin qu'à quelque heure du jour ou de la nuit qu'il s'y présentât, la porte

lui fût ouverte. Marguerite, qui était plus intéressée que personne à ce que Jacques reprit sa liberté, lui promit tout ce qu'il voulut et, de retour à Edimbourg, fit aussitôt ce qu'elle lui avait promis.

Cependant, Jacques, qui connaissait pour l'avoir éprouvée depuis cinq ans la surveillance et la sévérité des Douglas, commença peu-à-peu à se rapprocher du comte d'Angus, leur chef, comme si ayant enfin pris son parti, il eut mieux aimé vivre en bonne intelligence qu'en désaccord avec ses gardiens. Cependant ceux-ci, tout aises qu'ils étaient de voir ce retour, ne se relâchèrent en rien de leur circonspection habituelle, et au contraire, craignant que cette amitié ne cachât quelque ruse, ils établirent un de leurs fidèles dont ils devaient être d'autant plus sûrs qu'il était de leur famille, et qui se nommait Parkead Douglas, avec une garde de cent hommes qui, sous prétexte de lui faire honneur, mais effectivement pour le surveiller, ne devaient jamais quitter le jeune roi, ni en voyage, ni au château. Outre cette garde, Angus, son frère et son oncle, ne s'éloignaient jamais ensemble de Fackland, résidence royale située au milieu de bois et de marais giboyeux, et où Jacques pouvait prendre à loisir la récréation de la chasse au tir et au faucon, toujours bien entendu sous la garde de l'un des deux frères ou

de l'oncle d'abord, puis ensuite de Parkead et de ses cent hommes.

Or, il arriva par un concours de circonstances qui ne s'était jamais présenté, que le comte d'Angus ayant quitté la cour pour se rendre dans le Lothean afin d'y terminer des affaires qui ne souffraient pas de remise, qu'Archibald Douglas étant allé à Dundee voir une dame pour laquelle il avait un grand amour et que Gecrge Douglas étant parti pour saint André, dans le but d'y lever une contribution, le jeune roi se trouva seul au château de Fackland avec son gardien Parkead.

Jacques jugea l'occasion favorable, et ayant fait venir son gardien, il l'invita à se tenir prêt le lendemain pour faire avec lui une grande chasse à courre: Parkead qui ne se doutait de rien, donna les ordres en conséquence et étant venu prendre vers les neuf heures du soir les ordres du jeune roi qu'il trouva couché, celui-ci le pria de le faire réveiller au point du jour, ce que promis Parkead après quoi il se retira.

A peine la porte était fermée que Jacques tout en écoutant le bruit des pas qui s'éloignaient, appela à voix basse John son page de confiance, qui couchant dans la chambre voisine et croyant que le roi s'était couché pour dormir, entra à moitié déshabillé.

— John, lui dit le prince, m'aimes-tu?

— Plus que rien que je connaisse au monde, pas même mes frères, pas même ma mère.

— Bien, veux-tu me servir.

— Au risque de ma vie.

— Écoute — John s'approcha — Descends aux écuries, dis au palefrenier Dick de te remettre le paquet qu'il a pour moi et ordonne-lui d'aller nous attendre à l'Epine-Noire, avec trois chevaux sellés et bridés, et surtout recommande lui en sortant de laisser la porte de l'écurie ouverte.

John comprit aussitôt ce dont il était question et se jetant aux genoux du prince dont il baisa la main, il descendit aussitôt par l'escalier de service et se rendit aux écuries. Dick qui était gagné depuis près d'un mois et à qui Jacques avait donné le mot dans la journée, remit à John, deux costumes de livrée complets, et scellant aussitôt trois chevaux, il monta sur l'un d'eux, causa un instant avec la sentinelle, lui dit qu'il allait placer un relai à trois lieues de là, afin que les chevaux ne fussent point fatigués le lendemain, et le pria d'indiquer à deux de ses camarades qui allaient le suivre le chemin qu'il avait pris.

Pendant ce temps le prince et John revêtaient leurs costumes, à l'aide duquel il descendirent par l'escalier de service sans que personne fît attention à eux : arrivés à la porte, la sentinelle

au lieu de leur fermer le passage leur indiqua elle-même, ainsi qu'elle l'avait promis à Dick, la route qu'ils devaient suivre pour le rejoindre et les deux jeunes gens passèrent sans accident.

A un quart de lieu du château ils trouvèrent Dick qui les attendaient. Ils sautèrent aussitôt en selle, et comme ils avaient les trois meilleurs chevaux de toute l'écurie, ils firent près de trente milles en trois heures, de sorte qu'au point du jour ils arrivèrent au pont de Stirling. Aussitôt qu'il l'eut dépassé, Jacques se fit reconnaître, et ordonna de fermer les portes derrière lui; il arriva enfin au château, où le gouverneur le reçut avec une grande joie. Jacques écrasé de fatigue se coucha aussitôt, mais cependant si fatigué qu'il fût, il ne s'endormit que lorsqu'il eut sous son chevet toutes les clefs de la forteresse, tant l'épouvantaït l'idée de retomber entre les mains des Douglas.

Une heure après le départ du roi, Georges Douglas était revenu de Saint-André, et avait demandé s'il ne s'était rien passé de nouveau en son absence.

Comme tout le monde ignorait la fuite de Jacques, on lui répondit que le roi était couché et dormait sans doute, attendu qu'il devait partir de grand matin pour la chasse. Douglas tranquille,

se retira dans sa chambre et se mit au lit, où, fatigué de sa course de la journée, il ne tarda point à s'endormir.

Il n'était pas encore réveillé, lorsque le lendemain il entendit frapper à sa porte.

— Qui êtes-vous demanda Douglas?

— Peter Chramicael, bailli d'Albernety, répondit celui qui frappait.

— Que voulez-vous?

— Savez-vous où est le roi à cette heure.

— Dans sa chambre où il dort, sans doute.

— Vous vous trompez, car, je l'ai rencontré cette nuit sur la route de Stirling, où je l'ai reconnu à la clarté de la lune.

Georges Douglas bondit hors de son lit, et courut nu, comme il était à la chambre du roi : mais il eut beau appeler et frapper, personne ne répondit; enfin perdant patience il enfonça la porte d'un coup de pied : le lit était vide et la chambre déserte.

Douglas descendit en criant—trahison! trahison! le roi est parti,— et aussitôt envoyant un courier au comte d'Angus, il monta à cheval avec tout ce qu'il put rassembler d'hommes d'armes et se mit à la poursuite du roi; mais Douglas et ses partisans trouvèrent sur la route de Stirling, un héraut qui les attendait et qui en les

apercevant, leur cria à son de trompe que quiconque du nom de Douglas approcherait de douze milles du château de Stirling, serait considéré comme traître de haute trahison et traité en conséquence. Georges Douglas était sur le point de forcer le passage malgré cette proclamation, mais en ce moment le comte d'Angus arrivait, qui prenant en sa qualité de chef de la famille le commandement de la troupe, se retira à Linlitgow.

Pour justifier le parti qu'il avait pris, le roi après avoir appelé autour de lui tous les ennemis des Douglas, et avoir donné à chacun deux la position dont ils étaient privés depuis si long-temps, ouvrit le parlement et accusa ses gardiens de trahison, disant que tout le temps qu'il avait été en leur pouvoir il n'avait jamais cru sa vie en sûreté: en conséquence le comte d'Angus fut déclaré coupable de trahison lui et sa famille, et exilé avec tous ses parens et amis. Le roi n'excepta pas même de cette proscription, tant le nom de Douglas lui était odieux, Archibald Douglas de Kilspendie pour lequel cependant durant tout le temps de sa captivité il paraissait avoir une grande affection, et qu'à cause de sa force, de son courage et de son adresse il appelait toujours son Graysteil, du nom du héros d'une vieille ballade qui possédait toutes ces qualités.

Archibald fut donc exilé ainsi que les autres, mais comme au bout de quelques années passées en Angleterre, le mal du pays lui prit, il résolut, quelque chose qui pût lui arriver, de retourner en Ecosse et de se présenter au roi, espérant que Jacques se rappellerait son ancienne amitié. En conséquence, il traversa les frontières déguisé; mais étant arrivé près d'Edimbourg il reprit le costume qu'il était accoutumé de porter et sous lequel le roi avait l'habitude de le voir y ajoutant seulement entre la chemise et l'habit une cotte de mailles à l'épreuve du poignard, car il craignait avant de voir Jacques d'être rencontré par quelque ennemi qui le reconnaissant et sachant qu'il était hors la loi ne se serait fait aucun scrupule de l'assassiner. En conséquence un jour que le roi était allé chasser dans le parc de Stirling, il s'assit sur la route par laquelle il devait passer, et l'attendit. Vers le soir Jacques revint et du plus loin qu'il aperçut le vieillard, —ah! ah! dit-il, voilà mon Graysteil Archibald de Kilspendie, —mais ce fut tout le souvenir qu'en obtint le pauvre proscrit : en le voyant venir, Douglas s'était levé, Jacques à ce mouvement mit son cheval au galop. Archibald qui malgré son grand âge était encore plus vigoureux que beaucoup de jeunes gens, suivit le roi à la course, de sorte qu'il arriva en même temps que lui à la porte du château, où il tomba épuisé sur le seuil. Jacques fit sauter son cheval par dessus le corps du vieillard, et continua son

chemin jusqu'au perron sans paraître aucunement faire attention à lui. Alors Douglas qui était arrivé au bout de ses forces demanda quelques gouttes de vin que personne n'osa lui donner, tant on connaissait la haine du roi pour tous ceux qui portaient ce nom.

Un an après le vieux guerrier mourut de douleur, d'avoir retrouvé son pays, sans avoir retrouvé son roi.

Jacques portait cette sévérité de caractère jusqu'à la cruauté; ce fut surtout à l'égard des maraudeurs des frontières qu'il se montra sans miséricorde; les lords et les comtes furent emprisonnés, les principaux chefs pendus, et la frontière pour la première fois ramenée d'un état de brigandage continuel à une sécurité si grande que l'on disait que, depuis la tournée du roi Jacques dans les marches du royaume, les buissons suffisaient pour garder les vaches.

Ces exécutions accomplies, Jacques put alors se livrer à une de ses fantaisies les plus habituelles qui étaient de courir le pays déguisé, comme le fit depuis Henri IV, celui de nos rois avec lequel il eut le plus de ressemblance; aussi

9

les chroniques écossaises fourmillent-elles d'anecdotes plus ou moins apocryphes, ressortant presque toutes de cet amour de l'incognito, et parmi lesquelles, chose bizarre, celle du paysan arrivant au rendez-vous de chasse en croupe derrière le Béarnais se trouve reproduite, avec des détails si analogues, que l'on y trouve jusqu'à la réponse du bonhomme. « Ma foi il faut que ce soit moi ou vous qui soyons le roi, car il n'y a que nous deux qui avons notre toque sur la tête. »

Jacques V avait l'habitude dans ses excursions, de prendre un nom de guerre qui n'était connu que de ses plus familiers, et se faisait alors appeler le fermier de Ballengiech*. Un jour qu'il avait été à la chasse au tir et que lui et sa suite avaient tué une assez grande quantité de sangliers, de cerfs et de daims, sur laquelle en véritables chasseurs ils comptaient pour leur propre souper, ils revinrent vers les trois heures à Stirling donnant ordre aux valets de venerie, d'amener le plus tôt possible le produit de la chasse dans les cuisines du château : malheureusement, les chariots qui ramenaient les morts étaient obligés de revenir par les terres d'un chef

* Ballengiech est un chemin fort étroit et fort raide, qui descend du château de Stirling dans la plaine.

des Buchanan qui, ayant reçu la visite de plusieurs de ses amis, était encore plus embarrassé que le roi Jacques pour savoir ce qu'il donnerait à manger à ses convives. En voyant cette belle venaison passer sous ses fenêtres, Buchanan jugea que c'était le ciel qui lui envoyait cette bonne aubaine pour le tirer d'embarras et, descendant avec ses hôtes, il barra le chemin aux piqueurs ; les pauvres gens eurent beau lui dire que ce gibier appartenait au roi Jacques, Buchanan répondit que si Jacques était roi en Ecosse, lui Buchanan était roi dans Kippen ; comme Kippen était le district où s'élevait son château, il n'y avait pas à répondre à cela. Aussi les convoyeurs jugeant que toute résistance serait inutile, se résignèrent-ils à abandonner le gibier et revinrent au grand galop à Stirling annoncer au roi l'événement inattendu qui le privait de son souper.

Jacques qui, par malheur, avait ce jour-là un grand appétit, et qui vit que, grâce à la suppression de la partie la plus succulente de son repas, il souperait fort mal chez lui, s'il restait à Stirling, se fit amener son cheval, et, montant dessus, il invita les convives à manger le souper tel qu'il était, et les laissant à Stirling, il piqua droit au château de Buchanan, où il arriva comme on venait de se mettre à table. Mais comme Buchanan n'aimait pas à être dérangé aux heures de ses repas, Jacques trouva à la porte un montagnard à l'air rébarbatif et la hache sur l'épaule.

qui refusa de le laisser entrer. Jacques le pria, non point de se relâcher de sa consigne en l'introduisant, mais seulement d'aller dire au laird que c'était le fermier de Ballengiech qui venait demander à souper au roi de Kippen; Buchanan, qui ne connaissait aucun fermier de ce nom, se leva aussitôt, en promettant à ses convives d'étriller si bien le drôle qui se présentait dans un moment si inopportun, que les chiens du château en hurleraient. En conséquence, il prit son fouet de chasse et descendit pour accomplir cette promesse, à laquelle on le savait, en pareille circonstance, on ne peut plus religieux. Mais à la moitié de l'escalier, il s'arrêta stupéfait; il avait reconnu le roi, debout et attendant sur le seuil de la porte. Alors laissant tomber son fouet, il se précipita aux pieds de Jacques, lui demandant pardon de son insolence, et se mettant à sa merci pour tel châtiment qu'il lui plairait de lui imposer.

Jacques le releva en riant et en disant qu'entre rois une pareille humilité n'était pas convenable; que se trouvant privé de souper par la perte de sa venaison, il venait lui demander sans façon une part du sien. Buchanan, qui connaissait la sévérité dont Jacques s'était fait un devoir en mille circonstances, n'était qu'à demi rassuré par l'air bienveillant de son confrère en royauté. Cependant il le conduisit dans la salle du festin, chapeau bas, et une torche à la main; puis, arrivé là, il lui donna la place d'honneur, et voulut

rester debout derrière lui pour le servir; mais le roi exigea qu'il se mît à table, et donnant lui-même l'exemple de la gaîté et de l'appétit, il rit et mangea, dit-il lui-même au dessert, comme cela ne lui était pas arrivé depuis longtemps.

Buchanan en fut quitte pour la peur, et depuis ce jour on ne l'appela plus que le roi de Kippen.

Jacques avait entendu dire que, dans certaines parties de l'Ecosse, et particulièrement dans le Clydesdale, on avait remarqué que plusieurs rivières chariaient des parcelles d'or; il en conclut qu'il y avait des mines dans les environs; et faisant venir des ingénieurs d'Allemagne, il leur fit explorer le terrain, où ils trouvèrent en effet un filon assez considérable d'or parfaitement pur, dont Jacques fit faire une monnaie à son effigie, que l'on appela *pièces à toques*, parce que le roi y était représenté avec une toque sur la tête. Or, comme ces mines étaient en pleine exploitation, Jacques invita un jour les ministres de France, d'Espagne et de Portugal à une grande partie de chasse dans la partie du Clydesdale où étaient situées ces mines, mais les prévenant d'avance qu'il faudrait qu'ils se contentassent pour leur dîner du gibier de ses forêts et du fruit de ses terres. Les ambassadeurs qui con-

naissaient les difficultés de se procurer d'autres vivres dans une contrée si éloignée de la capitale, excusèrent d'avance le roi de cette sauvage hospitalité, et comme la chasse était giboyeuse acceptèrent avec grand plaisir la royale invitation. Toute la journée les illustres convives chassèrent, guidés par le roi, et virent avec plaisir que la partie importante du dîner, c'est-à-dire le gibier, ne leur manquerait pas; mais en pensant à la disposition du terrain qui ne se composait que de forêts de bruyères et de marais, ils se demandèrent quels fruits pouvaient pousser sur un pareil sol. Cette incertitude dura tout le temps du dîner, qui fut servi tout en gibier, ainsi que l'avait promis le roi; puis le moment du dessert venu, on apporta devant chaque convive un plat couvert. Tous se regardaient avec étonnement, lorsque le roi les invita à découvrir les plats : ils obéirent à cette invitation, et les trouvèrent pleins de *pièces à toques.* Alors le roi s'excusa sur la stérilité de la terre, qui ne lui permettait pas d'offrir autre chose que les fruits de ses mines à ses illustres invités. Ce dessert, si peu varié qu'il fût, n'en parut pas moins très apprécié de ceux à qui il était offert.

Cette fastueuse hospitalité était un des caractères de l'époque : quelque temps après avoir donné ce repas, Jacques fut invité à son tour par le comte d'Athol à venir passer avec le légat du pape trois jours sur ses terres; le roi accepta

et se rendit à l'invitation qui lui était faite, accompagné de l'envoyé du St.-Siége. Ils s'acheminaient ensemble vers le château du comte, lorsque des valets placés sur la route s'avancèrent vers le roi et l'invitèrent respectueusement à les suivre, le comte d'Athol ayant momentanément changé le lieu de sa résidence. Le roi, qui se doutait de quelque surprise, ne fit aucune difficulté, et bientôt, au milieu d'une vaste prairie derrière laquelle s'étendait un bois assez considérable, il vit s'élever un château, dont il n'avait aucune connaissance. Ce palais improvisé était flanqué de tours, et composé de cent chambres, toutes ornées des fleurs les plus belles et les plus inconnues; il était en outre entouré d'une eau vive dans laquelle nageaient les plus beaux poissons des lacs, tandis que le bois qui y attenait, fermé par un treillis, contenait un nombre incalculable de daims, de chevreuils et de cerfs. Trois jours la fête dura avec une somptuosité digne d'un prince des Mille-et-une-Nuits; puis, le soir du troisième jour, comme Jacques, enchanté de la réception qu'on lui avait faite, remontait à cheval avec le légat, pour retourner à Stirling, le comte d'Athol prit une torche, et pour éclairer la route du roi, mit le feu au château, qui fut brûlé avec tous les meubles qu'il contenait.

La vie de Jacques s'écoulait donc ainsi au

milieu d'aventures étranges et de fêtes somptueuses, et son règne, commencé sous de riches auspices, promettait une heureuse fin, lorsque la parole d'un homme né dans une autre partie du monde, changea tout-à-coup la face de l'Europe. —Luther parut, — et la Réformation, née en Allemagne, franchit la mer et passa d'Angleterre en Ecosse.

Un des premiers princes qui l'adopta fut le roi Henri VIII. Ne pouvant obtenir du pape, qui craignait de se faire un ennemi de Charles-Quint, la rupture de son mariage avec Catherine d'Arragon, il avait saisi avec empressement cette occasion d'échapper à la censure pontificale. Mais ce n'était pas encore assez, comme tous les convertis à une foi nouvelle, il avait la manie de faire des prosélytes. En conséquence, il fit offrir à son neveu Jacques V la main de sa fille Marie, et le titre de duc d'York s'il voulait adopter la religion réformée, et en faire en Ecosse le culte de l'état.

Jacques balança un instant, à ce qu'on assure, entre son ancienne religion et la foi nouvelle; mais bientôt, réfléchissant que toute la haute instruction était renfermée dans le clergé, et que le clergé lui était, pour l'administration des affaires, bien autrement secourable que cette noblesse pleine d'arrogance qu'il avait eu tant de peine à dompter, il remercia Henri de ses offres, accorda une influence plus grande encore que celle dont ils jouissaient auparavant à l'arche-

vêque Beaton, et à son neveu David Beaton, ses conseillers les plus intimes; puis, tournant pour un mariage ses yeux vers la France, il obtint d'abord la main de Madeleine, fille de François Ier, qui mourut après quarante jours de mariage, puis enfin celle de Marie de Guise, fille du duc de Guise, dont la famille était connue de toute l'Europe, non-seulement pour sa foi, mais son fanatisme pour la religion catholique.

Cependant, l'exemple du souverain n'avait point été une loi pour ses sujets. Quelques savans écossais, qui avaient étudié sur le continent, avaient adopté la réforme de Calvin, et revinrent chez eux plein de l'ardeur de nouveaux néophytes, et rapportant des exemplaires de l'écriture sainte rédigés d'après le nouveau rite, se firent publiquement prédicateurs, et commencèrent à expliquer dans leurs prêches, les points de controverse qui s'étaient élevés entre les huguenots et les catholiques romains.

Alors commencèrent les querelles religieuses, et le caractère violent et implacable du roi qui semblait s'être endormi dans une longue paix, se réveilla avec la guerre. Jeanne Douglas, sœur du comte d'Angus, accusée de magie, fut brûlée vive, et James Hamilton de Draphan, surnommé le bâtard d'Arran, *soupçonné* de haute

trahison, fut exécuté sans que le crime ait même été prouvé. Ces deux exécutions remirent toute la noblesse en émoi, jalouse qu'elle était déjà de la préférence que Jacques accordait aux prêtres pour l'administration des affaires de son royaume, et à compter de ce moment, il n'y eut plus pour le roi ni fêtes, ni chasses, ni voyages incognito.

Pendant ce temps, Henri pressait toujours son neveu d'adopter la religion réformée avec tant d'instances, que Jacques, sans courir le risque de rompre tout-à-fait avec lui, ne put refuser un rendez-vous que son oncle lui donnait dans la ville d'York où cette question capitale devait être débattue entre les deux souverains. Mais ses conseillers, craignant pour eux les résultats d'une pareille entrevue, employèrent si habilement l'influence que la jeune reine, qui venait de lui donner deux fils, avait sur le roi, que Jacques laissa passer le jour fixé pour le rendez-vous, et demeura tranquillement à Edimbourg, tandis que son oncle l'attendait pendant une semaine tout entière à York.

Henri n'était point de caractère à supporter tranquillement une pareille insulte. Aussi envoya-t-il à l'instant même sur les frontières une armée qui entra en Ecosse, et qui y mit tout à

feu et à sang. Jacques, attaqué ainsi à l'improviste, fit un appel à sa noblesse qui, malgré les causes de mécontentement qu'elle avait ou qu'elle croyait avoir, oublia tout du moment où il s'agissait de la défense du sol, de sorte que le 1er novembre 1542, Jacques se trouva dans les marches de son royaume avec trente mille hommes à-peu-près.

Là, il apprit que le général anglais avait déjà repassé la frontière, et se trouvant à la tête d'une si belle armée, il résolut de le poursuivre à son tour, et de reporter à Henri la guerre qu'il lui avait apportée. Il rassembla donc sa noblesse pour lui faire part de son intention. Mais alors chaque chef lui déclara qu'il était venu à son appel, parce qu'il était du devoir de tout Ecossais de chasser l'ennemi d'Ecosse; mais que puisque les Anglais avaient évacué le territoire, ils ne le poursuivraient pas plus loin, ayant appris par l'expérience qu'ils avaient faite à Flodden, le danger de pareilles excursions. Jacques, furieux, insista avec de grandes menaces; mais dans la nuit qui suivit cette altercation, les nobles se retirèrent chacun de son côté avec leurs troupes; et le lendemain, le roi se trouva seul avec sir John Scott de Thirlstanes qui lui offrit de l'accompagner partout où il voudrait aller.

Jacques le récompensa en lui permettant de coudre au chef de ses armes, un faisceau de lances avec cette devise : *Toujours prêt.*

Mais ce dévoûment était inutile; aussi Jacques, humilié de l'abandon où l'avait laissé sa noblesse, revint-il à Edimbourg, où il se renferma dans son palais, en proie au plus sombre découragement.

Une nouvelle défection qui se manifesta dans une autre armée de dix mille hommes qu'il avait envoyée dans les marches de l'ouest sous la conduite de son favori sir Olivier Sinclair, vint porter un dernier coup à la constance du roi; ce découragement qu'on avait espéré voir disparaître se changea peu-à-peu en une profonde mélancolie. Sur ces entrefaites ses deux fils moururent.

Alors la vie du roi ne fut plus qu'un désespoir continuel auquel le sommeil ne pouvait pas même apporter une trêve; car à peine avait-il les yeux fermés qu'une sanglante apparition se dressait devant lui: c'était le spectre de James Hamilton, ce farouche chef de montagnards dont sur un simple soupçon il avait ordonné le supplice; alors il lui semblait qu'il s'approchait de lui et lui coupait l'un après l'autre les deux bras, puis s'éloignait en lui disant qu'il reviendrait bientôt lui couper la tête. En proie le jour à cette tristesse, la nuit à ce délire, Jacques se sentit enfin pris d'une fièvre brûlante, qui en quelques jours l'étendit sur un lit d'agonie. Il y était

couché, lorsqu'on vint lui annoncer que la reine venait d'accoucher d'une fille, et qu'ainsi, avec la grâce de Dieu, la couronne resterait dans sa branche descendante. Alors il secoua tristement la tête en disant : — Par fille elle est venue, par fille elle s'en ira. — Puis tournant la tête du côté du mur il poussa le dernier soupir.

Cette fille née sous de si tristes auspices, était Marie Stuart.

Alexandre DUMAS.

OPHÉLIE.

DEPUIS quelques instans, la marée avait envahi toute la partie qui sépare Saint-Malo de Saint-Servan ; le jour était près de finir ; un homme de trente-cinq ans environ se jeta dans un bateau, et portant vivement ses regards à l'horizon, il dit d'une voix émue, au batelier de partir sans attendre d'autres passagers ; cinq minutes après, le batelier avait atteint le rivage de Saint-Servan. L'étranger, qui avait toujours tenu les yeux fixés sur le même point, étendit tout-à-coup le bras vers une route encaissée de rochers, et mon-

trant une mendiante appuyée contre un bloc de granit :

— Quelle est cette femme, dit-il avec précipitation, la connaissez-vous?

— Oui, c'est une pauvre femme, répondit le batelier en hochant la tête, bien malheureuse et un peu folle.

— Folle! dites-vous?

— Oui, monsieur; mais sa folie est si douce, si triste, que cela déchire le cœur.

— Pourquoi la laisse-t-on mendier ainsi? demanda l'étranger avec une expression douloureuse.

Le batelier ne parut pas comprendre : il regarda d'un air étonné la personne qui l'interrogeait ainsi, et vit deux grosses larmes rouler dans ses yeux.

— Savez-vous son nom? reprit celui-ci.

— On la nomme Ophélie, répondit le batelier; je ne me souviens pas bien de son nom de famille. Tous les soirs elle est à cette place, et jamais dans le jour : c'est une pauvresse honteuse. ah dam! on prétend qu'elle n'a pas toujours fait ce métier-là.

— C'est bien elle!... on ne m'a point trompé, murmura l'étranger en passant la main sur son front, comme pour en effacer un souvenir pénible.

En ce moment, le batelier se leva pour jeter une planche de son bateau sur le galet sec. L'étranger paya généreusement et se dirigea rapi-

dement vers la mendiante. Il allait l'aborder, lorsque, au bruit de ses pas, celle-ci releva sa tête penchée et enfouie sous un capuchon de droguet rapiécé; puis, l'ayant aperçu, elle lui tendit silencieusement la main.

L'étranger, en voyant ce geste, s'arrêta et parut chanceler; son visage était empreint d'un mélange de souffrance et de stupéfaction indicible. Il semblait qu'une déception imprévue, qu'un malheur soudain venait de paralyser ses mouvemens. Il resta quelques secondes immobile, les bras pendans, le regard profondément triste; puis, comme s'il eût fait un effort sur lui-même, il continua de marcher vers la mendiante, et lui saisissant convulsivement la main qu'elle lui tendait pour l'aumône :

— Suivez-moi, dit-il à voix basse et en l'attirant à lui.

La pauvre femme le regarda d'un air hébété, et se laissa entraîner sans faire la moindre question, sans opposer la moindre résistance. Il la conduisit sur la falaise, dans un endroit solitaire d'où la vue embrasse au loin l'Océan : là, il la fit asseoir. L'air était doux et le ciel bleu; la mer, toujours soulevée en cet endroit, déferlait en grosses colonnes d'écume sur la grève étincelante aux rayons du soleil couchant. L'étranger rejeta en arrière le capuchon d'Ophélie et la vit agitée et pleurante. Ses regards, par un mouvement magnétique, suivaient le roulis des vagues, et sa poitrine oppressée se gonflait de plus en

plus, comme si son imagination lui retraçait le souvenir de quelque terrible scène qui eût eu cet endroit pour théâtre.

— Qu'avez-vous? lui demanda l'étranger.

— Ce que j'ai? dit-elle, les yeux animés d'un feu sombre et en se levant avec impétuosité; tenez... là... là... reprit-elle en montrant la mer, c'est là qu'il les a tués...

— De qui donc parlez-vous?

— De mes enfans, répondit-elle avec un accès de colère; de mes enfans, reprit-elle avec une douceur pleine d'amertume; puis, l'éclair de folie qui avait un instant brillé sur son visage s'éteignit progressivement, et, regardant avec une expression navrante l'homme qui l'interrogeait :

— Ah! monsieur, dit-elle, pourquoi m'avez-vous conduite ici, devant cette plage où s'est consommé mon dernier, mon plus grand malheur? Pourquoi cherchez-vous à me faire souvenir? je me souviens déjà bien assez, mon Dieu! Trouvez-vous que je ne pleure pas assez, que je ne souffre pas assez, que je ne suis pas assez malheureuse? que voulez-vous encore? êtes-vous mon ennemi? Hélas! je croyais n'en avoir jamais eu qu'un seul, mais un ennemi implacable qui a flétri ma jeunesse, épuisé ma force, et m'a laissée comme vous me voyez, c'est-à-dire insensible à la honte, sans cœur pour le travail et sans courage pour le suicide. Oh! mais, ajouta-t-elle avec un accent profond, cet ennemi-là, monsieur, je l'ai tué!.... »

Puis elle se tut, et l'on n'entendit plus que le bruit des flots et le chant du pétrel dans le creux des rochers. L'étranger prit doucement dans ses mains la main d'Ophélie et la considéra avec une tristesse croissante; il attribua à la folie les dernières paroles qu'elle venait de prononcer, et parut attendre qu'un rayon d'intelligence vînt briller dans son regard. Ophélie était plutôt accroupie qu'assise; sa tête, penchée sur son épaule, présentait à la brise marine un visage horriblement maigre autour duquel voltigeaient quelques mèches de cheveux blonds. Ses lèvres flétries, ses yeux bordés d'un liséré de sang lui donnaient une expression déchirante de misère et de douleur; et cependant, sous cette apparence dévastée, on entrevoyait, comme derrière un voile de deuil, je ne sais quel reflet de douceur qui faisait penser que cette femme était jeune encore et qu'elle était la proie d'une pauvreté accidentelle, d'une flétrissure anticipée.

Ophélie rompit le silence la première.

— Mais, monsieur, dit-elle, qui êtes-vous? que me voulez-vous?...

— Qui je suis? Ophélie, répondit-il avec hésitation.

— Vous savez donc mon nom, reprit-elle?

— Ophélie Mariaker, répondit l'étranger.

— Non, fit-elle avec une vivacité douloureuse, ne m'appelez pas ainsi : ne m'appelez qu'Ophélie. Trop de calamités se rattachent à l'autre nom, tandis que les seuls beaux jours de ma vie se

rattachent à celui-ci. C'est ainsi que mon vieux père me nommait, que mes amis me nommaient, que Wilbrod... reprit elle en soupirant, que Wilbrod, mon compagnon d'enfance, me nommait aussi. Ah! s'il me voyait maintenant abjecte et défigurée, il ne me reconnaîtrait plus; car il a suffi de dix années d'infortune pour métamorphoser ma jeunesse et ma beauté en décrépitude!..

— Vous avez donc beaucoup souffert, pauvre Ophélie? lui dit l'étranger d'une voix si compatissante que la mendiante lui pressa doucement la main.

— Oh! oui, dit-elle en levant les yeux au ciel; je vais vous en faire juge, monsieur.

A ces mots, elle pencha son front et parut rassembler ses souvenirs. Le soleil couchant projetait dans le ciel de grandes gerbes lumineuses et venait colorer d'un ton chaud le pâle visage d'Ophélie. Une brise enfantine se jouait capricieusement dans ses cheveux et accompagnait en sourdine les notes graves de l'Océan. La nature imprimait à toute cette scène je ne sais quelle poésie pénétrante qui donnait à la pauvre femme un air étrange de grandeur et de désolation.

Elle reprit d'une voix lente et graduellement animée :

— Permettez-moi, monsieur, dit-elle, de remonter jusqu'à ma belle enfance, de jeter un coup-d'œil rapide dans la mémoire des seuls heureux jours de ma vie. Avant de descendre

dans un abîme de souffrances, je sens qu'il me sera doux de me rappeler que ma vie n'a pas toujours été mauvaise. J'ai entendu dire que les souvenirs de bonheur rendaient le malheur présent plus insupportable; je ne sais si cela est souvent vrai; mais pour moi, ces souvenirs endorment les douleurs.

« Fougères, reprit-elle, est ma ville natale. Mon père y faisait le commerce des laines. C'était un homme faible, qui avait épousé ma mère sans amour et seulement pour obéir à sa famille. Ma mère avait au contraire un caractère âpre, un esprit absolu, un amour excessif de la domination; il résulta de ces deux natures contraires une harmonie de formes, qui ne pénétra pas jusqu'à leur cœur; ma mère commanda; mon père la laissa faire; mais ils conservèrent l'un pour l'autre la plus profonde indifférence. Je naquis toutefois de cette union glacée. Ma mère m'apprit à la craindre et mon père à l'aimer; mais, bien jeune encore, je compris instinctivement que j'étais sous la dépendance rigoureuse de l'une, et que l'autre n'influerait que bien peu sur ma destinée.

« Peu d'années après ma naissance, un ouvrier, le meilleur et le plus estimé de notre fabrique, mourut, laissant un enfant dont la mère était morte en couches. Mes parens ayant tenu cet orphelin sur les fonds baptismaux, remplirent un devoir sacré et l'accueillirent dans leur famille.

Cet enfant se nommait Wilbrod; il avait cinq ans à peine, un an de plus que moi. C'était, je me le rappelle encore, un joli enfant, aux longs cheveux châtains, aux grands yeux noirs, à l'air souriant. Il avait toute l'apparence délicate d'une fille, et de plus une sensibilité exquise et une grande fermeté d'esprit. Il devint mon compagnon de jeux, mon ami d'enfance, et nous nous aimâmes de cette affection vivace qui, à l'aide du temps et des circonstances favorables se change insensiblement en amour. Ah! monsieur, comme nous étions heureux alors! Comme nous nous chérissions! Comme nous nous quittions avec peine! Comme nous nous retrouvions avec joie! Comme nous dansions gracieusement au son du bigniou! O les jolies promenades, l'été, sur les verdoyantes rives du Nanson, lorsque, bras dessus bras dessous, nous y allions, toujours sourians, toujours fiers l'un de l'autre! Il arrivait souvent que les passans disaient en nous voyant ainsi: « O les jolis enfans! Voilà Paul et Virginie! » Alors nos deux petits cœurs battaient, et nous nous regardions avec bonheur, et nous nous pressions l'un contre l'autre. L'hiver, que de charmantes veillées n'avons-nous pas passées autour de l'âtre, au bruit des rouets, en écoutant des contes et des histoires! Que d'effroi j'éprouvais, lorsque notre vieille gouvernante nous psalmodiait d'une voix lamentable la vie de quelque jeune fille emportée dans les griffes du diable. Aussitôt je me rapprochais de toi, mon

pauvre Wilbrod, pour me mettre à l'abri sous ta protection. Je lisais dans ton regard hardi que près de toi je n'avais rien à craindre. Hélas! n'était-ce point là le symbole de ma destinée, à moi qui devais être la proie d'un homme ou plutôt d'un démon; mais Wilbrod n'était plus là, et je ne pouvais avoir recours à lui.

« C'est ainsi que les jours, les mois, les années s'écoulèrent. La voix grondeuse, le cœur atrabilaire de ma mère venaient bien de temps en temps soulever quelque orage dans notre paisible intérieur; mais comme nous tremblions tous devant elle, son amour propre satisfait faisait bientôt taire sa colère, et tout rentrait dans le calme et le bonheur.

« Que vous dirai-je, monsieur, de mon adolescence, sinon que notre sympathie réciproque, à Wilbrod et à moi, prit les symptômes d'un amour que nous ne tardâmes pas à nous avouer. Cet amour était si naturel, si complétement libre d'obstacles, que nous en ignorions nous-mêmes la profondeur. C'était un lac dont nous ne connûmes l'abîme qu'au moment où la sonde des destins contraires vint le mesurer. Il resta longtemps doux et riant d'aspect, comme toutes les belles choses de la vie sur lesquelles les exigences de famille ou de société ne se sont point encore appesanties. Nous passâmes ainsi de belles et de rapides journées. Que vous dirais-je d'ailleurs que vous n'ayez ressenti au moins une fois dans votre vie? Laissez-moi donc me rappeler

tout bas ce bonheur qui ne revient plus. Ah! venez, venez charmans souvenirs, venez caresser de votre aile le cœur désolé de la pauvre femme? Essaim joyeux, douce quiétude de mes quinze ans, chaste passion, illusions radieuses, sublimes espérances, chimères, redescendez du ciel pour vous abattre sur ce débris d'où vous êtes parties par un jour de tempête! »

Après avoir parlé avec une sorte d'exaltation, Ophélie cacha sa figure dans ses mains et se tut. Elle resta plus d'un quart d'heure ainsi, sans que l'étranger fît le moindre mouvement pour la rappeler au récit qu'elle venait d'interrompre; il semblait lui-même être absorbé par quelque souvenir ou quelque méditation insurmontable.

Ophélie releva enfin son visage blême et trempé de larmes.

« Et, cependant, reprit-elle avec un soupir douloureux, on nous a séparés!... Ma mère me dit un jour qu'elle avait arrêté mon mariage avec un riche propriétaire de Lorient, et elle ajouta d'un ton sec à Wilbrod, dont elle avait deviné l'amour pour moi, qu'un négociant de Rio-Janeiro avait besoin d'un commis et qu'il ferait bien de profiter de cette place. Nous restâmes attérés, sans pouvoir, sans oser lui répondre; mon père voulut présenter quelques observations, mais une parole sèche lui ferma la bouche. Peu de jours après, Wilbrod s'embarqua; il n'eut de moi, pour tout adieu, pour toute consola-

tion, qu'une lettre que mon père avait eu le courage de lui remettre. Pauvre père!... je ne me plaignis pas, je versai peu de larmes; mais je tombai malade. J'espérais mourir, ou, du moins, ne jamais me marier. Vaines espérances! La mort épargne surtout les malheureux, et je suis une nature malheureuse, craintive, sans énergie, sans persévérance dans mes résolutions. Après un an de refus de ma part, j'épousai enfin, par inertie et peut-être aussi pour me soustraire à la domination maternelle, Jean Mariaker, le riche propriétaire de Lorient, homme d'une affabilité pateline, ayant quelque chose de la souplesse du chat et de la férocité du vautour. Le bruit courait qu'il avait gagné, en partie, sa fortune au jeu, et qu'il avait mené quelque temps une vie déréglee; mais ces bruits étaient arrivés si faibles de Lorient à Fougères que ma mère, à qui l'homme plaisait infiniment, n'y avait fait aucune attention.

« Dès-lors, le premier anneau de la chaîne de mes malheurs m'était rivé. Il fallut quitter Fougères pour suivre mon mari; je dis adieu à mon vieux père, qui, saisi d'un serrement de cœur prophétique, ne put articuler que ces mots : « Puissions-nous ne jamais nous repentir! » Je dis adieu du fond de l'âme à notre petit jardin, à notre maisonnette, aux campagnes environnantes, à tous ces lieux aimés où j'avais abrité mes amitiés d'enfant et mes amours de jeune fille, et je partis pour Lorient en sentant que

j'avais dit adieu à tout le bonheur qu'il m'était donné de goûter en ce monde.

« Le premier mois de notre mariage fut cruellement long pour moi, non pas que j'eusse déjà à me plaindre beaucoup de mon mari; mais j'étais rongée de honte et de douleur d'appartenir à un autre qu'à Wilbrod. J'avais horreur de moi-même, et je me regardais comme coupable d'adultère; adultère hideux, celui que commet le corps sans la participation du cœur. Mais je m'attendais à expier ce crime non flétri par les hommes. Je n'avais pas eu besoin, pour prévoir un châtiment, d'une intuition bien profonde; car, quoique assez jeune et assez jolie pour que la nouveauté de ma possession tempérât momentanément la méchanceté du caractère de l'homme auquel on m'avait livrée; quoiqu'il parût m'adorer, cette adoration n'était cependant pas sans un mélange d'emportemens mal comprimés ou de petites insultes que je pouvais dès-lors regarder comme les précurseurs d'une tempête imminente. J'étais triste; ma mélancolie ne fit qu'augmenter. J'accueillis avec plus de froideur encore ses embrassemens, ce qui opéra chez lui une révolution rapide; il s'irrita et se lassa de moi. Son idole d'un moment devint une statue d'argile, qu'il résolut de briser.

« Certes, avec un caractère aussi faible que le mien, un peu d'indulgente bonté et de persévérante douceur de sa part fût parvenue à m'inspirer, sinon de l'amour, du moins de l'estime.

Mais il préféra suivre la pente naturelle de son caractère; il se montra brutal, et quelle brutalité! La méchanceté, mue par des désirs de vengeance, la mit en œuvre; la débauche la rendit atroce.

« Il faut vous dire que l'homme auquel la société venait de me lier éternellement était déjà mon ennemi avant mon mariage. Une lueur d'amour avait d'abord brillé dans son cœur en me voyant; mais le feu de la haine avait bientôt succédé à mes refus; et, dès-lors, ce fut presque le seul désir de la vengeance qui l'avait encouragé à persévérer. Voilà ce que je ne tardai pas à connaître. La vanité misérable de cet homme était immense, et j'avais humilié cette vanité. Un an j'avais refusé d'être à lui; j'avais repoussé ses instances, ses prières, et cela à cause de Wilbrod, que j'aimais, comme il ne l'ignorait pas. Un homme de cœur se fût retiré devant mes répugnances fondées sur de pareils motifs; mais lui s'était raidi contre moi-même avec la secrète intention de me faire payer cher mes dédains. Clarisse n'avait pas dans M. Solmes un prétendant plus mal intentionné que M. Mariaker ne l'était pour moi.

« Il ne tarda pas à mettre à exécution ses projets d'intimidation et de vengeance. Déjà quelques paroles échappées dans des momens de colère m'avaient assez révélé qu'il n'avait point oublié mes longs refus et qu'il ne songeait à rien moins qu'à user de bons procédés pour

m'attacher à lui. Deux mois ne s'étaient point écoulés qu'il ne réprimait déjà plus ses violences; il n'osait pas encore les faire retomber sur moi, mais, au plus petit sujet de contrariété que souvent il se forgeait, il s'emportait jusqu'à briser tout ce qui lui tombait sous les mains. Si ces violences avaient été bruyantes, elles m'eussent effrayé, sans me glacer toutefois; mais, comme la plupart du temps, elles étaient sourdes en quelque sorte, je les trouvais plus redoutables, tellement que j'eus peur de cet homme. Il s'aperçut de l'effet qu'il produisait sur moi et s'en félicita intérieurement. Chaque jour, sa voix se faisait entendre de plus en plus dure et grondeuse; il me reprocha ma tristesse avec des termes de plus en plus offensans, et prit, en me parlant, des airs ironiques et insolens qui me révoltaient; mais il suffisait d'une seule de ses contractions pour changer aussitôt, et malgré moi, ma révolte en tremblemens d'effroi : j'étais comme un enfant dans les griffes d'un tigre.

« Un soir, je me rendis sur la plage et je m'assis sur une roche; j'étais seule, triste et recueillie; je regardais la mer avec regrets, et je suivais d'un œil d'envie le vol des mouettes en soupirant : « Que n'ai-je aussi des ailes, disais-je tout bas! » Puis, mon esprit perçait à travers l'immensité, et, dans ma rêverie, je voyais Wilbrod assis comme moi sur la grève lointaine, pleurant ma perte dans son exil. Quelque ange, touché de nos douleurs, m'emportait

doucement dans ses bras et me plaçait à côté de Wilbrod; il me pressait sur son cœur, me faisait d'amers reproches en me couvrant de baisers; nos pleurs se confondaient délicieusement.... Trop rapide illusion à laquelle m'arracha brusquement une voix bien connue :

— Vous restez bien tard dehors, madame?

« Je me mis à trembler et je me levai sans répondre. M. Mariaker reprit :

— Je vous dérange; vous rêviez sans doute à l'Amérique?

— Partons, lui dis-je d'un air sombre.

— Il y a dans ce simple mot, reprit-il, je ne sais quoi qui signifie : Je vous hais; n'est-il pas vrai, Ophélie? Je suis sûr que vous me détestez cordialement.

— Vous êtes le maître, lui répondis-je avec imprudence et d'une voix faible.

« La réponse était indirecte, mais claire. Il lui donna son véritable sens et pâlit de colère. Après un moment de silence, il ajouta :

— Le petit va-nu-pieds, ce... comment l'appelez-vous donc?... cet enfant nourri de la pitié de vos parens... vous en étiez folle, je crois?...

— Non, lui répondis-je; si je suis jamais folle, ce ne sera pas d'amour, à coup sûr.

— Et de quoi donc, madame, s'il vous plaît?

— Que sais-je? répondis-je avec une lâche timidité.

— Oh! je puis vous le dire, moi, dit-il en modulant sa voix d'une façon singulière, c'est

le chagrin qui vous rendra folle! En vérité, je vous rends bien malheureuse.

« Je ne répondis rien.

— Je suis un mari si dénaturé, un tyran si insupportable! Comment donc! mais n'est-ce point inouï? J'ose trouver mauvais que madame soit froide comme un marbre, triste comme une tombe! J'ose m'offenser de voir madame venir ici rêver à je ne sais quoi, et sans doute commettre par la pensée quelque crime d'adultère.

— Monsieur! m'écriai-je dans un élan de mépris.

— Madame! reprit-il avec une sourde véhémence, je vous dis que vos infidélités fantastiques me déplaisent, que vos airs de persécutée me lassent et je veux que vous soyez autrement.

— Vous voulez!

— Oui, madame, je le veux! s'écria-t-il en s'élançant sur moi.

« Et il me frappa.

« Mon premier mouvement fut de me saisir d'une pierre; mais presque aussitôt il me prit les mains, et, me les étreignant comme dans un étau :

— Pas un mot, pas un geste, dit-il, ou je te tue!

« En ce moment mon regard rencontra le sien. De ma vie, monsieur, je n'ai vu d'expression semblable : il avait les lèvres bleues, les joues terreuses et le blanc des yeux sanglant;

je me sentis défaillir et je tombai sans connaissance.

« Quand je repris mes sens, j'étais étendue sur mon lit. Le médecin et une servante qui m'avait été imposée par la volonté de mon mari, étaient près de moi. Je me rappelai insensiblement la scène affreuse dont j'avais été victime, et je formai la résolution de retourner le lendemain chez mes parens ; mais le ciel, ou plutôt le hasard, ne le voulut pas, car, le lendemain, je reçus une lettre d'un ami, dans laquelle on m'apprenait que le feu avait pris, la nuit, aux appartemens de mon père et de ma mère, et que tous deux avaient été étouffés par les flammes!

« A cette nouvelle, je me renfermai dans ma chambre et je versai des torrens de larmes, moins peut-être sur l'horrible fin de mon père et de ma mère que sur ma propre destinée. En effet, douée d'un esprit religieux jusqu'à la superstition, je réfléchis qu'un si déplorable événement ne pouvait être qu'une manifestation des décrets de la Providence qui me retirait toute protection, tout refuge et me condamnait à vivre avec M. Mariaker, comme expiation de ce que j'avais si involontairement fait souffrir à Wilbrod. Je m'imaginai sottement que le ciel était indigné de la pusillanimité avec laquelle je m'étais rendue aux volontés de ma mère et voulait prolonger l'expérience de mon repentir. Je me complus tellement dans cette idée de châtiment qui m'était infligé pour n'avoir point été fidèle

à Wilbrod, que j'oubliai jusqu'aux notions les plus élémentaires de la morale chrétienne; j'oubliai qu'à ce compte, mon obéissance filiale était plutôt méritante que répréhensible; et je me résignai à rester sous le joug auquel j'étais lié; mais peut-être, est-il juste de dire aussi que, dans les circonstances où je me trouvais alors, je n'aurais pas su où aller, où me réfugier. Une autre raison, la plus puissante de toutes sans contredit, vint me confirmer dans mes idées de résignation, c'est que j'allais être mère; douce perspective qui me souriait dans mon malheur, qui relevait mon esprit abattu. Je me dis avec l'orgueil du martyr : « Allons, pauvre femme, souffre pour tes enfans, pour les élever dans l'aisance et leur assurer un avenir opulent, que ta fuite ne les déshérite pas de l'affection et de la fortune de leur père ». C'est par de tels sentimens je m'élevai à mes propres yeux jusqu'à l'héroïsme; et je me regardai comme une victime insurmontablement dévouée à la souffrance. Je restai chez mon mari, j'y restai alors avec l'intime satisfaction de mon courage; mais maintenant que je connais mieux le fond de mon cœur, je sais qu'il y avait là plus de faiblesse que de force, plus de crainte que de dévoûment; car je vous l'ai dit, j'avais peur de mon mari, qui opérait déjà sur moi ce magnétisme du chien d'arrêt sur le gibier. La colère de M. Mariaker m'eût atteinte peut-être avec plus de violence; c'est ce que je craignais, du moins, sans oser

me l'avouer. Hélas! je sais maintenant que la résignation est la vertu des faibles.

« La vie que je menai, jusqu'à ce que je fusse devenue mère, n'eut rien de trop intolérable. M. Mariaker sortait souvent et restait dehors des journées, des nuits entières. J'étais loin de me plaindre de ma solitude où je me livrais à de délicieuses rêveries. Je rêvais que j'allais m'ensevelir avec Wilbrod dans quelque impénétrable Thébaïde, et que là j'étais heureuse. Je ne m'occupais guère de ce que pouvait faire mon mari durant ses longues absences, et s'il m'arrivait de penser à lui, c'était pour désirer qu'un attrait inconnu le retînt éternellement loin de sa demeure. Ses rentrées, pendant long-temps furent assez pacifiques. J'appris qu'il s'était remis au jeu et qu'il avait recommencé sa vie dissipée.

« Pour arriver à la partie dramatique de mon histoire, car ce que je viens de vous dire n'en est que le prélude, je serai obligée de laisser bien des lacunes, mais votre imagination pourra les combler facilement. Dans un récit, ce qu'il y a peut-être de plus triste, de plus amer, de plus poignant, est cette série uniforme de coups d'épingle de chaque jour, que l'on endure dans une odieuse intimité.

« Depuis qu'il avait recommencé ses orgies, qu'il s'était remis à fréquenter les maisons de jeu, M. Mariaker ne rentrait plus à la maison, que l'air sombre, souvent la rage au cœur; la

chance avait tourné contre lui; et dès-lors il fit retomber sur moi le ressentiment de ses déceptions et le mécontentement secret de ses débauches. Je le vois encore tournant autour de moi comme un milan autour de sa proie pour fondre bientôt sur elle à l'improviste. Hélas! je savais par expérience ce que cela voulait dire, et pâle, le cœur agité, je me gardais bien de lui faire le moindre reproche, de lui adresser la parole la plus indirecte. Tout-à-coup un mouvement brusque me faisait tressaillir d'effroi, et j'entendais aussitôt le brisement d'un meuble dont les éclats ne manquaient pas de m'atteindre, bien heureuse quand mon mari ne me frappait pas lui-même. Ah! si une femme se laisse maltraiter une fois sans rompre à jamais ou sans user de représailles, elle est perdue. Je l'étais donc depuis long-temps, car ces scènes se renouvelaient chaque jour et à chaque instant, et notez bien, monsieur, que loin de me plaindre, je cachais, au contraire, bien soigneusement mes tortures journalières; j'étouffais même le bruit de mes sanglots, afin que ce bruit n'allât pas révéler mon martyre; j'aurais eu honte! et c'était à ce point que le sang me montait au visage lorsque je soupçonnais qu'on se doutait peut-être des mauvais traitemens que j'endurais. Imbécille que j'étais! je consentais à être maltraitée, mais pourvu qu'on l'ignorât.

« Sous ce rapport, je dois rendre justice à M. Mariaker, sa manière d'agir avec moi répon-

dait parfaitement à mes désirs. Il savait ménager les apparences, et il ne lui arrivait jamais devant le monde de me manquer de respect. Il affectait même une bienveillance, une bonhomie qui faisait dire à bien des gens : « Voilà un ménage de la meilleure intelligence et qui plaide victorieusement en faveur du mariage... » Ou bien, en me voyant ainsi triste et mon mari souriant, en le voyant m'adresser la parole avec une sorte de prévenance affable, et moi lui répondre avec tiédeur, quelques-uns chuchotaient que j'étais trop heureuse et que je n'étais pas digne d'être unie à un tel homme. Les aveugles! ils ne voyaient pas qu'au moment même où la bouche de mon mari me souriait et distillait quelque parole mieilleuse, ses ongles m'entraient dans la chair et que je pâlissais de douleur.

« J'apprenais en rentrant dans notre demeure que j'avais été coupable de maussaderie, ou que j'avais jeté les yeux sur un jeune homme. Comme vous voyez, je n'étais point seulement sous la dépendance d'un homme brutal, mais encore d'un hypocrite. Je le méprisais et je n'avais pas le courage de fuir. N'étais-je pas presque aussi méprisable, moi qui vécus des années dans cet enfer sans même oser protester contre un despotisme ridicule à force d'être cruel. Que voulez-vous? le monde est plein de bourreaux et de victimes, j'ai joué ce dernier rôle; c'est peut-être un bonheur, car je ne conçois pas quelle jouissance on peut avoir à faire le mal.

« Je vous ai dit, monsieur, que, dans ma terreur invincible, je n'avais jamais osé répondre à la brutalité par la brutalité. Je me suis trompée, cela m'est arrivé une fois, une seule fois et dans une circonstance qui ne m'était point personnelle : c'était à propos de l'un de mes enfans (car j'avais deux enfans), mais deux petits anges aux yeux bleus et aux cheveux blonds. C'étaient deux gouttes de miel au bord d'un vase d'amertume, deux rayons de soleil dans une nuit épaisse; deux fleurs radieuses sur une tombe désolée. Je les adorais et rien qu'en reportant mes regards sur eux, je sentais se dissiper mes ennuis; dans mes rêves d'avenir, je voyais le moment où, appuyée sur leurs bras protecteurs, je pourrais goûter le repos et les douceurs de la famille. Le but de mes aspirations était bien éloigné; j'espérais l'atteindre cependant! Pauvre femme!.....

« Un soir, par hasard, il y avait réunion chez nous, neuf heures venaient de sonner. Je dis à la domestique de coucher les enfans (ils avaient alors cinq ans): l'un se nommait Gilbert et l'autre Elie. M. Mariaker avait pris Elie sur ses genoux et semblait se plaire à son petit babil. Elie avait un caractère gai, une expansion facile; c'était tout le contraire de Gilbert, grave, froid, concentré. M. Mariaker s'était engoué du premier et ne caraissait jamais l'autre; je crois même qu'il le haïssait, ayant trouvé que

celui-ci avait un peu de la physionomie de Wilbrod.

— Allez-vous coucher, Gilbert, dit mon mari d'un air qui ne souffrait pas de réplique.

— Et toi aussi, Elie, dis-je.

— Non, répondit M. Mariaker en le retenant, il est amusant lui.

« En disant cela, il me lança un regard significatif. J'embrassai Gilbert et je le conduisis moi-même à sa chambre en lui prodiguant mille douces consolations. Mais le pauvre enfant avait le cœur gros et ne pouvait retenir ses larmes. Cette injustice le navrait.

— Tais-toi, mon ami, lui dis-je, je vais t'aller chercher quelque friandise. Et je me rendis à l'office. En revenant, je remarquai dans le salon que M. Mariaker en était absent.

— Où est mon mari? demandai-je avec je ne sais quelle inquiétude involontaire.

— Gilbert pleure toujours, me répondit une des personnes présentes; il est allé lui dire de se taire.

« Je courus aussitôt à la chambre de nos enfans... Horreur! Gilbert était sanglant et son père avait la main sur sa bouche comme pour l'empêcher de crier; le pauvre petit avait le visage broyé.

— Le misérable, m'écriai-je hors de moi; il a tué mon enfant!

« Et au même instant, je le frappai au visage avec une force incroyable; mais nos hôtes n'é-

taient point encore arrivés à mon cri, que j'étais renversée et foulée aux pieds.

« Ce fut seulement à dater de ce jour que l'on soupçonna M. Mariaker d'avoir un caractère atroce. J'appris même bientôt que, dans les sociétés de Lorient, il n'était question que de la manière dont il m'avait traitée, et que la compassion publique s'émouvant à mon égard, on trouvait surprenant que je restasse encore avec une pareille bête brute. Je reçus jusqu'à des lettres où l'on me conseillait d'appeler mon mari en séparation de corps pour voies de fait, et où l'on m'assurait que toutes les personnes présentes à la *scène hideuse* se feraient un devoir de témoigner en ma faveur. Je n'en fis rien. J'avais trop de faiblesse d'esprit pour en venir à une pareille extrémité. Outre que j'étais comme l'esclave russe abruti sous le knout du maître et incapable de lui résister, timide et honteuse, je redoutais plus encore l'éclat scandaleux d'une affaire judiciaire que la brutalité de mon mari.

« Ah ! plaignez-moi, monsieur, mais ne me méprisez pas, hélas ! je vais vous dire des choses qui vous donneront une idée bien triste du degré de lâcheté où peut descendre une victime timorée.

« M. Mariaker ne tarda pas à connaître les bruits flétrissans qui couraient sur son compte; ses compagnons de débauches se firent forts de les lui apprendre et sans doute de l'en féliciter. Dès-lors, soit que l'éloge grossier de ces gens in-

fâmes fût parvenu à l'enivrer, soit qu'il ressentît du dépit de se voir démasqué, il s'exalta dans son opprobre et cessa d'observer les apparences; il me rudoya publiquement; il passa dans les rues de Lorient avec des femmes perdues au bras, et poussa même l'insulte à mon égard jusqu'à les amener chez moi, dans la demeure de mes enfans, jusqu'à me consigner dans ma chambre avec eux pour faire des orgies à ma table. Et je souffris cela! et j'entendis sans me révolter le choc des verres, les éclats de rires et les soupirs luxurieux! Je fus même si insensible à d'aussi vils procédés que, par instans, où l'orgie hurlait dans ma maison, je me sentais calme, je me sentais heureuse auprès de mes enfans; je jouais avec eux pour les distraire et je répondais en souriant aux questions naturelles qu'ils m'adressaient en me voyant renfermée ainsi, tandis qu'il y avait fête à côté. Que m'importait en effet la conduite d'un homme que je n'aimais ni n'estimais! le seul regret que j'eusse, c'était de voir gaspiller ainsi la fortune de mes enfans. Cependant il ne m'avait jamais rendu de comptes, et j'ignorais totalement où pouvaient en être nos affaires; je l'appris un jour. Ah! j'étais loin de croire qu'elles fussent dans un si déplorable état: huit ans après notre mariage, le jeu et les femmes avaient dévoré les trois quarts de sa fortune, ma dot et l'héritage de mes parens. Sur ces entrefaites, il se révéla à moi sous sa face la plus révoltante :

— Madame, me dit-il un jour avec une prétention dont je ne compris pas d'abord le sens, je sors, je ne rentrerai pas d'aujourd'hui; j'apprends que M. Forster, mon digne ami, viendra passer la journée avec nous, vous voudrez bien m'excuser près de lui et lui faire le plus aimable accueil. C'est un galant homme qui doit me rendre un service important... Je ne doute pas, ajouta-t-il avec un sourire de bienveillance qui me fit frémir, que vous n'ayez remarqué sa bonne mine, toutes les dames en sont folles et, entre nous, je crois qu'il ne brûle que pour une seule.... pour vous, ma chère.

— C'est trop d'honneur me faire, répondis-je froidement, j'en suis fâchée pour lui; mais je ne l'aime pas moi.

— Oh! répondit-il avec affectation de badinage, toutes les femmes disent toujours cela des hommes qu'elles aiment ou sont bien près d'aimer.

— Cet homme est un débauché de pire espèce, et je le méprise.

— Vous oubliez qu'il est mon ami, madame, reprit-il en changeant tout-à-coup d'expression, et en me lançant un regard de feu.

« Puis il reprit avec une fermeté accentuée.

— J'entends, madame, que vous le receviez très bien, songez-y ? j'ai mes raisons pour cela.

« A ces mots il sortit en fermant bruyamment la porte.

« Peu de temps après son digne ami entra,

j'étais prête à le bien recevoir. C'était un riche négociant de l'endroit, d'une quarantaine d'année, à la physionomie sarcastique, au front dévasté par le travail et le déréglement. Son abord avait un air de familiarité qui m'était insupportable. Ayant rarement vécu en dehors d'une certaine sphère où les femmes se montrent d'une intimité facile, et d'autant plus facile qu'elles sont abordées par des hommes opulens; expérience faite, il s'était formulé certains aphorismes peu honorables pour toutes et qui, dans l'occasion, lui servaient de règles de conduite: ainsi il ne craignait pas de proclamer hardiment que toutes les femmes étaient vénales, que pour faire taire leur vertu il s'agissait tout bonnement de pouvoir la baillonner avec assez d'or. Il est vrai de dire qu'il n'avait pas une meilleure opinion des hommes et qu'il partageait à leur égard les ciniques convictions du ministre Walpoole. Je tenais de mon mari ces renseignemens flatteurs.

« Après quelques complimens outrés sur ce qu'il appelait ma beauté maladive, il vint s'asseoir sans façon sur le divan où j'étais assise. Je me reculai; il ne parut pas y faire attention.

— En vérité, madame, me dit-il en me couvant d'un regard qui me rendit honteuse, il est des émotions de jeunesse que l'on croyait éteintes et qui renaissent tout-à-coup de leurs cendres. Je suis prêt, en ce moment, à m'écrier avec le poète : « Tu me trompais, mon cœur, je te croyais mort, tu n'étais qu'endormi! »

— Quelle exaltation, monsieur. Vous allez me faire croire que vous avez la fièvre. M. Forster a toujours été renommé pour son esprit voltairien, mais je ne sache pas qu'il ait jamais été atteint et convaincu de sentimentalité.

— Ah! madame, reprit-il en voulant me saisir la main que je retirai vivement, c'est donc un crime qu'il est doux et facile de commettre près de vous.

— Un instant, monsieur, repris-je avec sang-froid, ne commettons pas de crime, cela mène aux galères ou tout au moins à l'échafaud.

— Oh! non, belle Ophélie, dit-il, en enlaçant ma taille, ce crime-là ne peut mener qu'au bonheur.

— Mille pardons, monsieur, lui dis-je en me levant avec une froide ironie; mais vous vous êtes trompé de chemin, permettez-moi de vous remettre sur la route.

« A ces mots je lui montrai la porte.

« Il ne bougea pas.

— C'est donc moi qui sortirai, lui dis-je; et je fis quelques pas pour me retirer. Mais il s'élança vers moi et me retint.

— Pas encore, s'il vous plaît, ma divine cruelle, me dit-il avec impudence; j'ai quelques confidences à vous faire et quelques conseils à vous demander. Nous allons parler sérieusement maintenant, reprit-il en appuyant sur ces dernières paroles. Au fait toutes ces phrases de romans que je commençais à vous débiter sont in-

dignes de vous et de moi. Quoique bien jeune encore vous n'êtes plus un enfant, il y a longtemps, moi, que je n'ai plus la prétention de l'être. Raisonnons donc.

— Parlez vite, monsieur, lui répondis-je en restant debout, tandis qu'il se rasseyait, expliquez-moi jusqu'au fond une infamie que je crois avoir devinée à l'effronterie de vos paroles et au double sens de celles de mon mari.

« Et, en disant cela, je me croisai les bras sur la poitrine, et je regardai cet homme avec dédain. Il reprit d'un ton léger.

— Oh! vous avez tort de vous fâcher ainsi, madame, il s'agit d'une chose toute naturelle et qui ne laisse pas que de se pratiquer dans la bonne société. Voici ce que c'est : Votre mari, par suite de spéculations mauvaises....

—Vous voulez dire, de mauvaise chance au jeu...

— Comme il vous plaira, madame; par suite donc de mauvaise chance au jeu.... vous concevez que la cause n'y fait rien, puisque l'effet est le même.

—Vous trouvez?

— Enfin, n'importe. Votre mari, dis-je, a vu s'évanouir la meilleure partie de sa fortune; il se voit maintenant réduit à cinq ou six mille livres de revenu, obligé de lésiner sur tout et de se priver de la plus petite fantaisie.

— Oui, répartis-je avec ironie, comme celle

d'entretenir des femmes et de passer les nuits à jouer.

— Justement, dit-il sur le même ton. C'est là, vous en convenez, une bien triste, une bien insoutenable position; or, M. Mariaker ne pouvait pas s'y astreindre; il a trop de cœur et de savoir-vivre pour cela. Il a donc souscrit des lettres de change dont le remboursement a lieu demain; et, s'il faut vous le dire, M. votre mari n'en a pas encore le premier sou: vous concevez que s'il manque à de pareils engagemens son crédit est perdu.

— Qu'a-t-il besoin de crédit? monsieur, mon mari n'est pas dans les affaires?

— Mais enfin, pour le moment, on peut lancer contre lui une prise de corps.

— Il n'a qu'à vendre une de ses maisons, et il paiera.

— Mais, madame, vous oubliez deux choses: la première, c'est que l'on ne vend pas une maison en une heure; la seconde, c'est qu'à force d'avoir recours à cet expédient, il ne reste plus à votre mari qu'un seul pignon sur rue. S'il s'en défait pour acquitter sa dette, il est à craindre que l'excédant du montant de la vente ne se dissipe bientôt; vous ne devez pas ignorer que l'argent brûle la main et que, plus que tout autre, M. Mariaker a la main sensible!

— Mais encore, monsieur, m'écriai-je le cœur gros et en refoulant les larmes qui me montaient aux yeux, où voulez-vous en venir?

— A ceci, madame, me répondit-il, je puis prêter à votre mari les vingt mille francs qu'il doit; je puis en outre l'associer à mes opérations commerciales, mais....

— Mais ..., repris-je avec douleur.

— Mais, je vous aime, madame! s'écria-t-il tout-à-coup; mais, je vous demande un peu de reconnaissance et de pitié.

— Est-ce chose convenue avec mon mari, monsieur? lui demandai-je en me contraignant.

— Madame....

— Parlez, je vous en prie. Vous avez conclu un marché ensemble, et vous n'attendez plus que mon adhésion ?

— J'attends, madame, une parole de bonté et d'encouragement.

— Quoi, monsieur, pour m'avoir, vous consentiriez à faire à mon mari de si grands avantages.

— Ah! madame, je me ruinerais pour l'enrichir !

— Que je suis fière, monsieur, de vous inspirer de tels sentimens. Je ne les mérite vraiment pas; mais comme je tiens beaucoup à me montrer digne de la haute estime d'un homme qui la prodigue si peu à notre sexe, je vous prierai de ne jamais remettre les pieds chez moi.

« Et je sortis sans le saluer.

« Ah! monsieur, combien j'avais le cœur gonflé! l'indignation me donnait de sourdes convulsions. Je restai long-temps dans ma chambre,

immobile, stupéfaite et roulant dans mon esprit mille projets hardis. Oui, j'aurais voulu avoir, en ce moment-là, devant mes yeux, cet homme qui m'avait été donné pour me protéger et qui trafiquait de mon honneur. Je me sentais capable de lui cracher au visage. Quoi, ce n'était pas assez de me torturer, ce n'était pas assez d'engloutir la fortune de mes enfans, de prostituer à chaque instant leur nom, dans les lieux les plus infâmes; quoi! ce n'était pas assez de n'avoir ni cœur, ni entrailles de père, ni respect pour la faiblesse; ce n'était pas assez d'être vil et lâche, il lui manquait encore la plus hideuse de toutes les infamies, celle d'avoir vendu sa femme! et la mesure était enfin remplie!

« Lorsqu'il rentra, je vis à son air embarrassé, qu'il connaissait le résultat de mon entrevue avec M. Forster. Il ne m'adressa pas la parole de toute la journée, seulement j'eus lieu de remarquer, à son silence même, que s'il avait osé m'étouffer, il l'eût fait volontiers. Mais, pour le moment, j'avais sur lui un avantage immense.

« Ce fut la première fois qu'ayant à se plaindre de moi, je n'eus point à souffrir de ses emportemens. Mais il voulut se venger sur mes enfans, et je pris le soin de les soustraire à sa mauvaise humeur en les envoyant passer quelques jours chez une parente que nous avions à Saint-Servan. Cette hardiesse de ma part lui donna à réfléchir. Il ne me fit aucun reproche, et me quitta d'un air amical, en me prévenant qu'il allait faire

un voyage, dans le prétendu but de rétablir notre fortune.

« L'occasion de se venger ne tarda pas à se présenter. Je restai seule avec ma femme de chambre que j'aurais déjà chassée pour vingt raisons, si mon mari ne m'en avait formellement empêché. Cette femme assez jolie du reste, avait un cœur méchant et vindicatif; je n'avais pas eu de peine à m'apercevoir qu'elle avait été et qu'elle était peut-être encore la maîtresse de mon mari. Mes malheurs n'avaient pu l'émouvoir et, quoique me servant avec une régularité irréprochable, elle n'avait aucun attachement pour moi.

« Une raison avait surtout contribué à m'attirer l'animadversion de cette femme. J'étais sans le savoir sa rivale. Dans le petit nombre de personnes qui étaient reçues à la maison, il y avait un jeune homme, cousin germain de mon mari, qu'une vocation irrésistible avait de bonne heure porté vers la peinture; mais sa famille, commerçante avant tout, avait retenu son essor d'artiste et l'avait emprisonné dans un comptoir de marchand où, faible et craintif, il s'était consumé en chagrins internes et en vains regrets. Il n'avait pas été plus heureux en amour. Vaine et coquette, la jeune fille qu'il aima la première avait brisé son cœur, en préférant l'opulence d'un autre à sa médiocrité. A vingt cinq ans il avait perdu ses parens; alors il s'était retiré du commerce et vivait en faisant de la peinture,

mais sans but et uniquement comme distraction. Dix ans de douleurs sourdes, de contrariétés dévorées en silence avaient usé ses résolutions artistiques. Il ne se sentait plus de vocation, ou plutôt il n'avait plus l'énergie du travail. Une conformité de caractère, une vie douloureuse, une timidité, une faiblesse égale avaient fait germer à notre insu dans nos cœurs; une sympathie partagée. J'aimais à le voir, j'aimais à l'entendre raconter ses malheurs: c'était, comme moi, une pauvre fleur flétrie: ce qu'il me disait, je pouvais presque me l'appliquer à moi-même, et cette identité de souffrances avait pour moi un charme inexprimable. Il est si doux de trouver un cœur qui sympathise avec le nôtre. Réné (tel était le nom de ce jeune homme) n'avait pas eu besoin que je lui racontasse ma vie, pour comprendre que j'étais loin d'être heureuse, et son regard m'exprimait assez combien il me plaignait.

« J'étais redevenue parfois joyeuse, mais il paraît que je ne dissimulai pas assez ma joie, car des yeux subtils et intéressés s'en aperçurent; ma femme de chambre aimait Réné et ne s'en cachait pas; ses soins, ses prévenances et ses coquetteries pour lui l'expliquaient suffisamment. Réné recevait mal ses avances. Lorsqu'elle crut apercevoir que je l'aimais aussi, lorsqu'elle supposa que je lui disputais le cœur dont elle voulait se rendre maîtresse et que peut-être mon amour était partagé, elle n'hésita point et jeta dans

l'esprit de mon mari des doutes sur la pureté de mes liaisons avec Réné ; dès-lors M. Mariaker le reçut si mal et s'emporta si brutalement contre moi, que ce jeune homme ne revint plus; je perdis, pendant quelque temps, un ami, un frère d'infortune, et notez bien que c'était peu de mois avant de vouloir me vendre que M. Mariaker avait donné cette preuve de susceptibilité jalouse; il était comme ces marchands qui ne permettent point qu'on touche à un objet de prix, mais qui le vendent au poids de l'or : j'avais aussi une valeur commerciale.

« Le lendemain du départ de M. Mariaker, au moment où le soleil se couchait, j'étais assise à ma fenêtre qui donnait sur le jardin d'une maison voisine; le regard flottant de la verdure aux nuages parmi lesquels chatoyaient fééiquement les couleurs du prisme, je songeais à ma vie si tristement dépensée et qui aurait pu être si heureuse; deux grosses larmes coulaient sur mes joues au souvenir chéri de mon enfance et de Wilbrod.

« Je rêvais, lorsque j'entendis du bruit sous ma fenêtre; je vis un homme qui avait appliqué une échelle contre le mur et qui montait, j'allais crier, mais une voix me dit : « C'est moi, madame,» et je reconnus la voix de Réné; je devins tremblante, il entra dans ma chambre, repoussa l'échelle derrière un massif où elle disparut, et, se jetant à mes genoux :

— Pardon, pardon, madame, dit-il en pleu-

rant; ne me repoussez pas; ne me chassez pas, laissez-moi vous voir un instant, une seconde! je suis si malheureux! hélas! j'ai fait tout ce qui m'a été possible pour vous oublier, afin que mon amour ne vous exposât point à la colère de votre mari, afin que je ne fusse point un sujet de larmes pour votre cœur qui en a tant versé. Ah! madame, madame, vous oublier! je ne le puis, je ne le pourrai jamais, car je vous aime, je vous aime comme un insensé; j'ai besoin de vous voir, j'ai besoin de vous entendre; et si je n'avais pu profiter du moment où votre mari est éloigné, je crois, oui, madame, je crois que j'aurais été assez insensé pour revenir chez vous, quoi qu'il dût vous en coûter de chagrins. Pardon, pardon, madame, reprit-il en suffoquant, vous me ferez mourir de douleur!

« Et il me saisit les mains qu'il couvrit de baisers et de larmes, et il me fit encore mille protestations de respect et d'amour qui partaient d'un cœur si candide que je ne pus résister à mon émotion.

— Réné, lui dis-je vous êtes bien imprudent, mais je vous pardonne; promettez-moi seulement de ne plus recommencer. En agissant ainsi vous pouvez me compromettre et me perdre.

— Pauvre Ophélie! me dit-il avec force, comment pouvez-vous vivre dans l'intimité de cet homme? comment ne fuyez-vous pas? comment n'allez-vous point avec vos enfans vivre loin de lui; n'avez-vous point d'amis, de parens qui

seraient heureux, glorieux même de vous faire aimer la vie? Sans doute, il est des êtres dont le bonheur suprême serait de vous consacrer leurs jours, d'aplanir la route où vous marchez en vous déchirant à tant d'aspérités; sans doute il est des cœurs fidèles et pleins de sympathie pour le vôtre qui, à force de soins, de prévenances, de poésie et d'amour parviendraient à consoler votre âme! sans doute, il est un homme entre tous qui n'a qu'un désir, qu'une ambition : devenir votre esclave, et vous rendre heureuse! pourquoi ne quittez-vous point celui qui vous a tant outragée.

— Parce qu'il est trop tard, Réné, lui répondis-je, et que je ne me sens plus la force de refaire ma vie; je ne vous remercie pas moins de vos offres de service et surtout de dévoûment. Après l'homme auquel j'ai voué une adoration secrète et éternelle, après mes enfans qui sont mon unique joie, vous êtes la personne qui m'inspire le plus de sympathie. Ce que je puis vous dire encore, c'est que je conserverai de vous un souvenir éternel; mais, Réné, ne revenez plus, car vous me fâcheriez sérieusement.

« En entendant cette dernière parole, Réné qui était resté jusqu'alors à genoux et avait tenu mes mains pressées dans les siennes, se leva et me dit avec un accent qui m'émut jusqu'au fond de l'âme :

— Puisque vous le voulez, je ne reviendrai

plus, Ophélie; adieu.... adieu reprit-il d'une voix faible.

« Et il se dirigea vers la fenêtre.

— Où allez-vous? lui dis-je avec émotion.

— Je m'en vais par où je suis venu, madame.

— Mais cette fenêtre a quinze pieds de haut, repris-je en l'arrêtant.

— Oh ! dit-il en me souriant avec une tristesse indéfinissable, ne craignez rien, je serai assez adroit pour ne pas me tuer sous vos fenêtres, cela vous compromettrait.

— Réné, vous êtes fou ! m'écriai-je dans un moment d'exaltation, vos paroles me font mal, que voulez-vous dire ?

— Rien, madame, reprit-il en s'efforçant d'être calme. Sinon qu'il me sera facile de sauter par cette fenêtre afin d'éviter la rencontre de votre femme de chambre, que je soupçonne être un espion placé près de vous par votre mari.

— Mais, dis-je, on pourra vous voir, soit de l'étage supérieur, soit de la maison dont ce jardin dépend.

— Madame, me répondit-il, avant d'agir j'ai pris mes précautions, cette maison n'est pas habitée, elle appartient à un de mes amis et j'en ai la clef. Quant aux personnes qui habitent l'étage au dessus de vous, elles sont pour le moment à la campagne. Vous voyez, ajouta-t-il en soupirant, que dans ma folie j'ai agi encore avec prudence.

— Merci, Réné, lui dis-je, merci, mais je ne

vous renvoie pas, pourvu cependant que vous me promettiez de ne plus revenir ainsi.

« En ce moment nous entendîmes du bruit dans la pièce voisine; je me précipitai vers la porte de ma chambre et j'en poussai les verroux : c'était Marthe, elle chercha à ouvrir, mais ayant trouvé de la résistance :

— Madame n'a pas besoin de lumière ? me dit-elle.

— Je vous remercie, je n'en veux pas.

— Faudra-t-il venir déshabiller, madame ?

— Non, je me déshabillerai seule: je n'ai besoin de rien.

« Et je l'entendis s'éloigner. Je fus inquiète, m'imaginant qu'elle pouvait savoir que je n'étais pas seule; mais Réné me rassura.

—Voyez, lui dis-je, les tourmens que vous me causez !

— Ah! madame, me répondit-il en appuyant la main sur son cœur. Moi aussi je souffre bien!

« J'eus pitié de lui, et je l'écoutai me raconter sa vie. La nuit était très avancée que nous nous entretenions toujours.

— Il est temps que vous partiez, lui dis-je.

— Pour ne plus revenir ?

« J'hésitai long-temps à répondre. Il était debout devant moi. Un rayon de lune éclairait son visage pâle et souffrant.

— Revenez donc! lui dis-je vivement.

« Un cri étouffé répondit à cette parole et ma

main fut couverte de baisers; puis, j'entendis le mot adieu, et Réné disparut par la fenêtre.

« Je passai le reste de la nuit dans un fauteuil, me reprochant mon imprudence et en proie à de tristes pensées. Lorsque le jour parut, j'étais brisée, je n'avais pas encore clos la paupière.

« Toutefois Réné revint le soir suivant; et mon cœur se prit si bien au charme de sa compagnie et de son entretien, que je lui permis de revenir encore.... Huit jours se passèrent ainsi, ou plutôt huit soirées chastes et délicieuses.

« Le neuvième jour, j'étais sortie pour quelques emplètes. En rentrant, je trouvai une lettre de mon mari dans laquelle il m'avertissait qu'il serait long-temps absent. Après le dîner, je congédiai Marthe, et je me retirai dans ma chambre.

« Le ciel était chargé de nuages sulfureux, l'atmosphère était lourde; je me sentais mal à l'aise; une oppression étrange pesait sur mon cœur comme une chappe de plomb. Je ne sais quelle inquiétude planait sur mon esprit et y projetait les ombres les plus sinistres; mais à cette heure où j'aurais dû me livrer tout entière à la douce attente de voir bientôt Réné, j'éprouvais le désir qu'il ne vînt point, et je me livrais à l'espérance que quelque obstacle imprévu l'empêcherait de se rendre près de moi. Pourquoi cet espoir, pourquoi ce désir, pourquoi cette inquiétude? Fallait-il l'attribuer à quelque manifestation providentielle, ou bien à l'influence énervante de l'orage? Je ne sais, mais mon ima-

gination superstitieuse se créait des fantômes terribles, de sanglantes infortunes dont je ne pouvais me distraire. Oh! combien je fus terrifiée lorsque j'entendis tout-à-coup le cri lugubre d'une fresaie qui venait de se poser sur un sapin, à peu de distance de ma fenêtre. L'éclat de la foudre sur ma tête ne m'aurait pas communiqué un plus terrible ébranlement.

« A peine étais-je revenue de ma frayeur que je vis Réné escalader ma fenêtre.

— Réné, Réné, m'écriai-je, au nom du ciel, au nom de mon amitié, au nom de votre amour, allez-vous-en! Je ne saurais vous recevoir maintenant; je suis glacée; touchez mes mains : vous y sentirez une sueur froide. J'éprouve une terreur mortelle. Je ne sais, mais j'ai des pressentimens de malheur. Partez, partez, vous dis-je? nous nous reverrons une autre fois : demain, si vous voulez, n'importe quand! mais ce soir, laissez-moi!

— Vous quitter, Ophélie! me dit Réné; et pourquoi cela? Qu'avez-vous? Qui vous menace?

— Personne ne me menace, Réné, lui répondis-je, et je n'ai rien, je vous assure, qu'une inquiétude superstitieuse, qu'une crainte indicible; mais je suis du nombre des personnes qui pensent qu'il ne faut jamais braver les sentimens fatals. Tenez, ajoutai-je en tressaillant, voilà encore la fresaie qui chante.

« Réné sourit.

« Au même instant les rideaux de mon alcôve

s'agitèrent et ces mots retentirent dans ma chambre :

— C'est l'oiseau de mort qui m'annonce!

« Puis deux coups de feu se firent entendre et Réné tomba mort à mes pieds.

— Ah! madame, reprit la voix de mon mari, il paraît que celui-ci vous convenait mieux que mon ami Forster!

« Je n'en entendis pas davantage; un voile couvrit ma vue ; le cœur me manqua et je tombai sans connaissance. »

A ce terrible souvenir, la mendiante se tut. L'animation qu'elle mettait à son récit avait fait monter le sang à son visage. La clarté de la lune venait de remplacer les rayons mourans du soleil; elle permit à l'étranger de voir Ophélie, belle encore comme une Madeleine ou une Niobé.

Elle reprit bientôt :

« Je fus attaqué d'une fièvre cérébrale, et je restai quelques semaines entre la vie et la mort. Ma maladie se prolongea à cause de la présence de M. Mariaker; il n'eut pas la générosité de se soustraire à mes regards. Chaque jour il entrait dans ma chambre, et d'un air froid, il demandait des nouvelles de ma santé. Sa vue me faisait frissonner. Je me doutais bien que c'était ma femme de chambre qui avait averti mon mari; elle m'en donna elle-même la certitude dans un accès de repentir; j'en profitai pour exiger d'elle qu'elle

me débarrassât de son service odieux, ce qu'elle fit sur-le-champ. Je ne tardai pas à connaître les raisons d'une obéissance si prompte, M. Mariaker avait encore joué et s'était complétement ruiné.

« J'étais hors de danger lorsque mon mari entra un soir dans ma chambre.

— Madame, me dit-il en se promenant d'un air sombre, je n'ai plus rien sous le ciel qu'une maisonnette à Saint-Coulomb, cette nuit même nous partons nous y installer.

— Je ne vous suivrai pas, monsieur, lui dis-je résolument.

— Et où resterez-vous, reprit-il en se contraignant et en venant se poser en face de moi.

— N'importe où, pourvu que ce ne soit pas avec vous !

— Vous oubliez une chose, ma femme, reprit-il en ricanant, c'est que je suis le maître.

— Vous ne me prendrez pas de force peut-être.

— La loi est là, madame, et elle vous forcera bien à me suivre.

— Je dirai que vous êtes un assassin, monsieur, m'écriai-je en me dressant sur mon séant.

— Le ministère public, madame, s'est emparé de cette affaire, et le tribunal vient de déclarer qu'il n'y avait pas lieu à poursuivre.

— Le ministère public en a menti ! et je lui prouverai bien que vous êtes un meurtrier et un lâche.

— Quand une femme est adultère, me dit-il d'une voix sourde et en approchant sa figure effrayante de la mienne, un homme peut être meurtrier impunément.... comprenez-vous cela, madame, ajouta-t-il en se levant avec une expression menaçante.

« Je voulus lui répondre, mais je fus saisie d'une strangulation qui m'ôta la parole.

— Vu votre état, reprit-il, je ne vous eusse point pressée de partir.... mais j'ai reçu aujourd'hui un avis secret qui m'intéresse fort et m'empêche de prendre en considération votre faiblesse. L'homme que j'ai tué a des amis dans cette ville, autant de sots qui veulent venger une mort que le défenseur de la morale publique a trouvée méritée.

— Osez vous bien, lui dis-je, parler devant moi de ce défenseur de la morale publique? Ne sais-je pas que c'est encore un débauché comme vous, un de vos amis, un joueur.

— Croyez-moi, madame, me répondit-il avec un sourire qui me fit pitié, un procureur général lui-même ne reconnaît pas d'amis quand il s'agit d'accuser. Je vous disais donc, que j'ai reçu avis que demain des jeunes gens de la ville doivent m'insulter publiquement et me forcer à me battre. S'il n'y en avait qu'un j'accepterais volontiers; mais un grand nombre ayant épousé cette vengeance, la partie serait par trop inégale. Voilà pourquoi nous partirons cette nuit. Tenez vous prête.

« Et en disant cela il sortit de ma chambre.

« Que faire? que devenir? où aller? suivre cet homme, vivre avec l'assassin de Réné? Mais c'était le comble de la dégradation et de la lâcheté! Refuser de le suivre, rester malgré lui! Mais en supposant que je pusse persévérer dans ma résolution en face de mon mari furieux, pouvais-je abandonner mes enfans, me séparer d'eux? Oh! non, non, plutôt que d'en venir là, j'aurais courbé la tête sous les plus abjectes humiliations, sous les chagrins les plus déchirans. Hélas! en ce moment je ne pouvais fuir avec eux, M. Mariaker était là, qui nous gardait sans doute à vue. Mes enfans!... ah! sans eux, malgré ma timidité, depuis long-temps j'aurais été libre!.. Mes pauvres enfans! c'était la chaîne qui m'attachait à cet homme; mais, pour consentir à la délivrance, il fallait qu'en la détachant, je pusse emporter cette chaîne avec moi.

« Je partis donc pour Saint-Coulomb, mais avec le secret dessein de profiter de la première occasion favorable pour me soustraire, avec mes enfans, au joug qui m'étouffait. Cette occasion se présenta bientôt, je la saisis; mais il était écrit que ma destinée devait s'accomplir affreuse et fatale jusqu'au bout; car mon démon, averti par je ne sais quelle puissance ennemie de mon repos, me surprit dans ma fuite, et, après m'avoir accablée de coups et d'injures, il me porta mourante dans un grenier.

« Oui, monsieur, dans un grenier!.. La maison-

nette que nous habitions était située à l'extrémité de Saint-Coulomb, dans un endroit isolé. Si j'avais voulu par mes cris appeler du secours, nul ne m'aurait entendue ; et quand bien même, nul n'aurait eu le droit de m'arracher à ma prison. Je restai tout un mois enfermée, seule avec mes souffrances, seule avec mes désolantes pensées, couchée sur un misérable grabat et touchant à peine à la nourriture que cet homme me faisait porter par l'un de mes enfans; et, quel que soit le motif qui le faisait agir, je le trouvais généreux, magnanime de ne pas me priver de mes enfans.

« Chaque fois que j'avais l'esprit abattu par les réflexions désespérées de l'insomnie, chaque fois qu'après avoir sondé le passé, le présent et l'avenir, et n'avoir trouvé que douleurs dans le passé, douleurs et misère dans le présent, douleurs et misère plus grandes sans doute dans l'avenir, j'avais formé la résolution d'en finir avec la vie, remettant à Dieu le soin de protéger mes enfans; chaque fois, dis-je, qu'après avoir comparé le repos de la tombe aux agitations de la vie, j'avais allumé dans mon sang la fièvre de la mort, alors il suffisait que j'entendisse la douce voix d'Elie ou de Gilbert, il suffisait que je visse l'un des deux entrer dans mon grenier, que je sentisse les baisers de leurs lèvres roses, les pleurs et les battemens de leurs cœurs gonflés par la compassion, pour que mes projets de suicide s'évanouissent et que je me résignasse à

vivre, soutenue par l'espoir de leur être utile un jour.

« Mais il est des crises où les considérations les plus saintes sont bien près de n'avoir aucune puissance sur les malheureux que travaillent, au sein de la solitude, le besoin interne du calme éternel. C'est ce que j'éprouvai après une nuit sans sommeil, nuit terrible où l'ange de la mort était venu s'asseoir à mon chevet et m'avait prodigué ses séductions les plus irrésistibles.

« Le matin je me levai avec la fièvre.

« C'est aujourd'hui ! me dis-je, et j'attendis dans une méditation extatique que l'un de mes enfans vînt m'apporter ma nourriture.

« Peu de temps après Gilbert entra.

— Tiens, ma mère, me dit-il en me sautant au cou, voici quelque chose de bon, mange, et tandis que tu vas manger, ma pauvre chérie, je vais, moi, t'annoncer une bonne nouvelle.

— Une bonne nouvelle, répétais-je en le pressant sur mon cœur. Hélas! il ne peut plus rien m'arriver d'heureux désormais que votre bonheur.

— Oh! me dit-il, ce que je viens t'apprendre nous rendra tous bien heureux!

— Qu'est-ce? lui demandai-je en le pressant de plus en plus fort contre mon cœur, ma voix était vibrante et mes yeux humides.

— Ne t'afflige plus, ma bonne mère, me dit-il, notre père m'a chargé de te dire de quitter ce

vilain grenier; je ne sais ce qu'il a voulu dire, mais il a ajouté qu'il te pardonnait.

— Le misérable! murmurai-je.

— Eh bien, ma mère, reprit Gilbert d'un air joyeux, cela ne te rend-il pas bien contente. Voyons, souris-moi, dis-moi que tu m'aimes et qu'il te sera doux de nous voir à présent toute la journée. Ah! je ne puis te dire tout ce qu'Elie et moi, nous en éprouvons de bonheur! j'espère que tu nous embrasseras souvent, que nous sècherons tes larmes avec nos baisers et que nous irons nous promener souvent avec toi, par les prairies, ma bonne petite mère!

— Cher enfant, lui dis-je en refoulant mes sanglots, je veillerai toujours sur ton frère et sur toi.... Mais où est Elie? repris-je.

— Il est allé avec mon père à Saint-Malo, me répondit-il; il sera de retour dans l'après-midi.

— C'est bien, mon ami, lui dis-je; fais-moi un plaisir, monte-moi tout ce qu'il faut pour écrire; monte-moi aussi un couteau, car tu en as oublié un pour que je mange; et sitôt que ton frère sera revenu, tu lui diras que je le demande.

— Est-ce que tu ne descendras pas aujourd'hui, ma mère? me dit Gilbert, il y a si longtemps que tu es enfermée ici! il me semble que tu éprouverais du plaisir à respirer l'air du dehors?

— Vois, mon enfant, lui dis-je en lui montrant la lucarne de ma prison, vois comme le ciel est grisâtre, la vue de cette nature triste ne saurait

me réjouir; et d'ailleurs j'ai besoin d'écrire avant que M. Mariaker arrive.

« Gilbert fit ce que je lui demandais, et j'adressai une lettre à M. Mariaker, dans laquelle je lui traçais une peinture déchirante de l'existence odieuse qu'il m'avait faite, ajoutant que je lui pardonnais de grand cœur, s'il prenait désormais à tâche de rendre nos enfans heureux.... « Quant à moi, lui disais-je, je crois que j'ai bien payé, et au-delà, la dette de souffrances et de larmes que tout être doit à la vie: aussi je la quitte sans remords.

« Sur les deux heures, Elie fut de retour, et Gilbert alla lui dire de monter. Je fis alors à mes enfans un dernier adieu, je les embrassai mille fois pour la dernière, je le croyais du moins, et je les congédiai. A peine avaient-ils ouverts, en se retirant, la porte de mon grenier que je m'élançai vers eux et, dans un transport insensé, je les enlevai dans mes bras en murmurant d'une voix étouffée et pleine de sanglots: « adieu! adieu! »

— Pauvre mère! me dit Elie en me couvrant de caresses.

— Ma mère! fit Gilbert d'un air inquiet, je ne sais, mais tu dois avoir quelque nouveau chagrin que tu nous caches!

— Non, mon enfant, lui dis-je en cherchant à le rassurer. Je suis un peu malade, voilà tout.

— Oh! je le crois bien, dit Gilbert, car tu n'as pas touché au déjeuner que je t'ai apporté.

— Mon Dieu? s'écria Elie, ma pauvre mère,

comme tu es pâle! comme tes joues sont creuses, comme ta voix est triste! oh! si tu allais mourir! tu nous ferais bien du chagrin!

— Moi, dit Gilbert, d'une voix lente et profonde, moi j'en mourrais!

— Gilbert, lui dis-je en frissonnant, tu crois donc avoir besoin de moi pour vivre?

— Oui, me répondit-il d'un air réfléchi, vois-tu, mère, je me suis dit souvent que si Dieu venait à nous priver de toi, je mourrais de chagrin ou je me tuerais, car je n'aime que toi au monde.

« A ces mots je fixai mes yeux sur ceux de Gilbert; j'y trouvai une expression de sensibilité si au-dessus de son âge, que je ne doutai pas de la vérité de ses paroles. Surprise de l'étrange rapport entre les pensées de mes enfans et le dessein que j'avais formé, effrayée de la révélation de Gilbert, d'un autre côté combattue par la crainte des maux qui m'attendaient et envieuse du néant, il faut le dire, je restai indécise. L'amour du repos balança l'amour maternel et ce ne fut qu'après de longues minutes d'irrésolution que j'embrassai mes enfans et surtout Gilbert (il est si doux de se sentir vraiment aimé) et que je déchirai ma lettre.

— Que fais-tu là? me dirent-ils.

— Je veux vivre! Je veux vivre pour vous? m'écriai-je.

« En ce moment une voix accentuée par la colère se fit entendre.

— Oh ! çà, dit-elle, allez-vous rester éternellement là-haut. Elie!... Gilbert!... laissez-*la* si elle ne veut pas descendre!... elle est libre après tout...

« Je descendis et j'entrai appuyée sur mes deux enfans dans la chambre où était M. Mariaker. Il fumait assis près d'une table sur laquelle je vis un grand verre plein de liqueur : la misère ne lui avait pas fait perdre ses habitudes d'intempérance, et il achevait de dissiper ainsi le peu qu'il avait pu sauver du naufrage de notre fortune. Il y avait un mois que je ne l'avais vu ; à son aspect, je ne pus me défendre d'un mouvement de haine dont il ne s'aperçut pas. Il fut cependant surpris des altérations qu'avait subies mon visage; et m'en manifesta son étonnement.

— Diable ! madame, me dit-il en avalant une gorgée de liqueur, il paraît qu'il ne fait pas bon sous les toits.... Vous êtes bien changée. .. Parbleu, c'est votre faute.... quelle sotte idée vous a prise là d'aller courir les champs, sous prétexte de me fuir.... vous deviez bien supposer que je vous rattraperais tôt ou tard.... un mari, pour ressaisir sa femme *effarouchée*, ne peut-il pas compter sur la force armée?...

— Monsieur, lui répondis-je gravement, trève sur le passé, je vous prie. Occupons-nous de l'avenir. Je viens, forte de mes deux enfans, vous demander une chose....

— Et.... laquelle? fit-il en jouant avec la fumée de sa pipe.

— Une vie paisible au milieu de mes enfans.

— Une vie paisible! oh! oh! Savez-vous bien, madame, reprit-il, que vous me demandez là, une chose difficile, je dirai même impossible.

— Et pourquoi cela, monsieur?

— Pour plusieurs raisons, madame; d'abord, parce que étant gueux comme Job, à moins d'avoir la philosophie de ce grand Juif, on ne peut guère mener une vie paisible. Or, je vous dirai que, pour le moment, j'ai tout juste dans mon secrétaire, une soixantaine de francs : c'est le reste de ma fortune. Après cela, à moins que le ciel n'en fasse pleuvoir sur nous, je ne sais pas trop comment nous pourrons nous tirer d'affaire.... J'avais bien un débiteur à Saint-Malo, j'y suis allé ce matin.... Mais mon débiteur a décampé.

— Comme vous dites cela d'un air léger, monsieur, vous ne réfléchissez donc pas qu'il s'agit ici de l'avenir de vos enfans.

— J'ai confiance en Dieu, comme notre grand poete, me répondit-il avec la même légèreté. Dieu pourvoira à leurs besoins, comme il pourvoit aux besoins des petits oiseaux.

— C'est-à-dire, monsieur, m'écriai-je, que vous voulez en faire des mendians?

« A cette exclamation il se tourna vivement de mon côté, me regarda d'un air sombre, et brisant sa pipe entre ses doigts :

—Mais à propos, me dit-il lentement, je vous ai dit que je ne pouvais vous donner une vie pai-

sible, voulez-vous savoir pourquoi encore?... Madame, j'ai aimé autrefois une jeune fille, et en échange de mon amour, je n'ai reçu d'elle que mépris et dédain! Madame, j'ai épousé cette jeune fille et elle ne m'a apporté que dégoût et que larmes! Pour consolider ma fortune qui s'écroulait, il y eut une femme qui n'avait qu'à faire preuve de courage et d'abnégation, et elle a préféré consommer ma ruine! Madame, cette même femme n'a pas craint de me déshonorer sans discernement, sans profit! Oh! madame, il y a une femme que je hais pour toutes ces abominables raisons, une femme dont la vue seule soulève en moi d'effroyables tentations de meurtre!.... Ai-je besoin de vous dire laquelle? ajouta-t-il en éclatant comme la foudre.

« Puis il se fit un moment de silence profond pendant lequel il fixa sur moi un regard d'aspic. Un tremblement involontaire me saisit tout-à-coup.

—Vous concevez maintenant, reprit M. Mariaker en adoucissant le ton et en devenant amer, que dans tous les cas, il me sera bien difficile de vous laisser vivre en paix. Toutefois j'essaierai, c'est là tout ce que je puis vous promettre.

« Après avoir ainsi parlé, il alla ouvrir son secrétaire et y prit les soixante francs.

— Je vais à Cancale, me dit-il, tenter un dernier coup du sort. Si la fortune me favorise, et j'ai lieu de l'espérer, car depuis long-temps, je

joue de malheur, je tâcherai de faire taire ma haine pour vous.

« Puis il sortit; une seconde après il rentra :

— Ah! j'oubliais, me dit-il, j'ai un conseil à vous donner; croyez-moi, ne refaites plus d'escapade, j'irais vous chercher, fût-ce au bout du monde, et alors... la vie paisible que vous désirez courrait grand risque... vous comprenez...

« Je ne lui répondis rien, mon parti était pris. J'avais pesé rapidement dans mon esprit les motifs qui devaient m'engager à rester sous le toit de M. Mariaker, et je n'avais pas douté un seul instant du parti qui me restait à prendre. Me remettre avec M. Mariaker! rien que d'y penser j'en frémissais : la considération de fortune pouvait-elle me retenir à l'égard de mes enfans? non; car en supposant que la chance fût pour lui en ce moment, demain, après l'avoir élevé, elle l'abaisserait, et nous aurions encore à endurer non-seulement la misère, mais encore l'humeur effrayante d'un joueur. La crainte d'être reprise et ramenée au domicile conjugal, où, selon son expression, *la vie paisible que je désirais courait de grands risques*, cette crainte seule aurait pu me tenir en suspens, si je n'eusse formé le plan de me rendre à Saint-Servan, tandis que M. Mariaker se rendait à Cancale. A Saint-Servan, j'avais une parente à laquelle je devais emprunter une modique somme, et immédiatement après je devais retenir des places sous un nom supposé et partir pour Paris, où

l'on dit qu'il est si facile de vivre obscur et introuvable; et là, pensais-je, je me créerai une existence par le travail, et, s'il le faut, je mendierai : il est des abjections sublimes!

« Je n'eus pas besoin de réitérer mes propositions à Gilbert et à Élie, quoique notre première tentative eût si mal réussi; ils acceptèrent avec joie, et en un clin-d'œil nous eûmes fait chacun un petit paquet de linge et de vêtemens. Elie alla voir sur le chemin de Cancale s'il n'apercevrait pas son père, et revint nous dire que la campagne étant plate, il l'avait très bien reconnu à l'horizon. Sûrs alors qu'il ne pouvait y avoir surprise, nous nous mîmes en route, et, chemin faisant, nous ne rencontrâmes personne qui pût donner quelque indice sur la direction que nous avions prise.

« Cependant, comme nous débouchions sur la grande route de Saint-Malo, après avoir suivi un sentier très accidenté, Elie, ayant tourné la tête, aperçut à peu de distance derrière nous un petit garçon de dix à douze ans couvert de haillons. Nous avions plusieurs fois jeté les yeux sur le chemin parcouru, mais il paraît que les ondulations du terrain nous en avaient dérobé la vue jusque-là.

— C'est singulier, ma mère, me dit Elie, voici un enfant que je crois avoir vu jouer tout-à-l'heure presque en face notre porte; si c'était quelqu'un chargé par notre père de nous surveiller, qu'en dis-tu?

— Tu crois, dit Gilbert en serrant les poings; si tu veux, ma mère, reprit-il en me regardant d'un air résolu, je vais aller le mettre dans un état à ce qu'il ne puisse continuer son chemin?

— C'est cela, dit Elie bravement; à toi et à moi ensuite, si tu n'es pas le plus fort.

— Chers enfans, leur dis-je, continuons de marcher et voyons s'il prendra la route de Saint-Malo.

«Mais en ce moment le petit garçon s'assit dans un fossé et ne parut pas prendre garde à nous. Rassurés, nous pressâmes le pas, et, une demi-heure après, nous vîmes surgir devant nous cette imposante forteresse aux remparts de granit, la ville de Saint-Malo. Arrivés à ses pieds, nous traversâmes à sec, pour gagner Saint-Servan, l'espace que le flux de la mer envahit à des heures inégales, puis nous nous dirigeâmes vers la demeure de ma parente.

« Je frappai à sa maison, personne ne répondit; je frappai une seconde fois avec angoisse, personne encore... Un passant m'apprit alors que ma parente avait quitté depuis peu Saint-Servan et habitait Montfort.....

« Pour les âmes légèrement froissées par le contact des hommes ou des choses, une nouvelle déception est capable de porter au désespoir, mais pour les cœurs ulcérés, qu'importe un malheur de plus; au lieu de m'abattre, celui-ci releva mon courage ; je dressai la tête comme l'ange déchu , et je m'écriai :

— O ma fortune, je te reconnais là! Ce qui pouvait se traduire par une malédiction que je lançais à Dieu.

— Il ne nous reste plus qu'un parti à prendre, mes amis, dis-je à mes enfans, en leur serrant les mains avec force, le ciel nous abandonne, ne comptons que sur nous.

— Comptons sur nous! s'écria Gilbert chez qui j'avais déjà reconnu un scepticisme instinctif.

— Qu'allons-nous devenir? me demanda Elie qui avait beaucoup moins de résolution que son frère.

— A la grâce du diable! répartit Gilbert, car s'il y a un Dieu, il n'est pas bon!

— Ne parle pas ainsi, mon ami! lui dis-je avec vivacité en sentant s'agiter en moi les convictions spiritualistes et les idées superstitieuses dans lesquelles j'avais été élevée, nous pourrions nous en repentir.... Si le désespoir m'arrache une parole impie, Gilbert, ce n'est pas une raison, pour que tu deviennes athée. Dieu pardonne une impiété à une pauvre femme courbée sous le poids de la souffrance, mais il ne la pardonnera pas à un enfant qui n'a point encore eu de fardeau à supporter.

— Mais, ma mère, me dit Gilbert de ce petit air réfléchi qu'il prenait souvent, est-ce qu'on ne doit ressentir que les chagrins qui nous frappent? crois-tu que ceux d'une personne chère ne sont pas bien faits pour affliger aussi? Oh!

comme tu le dis, nous n'avons jamais supporté de fardeau, nous autres, mais ne t'avons-nous pas vue, toi, traîner une croix plus lourde que celle du Christ, cela ne peut-il pas nous rendre mécontens de Dieu, sans qu'il nous en punisse, s'il est juste ?

— Espérons qu'il aura pitié de nous! leur dis-je, et pour nous le rendre favorable, allons prier dans un église, après que nous aurons vendu notre linge et nos vêtemens, car il faut nous en défaire. Avec l'argent nous prendrons ici la patache de Redon ou de Vitré, n'importe; l'important est de ne plus être, demain, dans les environs de Saint-Coulomb, c'est le seul parti qu'il nous reste à prendre.

« Et nous nous mîmes en quête d'un marchand qui voulût bien nous acheter nos effets; nous en fûmes bientôt déchargés, et nous allâmes, presque légers et joyeux, arrêter sous un faux nom nos trois places à la patache de Vitré, qui ne partait que le lendemain à six heures du matin. Nous allâmes ensuite à l'église où nous priâmes long-temps avec ferveur; jamais mes enfans n'avaient été aussi recueillis; jamais mon cœur ne s'était élevé vers le ciel avec autant de croyance et de repentir. Nous sortîmes de l'enceinte sacrée forts et confians dans l'avenir, il était six heures du soir. Tout-à-coup en longeant une grande rue de Saint-Servan, à la recherche d'une auberge où nous pussions passer la nuit, je sentis la main d'Elie trembler dans la mienne.

— Qu'as-tu, mon ami? lui dis-je.

— Ma mère!..... ma mère!..... s'écria-t-il avec terreur en me montrant du doigt l'extrémité lointaine de la rue, sauvons-nous, sauvons-nous!... le voilà!... c'est lui!... c'est mon père!...

« Gilbert et moi nous frissonnâmes.

— Est-il possible! m'écriai-je.

— Oui, ma mère, je le reconnais, c'est lui, fit Gilbert en m'attirant vers une ruelle qui s'ouvrait près de nous et qui descendait à la mer.

— Pourvu qu'il ne nous ait pas vus! murmurai-je. Je sentis battre mon cœur à briser ma poitrine, et j'entraînai mes enfans en courant de toutes mes forces; nous détournâmes vivement sur la grève où nous courûmes encore en silence, cotoyant de près les anfractuosités de la falaise et n'osant, tant était profonde notre terteur, jeter les yeux derrière nous pour voir si nous n'étions pas poursuivis. Il semblait que nous dussions craindre d'être changés en pierre.

« Cependant, après dix minutes d'une course forcée nous arrivâmes au pied du rocher sur lequel nous sommes assis. Vous le voyez, il forme comme une anse profonde entre deux langues escarpées de la falaise; au-dessous de nous se voit une grotte surplombée dont l'ouverture se trouve masquée par un énorme éclat de rocher, mais sans en être fermée; c'est là que nous nous arrêtâmes, après nous être assurés que M. Mariaker ne nous avait pas vus et ne

nous suivait pas; nous nous y réfugiâmes avec l'intention d'attendre la nuit pour sortir, et chercher un gîte dans Saint-Servan.

« Blottis au fond de la grotte, mes enfans et moi, nous fûmes long-temps sans pouvoir tempérer l'agitation de notre poitrine. Lorsque nous pûmes parler et former des conjectures sur la soudaineté de l'apparition de M. Mariaker que nous croyions occupé de jouer à Cancale, nous pensâmes comme Elie l'avait d'abord supposé, que nous avions été surveillés et dénoncés aussitôt. Cette supposition nous semblait la plus naturelle et la plus vraisemblable. Gilbert pleura de dépit de n'avoir pas prévenu ce malheur, moi, je maudis encore une fois la Providence que mes infortunes ne fatiguaient pas. Cependant le moindre bruit, le vol d'un grand oiseau de mer, le déferlement d'une vague plus grosse que les autres, le clapotement d'une rame, nous imprimaient de violentes secousses et nous faisait nous regarder les uns les autres avec effroi. Nous osions à peine parler, comme si nos paroles devaient éveiller un écho dénonciateur. D'instant en instant nous nous attendions à voir paraître au seuil de notre refuge, une figure plus menaçante que celle du Giaour : oh! comme le temps se traînait avec lenteur ! les minutes étaient longues comme des heures; il nous semblait que la nuit ne devait jamais arriver et que le soleil aussi, d'accord avec notre fatal destin, ne se coucherait pas ce soir-là.

« Toutefois, à travers les flocons de nuages qui parsemaient le ciel, nous le vîmes enfin se cacher à l'horizon et se plonger dans la mer en traçant dans le ciel une large bande empourprée qui se refléta sur l'onde en teintes dégradées de la plus admirable harmonie : c'était un coucher de soleil splendide, je n'en avais jamais vu d'aussi beau, et, quoique l'esprit tourmenté, je ne pus m'empêcher de sortir de la grotte pour contempler toute cette magnificence. Mais à peine avais-je dépassé l'éclat de roche placé à l'entrée de cette grotte, que je poussai un cri terrible, déchirant, effroyable.

— Ah!.. nous sommes... nous sommes perdus!

— Mon père? dirent mes enfans en sortant précipitamment de la grotte.

— Non... non... leur répondis-je ; et je les saisissais par les bras... c'est un ennemi plus terrible encore, leur dis-je.

— Quoi donc!... quoi donc! ma mère?

— La marée montante, mes enfans, m'écriai-je... fuyons, fuyons !...

« Mais par où fuir ? les vagues avaient envahi les deux pointes de la falaise au centre de laquelle nous étions. Comment fuir! derrière nous se dressaient des rochers à pic de soixante pieds de haut ; sur nos flancs la marée nous bouchait déjà les issues et se roulait devant nous écumante en dévorant le terrain. Comment fuir ! il était trop tard, pas une barque sur la mer, personne sur la falaise, personne pour nous enten-

dre, pour nous voir, pour nous porter secours! n'importe; je me mis à crier avec mes enfans et nous hurlâmes; mais l'écho seul nous répondit. Alors je courus le long du rivage, folle, échevelée, tantôt tombant à genoux, tantôt me relevant furieuse, tantôt étreignant mes enfans, puis, criant comme une louve traquée dans son repaire, puis mesurant d'un œil d'aigle l'escarpement des rochers couverts de warechs, et me sentant par momens la puissance de les gravir avec mes enfans dans les bras, puis m'élançant au-devant des flots comme pour les empêcher d'aller plus loin; mais les flots montaient, montaient toujours. Oh! c'était horrible! Je ne sais pas comment je ne suis pas morte en cet instant. Moi, idolâtre de mes enfans, moi, pauvre mère qui avais tant souffert pour eux, qui, pour eux, aurais donné jusqu'à la dernière goutte de mon sang! Ce n'était point un rêve, j'étais enfermée avec eux dans un espace sans issue et qui, de minute en minute, se rétrécissait; j'avais beau pleurer, j'avais beau prier, maudire les hommes qui ne m'entendaient pas, nier Dieu qui n'arrêtait pas l'océan: c'était en vain que je m'agitais, que mes yeux jaillissans embrassaient d'un seul coup toute l'étendue; c'était en vain que l'espoir se cramponnait à mon cœur comme un noyé à tous les brins d'herbe de la rive, personne n'accourait au secours, pas un miracle n'éclatait, et le flot roulait, roulait toujours en mugissant, plus implacable qu'un tigre affamé qui court sur une

proie... Mes enfans! mes enfans!... mais déjà la vague nous forçait à reculer contre l'éclat de roche, et mouillait nos pieds; à cette vue, Elie tomba en convulsion et Gilbert devint horriblement pâle, ses dents claquèrent, il appuya avec force la main sur son cœur et parut faire un effort pour se raidir et se calmer. Je les enlevai tous les deux dans mes bras et je redoublai mes cris, mais le vent était contraire et les emportait du côté de Saint-Malo, tandis que le bruit des flots les assourdissait. Nous étions perdus! j'avais de l'eau jusqu'à la ceinture, j'en eus bientôt jusqu'à la poitrine, je posai mes enfans à demi évanouis sur l'éclat de roche à sec, et m'accrochant aux warechs, je grimpai dessus, résolue de lutter avec la mort jusqu'à ma dernière lueur d'espoir. Les flots montaient et montaient toujours. Je repris Elie et Gilbert; ils étaient frissonnans, muets et glacés, je les collai contre moi et cherchai à les réchauffer de baisers et de larmes, ne cessant que pour crier. Soudain, comme je jetais encore autour de moi mes yeux effarés, j'aperçus du côté de Saint-Malo, plusieurs barques à une demi-lieue en mer; elles paraissaient se diriger de notre côté et je reconnus, à des signaux, qu'on nous avait aperçus et qu'on venait à notre secours. Je n'avais pas succombé dans ma détresse; dans ma joie, je faillis succomber; mais je me ranimai moi-même, et je dis à mes enfans que nous étions sauvés.... Sauvés! mais les flots montaient toujours et les

barques étaient loin encore. Oh! angoisses! qui devait donc l'emporter de la vie ou de la mort? Les bateliers faisaient force de rames; je les voyais à cent pas de nous; encore quelques minutes, et nous étions sauvés! Assise sur le rocher, j'avais de l'eau jusqu'au cou, j'essayai de me lever; mais je sentis que je ne pouvais me tenir debout, j'aurais glissé sur les warechs, ou quelque lame m'eût renversée. En ce moment, j'entendis la voix des bateliers qui me criaient courage! puis une vague me roula sur la tête, j'étouffais; je voulus, par un dernier effort, soulever mes enfans et les tenir au-dessus du niveau de l'eau, mais je pus à peine remuer les bras, et je me sentis rouler. . . . . . .

. . . .

« Les bateliers ramenèrent deux cadavres d'enfant et une femme que l'on eut la cruauté de rappeler à la vie! »

Ophélie fit encore une longue pause et pleura en regardant la mer. L'étranger pleurait aussi.

— Pauvre Ophélie! murmura-t-il, comme vous avez souffert!

— Autant qu'un être humain puisse souffrir! dit-elle en soupirant.

— Et depuis, reprit-il, qu'avez-vous fait?

« Depuis, répondit-elle, n'ayant plus rien au monde que la tombe de mes enfans, ne me sentant pas le courage de me tuer, je résolus de

travailler, afin d'acheter un petit enclos pour y enterrer mes enfans; mais pour travailler, il fallait encore du courage, et je vis bientôt que j'en manquais tout-à-fait. Alors j'endossai un habit de mendiante et je mendiai.... Oui, monsieur, cela est honteux à dire, mais cela est pourtant.... Pendant un an, je ne mangeai que du pain noir et je ne bus que de l'eau; au bout de ce temps, l'argent de mes aumônes me permit de réunir les os de mes enfans dans un petit coin de terre, où je fis poser une croix et planter quelques fleurs.... Chaque jour, j'y vais passer de longues heures.

« Ce qu'il me reste maintenant à vous dire, continua-t-elle, est un acte de vengeance que le hasard m'a fait consommer. Un soir que j'étais appuyée à l'endroit où vous m'avez rencontrée, enveloppée dans mon capuchon, j'attendais les voyageurs à la descente des bateaux pour leur tendre la main, quand un homme que je n'avais jamais revu depuis ma fuite, passa près de moi; je lui tendis silencieusement la main; il me répondit en jurant qu'il était plus gueux que moi : je reconnus la voix de M. Mariaker. Je ne l'eusse certainement pas reconnu à ses vêtemens : il était mis comme un ouvrier. Je le vis monter sur la falaise, et, conduite par une impulsion irrésistible, je quittai mon poste, je le suivis; il s'en aperçut. Lorsqu'il fut un peu éloigné : « Ah! çà, me dit-il, est-ce que tu me suis pour avoir l'aumône, ou viens-tu avec moi deman-

der si l'on veut t'employer au port de construction royale? »

« Je ne répondis pas, je continuai à marcher.

— Eh! bien, reprit-il lorsque je me fus rapprochée de lui, es-tu muette ou es-tu un spectre?

« En ce moment il marchait sur le bord des rochers.

— Oui! lui dis-je en rejetant mon capuchon en arrière, je suis le spectre d'Ophélie!

« A ces mots il recula comme épouvanté, et il alla tomber, de soixante pieds de haut sur des écueils! On le trouva mort le lendemain. »

Alors, changeant tout-à-coup d'expression, Ophélie se prit à sourire, et dit à l'étranger d'un air mystérieux:

— N'est-ce pas, monsieur, que j'ai dû m'en réjouir? Cet homme aurait pu venir m'enlever à la tombe de mes enfans!

Ce ne fut qu'un rapide éclair de folie, elle ressaisit bientôt sa raison.

— Mais vous, reprit-elle, à qui je viens de raconter ainsi l'histoire de toute ma vie.... dites, qui êtes-vous?

— Vous ne m'avez pas dit, reprit l'étranger en lui prenant doucement la main, si vous vous êtes quelquefois rappelé Wilbrod depuis les dernières et terribles phases de votre existence.

— Oh! répondit Ophélie en levant les yeux au ciel, si je m'en suis souvenue? toujours!

toujours! monsieur, et surtout sur la tombe de mes enfans!.... Je vous ai dit que j'étais une nature rêveuse, je le suis encore, je le serai toujours malgré l'abjection dans laquelle je suis tombée. La réalité m'ayant rendu malheureuse, j'ai souvent puisé et je puise encore dans mon imagination quelque peu de bonheur. Il m'arrive souvent sur la tombe de mes enfans d'évoquer les fantômes de Gilbert, d'Elie, de Réné, de Wilbrod, et de me créer, entourée d'eux, de délicieuses chimères qui ne se réaliseront jamais. Trois sont morts sous mes yeux... Quant à Wilbrod, reprit-elle, je n'ai jamais reçu de ses nouvelles; il a peut-être quitté la vie aussi lui, ou plutôt il s'est marié, il s'est établi; et au sein d'une bonne famille, il a oublié la pauvre Ophélie.... Ah! puisse le sort avoir ajouté à sa part de bonheur la part qui m'a été refusée.

— Wilbrod n'a point été heureux, il s'est enrichi... voilà tout, dit l'étranger d'une voix émue et lente.

— Qu'en savez-vous, monsieur? lui demanda Ophélie étonnée.

— Il s'est marié, reprit l'étranger, mais il avait épousé une femme vaine, coquette et infidèle...

— Qu'en savez-vous? dit encore Ophélie en regardant cette fois l'étranger, dont la lune éclairait le visage humide de larmes : le sein d'Ophélie se souleva.

— Sa femme est morte l'année dernière, reprit

encore l'étranger; alors il a réalisé sa fortune et il est revenu en France.

La poitrine d'Ophélie battit avec force.

— La preuve, reprit l'étranger d'un accent de plus en plus ému, la preuve qu'il n'a point oublié son premier amour, c'est qu'il a cherché Ophélie à Fougères, à Lorient, à Saint-Coulomb, et c'est seulement à Saint-Malo, dans un hôtel, qu'il a entendu raconter la mort de ses deux enfans, qu'il a appris ce qu'elle était devenue et où elle était.....

— Mais qui êtes-vous donc? s'écria Ophélie profondément agitée.

— Ne reconnaissez-vous donc pas Wilbrod? dit-il en lui tendant les bras.

Ophélie fit un mouvement pour s'y précipiter, mais son émotion fut trop violente, elle tomba à la renverse. . . . .

Il est, non loin de Fougères, une charmante vallée que la rivière de Nanson traverse à fleur de terre. Cette vallée est entourée de collines boisées où de furtives échappées laissent entrevoir de pittoresques chaumières. Sur l'un des versans, s'élève un petit château flanqué de deux tourelles gothiques. Si jamais vous parcourez cette délicieuse campagne, et que vous veniez à

rencontrer sur votre chemin une femme à la taille élégante, au visage pâle et flétri, mais au sourire doux comme celui d'un ange, vous pourrez dire : c'est elle! c'est Ophélie revenue à la raison!... Elle habite avec Wilbrod le castel aux tourelles gothiques. Entrez : l'hospitalité vous y sera donnée avec une exquise politesse; parcourez le jardin et vous découvrirez, dans un massif de cyprès et de saules, deux tombes simples et modestes. Vous lirez sur l'une :

Élie, Gilbert!

Sur l'autre :

Réné!

Etienne ENAULT.

L'ABBESSE DE MAUBUISSON.



ARDIE réformatrice, madame Marie-Angélique Arnauld, sœur du grand Arnauld, venait d'introduire un changement complet dans le monastère de Port-Royal. Elle avait forcé ses religieuses à suivre, dans toute leur rigueur, les prescriptions de Saint-Benoît, et ses idées avaient été chaudement accueillies par le général de l'ordre. Sur l'invitation de ce religieux, elle avait envoyé plusieurs de ses sœurs dans les différens couvens de la règle de Cîteaux, au Lys, à Saint-Aubin, à

Saint-Cyr, aux demoiselles d'Auxerre. Madame Agnès, parente de la mère Angélique, avait été chargée de porter la régularité dans l'abbaye de Maubuisson. Hélas! sa tâche était la plus rude de toutes! Depuis long-temps un grand relâchement régnait à l'abbaye de Maubuisson..... les religieuses n'y observaient plus ni lois de l'église, ni ordonnances de leurs supérieurs... elles vivaient comme dans le monde... les offices étaient négligés... on n'allait plus ni à Matines, ni à Laudes... la cloche avait tout-à-fait cessé son service... on se levait, on se couchait à volonté... on ne se traitait plus de *ma sœur*, mais de *madame*... on sortait sans avoir de permission..... De beaux cavaliers venaient en visite dans le couvent, et y résidaient pendant des semaines, faisant liesse et bonne chère... Les chasses de l'abbaye de Maubuisson étaient renommées au loin... Les religieuses, montées sur des chevaux fougueux et escortées de leurs hôtes, couraient le cerf et piquaient au faucon; enfin, c'était moins une communauté de religieuses, qu'une société de jeunes et jolies femmes réunies pour le plaisir.

On conçoit l'effet que produisit à Maubuisson l'arrivée de sœur Agnès! Quel étonnement, lorsqu'on vit cette religieuse qui marchait les yeux baissés et en récitant toujours son chapelet; qui, loin de mettre de la coquetterie dans sa toilette, portait une robe de serge noire et un voile de grosse toile. Comme cet accoutrement

contrastait avec les vêtemens de soie et les guimpes de mousseline des dames de Maubuisson! Mais l'étonnement devint de la colère, lorsqu'on entendit sœur Agnès parler de réforme, de changement de conduite, d'offices, de prières, de jeûne, de mortifications... il y eut une révolte... Sœur Agnès l'apaisa avec le secours du Prévôt de l'Ile-de-France et de l'Official de Pontoise. D'ailleurs, elle était munie d'un bref du pape, d'une ordonnance du général de l'ordre et d'une lettre royale contresignée par le cardinal Mazarin. Il fallut bien se soumettre. Quelques vieilles religieuses, qui n'avaient plus à compter sur leur figure, se rangèrent du côté de sœur Agnès: mais le désespoir régnait dans le reste de la communauté; tous ces beaux visages étaient inondés de larmes. Plus de sérénades le soir près des balcons qui donnaient sur la forêt; plus de festins se prolongeant bien avant dans la nuit; plus de douces paroles d'amour tout le long des sombres corridors; plus de chevauchées dans la campagne! On avait bien encore conservé les vêtemens de soie et les guimpes de mousseline, car madame Agnès n'avait pas osé déraciner d'un seul coup tous les abus, mais à quoi sert une toilette élégante lorsqu'on ne doit plaire à personne?

Sœur Agnès triomphait déjà; mais elle avait tort, car elle n'avait pas encore vu le plus redoutable de ses ennemis. L'Abbesse, madame Louise d'Estrées, se trouvait alors en voyage et

ne savait rien de ce qui se passait à Maubuisson. Madame Louise était sœur de madame Gabrielle d'Estrées, qui avait été mignonne du feu roi Henri ; mais elle était de près de quinze ans plus jeune que madame Gabrielle. Agée alors de trente-six ans, elle était encore attrayante et avait conservé de grands penchans au plaisir et à la dissipation. Sa beauté avait fait beaucoup de bruit, et comme elle était d'humeur fort galante, elle n'avait jamais hésité à guérir ceux que ses yeux avaient blessés. Long-temps elle avait vécu à la cour, puis ne s'était pas fait faute de transporter dans son abbaye les mœurs de la cour. Elle avait habitude de recevoir nombreuse compagnie, de donner des fêtes brillantes et d'accorder plus souvent asile, de jour comme de nuit, à des gentilshommes qu'à des récollets.

Les religieuses récalcitrantes attendaient avec impatience madame l'Abbesse, et sœur Agnès se préparait à la lutte.

Par un beau soir de juin, un mois après l'arrivée de sœur Agnès à Maubuisson, le confesseur de la communauté, capucin de fort bonne mine, était assis dans la loge de la sœur tourière ; d'épais nuages voilaient son front, il avait les mains croisées sur sa poitrine, et ses deux pouces roulaient mélancoliquement l'un sur l'autre.

— Vous êtes donc toujours triste, père Bonaventure, lui dit la tourière.

— Comment voulez-vous que je ne le sois

pas, sœur Félicité?... Sous prétexte que c'est demain quatre-temps et vigile, on vient de m'apporter dans ma chambre un hareng saur et une cruche d'eau... Et voilà la cinquième fois que cela arrive... Je dois maigrir, sœur Félicité...

—Mais non, pas trop, mon père...

—Ah! combien je regrette les repas succulens que nous donnait madame Louise... Combien je regrette les pâtés de venaison, les brochets monstrueux, les carpes succulentes, les confitures de Bar, les crêmes du soir et les tartelettes du matin!

—Et moi... croyez-vous que je n'aie pas à me plaindre, reprit la sœur Félicité... Où sont les cadeaux que me faisaient nos jeunes gentilshommes et nos dames de la cour, à leur entrée et à leur sortie? Maintenant ma poche est vide comme celle de Job.

— Je suis pris par la famine... je serai forcé de quitter la place...

—Ah! que ne puis-je en dire autant!

Tout-à-coup trois grosses poussées furent données à la porte du couvent, et en même temps on entendit un piétinement de chevaux et de grands éclats de rire.

— Qu'est-ce que cela signifie, s'écria la tourière? Il y a bien long-temps que je n'ai entendu pareil bruit à la porte de notre chère abbaye!

— Allez ouvrir... allez ouvrir... reprit aussitôt le père Bonaventure... j'ai un secret pressen-

timent que c'est madame Louise qui revient de son voyage. *Deo gratias!*

La tourière saisit son trousseau de clefs d'une main tremblante, et alla ouvrir la porte à deux battans. Aussitôt une troupe de gens à cheval se précipita dans la cour, et troubla de furieuse façon le silence du saint monastère.

C'était en effet l'abbesse qui revenait accompagnée de madame la comtesse de Giac, son amie, et de trois jeunes gentilshommes : le vicomte de Lafeuillade, le marquis de Brissac et le sire de Courtanvaux.

— Enfin, s'écria Lafeuillade, nous avons mis pied en notre hôtellerie d'amour.

Puis il offrit la main à madame Louise, pour l'aider à descendre de sa haquenée; au sourire par lequel la noble dame paya ce service, il était bien facile de voir que c'était Lafeuillade qui, parmi ces trois seigneurs, était l'ami de cœur et le préféré.

Cependant la sœur Félicité et le père Bonaventure se tenaient là, fort raides et fort embarrassés, ne sachant s'ils devaient troubler par de mauvaises nouvelles cette gaîté si franche et de si bon aloi.

— Sœur Félicité, dit l'Abbesse, faites conduire ces montures à l'écurie par l'un des valets...

— Il n'y a plus d'écurie, madame, répondit d'un ton plaintif sœur Félicité... Elle a été transformée en pénitentiaire pour les religieuses rebelles.

— Qu'est-ce à dire?

Madame de Giac et les jeunes gentilshommes tournèrent du côté de sœur Félicité des yeux étonnés.

— Et j'ai déjà, reprit la tourière, enfreint les ordres qui m'ont été donnés par sœur Agnès. Je n'aurais pas dû laisser entrer ces messieurs, même dans la première cour...

— Quelle est donc cette inconnue qui se permet de donner des ordres dans mon abbaye de Maubuisson, s'écria madame Louise en relevant fièrement la tête.

Et les arrivans attendaient une explication.

Le père Bonaventure qui jusque-là avait prudemment gardé le silence, se décida enfin à le rompre.

— Madame l'Abbesse, dit-il, il faut que vous sachiez tout avant d'aller plus loin... Notre paradis de Maubuisson s'est changé en un véritable enfer, depuis que sœur Agnès de Port-Royal est venue pour y introduire une réforme.

— En effet, reprit madame Louise, on parlait depuis quelque temps de rétablir les anciennes règles dans l'ordre de Cîteaux...

— Eh bien! madame, les mauvais jours sont arrivés... Depuis un mois, sœur Agnès de Port-Royal règne ici en votre lieu et place... Elle a un bref du pape, une ordonnance du général, une lettre royale contresignée par M. le cardinal de Mazarin.

— Oh! oh!.. cela est sérieux, s'écria le sire de Courtanvaux...

— En effet... cela est sérieux, fit l'Abbesse.... Retirons-nous dans mon appartement, et là nous aviserons à ce que je dois faire.

Et madame d'Estrées s'avança toute pensive vers son appartement. Les autres la suivaient tête basse; pendant la route, le capucin dit à Brissac :

— Figurez-vous, monsieur le marquis, que ce soir, pour mon souper, cette endiablée de sœur Agnès m'a fait monter dans ma chambre un hareng saur et une cruche d'eau...

— Ah! ah! ah! ah! ce pauvre père Bonaventure, s'écria le marquis de Brissac... à lui qui boit si sec et qui aime tant la grasse chère, un hareng saur et une cruche d'eau... Mais c'est un meurtre, ma parole d'honneur...

— C'est un crime de lèse-embonpoint, reprit Courtanvaux en riant plus fort.

Et les fous riaient encore en entrant dans le coquet oratoire de madame Louise d'Estrées.

On tint un petit conciliabule. Il fut reconnu à l'unanimité qu'il était impossible de résister ouvertement à un bref du pape, à une ordonnance du général et à une lettre royale, d'autant plus que d'après le rapport du père Bonaventure, sœur Agnès était femme à soutenir énergiquement ses droits. Il fut convenu qu'au lieu d'avoir recours à la force, on en appellerait à la ruse. Madame d'Estrées devait, dans sa première entrevue avec sœur Agnès, paraître fort soumise, fort repentante, fort disposée à suivre en

tout point les prescriptions de la réformatrice. Elle pouvait ensuite, grâce au bon effet produit par cette conduite sur l'esprit de sœur Agnès, obtenir d'elle un séjour d'une huitaine dans l'abbaye, pour la comtesse de Giac et pour les trois gentilshommes, qu'il n'était pas convenable de renvoyer aussi brusquement. —Et l'on se promettait bien d'employer chaudement cette huitaine. Elle devait être féconde en espiégleries et en bons tours. Il fallait persuader à sœur Agnès que le diable avait élu domicile à Maubuisson, qu'il n'y avait pas moyen de l'en déloger, et que le seul parti à prendre pour elle, était de fuir devant lui, et de lui abandonner la place.

Le projet réussit assez bien dans ses premières dispositions.

Sœur Agnès, touchée de la résignation de madame Louise d'Estrées, ravie d'avoir ramené au bercail cette brebis égarée, et tout enorgueillie de la conquête d'une âme si mondaine et si haute, souscrivit volontiers à toutes les demandes de l'Abbesse.

Mais hélas! la seconde partie du projet s'en alla tout-à-fait à vau-l'eau.

C'est en vain que la malice de deux femmes, multipliée par celle de trois gentilshommes qui sortaient des pages, s'employa à semer d'embûches et de terreurs les pas de sœur Agnès.

C'est en vain qu'au moment où elle faisait sa ronde, le soir, dans les corridors, on lui tira aux

oreilles des coups de mousqueton, et qu'on fit jouer devant ses yeux des pièces d'artifice.

C'est en vain que pendant la nuit on transporta son lit de sa cellule au beau milieu de la cour.

C'est en vain qu'on mit de l'encre dans son bénitier, afin qu'en se signant elle se marquât au front comme du sceau de Satan.

C'est en vain qu'au coup de minuit de grandes apparitions blanches se dressaient devant elle et lui criaient d'une voix lugubre: Raca! Raca!

Elle croyait bien avoir affaire au démon; mais pour elle, c'était une raison de plus pour demeurer sur la brèche. Plus Satan l'importunait, plus forte devenait sa résolution de le combattre. Sœur Agnès était une véritable janséniste. A chaque nouvelle attaque du malin esprit, elle imposait un nouveau jeûne et de nouvelles mortifications à toute la communauté, afin de toucher la miséricorde de Dieu. — Le père Bonaventure n'en pouvait plus; il dépérissait à vue d'œil. Décidément le régime de l'eau et des harengs saurs ne valait rien du tout au bon père.

Les conjurés étaient au désespoir. Le terme fatal allait expirer, et les imaginations fatiguées n'offraient plus la moindre ressource.

—Ma foi, pour ma part, j'y renonce, s'écria le sire de Courtanvaux. Cette sœur Agnès est dure comme un roc... C'est s'abuser que de chercher à lui disputer la place. Un père jésuite y perdrait son latin.

— Comment! Déjà du découragement! dit

madame Louise, tout effrayée de l'avenir qui s'ouvrait devant elle...

—Nous avons tout essayé, reprit Brissac. . et dans vingt-quatre heures il faudra que nous vidions la place...

—Rien!... rien!... dit madame de Giac...

—Rien... s'écria Lafeuillade avec un mouvement de dépit.

—Il y a bien enoore un moyen... un dernier moyen!... reprit Brissac.

—Voyons... s'écrièrent-ils tous à-la-fois.

— Mais je n'ose vraiment vous le proposer.

— Dis toujours, s'écria Courtanvaux...

— Ces vieilles religieuses si dures, si revêches, si exaltées vers Dieu, sont assez ordinairement d'anciennes Madeleines qui sont venues au repentir; ou bien si elles sont cloîtrées depuis l'enfance, elles cachent, pour l'habitude, sous leur cuirasse de dévotion, un grand fonds de tendresse qu'elles reporteraient facilement du créateur sur la créature... Si on l'essayait du côté de madame Agnès un petit bout d'empressement amoureux....

—Bien imaginé... s'écrièrent les deux dames.

—Il est vrai, reprit Brissac, qu'elle compte près de cinquante ans...

— Qu'elle a la peau ridée comme une outre vide, dit Lafeuillade.

—Et que sa bouche est aussi dégarnie de dents que ma bourse de pistoles, s'écria Courtanvaux...

—Et qu'ensuite, reprit Brissac, il faudrait, pour la réussite complète de notre affaire, que l'audacieux qui tenterait l'entreprise avec sœur Agnès la menât jusqu'au bout, et se maintînt même quelque temps dans la place... C'est assez vous dire, mes amis, que je me récuse et ne veux point me charger de la besogne...

—Ni moi non plus, dit Lafeuillade.

—Ni moi non plus, par mon patron, s'écria Courtanvaux.

—Hélas! je suis perdue... fit d'un ton désolé madame Louise d'Estrées.

—Ah! quelle idée! s'écria Lafeuillade... le projet de Brissac est excellent... Il ne nous manque que les moyens de le mettre à exécution... Eh bien! j'ai l'homme qu'il nous faut...

—Qui donc? s'écria madame de Giac. C'est une dure tâche.

—Aussi celui que j'ai à mettre en avant est-il d'une résolution à toute épreuve.

—Le pauvre homme! fit madame Louise.

—Mais qui donc? qui donc? s'écrièrent à-la-fois Courtanvaux et Brissac.

—Eh! mes amis, avez-vous donc oublié que notre gros ami, le chevalier de Luneau, doit nous rejoindre ici demain... Luneau a l'âge à-peu-près de sœur Agnès. Il est encore présentable. Il n'a peur de rien, pas même d'une vieille femme; il a long-temps commandé une compagnie de lansquenets, et Dieu sait s'il n'a pas vu le danger sous toutes ses formes! Il est très disposé à

nous rendre service, car, dans la pénurie où le mettent les cartes, c'est toujours à nous qu'il a recours. Hein! qu'en dites-vous? Montjoie et Saint-Denis! C'est Luneau qui mettra cette farouche sœur Agnès à la raison.

L'assurance de Lafeuillade se communiqua à tous, et la joie fut grande d'avoir rencontré une nouvelle planche de salut, alors qu'on commençait à croire au naufrage. On soupa gaîment, comme autrefois, dans l'appartement de madame l'Abbesse; le père Bonaventure lui-même fut invité. Les meilleurs vins du cellier brillèrent dans les coupes d'or, et vers la fin du repas, les têtes étaient assez échauffées pour que la proposition de danser une sarabande fût agréée sans conteste. Madame Louise se mit à courir la passe avec M. de Lafeuillade, et la comtesse de Giac avec Courtanvaux.

Tout-à-coup la porte s'ouvrit, et sœur Agnès parut sur le seuil. Vous jugez de l'impression que cette apparition produisit sur la joyeuse assemblée. Ils restèrent tous penauds, comme des renards pris au piége.

— O abomination! s'écria la sœur Agnès... ô profanation de la maison du Seigneur! C'était donc pour cela, madame l'Abbesse, que vous teniez vos lumières en état si long-temps après le couvre-feu sonné! Et moi qui vous croyais en prières! Quelle hypocrisie! En vertu des pouvoirs qui me sont confiés, je vous condamne à une pénitence de huit jours, et je ferai mon rap-

port à M. le Cardinal! Le révérend père Bonaventure, qui n'a pas craint d'assister à cette orgie de Balthazar, sera renvoyé à ses supérieurs, après avoir au préalable subi à Maubuisson un jeûne forcé de deux mois.

Le capucin fit une grimace des plus expressives.

— Quant à vous, mes gentilshommes, je regrette que la soirée avancée ne me permette pas de vous mettre dehors dès à présent... Mais demain vous déguerpirez, s'il plaît à Dieu! Allons... que chacun rentre dans sa cellule!

On se sépara, et madame Louise d'Estrées, abandonnée à elle-même, se sentit prise d'un violent chagrin, et eut, pendant une bonne partie de la nuit, ses beaux yeux tout noyés de larmes.

Le lendemain, dès la pointe du jour, le chevalier de Luneau faisait son entrée dans le couvent. C'était un gros homme à la figure réjouie, au ventre proéminent, à la tournure de sacripant.

Lafeuillade l'aborda aussitôt et lui dit:

— Luneau, il faut que tu me donnes une grande preuve d'amitié.

— A titre de revanche... Je n'ai plus une pistole.

— Je t'en prêterai cinq cents...

— Ce qui joint aux trois mille que je te dois fera trois mille cinq cents. Quelle est la condition?

— Il faut que d'ici à une heure tu aies induit en tentation une religieuse.

— Jeune?

— Vieille.

— Tant mieux... C'est plus facile... Mais que vous a-t-elle donc fait?

— Elle veut introduire une réforme dans ce couvent...

— Diable!

— Elle est sur le point d'écrire à M. le Cardinal pour se plaindre de ce qu'elle appelle la légèreté de madame Louise d'Estrées...

— En effet, cela crie vengeance! Nous enlever, à nous autres gentilshommes ruinés, un gîte où l'on est si bien reçu... la béguine mérite un châtiment... Et vous avez fort bien fait de jeter les yeux sur moi... Mais il faut au moins que je voie ma victime.

— Elle est bien ridée.

— N'ai-je pas été dans les lansquenets.

— Voilà justement sœur Agnès....

— Ah! elle s'appelle Agnès.

— Oui. Tiens; elle passe dans la cour. Regarde et prends courage.

Luneau examina quelques instans sœur Agnès, se frotta les yeux, sembla un instant recueillir ses souvenirs, puis se tournant tout-à-coup vers Lafeuillade, lui dit :

— Lafeuillade, je fais le pari, que sans avoir besoin de parler d'amour, de solliciter la chair et de recourir aux agrémens de ma personne, je fais si bien auprès de cette religieuse que non-seulement elle quittera le couvent, mais encore

qu'elle donnera à madame l'abbesse et à toute la communauté un certificat de conduite exemplaire et de mœurs angéliques, qui les mettront à toujours en odeur de sainteté auprès du pape et de tous les cardinaux du conclave. Je le dicterai moi-même.

— Tu es fou.

— Tiens-tu un pari de trois mille pistoles? Je te les dois. C'est comme si tu ne mettais pas d'enjeu.

— Par Dieu? je le tiens et si je perds, je consens de grand cœur à ajouter les cinq cents pistoles que je t'ai promises, pour qu'il te sonne au moins quelque chose dans la poche.

Le chevalier de Luneau alla droit à la cellule de sœur Agnès, et Lafeuillade retourna vers ses amis. On ne pouvait l'en croire sur parole. Comment Luneau espérait-il donc remporter une victoire si complète sur les scrupules et la conscience de sœur Agnès?

Au bout d'une demi-heure, temps bien compté, Luneau revint, tenant un papier à la main. On le lui arracha, on en fit la lecture à haute voix; il contenait les lignes suivantes:

« Moi, sœur Agnès de Port-Royal, déléguée par le révérend père général de l'ordre de Cîteaux pour faire rentrer la communauté de Maubuisson dans les strictes règles de Saint-Benoît, reconnais avoir trouvé chez mes sœurs de

Maubuisson l'obéissance la plus complète et les avoir laissées, après un mois de séjour, tout-à-fait revenues aux pratiques de la véritable vie religieuse. Amen.

Sœur Agnès de Port-Royal.

Sœur Agnès quitta Maubuisson dans la journée. L'Abbesse eut beau interroger Luneau sur le moyen dont il s'était servi, il répondit que c'était un secret entre lui et sœur Agnès.

L'attestation donnée par sœur Agnès, cette femme dont la réputation de sainteté s'étendait par toute la France, fit un si grand effet, que tandis que la réforme était portée dans tous les couvens, on négligea long-temps la communauté de Maubuisson. Madame Louise d'Estrées y vécut à sa guise, ainsi que madame de Soissons qui lui succéda. Ce ne fut qu'après la mort de cette dernière Abbesse, que sœur Marie-des-Anges, de Port-Royal, qui fut nommée à sa place, parvint à introduire à Maubuisson la régularité qui régnait dans toutes les autres communautés de l'ordre de Cîteaux. — Le père Bonaventure ne quitta pas Maubuisson et y passa ses jours dans l'abondance; il mourut au bon temps, c'est-à-dire à-peu-près à la même époque que madame de Soissons.

Quelque vingt ans après l'événement dont il vient d'être question, il arriva à M. de Luneau ce qui arrive à tous les vieux diables; il se jeta dans une dévotion exagérée. Il devint janséniste et vécut beaucoup avec MM. Arnauld d'Andilly, le Maistre de Sacy, Barbier d'Aucour, Lemaître de Séricourt, Pascal et tous ceux qui soutenaient que les cinq propositions n'étaient pas dans Jansénius.

Au moment où il fut sur le point de passer de vie à trépas, il fit appeler M. Singlin, confesseur de la communauté de Port-Royal et qui était le sien, et lui dit d'une voix éteinte :

— Mon père, j'ai un gros secret qui m'étouffe.

— Versez-le dans mon cœur, mon fils.

— C'est justement sur quoi je veux vous consulter, mon père. J'ai promis à la personne qu'il intéresse avec moi de ne jamais le révéler.... et cependant il entraîne cas de conscience.

— A cette heure suprême, mon fils, vous ne devez rien cacher.

— Eh bien! mon père, écoutez.... J'ai été une cause de grand péché pour défunte sœur Agnès de Port-Royal.

— Pour la sainte sœur Agnès.

— Oui, mon père. Je lui ai fait signer en faveur des religieuses de Maubuisson une attestation de régularité qui était fausse de tous points.

— Grand Dieu! et par quelle ruse!

— Ah! c'est ici qu'est mon crime, révérend

père. Avant que madame Agnès n'entrât dans la vie religieuse, j'avais eu avec elle des intelligences coupables. Un fils était même résulté de cette union et je l'avais placé aux Cent-Suisses du roi. C'est en menaçant sœur Agnès de révéler notre commerce, de faire paraître aux yeux de la communauté la preuve vivante....

— Assez, s'écria le père Singlin en se voilant la face, j'ai besoin d'aller me recueillir un instant dans l'église voisine pour savoir si je puis vous donner l'absolution.

Et il sortit à grands pas.

Cependant la mort talonnait M. de Luneau; et comme M. Singlin ne revenait pas et qu'il n'y avait pas d'autre janséniste dans les environs, l'agonisant fut obligé d'envoyer chercher un père jésuite qui lui administra les derniers sacremens. Et M. de Luneau eut la douleur de trépasser en se demandant si son absolution était bonne.

L. COUAILHAC.

ESQUISSES CONTEMPORAINES.

CHAPITRE DIXIÈME.

LA GRANDE FAMILLE

DE CE

BON MONSIEUR TARTUFFE.

I.

M. HONORÉ TARTUFFE,

CHANOINE HONORAIRE, MEMBRE D'UNE FOULE D'ORDRES ÉTRANGERS,
FUTUR SAINT,

et membre de l'ordre royal de la légion-d'honneur.



ELA se passait, il y a quelques mois à peine, dans un de ces vieux hôtels de l'île Saint-Louis, qui, au mystère du dehors et au silence du dedans, semblent n'être plus habités que par des ombres. Ce jour-là, cependant, une foule de vivans, à pied, en carrosse, en calèche, en fiacre, en tilbury, se pressait, vers la tombée de la nuit, aux alentours de l'antique demeure, devant ce portail blasonné, à travers ces vastes cours tapissées d'herbe verte, le

long de cet escalier à larges dalles que borde majestueusement une dentelle de fer, dans ces antichambres encombrées de laquais à livrée noire, et enfin sous les lambris de ces vastes salons dont les Gobelins ont peuplé les murailles de personnages si magnifiquement grotesques.

Tous les âges, toutes les conditions ont leurs représentans dans cette foule, depuis le vieillard jusqu'à l'enfant à la mamelle, depuis l'agent de police jusqu'au pair de France. Et pourtant, malgré l'extrême variété des rangs, des costumes, des manières et des figures, un air de famille est répandu sur l'ensemble et prouve évidemment que tant de rameaux divers sont issus du même tronc. C'est à-la-fois quelque chose d'ardent et de lâche dans le regard, de souriant et de cruel dans la physionomie, de bas et d'insolent dans le langage. Les cheveux roux, les yeux louches et les voix de soprano sont là en majorité. Parmi tant de personnages, il n'en est pas un seul qui vous regarde en face, qui vous parle d'une voix ferme, d'un esprit dégagé, ni qui vous presse cordialement la main. C'est obliquement ou de bas en haut que leurs yeux dardent toujours leurs mobiles rayons. Il y a de l'inquiétude dans leur esprit, de l'indécis dans leur discours; ils parlent bas, même à voix haute; et si leur main vient à se poser dans la vôtre, cette main reste inerte et froide, cette main reste lourde : vous croyez presser la main d'un cadavre. Défiez-vous des gens dont la main est

froide, lourde, inerte, ou qui ne prêtent jamais qu'un doigt à vos amicales pressions.

La défiance était permise ici, et, à voir cette cohue si bigarrée et néanmoins si uniforme, on éprouvait d'instinct ce sentiment de terreur et de dégoût qu'excite la vue d'un nid de vipères.

Cela grouillait à la lueur de mille bougies qu'à leur forme, je ne sais pourquoi, on pouvait soupçonner d'être des restes de cierges.

Il y avait fête au logis. Tout ce monde ne composait qu'une seule et même famille : aïeux, pères, mères, oncles, tantes, frères, sœurs, cousins, cousines, arrière-cousins, archi-cousins, quasi-cousins, alliés, bâtards, adultérins, etc., depuis leur quatrisaïeul à tous, unique tronc de la race, jusqu'à la douzième génération, celle où l'on n'hérite plus, hélas! que les vertus du défunt.

Ce vénérable quatrisaïeul n'était autre que ce bon M. Tartuffe, ce maître fourbe qu'a peint Molière d'une si admirable façon.

Car, ne vous y trompez pas, ce bon M. Tartuffe vit plus que jamais : il est bien vieux, mais il est dru encore; sa tête branle, ses jambes flageolent, sa voix chevrotte, son oreille entend dur, son œil voit trouble et son esprit radote; mais l'estomac fonctionne bien; la santé végétative est parfaite; et, sous les rides creusées par le temps, on retrouve quelques traces de ce frais embonpoint qu'admirait Orgon. Tant il est vrai que, *dans ses impéné-*

trables décrets, la Providence semble avoir voulu que le mauvais en ce monde fût doué d'une bien plus grande longévité que le bon. Le bon passe, le mauvais reste; la fleur ne vit qu'un matin, le chardon vit toute une année; Carrel est mort à trente-quatre ans, M. de Talleyrand en a duré plus de quatre-vingts.

Mais cet hôtel magnifique, débris de l'architecture bourgeoise du XVII[e] siècle, où ce bon M. Tartuffe étale ainsi sa belle vieillesse au soleil du XIX[e], qu'est-ce donc? Il nous semble en reconnaître l'aspect, les tentures, l'ameublement. Oui, cette galerie est bien celle qu'il explorait jadis afin de s'assurer qu'aucun regard jaloux ne troublerait son pieux tête-à-tête avec la femme de son hôte. Cette table est bien celle qu'Elmire infligeait pour observatoire à son incrédule époux. Cette porte enfin est bien la porte par où, au nom du roi, M. l'Exempt entraînait l'infâme. D'où vient donc qu'aujourd'hui ce soit la dynastie de l'infâme qui règne sur ce seuil?

A Dieu ne plaise que j'aie la sacrilége audace d'ajouter une sorte de sixième acte à l'incomparable chef-d'œuvre de Molière! Je ne veux qu'indiquer comment s'opéra ce *triste retour des choses d'ici-bas*, et par quelle série de vicissitudes ce bon M. Tartuffe est venu triomphant jusqu'à nous.

Pendant son incarcération à la Bastille, ses dupes du dedans et ses dupes du dehors le représentèrent peu-à-peu comme une innocente

victime des plus odieuses machinations. Le corps des jésuites, auquel il était affilié, intrigua sourdement en sa faveur. La calomnie s'en mêla dès-lors. En même temps qu'on plaignait *le pauvre homme*, on accusait l'honnête famille qu'il avait voulu flétrir et ruiner. C'était lui, au contraire, qui avait été flétri et ruiné par elle. Orgon sans doute avait reçu en beaux deniers le prix de sa maison, et, pour garder maison et deniers, avait surpris une lettre-de-cachet à la bonté du Roi. Il y avait eu guet-apens: c'était évident. L'histoire du fils de Jacob fut même renouvelée à ce sujet. Tartuffe se métamorphosa en Joseph, la belle Elmire en Putiphar, et son mari en Pharaon. C'était pour se venger de ses dédains, et non de ses insolences, qu'Elmire avait dénoncé Tartuffe au courroux abusé d'Orgon. Ces calomnieuses rumeurs trouvèrent accès partout, même dans l'esprit cacochyme de madame Pernelle. Bien des larmes arrosèrent une si touchante histoire, et toutes les dévotes de France ajoutèrent chaque jour quelques *ave* à leurs prières, pour obtenir du ciel la réhabilitation du juste, et le foudroiement de ses impies persécuteurs.

Ses persécuteurs ne furent pas foudroyés précisément, mais ils ne s'en trouvèrent guère mieux. Une fois mis à l'index par la cagoterie du temps, ils se virent fermer la porte de tous les salons; leurs plus intimes amis les délaissèrent successivement; leurs proches les renièrent; Elmire fut chansonnée par les beaux-esprits de

ruelles; Valère lui-même, influencé à la longue par l'opinion publique, par les remontrances des siens, et surtout par l'instinct de son ambition, Valère imagina cent prétextes pour retarder d'abord, et pour rompre à la fin son projet de mariage avec Mariane. La pauvre Mariane mourut fille. Dorine seule resta fidèlement attachée à ses maîtres, et ses maîtres vécurent désormais dans le plus triste abandon, comme une famille de réprouvés là-haut, comme une famille de pestiférés ici-bas. Le feu eût pris à leur maison que personne n'eût apporté un pot d'eau pour l'éteindre. C'eût été Gomorrhe incendiée par le feu du ciel.

Pendant ce temps, la prison de Tartuffe devenait le rendez-vous de tout ce que la cour et la ville possédaient d'hommes de distinction et de femmes charmantes. Le chemin de la Bastille rivalisait, par le nombre et l'éclat des carrosses, avec le chemin de Saint-Cyr. Il était de bel air, il était de haut goût de faire, une fois la semaine au moins, ce pieux pélerinage. La rigidité du Gouverneur avait habilement fléchi devant l'engoûment universel qui, à la moindre résistance, eût pu le briser lui-même, et l'enfermer peut-être dans sa propre prison. Tartuffe était donc traité avec égards, avec respect, avec obséquiosité. Vins fins, mets délicats, friandises, riens charmans, les dons de toute nature abondaient à la geôle pour l'infortuné. L'infortuné avait la meilleure table de Paris. Vert-Vert jeunait en

comparaison dans son couvent de nonnes. Le captif occupait un appartement élevé d'où l'on jouissait d'une admirable vue, et que l'enthousiasme de sacristie avait meublé magnifiquement. Il circulait en toute liberté dans l'intérieur de la prison. On assure même que, plus d'une fois, à la brune, la galanterie en abaissa le pont-levis sous ses pas. Enfin, c'était dans les allées d'un délicieux parterre, ou bien sur les riches tapis d'un voluptueux boudoir, qu'il recevait, selon le temps, les beaux messieurs et les belles dames qui venaient pieusement « verser des larmes sur ses fers. » On appelait ce genre de vie, « pourrir injustement sur la paille humide des cachots. »

Ainsi grondait l'orage sur la famille Orgon. Une circonstance déterminante le fit éclater enfin. Orgon, cet homme qui passait incessamment d'un excès à l'excès contraire, vous le savez, et qui ne pouvait jamais garder un juste tempérament, Orgon s'était fait protestant, non par conviction, mais par boutade; non par amour de la Réforme, mais en haine de Tartuffe. Il n'en fallait pas davantage pour le perdre, lui et les siens. Louis XIV était devenu vieux. Madame de Maintenon avait fait son avénement clandestin, non pas au trône, mais à la couche du monarque. Le véritable roi de France et la véritable reine, c'était le confesseur du Roi, c'était la femme du Roi. Le sceptre s'était changé en goupillon par un bout, en éventail par l'autre. Le boudoir et le confessionnal vivaient d'ailleurs en parfaite intel-

ligence. Les plus graves mesures étaient gracieusement sollicitées par l'un, et commandées solennellement par l'autre. Or, le confesseur s'intéressait en bon confrère au prisonnier de la Bastille, et madame de Maintenon s'était souvent attendrie au récit de ses malheurs. L'histoire de la *cassette* aux papiers suspects fut habilement remise en œuvre. Le prince se résolut à réparer ce qu'il appelait une erreur de son humaine justice. La famille d'Orgon fut bannie de France à perpétuité, pour cause de protestantisme. Les biens qu'elle possédait furent confisqués au profit de sa victime, qu'on tira processionnellement de prison, aux applaudissemens de toute la France dévote. Tartuffe prit possession du riche logis qu'il avait convoité si long-temps. Il y fut installé, au nom du Roi, par le même Exempt qui l'en avait arraché, quelques années auparavant, au nom du Roi, et qui débita à cette occasion une tirade non moins belle que la première, sur les vertus du *prince, toujours ennemi de la fraude.*

Tartuffe fit ensuite un brillant mariage, vécut heureux, et eut beaucoup d'enfans. C'est de cette union fortunée qu'est issue la nombreuse famille qui l'entoure aujourd'hui.

Nous n'avons pas l'intention d'écrire ici sa biographie complète : ce serait une tâche trop au-dessus de nos forces. Nous nous bornerons à dire qu'il prit, dans la suite des temps, une part très active aux persécutions dont les *philosophes*

furent l'objet au XVIIIe siècle. Son acharnement lui valut la place de censeur royal, et il eut la gloire de faire brûler par la main du bourreau plusieurs œuvres de Voltaire et de Jean-Jacques.

Il approuva, en revanche, les romans de Crébillon fils.

La Révolution française eût dû l'anéantir; mais il sut se jeter habilement dans le flot populaire et en suivre le cours impétueux, au lieu de lutter contre. Sa double qualité d'ex-dévot et d'ancien prisonnier de la Bastille, lui fut même de grande utilité en de telles circonstances. Peu importait le motif de sa captivité! peu importait celui de son apostasie! Le fait en pareil cas suffit toujours à la multitude. Tartuffe ajouta à son nom un nom romain et un nom de légume, selon la mode de ces temps-là. Le bonnet rouge coiffa son front conique. Il se distingua, parmi les plus violens orateurs de club, par sa véhémence et son impiété. Il frappa le premier coup de marteau contre plusieurs églises, il présida au renversement d'une foule de croix, et pollua dans d'ignobles orgies une énorme quantité de calices. Il se fit, par exemple, une robe de chambre d'une chasuble, un bonnet de nuit d'une mître d'évêque, et un lorgnon du garde-hostie d'un saint-sacrement. Sa popularité s'en accrut d'autant. Mais comme il était dans sa nature de cacher toujours l'impiété du fond sous le bigotisme de la forme, il ne tarda pas à mêler de nouvelles momeries religieuses à ses fureurs anti-catholiques. Il avait

contribué à l'abolition de Dieu, il concourut à l'invention de l'Être-suprême. Quelques mois auparavant il s'était montré déjà l'un des plus fervens apôtres du culte de la Raison. Chaumette et Roberspierre lui durent à ce sujet des idées fort ingénieuses. Leur reconnaissance fut sans bornes. Les descendans d'Orgon ayant répondu à l'appel du décret qui rouvrait les barrières de France et restituait leurs biens aux familles protestantes qu'avait proscrites la royauté, Salsifis-Caton Tartuffe dénonça les malheureux, comme émissaires présumés de Pitt et de Cobourg, et, au surplus, comme étant suffisamment soupçonnés d'être suspects, pour avoir paru ne pas assister, avec la dévotion convenable, à l'installation d'une danseuse de l'Opéra sur le maître-autel de Notre-Dame. Ils furent guillotinés.

Laurent, son crédule valet, gémit d'abord tout bas de ce qu'il appelait les erreurs de son maître; car Laurent n'était pas un hypocrite: c'était un franc bigot. Laurent apportait une intrépide bonne foi dans son cagotisme; il honorait sincèrement la fausse piété de Tartuffe, et s'était habitué à le regarder comme une sorte d'Evangile vivant. Mais enfin, Salsifis-Caton Tartuffe parvint à l'abuser encore. Il lui persuada que c'était pour obéir à une mission divine qu'il commettait de telles hostilités envers la religion catholique, et que son vrai but était d'en hâter le rétablissement, par l'excès même de ses fureurs contre elle.

De ce moment, le maître grandit de vingt-cinq coudées de plus dans la vénération du serviteur, et ce dernier l'eût vu commettre ce qu'on pourrait imaginer de plus monstrueux, de plus exécrable, qu'il eût répondu : *Amen.*

L'Empire refoula messire Tartuffe dans l'ombre, avec une foule de ces autres scélératesses qu'un nouveau pouvoir amnistie toujours assez, rien qu'à les laisser vivre. Si le fourbe commit alors de nouvelles hypocrisies, ce fut à huis-clos, car une seule passion publique avait absorbé toutes les autres: la passion de la gloire militaire, et celle-là du moins ne se peut feindre. On ne ruse point avec les coups de fusil, et il n'est pas de momerie qui puisse parer un boulet de canon.

Mais la Restauration lui rendit naturellement toute son importance. Il fut l'un des premiers qui saluèrent le rétablissement du trône de saint Louis. Il avait besoin de se faire pardonner ses fureurs républicaines, à force de fureurs monarchiques. Le champ de ses opérations s'était d'ailleurs fort agrandi, depuis ses fredaines de jeunesse. Il ne s'agissait plus de voler à un hôte sa femme et sa maison. Fi donc! Il s'agissait désormais de mettre tout un parti à la porte du gouvernement, de s'emparer, pour soi et pour les siens, de toutes les faveurs du pouvoir, et de régner enfin sous le manteau du roi.

Tartuffe commença par faire retraite dans un séminaire, pour s'y livrer, disait-il, à la plus

austère pénitence. Le retour des Bourbons lui avait dessillé les yeux. Il écrivit, en style d'Apocalypse, une déclaration aux journaux, pour flétrir énergiquement lui-même la conduite qu'il avait tenue pendant « l'abominable régime de la Terreur; » il en attribua la faute à Voltaire, à Rousseau, à la souveraineté du peuple; il proclama son repentir, et demanda humblement la faveur de rentrer dans le giron de la sainte Église catholique, apostolique et romaine.

Ce fut à cette occasion qu'il créa ces formules, devenues fameuses : « l'hydre de l'anarchie, le « trône et l'autel, les incorrigibles ennemis de « l'ordre, les brandons de la discorde, les gens « bien pensans, le poison des funestes doctri- « nes, etc. »

Le retour au berçail d'une telle brebis fit grand bruit en Europe. La cérémonie eut lieu à Notre-Dame. Tous les souverains alliés l'honorèrent de leur présence, comme les représentations de l'Opéra. Ils se firent un devoir de couvrir l'illustre repenti, de croix, de crachats et de dignités.

Tartuffe jouit dès-lors d'un immense crédit à la cour. La Révolution lui avait su gré de sa captivité à la Bastille et de sa ci-devant piété. La Restauration lui sut gré pareillement de sa disgrâce durant l'Empire et de sa ci-devant irréligion. Les renégats ont toujours, sur les honnêtes gens, l'avantage de leur perversité même. L'homme repentant paraît, à l'homme qui achète, bien

plus précieux que l'homme qui n'a jamais failli.

Tartuffe renoua ses anciennes relations avec la Société des jésuites; il fut un des coryphées de Montrouge et de Saint-Acheul; il se mêla à toutes les intrigues mystico-politiques de l'époque; il fit partie de toutes les confréries religieuses; il convertit pour sa part un très grand nombre de faux juifs, y compris Laurent qui crut faire une œuvre méritoire en donnant ainsi un pieux exemple, aux dépens même de la vérité; il figura pour quelque chose dans la confection de la croix aérienne de Migné; il inventa le Comité-directeur; il fonda une feuille, extrêmement pieuse, qui injuria tous ceux qui n'étaient pas de son avis; il publia de nouvelles éditions de la ***Bible***, de l'***Imitation de Jésus-Christ***, de l'***Histoire véritable de Marie Alacoque***, etc. Ces publications, qu'il fit faire par un commis à 1200 fr., augmentèrent tout à-la-fois et sa fortune et sa réputation. Enfin, il poussa de toute son influence, au nom du ciel, à l'adoption de ces fameuses ordonnances de juillet qui devaient « clore si hermétiquement l'abîme des révolutions. »

La révolution qu'elles firent éclater si soudainement bouleversa d'abord toutes ses idées. Il hésita entre ces trois partis: — Ou émigrer, dans l'espérance de revenir en triomphateur; — Ou se remettre à polluer des calices, et prêter un coup de main à ceux qui démolissaient Saint-Germain-l'Auxerrois; — Ou bien fonder, comme tant d'autres, une nouvelle religion dont il se

proclamerait le pape, avec une boutique où l'on vendrait la messe en français, en auvergnat, en limousin, en n'importe quel patois. Mais il était trop habile pour ne pas pressentir bientôt que cette seconde révolution ne ressemblerait à la première que par le drapeau. Il s'arrêta donc à un parti bien plus sage, qui consistait à persister dans la voie orthodoxe où il était rentré d'une façon si avantageuse, et où, n'ayant rien à redouter pour sa personne ni pour ses biens, il pourrait néanmoins se donner, par contenance, quelques airs de martyr. L'air martyr est l'un des plus intéressans que l'on puisse affecter en société, surtout lorsqu'il n'y à pas le moindre péril.

Ainsi fit-il. Sa femme étant morte fort à propos, avec une étrange complaisance, il assiégea le sacerdoce, et y fit irruption avec fracas. La chaire, durant quelques années, n'eut pas de plus aimable orateur. On était mal prêché, si l'on n'était prêché par lui. Son succès s'éleva jusqu'à soixante-et-quinze centimes par chaise.—Le grand âge a mis depuis peu son éloquence à la réforme; mais le charme avait opéré. Les dévotes, qui raffolaient de sa manière, le poussent de toutes leurs forces à l'épiscopat. Il l'obtiendra. Sa mître pourra lui servir, cette fois, à un plus pieux usage.

Quant à Laurent, cet admiratif serviteur ne doute pas de voir canoniser son maître aussitôt après sa mort, les réglemens empêchant que cette éclatante justice lui soit rendue de son vivant.

En attendant, le saint homme jouit en paix des biens dont le ciel a comblé sa vieillesse. C'est aujourd'hui l'anniversaire de sa fête: c'est la Saint-Honoré. Toute sa postérité se pressera dans un instant autour de lui, ou, pour mieux dire, autour de sa succession. Mollement étendu dans un long fauteuil à oreillettes, les jambes posées sur un doux coussinet, devant un bon feu qui pétille, il caresse de la main, à l'exemple du cardinal de Richelieu, plusieurs jeunes angoras qui se livrent sur ses genoux à leurs gracieux ébats; et il contemple du coin de l'œil un enfant de deux ans à peine, le dernier de la race, qui ruse déjà avec sa nourrice, et qui, après avoir épuisé vainement toutes ses petites astuces pour obtenir une friandise, imagine de jeter les hauts cris comme s'il éprouvait quelque vive souffrance, dans l'espoir de conquérir par la pitié ce qu'on refuse à la mignardise. Ce trait de précoce rouerie fait sourire Tartuffe, et le rassure agréablement sur l'avenir de la famille.

Cependant le bruit lointain des visiteurs commence à se faire entendre. Laurent se place comme d'habitude à la porte du salon, et proclame successivement les noms, titres et qualités de chaque parent qui se présente. Voici les principales notabilités.

II.

M. LE BARON VICTOR TARTUFFE,

LIEUTENANT-GÉNÉRAL,

et grand officier de l'ordre royal de la légion-d'honneur.

Ce héros a passé toute sa vie à jouer le dévoûment pour les gouvernemens existans, et la haine pour les gouvernemens déchus, comme si, avant de déchoir, chacun de ces gouvernemens n'avait pas existé.

Il n'est pas une de nos commotions politiques depuis cinquante années, qui ne lui ait valu quelque bonne aubaine en croix, titres, grades, dotations diverses.

Le Directoire l'avait fait lieutenant, en crainte du 18 brumaire; le 18 brumaire le nomma capitaine en vue du Consulat; le Consulat le fit major en prévision de l'Empire.

Mais l'un de ses meilleurs tours, sans contredit, ce fut de « se précipiter aux pieds du trône », à la première nouvelle du retour de l'île d'Elbe, et d'offrir solennellement à Louis XVIII, sa fortune, son bras, sa vie, et l'épée de colonel, qu'il devait à la bonté de Napoléon, avec promesse de ramener l'usurpateur aux Tuileries, pieds et poings liés, dans une cage de fer, comme une simple bête féroce. Louis XVIII accepta le bras, l'arma d'une épée de maréchal-de-camp,

et envoya le héros à la chasse de Napoléon, conformément *à son vœu le plus cher*.

La première parole du nouveau maréchal-de-camp, lorsqu'il eut rejoint l'usurpateur, fut de lui offrir pareillement ses troupes, sa fortune, sa vie, son bras, son épée, avec promesse de lui présenter Louis XVIII, pieds et poings liés, comme une simple bête féroce, dans cette même cage de fer. Napoléon accepta les troupes, et récompensa le héros d'un brevet de général divisionnaire.

Le même tour fut joué par cet escamoteur d'épaulettes, pendant la révolution de juillet. En même temps qu'il offrait à Charles X d'écraser à coups de canon la nation insurgée, il offrait au gouvernement provisoire d'expulser de Saint-Cloud la royauté parjure.

L'insurrection triomphante confirma naturellement le titre de lieutenant-général dont la royauté fugitive venait de gratifier un si beau dévoûment.

Tout ce qu'il y eut d'écrasé en cette circonstance, ce fut le droit sacré des braves et loyaux militaires qui attendaient l'avancement promis à leurs services, et qui peut-être l'attendent encore.

Je plains sincèrement le gouvernement actuel, s'il est écrit là-haut que ce héros doit mourir maréchal de France.

Du reste, lorsqu'il mourra, quelle que soit sa qualité, un convoi magnifique lui sera fait aux

frais de l'État; l'armée et la garde nationale prendront les armes; la population affluera sur le passage du corbillard; la cour enverra ses voitures à la suite; d'éloquens discours seront prononcés sur sa tombe, et les journaux ne manqueront pas de dire : « Encore une des gloires de la « patrie qui s'éteint! — Encore une tombe qui se « referme, sur un de ces vaillans guerriers qui « semblèrent surgir tout armés du sol au premier « cri d'alarme de la France révolutionnaire! — « Encore un des nobles compagnons d'armes du « plus grand général des temps modernes, qui « s'en va rejoindre l'homme dont la mémoire ne « périra pas, dont le temps grandit chaque jour « l'immense renommée, dont le nom maintenant « est populaire, jusque dans les déserts de l'A- « frique! — On ne sait véritablement quand s'ar- « rêtera la faux du Trépas! — Parti comme simple « volontaire en 1789, le guerrier que nous pleu- « rons en ce moment, s'éleva par son seul mé- « rite, et gagna tous ses grades à la pointe de l'é- « pée, et au prix de son sang. — On n'a pas ou- « blié sa belle conduite à, etc. — Napoléon avait « pour lui une profonde estime, et c'est de lui « qu'il disait un jour à son fidèle Bertrand, etc. « — L'armée sentira vivement cette perte qui, etc. « — La nation s'associera à une douleur que, etc. « — Une souscription nationale est ouverte en « nos bureaux pour venir aux secours de sa veuve « inconsolable, et assurer une dot à ses cinq « enfans qui ne jouissent plus que d'un modi-

« que revenu de cent soixante mille francs. — « Une partie des fonds sera consacrée à élever à « sa mémoire un monument digne de, etc. — Du « reste, en présence de si funestes événemens, on « ne conçoit pas l'impéritie du gouvernement « qui, etc. »

Et voilà comme on écrit l'histoire.

III.

M. NESTOR TARTUFFE,

MAGISTRAT,

et chevalier de l'ordre royal de la légion-d'honneur.

A en juger par la réputation dont il jouit dans la salle des Pas-Perdus, c'est pour celui-là que M. de Pixérécourt semble avoir inventé la qualification devenue proverbiale de *magistrat irréprochable*.

M. Nestor Tartuffe passe au palais pour un modèle de moralité, dans la plus multiple signification du mot. Les avocats se rangent avec respect sur son passage. Les plaideurs le supplient du regard, comme la parfaite image de la divinité sur terre. Les criminels frémissent à son nom seul, au fond de leur cachot.

Quelle attitude majestueuse sous la robe fourrée d'hermine! Quel air imposant et noble sous le bonnet octogone! Quelle sublime austérité de langage, et comme on doit être bien

absous, quand on est absous par un tel juge!

Malheureusement on ne l'est jamais. M. Nestor Tartuffe s'est fait un système de la condamnation. Absoudre, même justement, c'est montrer peu d'horreur pour le mal: c'est y participer par l'indulgence. Condamner, même injustement, c'est encore rendre hommage au bien: c'est s'y associer par la sévérité. Ce système invariable lui a valu sa renommée et sa rapide élévation. Gardez-vous donc d'être accusé devant lui, fût-ce d'avoir mis en passant les Tuileries dans votre poche: il lui reste à gagner la Cour de cassation, et vous feriez immanquablement les frais de sa robe rouge.

Au surplus, ce fanatisme de moralité n'est pas chez lui à l'état permanent. C'est de la moralité périodique. M. Nestor Tartuffe est moral par accès, comme on est épileptique.

Il est moral trois fois la semaine seulement, pendant dix mois de l'année, déduction faite encore des féries de Pâques et de Noël, depuis la place du palais jusqu'à son siége, et de dix heures du matin à trois heures de l'après-midi.

Une fois l'heure passée, il y a métamorphose: l'âme du juge passe dans le corps d'un fashionable. La robe noire et le bonnet font place à l'habit-Grégoire, au pantalon collant, au fin castor, au jabot, aux blanches manchettes. Cette main, dont l'index était si menaçant pour l'inculpé, se couvre d'un gant jaune, et s'arme d'une canne à pomme d'or. Cet air renfrogné dispa-

raît sous un air charmant. L'ex-magistrat va promener son élégance au cercle, au club, au bois, au bal, aux foyers de théâtre.

Sa voix, qui tonnait le matin de si vertueuses indignations contre la perversité des mœurs, sa voix roucoule, le soir, de lestes fadeurs aux danseuses de l'Opéra.

Il vient de condamner un pauvre diable qui était censé avoir volé un pain de quatre livres pour nourrir sa famille : il dîne magnifiquement chez un tripoteur d'affaires qui a volé cent mille francs à la Bourse du jour.

Il a condamné à la détention, aux galères, à la mort, un innocent peut-être : et il danse le soir, et il débite mille sornettes aux belles dames qui l'entourent, et il les réjouit infiniment par le burlesque récit des naïvetés de l'accusé, et il promet, avec une grâce charmante, de leur faire savoir le jour précis de l'exécution. C'est un homme délirant.

Il a condamné à la détention un malheureux qui tenait clandestinement une petite loterie de macarons : et il gagne le même soir dix mille francs à la bouillotte, en faisant peut-être sauter la carte.

Il a frappé, au nom de la morale outragée, deux sincères amans, un jeune garçon et une jeune fille, d'une condamnation flétrissante, et de paroles plus flétrissantes encore : et lui, le magistrat irréprochable, il entretient une figurante du Cirque, et vit en outre, depuis dix ans,

en état flagrant d'adultère, avec la femme qu'il a volée à son meilleur ami.

On ne finirait pas à citer toutes les vertus de cette *gloire de la magistrature*, comme l'appellent les badauds; de cet *émule des Malesherbes*, de ce *digne successeur des Lamoignon et des Daguesseau.*

Un jour à venir, sans doute, son nom sera promu aussi à l'honneur d'être une figure de rhétorique pour l'éloge de ses successeurs.

IV.

M. BABYLAS-PANTALÉON TARTUFFE,

AVOCAT,

et chevalier de l'ordre royal de la légion-d'honneur.

Encore une des « lumières du Barreau » qui, heureusement, peut en citer à son honneur d'une toute autre espèce.

Celui-là ne juge pas : il plaide. Il plaide le pour ou le contre avec la même éloquence. Il plaidera indifféremment pour vous ou pour votre adversaire. Ce n'est point de son côté une affaire de conviction, c'est du vôtre une question de cheval. Il s'agit simplement d'arriver le premier à sa porte. Ayez donc, non pas la meilleure cause, mais le meilleur cabriolet. Vous l'aurez emporté par la vitesse, sinon par le bon

droit. Votre adversaire avait raison, mais il n'avait qu'une rosse.

La chronique secrète du palais pourrait citer néanmoins des circonstances où il mit ses lumières au service des deux adversaires en même temps. A l'un la consultation écrite, à l'autre le plaidoyer parlé; à celui-ci l'éloquence, à celui-là la science. Il fut également sublime dans les deux besognes. C'est ce qu'il appelle de la haute impartialité.

Ses paroles d'ailleurs sont peu encourageantes. Votre cause est toujours détestable avant l'audience. Il tire un double avantage de cette dépréciation systématique :

D'une part, c'est de perdre, quand il perd, avec tous les honneurs de la victoire. — « Je vous l'avais bien dit! » s'écrie-t-il. « A l'impossible nul n'est tenu! » — « Il me l'avait bien dit! » répétez-vous tristement. « Quel esprit sagace! Quel homme consciencieux! »

Et d'autre part, c'est de gagner, quand il gagne, avec tout le charme de la surprise. — « Ma foi! » dit-il, « je n'y comptais guère! Vous l'échappez belle! Voilà un procès qui m'a donné bien du mal! » — « Quel homme habile! » vous écriez-vous, avec l'admiration de tout plaideur qui triomphe. « Que de reconnaissance ne lui dois-je point! »

Et vous payez, dans les deux cas, avec la magnificence que mérite toute difficulté vaincue.

C'est justice. Il était tiède, à voix basse, mais, en revanche, comme il s'échauffe à haute voix, quand son tour est venu! Cet homme-là mettrait le poing au feu, en preuve de la bonté de votre cause; cet homme-là se battrait volontiers en champ-clos, pour vous sauver trente sous, si le jugement de Dieu était encore de mode au palais. Vous le remerciez lorsqu'il se rasseoit, et qu'il s'essuie le front d'un air épuisé d'éloquence, comme eût fait Démosthène après avoir sauvé Athènes. « Que de grâce n'ai-je point à vous rendre! » lui dites-vous dans l'effusion de votre gratitude. « Il paraît que vous avez changé d'opinion sur la cause : vous la trouvez excellente en ce moment. Merci! » — « Du tout! » vous répond-il; « elle me semble plus que jamais détestable, et certes, je ne m'en fusse point chargé sans le vif intérêt que je vous porte. »

Cette chaleur de conviction à la minute l'entraîne parfois en d'étranges bévues. On raconte qu'un jour, s'étant trompé de cause pour avoir conseillé préalablement les deux parties, il pérora magnifiquement, durant une heure, contre son propre client. Le malheureux client était assis derrière l'orateur, dans un état de malaise qui n'a guère de similitude qu'avec la position d'un homme que son dentiste opère d'une bonne incisive au lieu de la molaire qui le fait souffrir. Enfin, après une heure de cette horrible torture, il osa tirer Cicéron par la manche de sa robe : — « Mais au nom de Dieu, » lui dit-

il, « vous vous trompez ! C'est moi qui suis ce demandeur que vous traitez si mal. Prenez donc garde ! »

Un éclair de mémoire illumina soudain l'esprit de l'avocat. — « C'est juste, » répondit-il, s'interrompant tout court, au moment même où il s'apitoyait, les larmes à l'œil, sur le malheureux sort de la femme et des cinq enfans du défendeur qu'il accusait son propre client de vouloir réduire à la mendicité. « Rassurez-vous : il n'y a pas de mal. Vous allez voir ! » Et changeant aussitôt de ton et de physionomie : — « Voilà, » s'écria-t-il, avec un immense éclat de rire, un de ces rires que les poètes prêtent à Satan ; « voilà, messieurs, ce que la partie adverse ose objecter à mon malheureux client ! voilà les horribles sentimens qu'elle a l'impudence d'attribuer à cet homme honorable ! Amère dérision ! Mais, messieurs, j'ai trop de confiance en votre haute sagesse pour redouter, etc. » Et l'orateur passa une nouvelle heure à se réfuter lui-même d'une manière victorieuse, répandant sur la malheureuse famille de celui-ci les larmes qu'il avait commencées sur la malheureuse famille de celui-là.

L'avocat de la partie adverse ne sut véritablement que répondre, car son antagoniste avait détruit d'avance, en les faisant valoir, toutes les objections imaginables. Le succès de ce dernier fut immense. L'auditoire passa successivement du rire aux larmes et des larmes au rire. On admira l'habileté avec laquelle l'orateur avait

divisé son plaidoyer en deux parties, l'une Contre, l'autre Pour, afin de fermer à son confrère le *terrain de la réplique*. On compara cette belle tactique à celle d'un général d'armée qui, au moment de la bataille, commencerait par enlever aux ennemis leurs armes et munitions, et ne tomberait sur eux qu'après les avoir réduits à l'impuissance de se défendre. Vous trouverez dans les *Modèles de la littérature française*, par M. Noël, la magnifique péripétie de ce discours. Les juges eux-mêmes furent à-peu-près attentifs tout le temps qu'il dura ; aucun d'eux ne dormit, ne se tailla les ongles, ne crayonna sur son pupître la charge des plaideurs, ne lut son journal, ne fit la moindre cocote en papier : c'est, sans contredit, le plus beau triomphe que puisse obtenir l'éloquence judiciaire.

Il est vrai de dire que jamais avocat ne sut mieux commander l'attention à des magistrats blasés, soit en enflant la voix au diapason d'un tuyau d'orgue, pour dissiper un commencement de somnolence; soit en faisant claquer soudain un de ces mots glapissans qui exercent, sur l'esprit fatigué du juge, la même stimulation qu'un bon coup de fouet sur la croupe d'un cheval éreinté.

Pendant cette mémorable plaidoirie, son client le tira une seconde fois par le pan de sa robe, mais dans un but de modération. L'orateur se laissait emporter contre ses adversaires, client et défenseur, à des accusations d'absurdité, de mauvaise foi, d'improbité, d'infamie, qui suffi-

raient ailleurs pour faire s'entr'égorger quinze cent mille hommes. C'est là surtout ce qui distingue l'éloquence locale. Il se livrait aussi, dans la vie privée du défendeur, à des fouilles insolentes, injurieuses, calomniatrices. C'est là encore, à ce qu'il paraît, l'un des priviléges de l'état. Enfin, les deux avocats fronçaient le sourcil, frémissaient, trépignaient, jaunissaient, bleuissaient, verdissaient, s'insultaient de la voix, se menaçaient du geste, se dévoraient des yeux, tout prêts en apparence à s'élancer l'un contre l'autre, comme deux boule-dogues que leurs maîtres retiennent encore pour les mieux agacer au combat.

Pure comédie! hypocrisie de colère! hypocrisie de conviction!

Le novice client ignorait ces jongleries de palais. Il craignit quelque malheur à la sortie de l'audience, et pria son défenseur de le défendre un peu moins. Mais il dut être parfaitement rassuré, lorsqu'à l'issue du procès il vit les deux Cujas s'aborder familièrement, s'adresser de mutuelles félicitations, se donner d'amicales poignées de main, et se diriger bras-dessus bras-dessous vers la buvette.

M. Babylas-Pantaléon Tartuffe gagne cent mille francs par an, à feindre ainsi les passions de ses pratiques. Il y a d'excellens comédiens de théâtre qui ne gagnent pas le demi-quart à semblable métier. Quand sa fortune aura atteint le niveau qu'il ambitionne, il vendra son

cabinet, se mettra sur les rangs pour la députation, sera élu, et prendra ses invalides dans la *magistrature debout.* Car la magistrature sert de refuge aux vieux talens qui finissent, comme aux jeunes incapacités qui commencent. Son hypocrisie de conviction subira la métamorphose de rigueur. Il s'échauffera dorénavant, il frémira, trépignera, jaunira, bleuira, verdira, au nom de la *Société* qu'un échange de coups de poing, à la sortie d'un cabaret, aura *éplorée, couverte de deuil,* et qu'un vol de lapins, ou un geste peu respectueux pour les gendarmes, aura *ébranlée jusqu'en ses fondemens les plus reculés.*

Avocat particulier, il défendait tout le monde; avocat-général, il accusera de même. Il voyait tout en blanc, il verra tout en noir. Le plus exécrable bandit était un parfait honnête homme dans sa bouche; l'homme le plus honnête ne sera désormais qu'un exécrable bandit. Règle générale : tout accusé sera nécessairement coupable, et l'innocent plus que tout autre, car l'innocent sera coupable de l'être.

Le buste en marbre de M. Babylas-Pantaléon Tartuffe sera placé quelque jour dans l'une des niches de la salle des Pas-Perdus. On sait que la postérité est toujours juste envers les grands caractères.

La postérité est le plus tribunal de tous les tribunaux.

V.

MADAME LA COMTESSE SUZANNE, NÉE TARTUFFE,

FILLE, ÉPOUSE ET MAITRESSE

d'une foule de chevaliers de l'ordre royal de la légion-d'honneur.

Madame la comtesse Suzanne est peut-être de toutes les femmes, celle qui sait feindre le mieux l'amour qu'elle sent le moins.

Elle possède merveilleusement tous les secrets de la coquetterie, tous les semblans de la passion, toutes les apparences de la froideur, toutes les ruses de la brouille et du raccommodement. Elle n'a pas son égale dans l'art de rougir, de frissonner, de pâlir à volonté; de passer, selon le calcul du moment, de la plus folle gaîté à la plus langoureuse mélancolie; de rire, de pleurer, de se dépiter, de pousser le désespoir jusqu'au suicide, exclusivement; d'écouter, avec distraction, avec indifférence, l'homme dont elle a provoqué avec acharnement la déclaration; d'écouter avec joie, avec délire, l'homme qu'elle abomine; de regarder particulièrement dix hommes à-la-fois, sans en regarder précisément aucun, au moyen de ce regard circulaire qui promène ses chaudes clartés sur la foule, mais ne les arrête nulle part; de darder, au contraire, jusqu'au fond de vastes salons, un de ces coups-d'œil magnétiques qui tombent

juste, sans hésitation, sans détour, sur la victime qu'elle cherche, comme la flèche du sauvage au flanc qu'elle a visé; enfin, de lancer dans une conversation générale, en présence de vingt personnes, au moyen d'inflexions de voix mystérieuses, un de ces mots charmans, de reproche ou d'encouragement, qui ne sont compris que d'une seule : étincelle brûlante qui cause une explosion subite dans l'âme qu'elle a touchée.

En un mot, elle n'a pas son égale dans toutes ces agaçantes mignardises de l'œil, de la voix, de la parole, du mouvement, du geste, de l'attitude, de la pose du bras, de l'avancement du pied, de la toilette, de l'impénétrable, du transparent, du révélé, de l'indiqué, du supposé, de l'oublié, de l'abandon, de la réserve, de la pudeur, de la volupté, de la joie ou de la tristesse, des larmes ou du rire, mais de la grâce toujours, dont toutes les femmes possèdent l'art plus ou moins, et dont pourtant, chose étrange! elles sont les dernières à remarquer l'usage chez les autres femmes, alors même, ou plutôt par cela même qu'elles les pratiquent davantage pour leur propre compte.

La femme est, sans contredit, la plus difficile à bien connaître de toutes les créatures; mais celle, entre toutes, qui la connaît le moins bien, c'est encore la femme elle-même.

Grâce aux charmans petits manéges de son hypocrite tendresse, madame la comtesse Suzanne a toujours autour d'elle six hommes, pour le

moins, qu'elle trompe admirablement à-la-fois : l'amant qui ne l'est plus, celui qui va cesser de l'être, celui qui l'est encore, celui qui le sera bientôt, celui qui le sera tôt ou tard, celui qui ne le sera jamais; sans compter son mari qui ne l'a jamais été.

Les maris comptent rarement, en pareille arithmétique, autrement que pour des zéros : sans valeur par eux-mêmes, mais augmentant de beaucoup, par leur présence, la valeur des autres chiffres qu'ils accompagnent.

VI.

M. AMABLE TARTUFFE,

L'AMI ET LE VALET DE TOUT LE MONDE, PARASITE, EMPRUNTEUR, EXPLOITEUR,

et chevalier de l'ordre royal de la légion-d'honneur.

Il n'est personne qui n'ait été, qui ne soit, ou qui ne puisse être l'ami de M. Amable, au moins un jour durant : le jour où l'on court risque de lui être de quelque utilité.

Ce jour-là, M. Amable se cramponne à votre personne, vous suit comme votre chien, vous escorte comme votre ombre, vous sert comme votre groom, est jaloux de vous comme votre maîtresse.

Vos goûts, vos préjugés, vos préférences, vos antipathies, vos ridicules, vos vices même deviennent aussitôt les siens. C'est au moral votre parfait Sosie.

Vos amis seuls lui sont odieux. Il leur fait bonne mine, mais les dénigre souterrainement dans votre esprit. Il appelle cela *démolir quelqu'un.*

Pour vous abandonner le moins possible à leur influence, il envahit votre domicile dès le matin, et ne l'évacue que fort avant dans la nuit. En cas d'alerte, il se fera même improviser un lit chez vous, sur la table, sur le parquet, sur quatre chaises, afin de vous voir sans cesse, de vous entendre, de vous épier, de vous couver, de vous accaparer, de vous monopoliser.

Toute personne, homme ou femme, qui lui semble avoir place dans votre admiration, votre estime, votre attachement, cette personne lui est affreusement suspecte, et rien ne lui coûtera pour la perdre : ni dérisions, ni fables, ni calomnies.

Craint-il pour vous quelque rencontre qui lui soit funeste, dans les salons, les cafés, les restaurans, les spectacles et les promenades que vous fréquentez d'habitude : il emploiera mille supercheries pour vous entraîner autre part : il vous persuadera qu'on dîne bien mieux aux barrières qu'au rocher de Cancale; que le moka d'un café borgne est supérieur à celui du Café de Paris; que le Père-Lachaise est un lieu charmant; qu'on jouit de la meilleure société au concert Musard, et que le théâtre Saqui est le plus merveilleux de tous les spectacles.

Vous sait-il en tête-à-tête avec n'importe qui : il accourt et se met en tiers.

Vous voit-il dans la rue donner le bras gauche à n'importe qui : il accourt et vous saisit le bras droit.

Vous aperçoit-il dans l'embrasure d'une fenêtre, causant plaisir, affaire, politique, littérature, choses banales ou secrets de famille, avec n'importe qui : il accourt et se rue indiscrètement au milieu de l'entretien.

Convoite-t-il quelque poste qui dépend de vous seul : il entoure le titulaire de piéges, soigneusement recouverts d'une ramée de belles protestations, où ce dernier puisse mettre le pied sans défiance; il l'excite adroitement à négliger ses fonctions ou à réclamer un plus fort salaire, pour avoir un argument positif contre lui, et vous souffler du doute sur sa capacité, son zèle, son désintéressement; il intrigue de cent façons pour le mettre en faute, ou le réduire à l'impossibilité de remplir son devoir; et alors, il s'offre à l'aider, à le suppléer, à le remplacer momentanément, « par amitié pour vous, » dit-il, « par bienveillance pour lui, » mais en réalité pour vous accoutumer, vous et les autres, à la pensée de cette substitution. Et bref, quand le fourbe a complétement creusé le terrain sous la place de la dupe, un beau matin, à la moindre secousse, la place s'écroule, la dupe s'abîme, et le fourbe s'établit triomphant sur les décombres. Les badauds appellent cela du savoir-faire.

Du reste, M. Amable Tartuffe proclame, à tout propos, son dévoûment pour vous; il se pose votre

défenseur contre une foule de gens qui ne songent pas le moins du monde à vous attaquer, et vous raconte chaque jour quelque scène fantastique où il a pris parti en votre faveur, la veille, au risque d'être assommé séance tenante, ou d'avoir à vous venger ensuite les armes à la main.

A chaque instant il vous appréhende par la taille, vous frappe sur l'épaule, vous serre la main, comme si l'amitié qui l'étouffe avait besoin de se soulager par de telles évaporations.

Il vous jure sans cesse qu'il n'a jamais éprouvé affection pareille; vous narre comme quoi il s'attacha à vous, dès le premier moment qu'il vous vit; vous raconte son caractère, même à jeun, comme font volontiers les gens pris de vin; vous assure qu'il y avait de la prédestination dans le sentiment qui l'anime, et que ce sentiment durera jusqu'au tombeau.

Enfin, il n'est sorte de bassesses, de flatteries, d'ignobles fonctions qui lui répugnent pour vous plaire. Il se fera votre histrion, votre Triboulet; il brossera votre habit, cirera vos bottes, chauffera vos tisanes, fera vos commissions, ramassera votre mouchoir, préparera votre chapeau, disposera vos gants, vous tendra votre canne, et portera votre parapluie; il enseignera à votre cuisinière une foule d'excellentes recettes, et ne dédaignera pas de revêtir le tablier blanc, de se rôtir aux fourneaux, et de manier pour vous le couteau de l'éplucheuse; il grondera de leur négligence les garçons de restau-

rant, se plaindra de la qualité du café, se disputera avec votre cocher de fiacre, pour vous épargner la peine de ces récriminations; il vous placera commodément, à l'abri, sous une porte-cochère, en cas d'averse subite, et fera un quart de lieue dans la boue pour vous aller quérir une voiture; il s'extasiera dans le monde sur les sottises qui vous échapperont, rira de vos insignifiances, vantera votre esprit, exaltera votre savoir; il vous dira que vous êtes bel homme, vous trouvera une ressemblance de profil avec Napoléon, prétendra que la femme qui passe vous a lancé un coup-d'œil agaçant, célébrera vos bonnes fortunes, et tâchera de vous en faciliter de nouvelles; il se fera perdre au jeu; il pleurera, si vous lui paraissez plus froid qu'à l'ordinaire; il succombera toujours dans vos luttes gymnastiques, se laissera battre si cela vous convient, et même, pour flatter en vous le sentiment de votre force physique, pour peu que vous ayez ce travers, il ira jusqu'à tousser pendant quinze jours, à feindre des douleurs de poitrine et à cracher le sang, si d'aventure, en badinant, vous l'avez frappé d'une légère chiquenaude.

Or, vienne l'épreuve que demandait au ciel son impérissable amitié; vienne seulement le jour où il pourra se passer de vos bons offices : vous verrez comme sa main jettera là l'orange, après en avoir exprimé tout le jus; vous verrez comme son obséquiosité se changera peu-à-peu en indifférence, en haine peut-être;

vous verrez comme ses visites deviendront de plus en plus rares, comme elles cesseront tout-à-fait, et comme enfin Nisus se sera inventé un autre Euryale.

VII.

M. JEAN-RUSTIQUE TARTUFFE,

FONCTIONNAIRE PUBLIC EN TOUS GENRES, AGRICULTEUR-MODÈLE, INVENTEUR D'UNE NOUVELLE ESPÈCE DE BETTERAVE.

et officier de l'ordre royal de la légion-d'honneur.

M. Jean-Rustique Tartuffe a trouvé le moyen de faire de l'hypocrisie avec ce qu'il y a de moins hypocrite au monde : le sans-façon, la brutalité, la misanthropie. Négligé dans sa mise, affectant des manières rudes, des goûts agrestes, des habitudes triviales; vantant à chaque mot sa sincérité, son indépendance, sa simplicité de mœurs; déclamant sans cesse contre le luxe de l'époque; s'excusant de ses gaucheries volontaires de parole, de geste, d'attitude et de procédés, sur son humeur sauvage, sur son peu de souci des convenances du monde, sur ses fréquentations campagnardes; il joue à la ville, à la cour, à la Chambre, partout, le rôle de paysan du Danube. Mais ne vous y fiez pas : cette enveloppe grossière recouvre un menteur, un sybarite, un flatteur fieffé : c'est Narcisse dans la peau de Burrhus.

De temps en temps, pour se remettre en évi-

dence, durant les longs loisirs que lui laissent les affaires publiques, il se plaît, lui le parvenu, l'ambitieux, l'homme de souche prolétaire, a lancer quelque lourd factum contre les prolétaires, les ambitieux, les hommes à parvenir; il adresse à *ses paysans*, lui le *monsieur*, le *viveur*, le *citadin*, quelque discours agricole contre les *citadins*, les *viveurs*, les *messieurs;* il déclame contre la civilisation, au fond de son château où la civilisation a réuni à profusion toutes ses chatteries; ou bien, nonobstant sa qualité d'homme en place, il expédie, au journal du crû, des articles patoisés contre les journalistes et les amateurs de places.

Se présente-t-il, dans le cours des événemens politiques, quelque rebutante besogne à laquelle manquent les candidats, malgré l'appât d'un énorme salaire : M. Jean-Rustique Tartuffe s'en charge sans façon, par dévoûment pour son pays.

Dans le monde où il se pose en hérisson, il dira volontiers à une femme qu'elle est vieille, à un enfant qu'il est mal élevé, à un homme qu'il est louche ou bossu, pourvu que cet homme, cet enfant, cette femme ne touche à qui que ce soit ayant le moindre rapport, ne fût-ce que par les valets-de-chambre, avec n'importe quel personnage favorablement placé pour le servir ou le desservir. Dans le cas contraire, il flatte à brûle-pourpoint avec une impudence sans égale, espérant d'autant plus de ses flagorneries,

qu'il leur donne la forme de grosses brutalités. — « Vous êtes jolie : je ne prends pas de détours pour vous le dire, moi; je ne vais jamais à mon but par quatre chemins : j'y vais toujours par le plus court; vous êtes très jolie; vous êtes pleine de grâces; mais vous êtes trop jeune, vous avez le teint trop rose; votre taille est trop fine : elle ressemble à celle d'une guêpe; je n'aime pas les tailles de guêpe; je n'aime pas les femmes si jeunes, si roses et si gracieuses : c'est dangereux. Chacun son goût. » — « Voilà un enfant qui est rempli de moyens; mais il en sait trop long pour son âge; je le dis hautement parce que je le pense : tant pis pour ses parens si cela les blesse! On n'a pas le sens commun de charger de tant de belles choses la tête des enfans, et de leur donner cent fois plus de talens que n'en ont les grandes personnes. C'est le monde renversé! Chacun son système. » — « Ma foi! monsieur, pour un homme de cœur, de talent et d'esprit comme vous, vous professez là des admirations bien singulières! C'est le cas de dire que les idolâtres valent mieux que l'idole. A votre aise! Chacun son opinion! Voilà la mienne : je ne vous la cache point. Depuis quarante ans que je me connais, je n'ai jamais caché ma façon de penser. Cela m'a attiré bien des ennemis, mais qu'importe! la franchise avant tout! »

Sa conduite à la cour offre le même caractère, mais à l'état superlatif : c'est de la grossiè-

reté, alambiquée jusqu'à la fadeur. Il étale là un dévoûment bourru, un respect maussade, une affection maugréante. Il y blâme tout, hommes et choses, y compris le maître, avec une obséquieuse rudesse. Sa lourde adulation rappelle la gentillesse de l'ours qui veut faire le beau.

— « Vous êtes trop bon, Sire, trop magnanime, trop généreux! Vous avez trop de vertu, trop de clémence, trop de génie! Le peuple est ingrat, et méconnaît tant de hautes qualités! Ayez plus de fermeté, Sire! Menez-moi tous ces gens-là tambour battant! Soyez plus roi, en trois mots! Ah! vrai Dieu! j'aurais bientôt raison, si j'étais à votre place, de tous ces braillards de l'opposition! Du reste, puisque Votre Majesté daigne me demander mon avis sur la question particulière qui l'occupe en ce moment, je me permettrai de lui dire, avec toute l'indépendance dont je m'honore, qu'Elle a parfaitement raison, et que je pense sur ce point exactement comme Elle. J'ai peut-être tort de m'exprimer ainsi; mais Votre Majesté excusera ma franchise. Je connais mal le langage des cours; je ne sais point farder mes paroles; je ne suis qu'un paysan, Sire; mais un paysan prêt à verser pour vous jusqu'à la dernière goutte de son sang! Je n'en démordrai donc pas : Oui, Sire, vous avez complétement raison; et si la témérité avec laquelle j'ose vous parler en ce jour, a le malheur de déplaire à Votre Majesté, hé! bien, Sire, prenez ma tête! »

Ainsi doit parler au Château M. Jean-Rustique

Tartuffe. Si les termes sont changés, c'est là du moins le sens. M. Jean-Rustique Tartuffe est un de ces faux Cincinnatus que, dans son intérêt bien entendu, comme dans celui des foins et des pommes-de-terre, le Pouvoir ferait sagement de ne point enlever à la queue de leur charrue.

VIII.

M. BENOIT TARTUFFE,

RENTIER,

et chevalier de l'ordre royal de la légion-d'honneur.

M. Benoît Tartuffe est l'exacte contre-partie du précédent. C'est un hypocrite de politesse, d'admiration, de vénération, d'enthousiasme.

Tout est bon, tout est beau, tout est sublime, tout est parfait de ce qui vous touche, pourvu que vous soyez présent.

Tout est mauvais, tout est hideux, tout est bas, tout est détestable de ce qui vous concerne, pourvu que vous soyez loin.

— « Mon Dieu! belle dame, le joli petit monsieur! » (il s'agit d'un enfant à la mamelle) « Quels sont donc les parens fortunés à qui ce chérubin appartient?... A vous?.... Ah! j'aurais dû m'en douter..... Un million de pardons, belle dame!... C'est tout le portrait de sa mère!.... Il n'y avait que Vénus qui pût avoir l'Amour pour fils. » — « Mon Dieu! monsieur, le beau

cheval! le magnifique angora! la ravissante perruche! le superbe chien!... Non, non, je vous prie, ne le grondez pas... : il n'a pas les pattes sales...; il n'y a pas de mal : j'adore les chiens de cette espèce!... — Mon Dieu, le charmant séjour!... la belle pendule!... les beaux vases!... le beau meuble!... les belles tentures!... les beaux ornemens!... les belles pincettes!... C'est vous sans doute qui avez décoré ce bijou d'appartement?... Il n'y a que vous, en vérité, pour avoir ce goût ingénieux et délicat! Mais c'est une qualité de famille. Monsieur votre père était en ce genre un digne modèle à suivre. — A propos! Que je vous fasse donc mon sincère compliment pour votre beau discours.... votre beau roman.... votre beau drame.... votre beau vaudeville.... votre beau mélodrame..... votre bel article... votre belle chanson.... votre beau tableau.... votre beau dessin... votre bel opéra... votre belle romance! C'est délicieux!... C'est admirable!... Mais j'y pense.... je vous dérange sans doute?... je sais combien votre temps est précieux!... je me reprocherais d'en dérober la moindre parcelle!.... Ce serait un vol que la postérité ne me pardonnerait point!..... Veuillez agréer mes très humbles salutations..... Ne m'oubliez pas, je vous prie, auprès de Madame et de vos charmans enfans..... Rappelez-moi au souvenir de madame votre tante :.... une femme charmante aussi!..... Mais restez donc, je vous en supplie!..... pas un pas de plus!.... vous

me feriez de la peine!.... Je vous renouvelle, monsieur, mes très humbles salutations pour vous et les vôtres. »

Voilà ce que M. Benoît Tartuffe vous dira en face; mais ayez le dos tourné: — « Dieu! quelle atroce caverne!...... quel affreux caniche!...... quelle rosse de cheval!... quelle infâme perroquet!... C'est véritablement l'arche de Noé!... Et puis quel goût!... Il n'y a qu'un savetier qui ait pu décorer cette barraque!... On se croirait dans une hutte d'Esquimaux!... Mais au surplus les maîtres sont dignes de la maison! Quelle laideron de femme!... Quel petit monstre d'enfant!... Quelle buse de mari!... Cet imbécille-là s'imagine pourtant avoir du talent!...... Connaissez-vous ses dernières œuvres?... C'est tout ce qu'on peut imaginer de plus pitoyable!..... C'est-à-dire, qu'après avoir fait cela, on devrait se cacher à cent pieds sous terre! Moi aussi, je comprends 93 quand je vois de ces gens-là! »

M. Benoît Tartuffe est grand, maigre, mince, légèrement voûté; il a le teint jaunâtre, la bouche largement fendue, le menton proéminent, le nez pointu; ses jambes sont démesurément longues; il va, vient, se démène sans cesse; se courbe en deux à plusieurs reprises pour vous aborder; regarde toujours à terre en vous parlant; sourit avec contrainte, à chaque fadeur qu'il vous adresse; salue humblement à chaque réponse qu'il obtient de vous, et, tenant son chapeau des deux mains, l'élève chaque fois à

la hauteur de son visage. Toute sa personne semble obéir à une manivelle cachée, tant ses mouvemens, ses attitudes, ses gestes, sont brusques et disloqués comme ceux d'un pantin à ficelles. Sa voix a la douceur criarde d'une petite cloche fêlée; et ses paroles, si emmiellées de flatterie, ont le goût amer et fade de ces breuvages pharmaceutiques dont on essaie vainement de corriger, à force de sucre, l'effet nauséabond.

M. Benoît Tartuffe est un de ces hommes dont la seule présence inquiète et trouble, sans qu'on sache pourquoi, comme un pressentiment fâcheux, comme le voisinage d'un reptile ignoré.

IX.

M. CÉSAR TARTUFFE,

CHEVALIER D'INDUSTRIE

et de l'ordre royal de la légion-d'honneur.

Prenez des renseignemens sur la moralité de M. César. Les renseignemens seront contradictoires.

— « C'est un homme de cœur, » diront les uns ; « un homme serviable et plein de loyauté. »

— « C'est un plat gueux, » diront les autres; « un méchant homme et un filou. »

C'est qu'en effet M. César Tartuffe est un hypocrite de courage, d'obligeance et d'honneur.

Les premiers le jugent sur ses paroles; les

seconds, sur ses œuvres. Ceux-ci peuvent encore lui rendre service, et il continue de les flatter; ceux-là ont cessé de lui être utiles, et il a commencé déjà de leur être nuisible. Les uns ne connaissent que sa figure et son langage, les autres ont éprouvé son caractère et ses actes.

M. César est de haute taille; il a cette tête petite, ces joues grasses et verdâtres, ce cou de taureau, ces épaules carrées, ces bras gros, ces jambes courtes, ces pieds épatés, ces mains larges, cette encolure épaisse et boursouflée, qui dénotent une grande force osseuse et musculaire. Il y a de l'Hercule dans sa personne. Ses amis le savent à leurs dépens. Il abuse souvent de cette vigueur en leur suppliciant les mains, en les enlevant de terre, en leur courbant violemment les reins. Il fait cela par spéculation autant que par vanité : il veut que tout ce qui l'entoure se tienne pour bien averti que le jeu peut devenir quelque jour une réalité, et qu'à la première occasion il serait homme à concasser les récalcitrans.

M. César n'est pas moins vain de sa force morale que de sa force physique. Il ne manque pas d'une sorte d'esprit naturel, mais cet esprit est lourd, méchant, inculte, ignare. Il flatte gauchement, dénigre de même, se charge difficilement de plaisanteries, rate souvent, fait long feu toujours. M. César s'écoute parler avec une intime satisfaction; il choisit soigneusement ses mots, entasse les synonymes, vise au purisme, et n'arrive qu'à la platitude.

M. César parlera deux heures dans la même idée, sans avancer d'une ligne. C'est un esprit dont on peut dire militairement qu'il marque le pas. Enfin, ses paroles coulent avec une lenteur fatigante. On croit entendre une de ces horloges qui mettent tant d'intervalle entre chaque coup de marteau, que l'heure suivante arrive tandis qu'elles sonnent encore la précédente.

Ses traits, du reste, sont réguliers, et l'ensemble de sa physiononnie ne manque pas d'agrément au premier coup-d'œil. Mais, si on l'étudie avec soin, on y remarque, sous l'ironique bonhomie qui l'enveloppe, tous les signes physiognomoniques de la sensualité, de la gourmandise, de l'égoïsme, de l'envie, de la cruauté. La phrénologie confirmerait au besoin ces tristes indications. Sa tête, peu développée dans la partie supérieure où fonctionnent les facultés intellectuelles, s'élargit énormément vers les parties temporales-occipitales, où la nature a rejeté comme honteux les appétits brutaux. Ajoutez à ces diagnostics un œil creux d'où s'élance un regard pointu, et supprimez, par la pensée, toute la partie basse de sa figure : vous aurez quelque chose de très semblable à une face de tigre.

Remarquez, en effet, comme son œil s'enflamme, comme ses narines se dilatent, comme ses traits s'épanouissent, lorsqu'il parle d'un ennemi absent.

Il faut entendre ici par ennemi quiconque lui fait obstacle, volontairement ou non, dans ses

plaisirs, ses amours, ses haines, ses desseins, son ambition, ses vanités, ses puérilités; quiconque a des opniions contraires aux siennes, en politique, en littérature, en peinture, en musique, en chevaux, en chiens, en chats, en danseuses, en quoi que ce soit; quiconque a du talent, car il n'en a jamais eu; quiconque a de la fortune, car il n'en aura jamais; quiconque a de la renommée, car, s'il doit jamais en avoir, c'est à la police correctionnelle, sans aucun doute, qu'il sera redevable de cet avantage; quiconque, enfin, lui ferme sa bourse, après la lui avoir cent fois ouverte; quiconque surtout a encouru son ingratitude par d'éminens services.

Peu s'en faut qu'en parlant de cet ennemi absent, il ne se lèche les lèvres, du sang qu'il voudrait y sentir, à l'exemple des bêtes fauves qui guettent ardemment leur proie.

C'est cette férocité que les gens inattentifs prennent volontiers pour du courage, comme s'il n'y avait pas incompatibilité.

Mais son langage bretteur, ses menaces à l'encontre des absens; ses lâches ou stupides provocations à l'égard de gens qu'il sait être, ou de condition trop inférieure pour venger de telles injures, ou de position morale trop haute pour n'en point faire mépris; ses prouesses supposées, son adresse de tir et de salle d'armes, son sang-froid à tant le cachet; son empressement à figurer dans les duels, non comme acteur, mais comme témoin, ce qui est une manière de tran-

cher du crâne à bon marché; tout contribue à le poser en matamore aux yeux de la foule, tandis qu'en réalité je le soupçonne fort de n'être redoutable que les cartes à la main.

A l'en croire, cependant, il a cassé une foule de têtes, brisé des côtes par centaines, crevé un nombre infini d'abdomens, frappé au cœur on ne sait combien de victimes. Les grands pourfendeurs du moyen-âge n'étaient que des fainéans en comparaison.

A l'en croire, tous les hommes sont des poltrons, même ceux qui ont fait des campagnes avec gloire; lui seul est brave, qui n'a jamais vu d'autres batailles que les batailles du Cirque. Il a, dit-il avec dédain, provoqué vainement telle personne; il a criblé telle autre d'inutiles sarcasmes; il a frappé celle-ci, à la joue, d'un soufflet sans riposte; il a publié contre celle-là des injures restées sans réponse; il a coudoyé cette autre, marché sur le pied à cette autre, regardé de travers cette autre, sans avoir pu réveiller en elles le moindre sentiment de vergogne. Ces faciles triomphes tiennent, selon lui, à la terreur que sa vue inspire, et dont il se glorifie comme d'une belle position sociale.

A l'en croire encore, il ira le lendemain demander satisfaction à tel individu qui ne le connaît pas même de nom, mais dont les paroles, les écrits ou les actes *l'offusquent*. Il vous demandera l'adresse de cet inconnu, pour peu que vous ayez l'air de prendre au sérieux son belliqueux projet; mais

surtout vous le comblerez d'aise, si vous essayez de jeter quelques paroles de paix sur le feu de paille de sa feinte colère.

A l'en croire encore, il se propose, à la première occasion, de briser sa canne sur l'omoplate de telle autre personne dont la figure lui a déplu. A peine achève-t-il de fulminer sa menace éventuelle, que la personne menacée se présente devant lui, amenée par ce hasard qui semble se plaire à donner de si fréquens démentis aux hâbleurs. M. César sourit à cette personne, lui tend la main, l'accable d'amitiés, et ne lui casse aucune espèce de canne sur les reins. L'occasion favorable n'était sans doute pas venue.

A l'en croire enfin, il va de ce pas confier à la poste plusieurs lettres qu'il vient d'écrire, tout exprès, sous vos yeux; lettres d'une insolence modèle, que le facteur oublie toujours, on ne sait pourquoi, de rendre fidèlement à leur adresse.

M. César Tartuffe excelle pourtant dans ce genre épistolaire, et quelquefois ses lettres sont exactement remises. C'est que celles-là ont pour but véritable, non point un duel, il en serait bien marri peut-être; mais l'obtention de quelque prêt refusé, ou de quelque service promis avec tiédeur. Les mots en pareil cas sont pesés successivement par l'auteur, avec une attention extrême, et dans le plateau de l'injure et dans celui de la civilité : assez lourds d'impertinence pour inquiéter les faibles, mais aussi trop chargés de politesse pour donner lieu aux forts de s'en

irriter décemment. C'est un moyen terme d'ironique flatterie, où il se vante de n'avoir pas d'égal.

Il appelle cela : *faire chanter* les poltrons, d'après le vocabulaire des geôles.

Les gens timides répondent : « Oui ; » les gens de cœur répondent : « Non ; » et il n'est plus question de rien.

Que si, par hasard, ces demi, ces tiers, ces quarts, ces demi-quarts de provocation écrite, produisaient sur le lecteur un effet moins pacifique ou moins dédaigneux, M. César Tartuffe en rendrait-il bien volontiers raison les armes à la main ? Nous ne savons. Il serait possible qu'il se transportât enfin sur le terrain pour son propre compte, la nécessité, l'orgueil, la férocité surtout l'y poussant. Mais, tout ce qu'il y a de certain jusqu'à ce jour, c'est qu'en opposition à la renommée de bravache dont il jouit auprès des uns, il court vaguement sur sa personne, dans le camp des autres, des histoires, plus ou moins véritables, d'épithètes ignominieuses auxquelles ce héros aurait feint de ne rien entendre ; de flétrissures manuelles, imprimées à sa face, au moins par simulacre, qu'il aurait regardées comme de gracieux enfantillages ; et aussi de semelles de bottes, empreintes sous son haut-de-chausses, pour l'effacement desquelles sa main vengeresse n'aurait employé d'autre arme que la brosse.

Quoi qu'il en soit, outre la brosse, il est une arme qu'il manie, sans contredit, bien plus vo-

lontiers que l'épée : c'est la calomnie. Après dix ans de bons offices, trouvez-vous, accidentellement, un seul jour, malgré vous, sur le chemin de son intérêt, de sa vanité, de son envie : rien n'imposera silence à son égoïsme un seul jour froissé : ni l'âge, ni le sexe, ni la position, ni l'humanité, ni l'équité, ni le respect humain, ni le souvenir de services rendus. Vous apprendrez alors comment le faux bonhomme se transforme en Basile, comment l'homme loyal pratique la loyauté, comment le *bon enfant* invente, suppose, dénature, dénigre, calomnie; et cela, clandestinement, en votre absence, sans relâche, avec un air de sincérité, de regret même et de répugnance, à causer de bien grands dommages dans votre réputation, si ses mensonges, comme le dard de certains insectes, ne portaient, heureusement, et le remède et le poison : ce remède c'est leur excès même.

Et maintenant, fiez-vous à l'obligeance dont il se targue hypocritement envers ses prétendus amis, pour avoir droit à réclamer efficacement la leur. Son obligeance ne s'est jamais élevée au-delà de la pièce de cent sous; et ceux d'entre eux qu'une impérieuse nécessité a forcés de lui tendre la main, ont pu apprendre, aux dépens de leur dignité, avec quelle lenteur cruelle il ouvre sa bourse en pareil cas, afin de compenser par l'attente la modicité du service; avec quelle barbarie il jouit de l'espèce de supériorité qu'une gêne fortuite lui donne sur eux; avec quelle in-

solence de protecteur il se plaît à changer l'ombre d'un service en une immense aumône. C'est l'homme du monde qui donne le moins avec le plus de solennité.

Du reste, ne demandez pas quels sont les moyens d'existence de ce vantard d'honneur. Les gens qui se disent au courant de ses affaires, sont portés à lui attribuer quelques-unes de ces opérations latentes qui frisent plus l'escroquerie que l'industrie véritable. Mais ce sont là de simples conjectures. On ne lui connaît précisément ni industrie, ni biens, ni place, ni métier. On ne lui sait pas un sou de revenu, on ne lui sait que des dépenses. Et néanmoins il vit richement : il a des valets, des chevaux, des équipages, des parasites et des maîtresses à gages. Quelle source impure alimente ce luxe? C'est une de ces innombrables énigmes de la vie parisienne, que la police seule peut éclaircir à la longue, et dont le secret se dévoile quelquefois sur les bancs de la cour d'assises. Ainsi soit-il!

X.

M. SIMPLICE-MARIE TARTUFFE,

EMPLOYÉ AU MINISTÈRE,

et chevalier de l'ordre royal de la légion-d'honneur.

M. Simplice-Marie Tartuffe est un petit célibataire, maigre et sec, d'une quarantaine d'années,

dont le vêtement est modeste et rappelle toujours les modes du lustre précédent, mais se distingue par la propreté, la symétrie, la régularité. Jamais la moindre tache de boue sur ses souliers cirés à l'œuf, jamais la moindre éclaboussure sur son pantalon sans sous-pieds, jamais la moindre vétille sur son habit de ville que la brosse tond vingt fois par jour. M. Simplice-Marie Tartuffe possède, au ministère, un vieil habit de rechange qu'il endosse à son arrivée, et dont il revêt les manches trouées, de fourreaux en grosse toile, pour abriter ce premier abri. C'est comme si l'on se servait d'un second parapluie pour en garantir un autre. Quant au chapeau, bas de forme et large de bords, qui le coiffe depuis dix ans, il ne le pose jamais nulle part sans avoir soufflé sur le piédestal pour en chasser jusqu'au moindre grain de poussière. Cela fait, il ôte avec précaution ses gants de tricot, les jette dans le chapeau, regarde s'ils ne sont pas tombés à côté, s'assied devant son bureau, met ses lunettes, s'attèle à sa plume, et se prend à labourer du papier, avec un acharnement dont le résultat dément fort l'apparence.

M. Simplice-Marie Tartuffe est en effet d'une ardeur très douteuse, et d'une capacité plus que médiocre; mais il a l'hypocrisie de la ponctualité, de l'amour du travail et de l'obéissance passive.

Depuis vingt années qu'il fonctionne, il ne lui est pas arrivé de manquer à son fauteuil,

d'un jour, d'une heure, d'une seconde. Il arrive invariablement avant l'ouverture du bureau, n'en bouge pas d'un instant, et s'en fait expulser le soir par les balayeurs.

Le poèle en hiver, la fenêtre en été, ne dérobent jamais la moindre parcelle du temps que lui paie le gouvernement.

La veille des dimanches et des fêtes, on l'entend se plaindre amèrement de la trève que le calendrier apporte dans le labeur officiel.

Les historiettes locales, les calembourgs bureaucratiques, les malicieux cancans dont les meilleurs employés entremêlent volontiers les affaires de l'État, passent devant ses oreilles comme devant celles d'un sourd ; les plaisanteries les plus joviales le trouvent impassible ; les boulettes de papier mâché glissent sur sa personne, plus impuissantes que des boulets de carton sur les murailles d'une citadelle. C'est un commis inexpugnable à la distraction.

Si, par extraordinaire, sa plume fatiguée suspend quelques instans sa course, il peut bien prendre part de l'œil aux gais ébats de ses collègues, mais il reste fermement dans l'attitude du travail. Il regarde en ce cas par-dessus ses lunettes : l'œil s'amuse, mais les lunettes continuent de fixer hypocritement le papier, et si quelque chef vient à entrer brusquement au milieu du brouhaha, l'employé-modèle est prêt : l'œil retombe à son poste, et la plume reprend son galop habituel.

M. Simplice-Marie Tartuffe est d'ailleurs d'une parfaite obligeance : il taille des plumes à l'un, prête son grattoir à l'autre, aide celui-ci à collationner un travail en retard, et quand celui-là s'est blanchi, en passant, au plâtre de quelque corridor, il lui donne spontanément le coup de brosse de la confraternité.

Il n'interpelle jamais aucun d'eux autrement que par un Môsieur solennellement accentué. Le garçon de bureau jouit lui-même de cette courtoise qualification, et quand ce domestique-omnibus lui apporte, de la part du chef, quelqu'un de ces travaux énormes qu'on n'ose guère imposer qu'à des surnuméraires, au lieu de rebuter rudement l'entremetteur, ce que font les autres en pareil cas, il lui dit poliment : « J'ai bien l'honneur de vous remercier, Môsieur. » Cette civilité de tout le cours de l'année lui permet, au premier janvier, de fortes économies d'étrennes.

Jamais, d'ailleurs, aucun mot hostile à ses collègues n'est sorti de sa bouche dans ses rapports avec leurs chefs communs. Il se pose, au contraire, en zélé défenseur. Il pousse l'ardeur jusqu'à les justifier d'office, le brave homme! de fautes ignorées, d'erreurs inaperçues, de retards ou d'absences que personne n'a notés, de propos douteux ou de vices cachés que nul autre ne soupçonne. Tant et si bien que le chef apprend ce qu'il ne savait pas, aperçoit ce qu'il n'avait pas vu, s'assure de ce qu'il n'avait fait que conjecturer, se ressou-

vient de ce qu'il avait oublié, et s'irrite contre les délinquans, en raison même de la défense excessive qu'on prend de leurs torts.

Ce faux zèle de M. Tartuffe pour ses collégues ne va jamais, on le pense bien, jusqu'à offenser pour son propre compte l'opinion du maître. C'est en la flattant qu'en apparence il cherche à la calmer, et qu'il la fâche d'autant plus en réalité. C'est par de perfides invocations à la bonté, à la pitié, à la clémence, à la grandeur d'âme, qu'il tâche de faire excuser des fautes dont il est le premier à révéler l'existence chez les autres, ou du moins à exagérer perfidement l'importance. « — Hélas! oui, Môsieur a parfaitement raison: cet homme a commis une faute grave; il est incapable, inexact, paresseux; ses ennemis l'accusent même d'inconduite. Mais Môsieur est si bon! etc. » — « Oui, je l'avoue, cet homme a manqué grossièrement de respect à Môsieur, et je m'afflige bien souvent de l'entendre s'exprimer sur le compte de Môsieur avec une légèreté vraiment impardonnable. Mais Môsieur doit mépriser des injures parties de si bas; etc. » — « A qui le dit Môsieur! C'est un homme incorrigible: Môsieur lui a déjà pardonné cent fois, et il semble que l'impunité ne fasse que l'exciter davantage à se comporter mal. Mais une fois de plus ou de moins, qu'importe? L'occasion d'être sévère se représentera toujours assez tôt; etc. »

M. Simplice-Marie Tartuffe fait ainsi ses petites

affaires, en ayant l'air de ne s'occuper que de celles d'autrui. Ce n'est point là du reste son unique recette pour *mériter et obtenir l'estime de ses supérieurs*. Il est envers eux d'une complaisance qui va jusqu'à la domesticité, d'une vénération qui touche au fétichisme. Il se charge volontiers de leurs petites commissions, galantes ou autres. Il garde hermétiquement la porte de leur cabinet, pendant qu'ils s'entretiennent avec de jolies solliciteuses. Il copie des romances pour la femme, fabrique des joujous en carton pour le jeune fils, donne des leçons de bâtarde à la fille, et fait de petits cadeaux à la servante. Quant au père, il approuve tout ce qu'il dit, tout ce qu'il va dire, tout ce qu'il n'a pas dit, tout ce qu'il ne dira pas; il se tient opiniâtrément découvert en sa présence, ne s'asseoit jamais devant lui, ne lui parle qu'à la troisième personne, et, quelle que soit la roture de son nom, l'anoblit toujours d'une magnifique particule : — Môsieur *de* Martin, — Môsieur *de* Pitrat, — Môsieur *de* Bertrand, — Môsieur *de* Tartempion, etc. »

Enfin, chaque jour, matin et soir, à la sortie comme à l'entrée des bureaux, M. Simplice-Marie Tartuffe a soin de se placer, soit à la porte du ministère, soit dans quelque corridor, sur le passage de ses chefs, pour avoir l'occasion de les saluer humblement. Il attendra deux heures s'il le faut. C'est le plus malheureux des hommes pendant toute la séance, lorsque cette faveur lui

a manqué. Il appelle cela une faveur. Quelquefois même, après qu'elle lui est échue, un remords poignant le saisit : il craint d'avoir mal salué, fait un long détour, hâte le pas, reprend l'avance sur le chef qui n'a pas eu l'air de le remarquer assez, se poste de nouveau sur son passage, et le salue itérativement.

Tels sont les petits moyens de plaire que depuis vingt années cet employé prototypique met en usage. Ses inférieurs le vénèrent, ses égaux l'aiment, ses supérieurs l'estiment. Aussi, bien qu'il soit d'une capacité fort contestable, est-il arrivé presque au faîte, avec l'assentiment de tous, peu-à-peu, il est vrai, mais sûrement; tandis que les hommes véritablement laborieux, les hommes véritablement capables, qui se sont mis en chemin en même temps que lui, sont encore tout au bas, et périront à la tâche, avant d'avoir gravi la moitié seulement de cette échelle d'appointemens qui commence par zéro, et qui, par degrés successifs de cent francs d'augmentation, s'élève si lentement à six mille.

Dans la carrière bureaucratique, au surplus, ce n'est, en général, ni le travail, ni le talent qu'on estime davantage: c'est l'obédience surtout, et surtout la ponctualité. Peu importe que vous fassiez beaucoup, et bien, en moins de temps qu'aucun autre : l'important, c'est d'être là, toujours là, sauf à faire mal, et même à ne rien faire. L'éloge le plus grand de la langue administrative est dans cette simple épithète : « c'est

un homme *ponctuel*». Soyez *ponctuel :* cela suffit ; on vous dispensera d'être autre chose.

XI.

M. OSCAR TARTUFFE,

SECRÉTAIRE D'AMBASSADE, HOMME ENTRETENU,

et chevalier de l'ordre royal de la légion-d'honneur.

M. Oscar est l'un des dandys les plus fringans du boulevard italien, du bois de Boulogne, des coulisses de l'Opéra et des maisons suspectes. Après avoir dissipé follement, en chevaux, en femmes, en cigarres, en parties de cartes, en gageures, en orgies, l'immense fortune qu'il n'avait pas, il a fini par redemander aux femmes ce que les femmes ont coûté à ses créanciers. Seulement, ce sont les laides et les vieilles qui lui remboursent aujourd'hui les folles dépenses qu'autrefois il a faites pour les jeunes et jolies.

M. Oscar vit de séduction. Son métier, c'est le sentiment; métier lucratif à Paris, pour qui est doué d'une jolie figure, d'une taille élégante, de façons cavalières, d'un esprit amusant, d'une bonne réputation de mauvais sujet, et d'un grand nombre de dettes. Les femmes galantes sont si habituées à être adorées, sans être aimées, que l'amour vrai, l'amour sincère, celui qui s'éprend de la beauté de l'âme autant que de la beauté du corps, les étonne, les flatte, les

touche profondément. C'est l'amour de ce genre que M. Oscar joue admirablement à la ronde. Et comme les femmes intéressées en amourettes, et qui se sentent indignes d'être aimées, sont celles qui aiment le plus tendrement, quand elles aiment, et avec le plus de dévoûment et de frénésie, lorsqu'on les aime ou qu'on fait semblant, M. Oscar a toujours à sa disposition de l'or de femme, des bijoux de femme, et même des mobiliers de femme. Il est de ces Manons qui ont vendu jusqu'à leurs chemises, jusqu'à leur lit, jusqu'à leurs robes, ce qui est le maximum de l'abnégation féminine, pour arracher leur Desgrieux à la captivité de Clichy.

M. Oscar ne solde jamais ses dettes avec sa propre bourse : —sa maxime est aussi que si l'on devait payer une dette, ce ne serait vraiment point la peine de la faire;— mais il permet volontiers à d'autres de les payer pour lui. Lorsqu'un créancier se montre importun et carillonne trop matin à la sonnette de sa porte, M. Oscar est le premier à solliciter un peu de prison, bien assuré qu'avant vingt-quatre heures quelque Ariane aura vendu ses hardes pour lui racheter la liberté.

L'amour vrai, l'amour sincère de M. Oscar a déjà ruiné ainsi deux danseuses de l'Opéra; six maîtresses de banquiers, de notaires, de marchands de châles, de généraux, de maîtres-maçons et de pairs de France; trois actrices de vaudeville, plusieurs chanteuses d'opéra-comique, une tragédienne, une lingère en renom, et

une superbe figurante des Folies-Dramatiques, dont, comme on le pense bien, l'éphémère opulence n'avait pas le théâtre pour unique source. Dans un moment de gêne M. Oscar ne dédaigne pas même le simple *rat* de l'Opéra.

Son hypocrisie de grande passion a fait aussi quelques victimes dans le monde. On cite, entre autres, une femme d'agent de change que ce faux Werther est parvenu à ravir, elle et ses diamans, elle et plusieurs billets de banque, prélevés, à l'instigation du ravisseur, sur le futur remboursement de la dot. La pauvre femme hésitait à franchir le seuil conjugal; mais le moyen de résister impitoyablement à un beau jeune homme, qu'on aime, qui vous aime, qui est là, devant vous, les cheveux épars, la cravate en désordre, l'œil hagard, la physionomie désespérée, et qui tire dramatiquement un pistolet de sa poche, avec menace de se brûler la cervelle à vos genoux! On se laisserait enlever cent fois, par la porte, par la fenêtre, par la cheminée, plutôt que d'être, non pas la cause, ce qui est flatteur, mais le témoin, ce qui fait mal aux nerfs, d'une si effroyable catastrophe.

Le pistolet était en chocolat.

L'amour éternel de M. Oscar dura quinze jours cette fois, à-peu-près autant que les diamans et les billets de banque.

Clarisse languit maintenant au sixième étage d'un puante maison de la rue de la Huchette, triste, solitaire, délabrée, misérable, pleurant

son double veuvage, mais pensant tendrement encore à Lovelace absent, tout en cousant, pour ne pas mourir tout-à-fait de faim, des fourreaux de giberne et des caleçons de pacotille.

Quant à Oscar, il a pris cette grande résolution que la trentaine inspire toujours aux Faublas en décadence: il a décidé d'en finir avec son existence de galant flibustier. Il y en a qui se jettent à la rivière en pareil cas; il y en a qui se marient. Oscar a opté pour cette dernière extrémité.

Il s'est épris passionnément, à cet effet, d'une noble veuve de soixante-deux ans, qu'il a exhumée dans je ne sais quel coin du monde, où la pauvre vieille ne songeait plus guère qu'à finir dévotement ses jours.

Madame de la Rocambolle est marquise; elle est mère, grand'mère et bisaïeule; elle était dévote; depuis vingt ans elle n'avait plus d'adorateurs; elle possède encore soixante mille livres de rente, et n'a plus que quatre dents pour les manger.

La passion de M. Oscar avait donc à lutter contre de bien grands obstacles pour arriver au cœur fané de la noble dame. Il y avait une famille fortement intéressée à la vertu d'une si riche douairière; un confesseur peu jaloux de céder son influence testamentaire; un carlin (le dernier de cette dynastie à jamais déchue), sur lequel toutes les tendres affections d'une âme racornie par l'âge et isolée par la décrépitude,

s'étaient concentrées depuis long-temps; et enfin des préjugés de caste à se révolter contre la roture d'un simple Tartuffe.

M. Oscar a triomphé de tout cela. De quoi ne triomphe pas un amour délirant!

Toutes les femmes sont crédules, à l'endroit de leur vanité : c'est un fait acquis. Dites-leur ce qu'il vous passera par l'esprit de plus excessif en éloge: elles y croiront, ou tout au moins se persuaderont que vous y croyez, ce qui revient au même pour leur amour-propre. Les vieilles sont en ce sens bien plus femmes que ne le sont les jeunes. La coquetterie augmente en raison de la disparition des qualités qui la justifient. La coquetterie des jeunes, c'est de montrer leurs avantages; la coquetterie des vieilles, c'est de cacher leurs défauts. Il y a chez les unes simple désir de plaire, tandis que chez les autres, sentiment bien plus vif encore, il y a l'affreuse crainte de déplaire. Enfin, la crédulité de ces dernières est naturellement d'autant plus grande, que les pauvres femmes n'ont désormais que bien peu de chose à croire.

Madame la marquise crut se réveiller en paradis, aux bras de quelque bel archange, lorsque la tendre voix d'Oscar murmura tout-à-coup à ses oreilles cette douce musique d'amour que depuis si long-temps elles avaient désapprises pour de saints cantiques; lorsque le regard de cet homme, jeune encore, vint se fondre langoureusement dans le sien, à travers ses lunettes;

lorsque la main si bien gantée du beau dandy osa presser encore cette main ridée, qui jadis avait tant reçu, tant rendu de ces électriques pressions. La sensation ne reparut pas, mais le souvenir revint. Madame la marquise fut éblouie, ravie. Elle se prit à aimer cet adorateur imprévu, non pas avec le cœur: le cœur est glacé à cet âge; mais avec la tête, avec sa vanité de femme, avec son orgueil de vieille. Il y a deux grandes passions chez les femmes: la première et la dernière; celle qui met en mouvement tous les ressorts de leur frêle organisation, et celle qui les brise à jamais; celle qui aiguise leur sensibilité, et celle qui l'émousse. C'est le flambeau qui jette deux grandes lueurs, plus vives, plus éclatantes que toutes les autres: lorsqu'il s'allume, lorsqu'il s'éteint. Les amours intermédiaires ne sont guère pour les femmes qu'un remplissage sans importance, une distraction, une route plus ou moins agréable entre ces deux bornes de leur vie morale. Aussi, lorsque le pressentiment les avertit qu'elles sont arrivées au terme fatal, s'attachent-elles à ce dernier amour, à cet amour qui n'aura pas de lendemain, avec emportement, avec rage, comme le malheureux qui se noie s'accroche à la dernière branche que rencontre son bras, si fragile qu'elle puisse être, et si hérissée d'épines.

Ainsi fit madame la marquise. Sa folle passion s'exalta même de toutes les remontrances de parenté qu'elle eut à subir, de tous les blâmes

d'amis qu'il lui fallut entendre, de toutes les moqueries dont elle devint l'objet dans le monde. La parenté fut consignée chez le concierge, l'amitié congédiée, le monde banni, le carlin mis à la réforme, et elle déclara nettement à son confesseur qu'elle se ferait athée si l'on s'obstinait à la contrarier, et qu'elle se damnerait avec plaisir, pourvu que ce fût en compagnie de son cher Oscar.

Oscar triomphait donc sur toute la ligne. Mais c'était peu, pour un si habile général, que rester maître du champ de bataille. Une telle conquête était médiocrement flatteuse par elle-même. Il ne s'agissait pas d'occuper le territoire : il s'agissait de le dépouiller. Le nouveau Scipion usa de sa victoire en vainqueur magnanime, en maître délicat et respectueux; si respectueux que, par un renversement d'usages fort ordinaire en pareil cas, madame la marquise fut obligée de demander en mariage son platonique amant. Elle exigea même qu'il reçût d'elle, par contrat, en cas de survie, donation pleine et entière de toute sa fortune. Le tendre Oscar versa une larme, à ce mot cruel de survie; et lui, jeune et grelu, ne consentit à cette libéralité posthume de la vieille et riche veuve, qu'à la condition d'une complète réciprocité. Il lui fit généreusement cadeau de tous les biens qu'il n'avait pas, mais qu'il eût pu avoir. Ce beau trait de délicatesse fut vivement applaudi par le notaire, qui ne cesse de le citer à ses cliens.

Le mariage n'a pas encore été célébré. Un obstacle restait à vaincre. Madame la marquise se moque de ses descendans, mais elle conserve beaucoup de respect pour ses aïeux. Le dévoûment des femmes est encore une question d'amour-propre : elles donneront leur fortune, leur honneur, leur réputation, leur vie: elles ne donneront pas leur considération; elles braveront pour leur amant tous les préjugés du monde, excepté ceux qui intéressent leur vanité. Comment allier deux noms si distans : les Tartuffe et les Rocambolle? Madame la marquise a donc sollicité et obtenu pour son prétendu, non pas un titre, mais une de ces fonctions qui en tiennent lieu dans notre société moderne. M. Oscar vient d'être attaché, en qualité de secrétaire, à une ambassade qui se mettra en route, tôt ou tard, avec mission d'établir des relations d'amitié entre la France et la Patagonie, deux nations si bien faites pour vivre en bonne intelligence.

Le besoin des ambassades de ce genre était vivement senti pour les jeunes fainéans qu'on charge ainsi de représenter la France à l'étranger, faute de pouvoir les employer à quoi que ce soit d'utile à l'intérieur.

M. Oscar a reçu, avec sa nomination, la croix de la Légion-d'Honneur, comme récompense de ses futurs services.

Le mariage de M. Oscar est donc très prochain. Ce qui nous porte à croire à cette immi-

nence, c'est qu'il a déjà fait, en toute hâte, à l'insu de madame la marquise, certaines dispositions de logemens, de mobiliers et de valetailles, qu'on ne peut expliquer raisonnablement que par la secrète résolution de tenir ménage en partie double.

M. Oscar s'est fait accorder, en même temps, un congé indéfini, par le crédit de sa confiante future, sous prétexte de ne point s'arracher trop vite aux ineffables douceurs de leur union.

Je soupçonne fort que c'est au bois de Boulogne, au club, au wish, au billard, dans les coulisses de théâtre, au café Anglais, chez les filles d'opéra, partout enfin où le rappellent ses goûts et ses accoutumances, qu'aussitôt après la célébration du mariage, M. Oscar se propose de remplir ses fonctions diplomatiques et conjugales.

XII.

M. TARTUFFE, soi-disant DE LA MAGDELEINE,

MEMBRE ANONYME DE LA PRÉFECTURE DE POLICE,

et chevalier de l'ordre royal de la légion-d'honneur.

Le caractère qui va suivre est un portrait dont l'original existe. C'est le seul portrait de la collection. Peut-être l'esquisse vous en paraîtra-t-elle moins ressemblante encore que les précédentes. C'est souvent le sort de la réalité. Le vrai n'est pas toujours ce qui est : c'est

quelquefois ce qui devrait être. Mais si vous refusez d'admettre un tel croquis à titre de caractère, vous ne pourrez du moins lui refuser un passeport, au simple titre d'anecdote contemporaine.

M. Tartuffe, qui s'est intitulé de la Magdeleine, est un homme de nature dolente, qui vous regarde piteusement, vous parle d'un ton lamentable, est humble comme un remords, et, faute de pouvoir cacher à tous l'infamie trop notoire de ses antécédens, a pris le parti de les révéler franchement à ceux qui les savent, et de s'en montrer inconsolable, pour avoir au moins à leurs yeux le rare mérite d'une complète résipiscence.

Il est vrai qu'à l'aveu de ses fautes il joint toujours une ribambelle de circonstances atténuantes, dont le poids l'emporte énormément sur le fait principal, et incline peu-à-peu la balance du côté de la pitié. — « Il était si jeune! » dit-il; « il était si enfant!..... il n'avait encore que vingt-cinq ans!... Il était si mal entouré!..... si mal conseillé!..... si mal dirigé!.... L'étourderie!... l'ignorance!... l'entraînement!.... l'exemple!... la colère!... la misère!... Il faut bien pardonner quelque chose à l'inexpérience!... Il faut bien que jeunesse se passe!... etc.; » de telle sorte qu'après avoir ouï ses doléances, vous vous prenez, pour le coupable, d'un intérêt bien plus vif que s'il était resté parfaitement honnête. « Celui qui s'abaisse sera relevé », dit l'Ecriture.

Comment se défier d'un homme qui vous raconte naïvement les indélicatesses qu'il a jadis commises? Comment n'avoir point compassion d'un ancien scélérat qui sanglote incessamment sur ses erreurs de jeunesse? Comment même ne pas estimer un homme qui se méprise avec tant d'acharnement? Vous l'écoutez d'abord avec une sorte de répugnance; puis la curiosité vient, puis l'intérêt, puis la pitié, puis l'indulgence, puis l'oubli, puis la considération, puis le respect, puis l'admiration.

Cette hypocrisie de repentir l'a toujours mieux servi que n'eût fait l'innocence.

Tout enfant, par exemple, lorsqu'il avait commis quelque faute un peu grave, il se jetait à genoux, pleurait à chaudes larmes, jurait qu'il *ne le ferait plus*, obtenait son pardon, et recommençait le lendemain.

Étant moins jeune, et la gravité de ses fautes ayant naturellement grandi avec l'âge, il se roulait à terre lorsqu'on le prenait en flagrant délit; il se frappait la poitrine, s'arrachait les cheveux, et menaçait de se tuer à l'instant même d'un coup de poignard, si l'on restait insensible à ses pleurs. On craint généralement les esclandres, on évite autant que possible les rôles de témoin en justice, on répugne surtout à voir ses parquets, ses tapis, ses escaliers se tacher de sang. La femme s'évanouit en de telles algarades, les enfans crient, et si l'on ne pardonne, on envoie du moins le misérable *se faire*

pendre ailleurs. La justice n'instrumente pas une fois sur dix cas.

Un jour pourtant elle eut à se mêler de ses affaires. Le temps et l'expérience l'avaient fait passer maître en mauvais tours, mais sa prudence s'était endormie dans une trop longue impunité. Ce jour fut le plus beau de sa vie. Conduit à la préfecture de police pour cause de cartes biseautées, il demande à parler secrètement au préfet, sous prétexte d'importantes révélations à lui faire; il se jette aux pieds du magistrat, les arrose de pleurs, invoque sa clémence au nom d'une femme fantastique et de quatre enfans imaginaires, prend le ciel à témoin de sa bonne conduite à venir, proteste de la pureté de ses opinions politiques, et finit par crier Vive le roi!

Le magistrat fut touché, surtout de la profession de foi du prévenu; mais son devoir l'empêchait de faire grâce. Or, tandis qu'on reconduisait le coupable en prison, M. le préfet eut la triple envie de se moucher, de prendre une prise de tabac et de regarder l'heure. Plus de montre, plus de foulard, plus de tabatière! On ramena le prévenu en sa présence, il fut fouillé, et on le trouva nanti des objets dérobés. Le tour plut infiniment à M. le préfet, qui regarda l'hypocrite auteur d'un tel coup de main comme une précieuse acquisition pour la police. Le vrai mérite finit toujours par percer. L'éponge fut passée sur sa vie antérieure. Il ajouta à son nom

celui de M. de la Magdeleine pour son usage particulier. Le nom de Tartuffe resta son nom officiel. On le mit à la tête d'une brigade de sûreté, ayant mission de surveiller les mauvais garnemens de Paris, et il s'acquitta de ce mandat avec une intelligence qui lui mérita fort souvent l'éloge de la *Gazette des Tribunaux* : — « *L'inspecteur* Tartuffe, *cet Argus aux cent yeux...; l'inspecteur* Tartuffe, *la terreur des filous...; l'inspecteur* Tartuffe, *dont l'adresse et le zèle infatigable,* etc. » — Enfin, le gouvernement eut à le compter aussi au nombre de ses sauveurs. La police politique n'eut pas de plus fin dépisteur de fugitifs, de meilleur écouteur, de provocateur plus captieux. Il s'insinuait, avec une adresse de reptile, dans les clubs, dans les rassemblemens, dans les sociétés secrètes, et là, sous le masque de frère et ami, prêchait d'affreuses doctrines qu'il allait dénoncer ensuite, ou bien, par sa feinte violence, précipitait la masse en des insurrections dont la nature, le but, les forces, le personnel, le jour, l'itinéraire étaient révélés par lui à ses commettans. Ceux-ci s'arrangeaient, en conséquence, la facile gloire d'un triomphe à heure fixe. On cite même un complot qu'il eut tout à-la-fois le mérite d'inventer, d'organiser, de préparer, de diriger, de faire éclater et de comprimer. Tels sont les services qu'on a décorés en sa personne. C'était jadis par le col, à une cravate de chanvre, jusqu'à ce que mort s'ensuivît,

qu'on pendait les chenapans de son hypocrite espèce : c'est par la boutonnière, à un ruban rouge, jusqu'à ce que pairie ou conseil d'état s'ensuive, qu'on les pend quelquefois de nos jours. Autres temps, autres peines.

XIII.

M. BONIFACE TARTUFFE,

MÉDECIN HONORAIRE DE L'HOSPICE DES PAUVRES-MÉNAGES,

et chevalier de l'ordre royal de la légion-d'honneur.

M. Boniface Tartuffe est un hypocrite de bonté, de gaîté, d'aménité, de sensibilité. Ses lèvres sont toujours souriantes, ses manières toujours affables, ses paroles toujours enjouées, ses inflexions de voix toujours caressantes, ses procédés toujours inoffensifs. Marchez-lui sur le pied : il vous demande un million de pardons; — passez-lui quelques mets : il se confond en actions de grâces; — causez avec lui : il vous asphyxie d'encens; — sonnez à son logis : il vous sourit, à tout hasard, au travers de la porte, avant de l'avoir ouverte, avant de vous avoir reconnu à aucun signe; — contez en sa présence quelque histoire de chat noyé : ses yeux se remplissent de larmes; — demandez-lui un service : hélas ! il y a toujours quelque énorme obstacle à ce qu'il vous rende celui-là; mais il vous offre en revanche tout ce qu'il

est possible de désirer, excepté ce que vous désirez : « C'est une fatalité! Cela le met au désespoir! » — n'ayez besoin de rien, au contraire : il se dit sans réserve à votre discrétion : « Trop heureux de vous être agréable! En vous obligeant, c'est lui seul qui sera l'obligé. »

Et puis, quelle aimable gaîté; gaîté rare et de bon goût, qui fait rire, qui charme, qui captive, qui amuse, qui intéresse, sans jamais dénigrer personne, même les absens!

Et puis, que de charme à chanter la romance! que de grâce à pincer de la guitare! que d'expression, de force, de suavité!

Et puis, que d'égards en public, que d'attentions, de respects, de délicates prévenances pour les femmes! pour sa femme surtout, frêle et douce créature que vous voyez là-bas, dans un coin de votre salon, fuyant le bruit joyeux et l'éclat des lumières, l'air souffrant, le teint maladif, l'œil terne, le regard triste, la physionomie douloureuse mais résignée, la poitrine haletante d'une toux sèche, l'attitude languissante, s'affaissant sur elle-même comme une belle fleur qui se fane sur sa tige.

C'est un fauteuil que lui prépare son époux, c'est un coussin qu'il lui boursoufle, c'est un tapis moelleux qu'il lui pousse sous les pieds, c'est une glace qu'il lui apporte à travers la foule, c'est une fenêtre qu'il ferme pour la préserver d'un courant d'air, c'est une foule de petites mignardises qu'il lui adresse hautement : « Ma

bonne, ma toute bonne, ma toute belle, ma bichette, mon ange, » entremêlées de tendres questions sur son bien-être, sur sa chère santé, sur ses moindres désirs. Il est à sa disposition : il restera s'il lui plaît de rester, il partira s'il lui plaît de partir. En attendant, il l'encourage à danser, à valser, à se bien divertir, mais en prenant bien garde de se trop échauffer. Au nom de Dieu, pas d'imprudence! Il ne lui survivrait pas!

Si, malgré ces encouragemens, la pauvre femme n'est pas en joie au degré voulu pour rassurer l'hypocrisie du maître, il poussera le zèle pour les plaisirs de sa bien-aimée, jusqu'à la pincer fortement à la dérobée, à l'effet de la mettre en gaîté; il lui ordonnera d'avoir de la bonne humeur, avec un effrayant juron qu'il prononcera tout bas, et qu'il fera suivre, tout haut, d'une aimable cajolerie ou d'une tendre caresse.

Enfin, au moment du départ, c'est un pli qu'il répare dans sa toilette, c'est un châle qu'il lui drape sur le dos, c'est un fichu qu'il lui pose sur la tête, c'est son manchon qu'il lui présente, c'est son chapeau, c'est son manteau, c'est tout son petit bagage de femme, qu'il porte complaisamment jusqu'à la voiture.

— « Quel bon mari! — Quel homme aimable! — Quel gai conteur! — Quel excellent ami! — Quel charmant convive! — Quel gracieux chanteur! — Quel délicieux guitariste! — Quel phénix de tous points! » — Voilà l'opinion du monde.

Eh bien! soulevez ce voile doré derrière les plis duquel M. Boniface, le guitariste, cache avec soin sa vie intime : vous y verrez, par centaines, de ces petites infamies qui sont pires que des crimes; car, si elles accusent moins de violence, elles révèlent plus de bassesse. Vous y verrez de ces ingratitudes, de ces duretés d'âme, de ces félonies longuement préméditées, à faire étouffer l'excellent homme entre deux matelas, si la police était bien faite.

Quant au gai vivant, quant au bon mari, ses voisins vous parleront vaguement de sanglots, de cris, de supplications, de bruits sourds, étouffés, inexplicables, terribles, qui résonnent fréquemment à leurs oreilles : voix de femme et voix d'enfans, menaces et prières, imprécations et gémissemens, horrible écho des drames mystérieux qui se passent sans doute, la nuit surtout, dans cet envié ménage, et dont l'épaisseur des murailles ne peut absorber tout-à-fait l'affreux retentissement.

M. Boniface Tartuffe a déjà consommé trois femmes. Tout annonce que la mort rouvrira bientôt, pour la quatrième, cet avide tombeau de famille qu'il a creusé à grands frais au Père Lachaise, qui s'épanouit fastueusement devant l'admiration publique, au milieu de funèbres cyprès, en urnes de bronze, en colonnes de marbre, en larmes d'argent, en inscriptions douloureuses, et sur les dalles noires duquel vous lirez quelque jour, mais tard, bien tard,

— on vit long-temps dans la famille Tartuffe, — vous lirez, avec attendrissement, les vertus domestiques du fondateur lui-même.

XIV.

M. SALOMON TARTUFFE,

NÉGOCIANT EN GROS, EX-MEMBRE DU CONSEIL SUPÉRIEUR DU COMMERCE, EX-JUGE CONSULAIRE,

et chevalier de l'ordre royal de la légion-d'honneur.

M. Salomon s'est fait, dans le haut négoce, une réputation d'intégrité qui repose sur les bases suivantes : payer exactement ses billets à ordre, livrer à jour fixe la marchandise vendue, remplir avec rigidité ses engagemens, et ne laisser en souffrance aucun mémoire de bottier, de blanchisseuse ni de tailleur.

Mais ne demandez à cet honnête homme ni pitié pour un commis dont le travail a ruiné la santé, ni trève pour un débiteur probe, ni respect envers la jeune fille qui vient solliciter un peu d'ouvrage pour nourrir ses parens, ni assistance pour un confrère gêné, ni modération dans ses trafics, ni quoi que ce soit de digne, de noble, de grand, de sincère, de généreux. Il chasserait son plus vieux serviteur pour une heure d'absence; il n'accorderait pas une journée de travail à l'innocence revêche ; il emprisonnerait son plus proche

parent pour le moindre billet en retard; il ne donnerait pas vingt sous pour sauver son frère d'une banqueroute; il tricherait son père lui-même à l'âpre jeu des spéculations. L'amour de la tenue des livres, la régularité des écritures, l'exactitude des comptes, la loyauté du *doit* et *avoir*, la mémoire des échéances, le respect des ventes et achats: telles sont les seules vertus qu'il reconnaisse. Le reste n'est pas. Tout devient légitime par le succès : tout devient illégitime par le revers. Quiconque a fait fortune est un homme estimable ; quiconque s'est laissé ruiner est un fripon. Peu importe l'origine d'un bénéfice : du moment que vous l'avez passé par le grand-livre, c'est bon, c'est honnête, c'est respectable. La loi le reconnaît tel, et la loi, voilà la règle unique. La morale, c'est le code : hors du code point de salut. Tout ce que le code défend ou n'ordonne pas, cela est crime ou niaiserie ; tout ce que le code permet ou ne défend pas, cela est vertu ou habileté.

M. Salomon, par exemple, entretient des bandes de pigeons, pour connaître à propos le cours des denrées, les circonstances atmosphériques, les orages, les gelées, les grèles, les inondations, les sécheresses, l'état des récoltes, et spéculer en conséquence sur les vins, les huiles, les sucres, les colzas, les fourrages, etc., contre des confrères moins renseignés. — La loi ne défend pas d'élever des pigeons.

M. Salomon se ménage des intelligences secrètes dans les chancelleries et dans les minis-

tères, pour jouer à coup sûr à la Bourse. — La loi ne défend pas d'avoir la primeur des nouvelles importantes.

M. Salomon, à défaut de nouvelles vraies, en propage de fausses. — La loi ne défend pas d'avoir de l'imagination.

M. Salomon spéculera sur les subsistances publiques, pour en faire hausser le prix, et les revendre à bénéfice aux classes ouvrières. — La loi ne défend pas d'acheter tous les blés disponibles.

M. Salomon vous trompera, non sur la quantité, mais sur la qualité de ses marchandises. — La loi n'oblige pas le vendeur à avoir plus d'œil, plus d'odorat, plus de tact, plus de bon sens que l'acheteur.

M. Salomon profitera de l'embarras d'un confrère, pour lui vendre fort cher de mauvaises marchandises; ou de sa gêne, pour en acheter de lui d'excellentes à vil prix. — La loi ne défend pas de vendre haut et d'acheter bas.

M. Salomon saura même, par des refus de délai, précipiter la ruine de ce confrère, pour recueillir une bonne part des débris. — La loi ne défend pas au créancier d'être impitoyable envers son débiteur.

M. Salomon se fera nommer syndic de la faillite que sa rigueur aura ainsi causée. Il usera de cette qualité pour enlever tout espoir aux créanciers; il acquerra alors, par les mains d'un prête-nom, les créances qu'on sera fort aise de lui vendre au rabais; après quoi, au

moyen d'un arrangement secret avec le failli, il se fera payer immédiatement et intégralement, toutes celles dont il sera .nanti, tandis que les autres porteurs n'auront à recevoir que cinq pour cent au bout de dix ans. — La loi ne défend pas d'être remboursé par son débiteur jusqu'à concurrence de la valeur nominale du titre que l'on possède.

Enfin, il saura combattre un établissement rival avec cette concurrence effrénée, impudente, abominable, qui est le germe de mort de l'industrie moderne; qui consiste à faire, non pas mieux, mais à plus vil prix; qui, sans respect pour une vieille et loyale priorité, vient se placer à votre porte; contrefait vos meilleurs procédés; vous vole votre renommée, votre labeur, votre clientèle; vous ruine de toutes façons, au risque de se ruiner elle-même; et quand, sur les décombres de votre fortune, honnêtement et laborieusement acquise, elle a conquis enfin le monopole qu'elle convoitait, élève ses tarifs, rançonne effrontément le public, et lui fait durement expier la passagère économie qui l'affriandait. — La loi ne défend pas de s'établir où l'on veut, ni de vendre comme on peut.

A défaut de concurrence directe, il saura de même employer cette calomnie presque amicale, qui éveille le soupçon, l'inquiétude, la défiance, et, comme le ver au milieu du fruit, s'établit peu-à-peu dans une réputation, s'y loge, s'y nourrit, s'y engraisse, jusqu'à ce que le fruit,

entièrement rongé à l'intérieur, finisse par tomber subitement en pourriture. — La loi ne défend pas d'être le rival de ses rivaux.

Nul ne sait mieux propager, contre une industrie naissante, ces préventions de parti-pris que, par envie naturelle, le public adopte toujours avec tant d'empressement contre toute invention nouvelle; nul ne sait mieux, en pareil cas, ameuter les imbécilles, passionner les gens d'esprit, et, à propos de la plus misérable chose, insurger l'opinion de tous au nom de l'industrie nationale, de l'honneur national, de la dignité nationale. — La loi ne défend pas d'être l'ami de son pays.

Nul ne sait mieux repousser, par un froid dédain, la conclusion d'une affaire que l'on convoite ardemment, surtout lorsqu'une impérieuse nécessité pousse le demandeur à conclure, n'importe à quelles conditions. M. Salomon se fait prier, supplier de se laisser enrichir, comme s'il s'agissait pour lui d'accorder une grâce, une immense faveur. Cette fausse indifférence est l'une des plus précieuses qualités du métier. M. Salomon la possède au plus éminent degré. — La loi ne défend pas de paraître indifférent en matière de négoce.

Nul encore ne sait mieux glisser furtivement, dans une convention, quelqu'une de ces clauses qui sont grosses de discordes futures. — Nul ne sait mieux donner aux termes d'un traité la tournure la plus innocemment captieuse. — Nul ne

sait mieux fomenter la défiance, la haine, la guerre, entre bons associés; bouleverser toute une maison par un quiproquo d'acte; brouiller les meilleurs amis, le père et le fils, le frère et la sœur, tout en feignant de les concilier. — Nul n'a plus de ressources dans l'imagination pour *nourrir un procès*, comme on dit en langage consulaire; pour le grossir chaque jour d'incidens nouveaux, et le rendre interminable, au point de fatiguer l'adversaire le mieux fondé, et de l'amener, de découragement, à composition. — Nul, en somme, ne pratique avec plus de talent ce vol organisé que les tribunaux tolèrent par impuissance, par insouciance peut-être; que le monde a le grand tort de saluer du nom d'habileté; qui est cent fois plus dangereux que la filouterie de place publique, car il est plus funeste; qui est cent fois plus exécrable que le brigandage de grand chemin, car il est plus lâche; qui consiste à attirer votre ignorance, votre inattention, votre gêne, dans quelque piège de forme, et à vous demander la bourse, en vous braquant sur la gorge, en guise de pistolet, quelque promesse surprise, quelque marché frauduleux, quelque convention arrachée à l'ignorance, à la peur, à l'ambition, à la bonne foi; ce vol enfin dont on a dit que l'exercer c'était être honnête homme jusqu'à la corde exclusivement. Gardez-vous de cette race vampirique: ses réseaux sont déliés et invisibles comme les toiles de l'araignée, mais gluans et

indestructibles comme elles. Pauvres mouches, si vous êtes assez imprudentes, ou assez aveugles, pour y toucher de l'aile, si peu que ce puisse être, c'est fait de vous! Impossible d'échapper au fatal tissu : le Tartuffe accourt, vous enveloppe peu-à-peu des mille fils de la légalité, vous garrotte, vous étouffe, vous dévore. Il est bien peu d'étourderies qui n'aient été la proie de ces hypocrites de légalité; bien peu de gênes qui n'aient été détroussées par ces Cartouches, armés de codes jusqu'aux dents; bien peu de probités enfin qui n'aient été victimes de quelque Salomon.

XV.

M. JEAN-JACQUES TARTUFFE,

ANCIEN JUGE-DE-PAIX, ADJOINT DE SA COMMUNE, ROSE-CROIX DU GRAND-ORIENT,

et chevalier de l'ordre royal de la légion-d'honneur.

M. Jean-Jacques Tartuffe est un hypocrite d'athéisme, comme son trisaïeul, le grand Honoré Tartuffe, fut un hypocrite de dévotion.

M. Jean-Jacques Tartuffe se pose en esprit fort aux yeux des paysans; sa bibliothèque est encombrée de livres irréligieux, qu'il n'a jamais lus; il assure que Voltaire ne croyait pas en Dieu, et que Rousseau était matérialiste; il appelle les prêtres des calotins, et les fidèles des jésuites; il affecte de faire travailler le dimanche, et néglige

de se faire la barbe les jours de fête ; il ne met jamais les pieds à l'église; il se place sur le passage des processions , et s'y tient debout , les bras croisés, chapeau en tête, bien persuadé que l'univers a les yeux sur lui, et l'admire comme un autre Ajax; au moindre refus de sacrement, de confession , ou de sépulture, il crie avec fanatisme contre le fanatisme du clergé; il voudrait que tous les bigots fussent fouettés sur la place publique : c'est sa manière de comprendre la tolérance; il saisit avidement, en sa qualité d'adjoint, toute occasion de tracasser les frères ignorantins ;il invite à dîner le curé de sa commune afin de discuter théologie, et de lui prouver qu'il faut être idiot pour croire à ce qu'enseignent les ministres de la religion.

Ses argumens reposent, en pareil cas, sur l'absurdité mathématique d'un seul Dieu en trois personnes, et de trois personnes ne faisant qu'un seul Dieu; sur l'impossibilité anatomique, pour une femme, d'être à-la-fois vierge et mère; sur la bonhomie conjugale de saint Joseph, et sur l'extrême embarras où se verront les morts, lorsqu'au jour du jugement dernier, il s'agira pour eux de retrouver tous leurs membres épars.

Les sept cents femmes de Salomon et la manie chorégraphique du roi David lui fournissent aussi de triomphantes argumentations.

Mais c'est surtout contre les miracles qu'il tourne avec vigueur l'érudition sceptique qu'il a ramassée dans les romans de Pigault-Lebrun,

dans la ***Pucelle d'Orléans***, dans le ***Compère Mathieu***, et dans quelques tragédies de Voltaire. Il cite à tout propos ces deux vers d'***OEdipe***, les seuls qu'il ait su retenir :

Les prêtres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense :
Notre crédulité fait toute leur science ;

il accable les papes de sarcasmes, conspue les cardinaux, méprise les suisses, honnit les sacristains, hue les bedeaux, reproche aux moines d'être gras, aux cordeliers d'être libertins, aux chanoines d'être gourmands, et plaisante fort agréablement sur les curés qui aiment la bonne chère, qui ont de bons vins dans leur cave, et se font servir par de jeunes et jolies servantes.

Voilà le masque; voici le visage :

M. Jean-Jacques Tartuffe exige absolument que sa femme hante les églises, que son fils suive assidûment le catéchisme, que sa fille soit membre du rosaire, et que ses valets fassent exactement leurs pâques. Il s'excuse de cette anomalie en disant que la religion, parfaitement inutile pour les esprits éclairés, est un frein nécessaire pour les femmes, les enfans et les domestiques. Mais c'est qu'en réalité, sous ce faux semblant d'incrédulité, M. Jean-Jacques Tartuffe est de tous les hommes le plus crédule. Il croit, non-seulement à Dieu, au diable, à l'enfer, au purgatoire, aux limbes, aux anges, aux archanges, mais encore aux esprits, aux revenans, aux vam

pires, aux feux follets, aux loups-garous, aux incubes, aux succubes, aux larves, aux farfadets, aux gnomes, aux djinns, au nombre 13, au chant nocturne de la chouette, aux tintemens d'oreille, aux couteaux en croix, etc.; il a peur du tonnerre, et se signe mentalement à chaque éclair; il demande pardon à Dieu, le soir, des impiétés de la journée; il fait dire des messes anonymes pour le salut de son âme; il s'inquiète du sens symbolique de ses rêves; il croit aux cœurs de perdrix piqués d'épingles noires, consulte des tireuses de cartes, et se fait dire la bonne aventure en secret; il accepterait avec répugnance un héritage le vendredi; il se détourne plein d'horreur à l'aspect d'une vieille femme qui passe dans le pays pour avoir un *mauvais-œil;* il porte au fond de son chapeau une image de saint Hubert, à l'encontre des mauvais chiens; il éprouve de cruelles angoisses, à la vue d'une salière qu'on renverse sur la nappe, et il a crucifié un hibou à la porte de sa grange pour conjurer les maléfices.

Pourquoi se vanter hautement de ne croire à rien, alors qu'au fond de l'âme on croit à tout? Par vanité, par ambition. D'une part, M. Jean-Jacques Tartuffe s'imagine trancher ainsi de l'Arouet de Voltaire; et d'autre part, cette hypocrisie, d'un genre plus commun qu'on ne le pense, l'a fait gratifier, par la révolution de juillet, de deux choses qui ont encore une certaine valeur au village: un titre et un ruban.

XVI.

MADEMOISELLE CATHERINE TARTUFFE,

VIEILLE FILLE, CHANOINESSE, MEMBRE DE PLUSIEURS ORDRES ÉTRANGERS, ET DÉCORÉE, PAR SA MAJESTÉ LOUIS XVIII,

de l'ordre royal de la légion-d'honneur.

Après avoir passé son printemps, son été et son automne à rêver des maris impossibles, des Antinoüs, des Apollons, des princes, des ducs, des comtes, des vicomtes, et peut-être même des fils de rois constitutionnels, mademoiselle Catherine, restée fille par ambition, passe maintenant son hiver à déclamer, par rancune, contre le mariage qu'elle appelle un état immoral. Son bonheur est de brouiller des ménages, de rompre des projets d'hymen, et d'imposer à toute jeune fille dans sa dépendance l'obligation de garder le plus strict célibat.

A l'entendre, elle a vu à ses pieds les plus beaux hommes de son temps, elle a fait tourner les plus fortes têtes, elle a refusé par-devant notaire des millions, des châteaux, des calèches. Et si elle eût été femme à se mal conduire, ah! vrai Dieu! tout l'or du Pérou, tous les châles du Thibet, tous les diamans de Golconde eussent payé un seul de ses regards! Mais fi! Les hommes lui font horreur : ce sont des traîtres, des volages, des coureurs, des inconstans, des égoïstes,

qui ne pensent qu'à eux, qui n'ont d'autre souci que de plaire à une femme, et qui s'en moquent ensuite.

Voilà pourquoi, dit mademoiselle Catherine, elle a préféré, à cette servitude, légitime ou illégitime, qu'on appelle le mariage ou l'amour, l'indépendance du célibat, la liberté de l'indifférence.

On n'est pas bien sûr que l'opinion de mademoiselle Catherine n'ait jamais varié sur ce point, et certaines mémoires contemporaines conservent, dit-on, quelques aventures de jeunesse qui pourraient justifier le doute; mais il faudrait remonter si haut dans le long cours des âges pour vérifier l'exactitude de tels souvenirs, que nous nous abstiendrons de ce travail rétrospectif, et accepterons pour vrai le certificat d'inflexible vertu qu'elle se donne elle-même.

Ce qu'il y a d'incontestable, c'est qu'elle ne s'est jamais mariée. Aussi, lorsqu'a sonné la quarantaine, a-t-elle eu peur de la déconsidération et de l'isolement où languissent les vieilles filles. Elle a remplacé, par un titre, cet échalas obligé qui, dans le monde, donne à la femme une contenance digne et respectable, et qu'on appelle vulgairement un mari. Elle a fait emplette, à cet effet, chez un petit prince d'Allemagne, moyennant six mille livres, d'un titre de chanoinesse et de plusieurs cordons accessoires. Voilà pour le dehors.

Quant à son intérieur, elle a tâché de s'impro-

viser une famille, pour combler le vide que le défaut d'enfans et la disparition de ses derniers adorateurs avaient produit peu-à-peu autour d'elle. Cette famille artificielle se compose de plusieurs chats, d'une perruche, et de toutes les petites nièces qu'elle peut recruter ou imaginer. Lorsqu'il n'y en a plus, elle en invente.

Son procédé est simple. Elle recueille successivement chez elle toutes les jeunes filles de douze à dix-huit ans dont la Providence a pourvu ses proches jusqu'au vingt-sixième degré. « C'est pour soulager de trop nombreuses familles, » dit-elle; « c'est pour nourrir, loger, chauffer, vêtir et élever chrétiennement de pauvres jeunes personnes que la gène de leurs auteurs laisserait dans l'ignorance et l'abandon ; c'est pour faire une bonne œuvre. Ne se doit-on pas à ses parens? »

Cette hypocrisie de bonne parenté lui attire de toutes parts des félicitations qui véritablement ne lui coûtent guère. Elle emploie indifféremment ses petites nièces aux divers offices de demoiselles de compagnie, de lectrices, de femmes de chambre, de couturières, de faiseuses de modes, de lingères, de ménagères, de cuisinières, de rinceuses de vaisselle et de promeneuses d'angora.

C'est ce que mademoiselle Catherine appelle former leur cœur et leur esprit.

Les malheureuses travaillent de six heures du matin à onze heures du soir. Elles sont mal lo-

gées, peu vêtues, nullement chauffées, pas du tout instruites, et nourries le moins possible. Ce sont de véritables domestiques, moins les gages. Mais n'importe : leurs familles les maintiennent de force chez une vieille parente qu'elles nomment leur respectable bienfaitrice. Le présent est un peu dur, il est vrai, mais l'avenir ! C'est l'avenir qu'il faut considérer! Mademoiselle Catherine est une parente à ménager. On ne lui connaît aucun bien au soleil, mais elle vit richement, ne s'épargne aucune douceur, ne se refuse aucune fantaisie : elle doit être *cousue d'or*. Ce sera un magnifique héritage; et cet héritage, elle le promet mystérieusement à celle de ses petites nièces qui la soignera avec dévoûment, elle et ses animaux.

Tel est l'appât que son hypocrite reconnaissance offre sans cesse, d'une manière d'autant plus séduisante qu'elle est plus indirecte, au zèle de ses jeunes caméristes, et surtout à l'avidité de leurs parens.

Robuste et bien portante comme elle est, malgré ses soixante-douze ans et son catarrhe, elle a déjà enterré ainsi une demi-douzaine d'héritières.

Cette hoirie en expectative ne lui sert pas qu'à faire admirablement soigner ses infirmités pour rien : elle lui sert encore à arracher, à la cupidité de ses autres proches, une foule de petits cadeaux qui augmentent d'autant son bien-être. Il n'en est pas un à qui elle n'ait promis

tout bas, en lui recommandant le silence, de le faire un jour son légataire universel. Chacun d'eux s'efforce donc de conserver, par les plus agréables présens, la précieuse faveur d'une si bonne parente. Les donataires enrichissent ainsi la donatrice.

Or, voulez-vous savoir ce que la prétendue reconnaissance de mademoiselle Catherine Tartuffe laissera un jour à ses chers héritiers, à ceux qui se seront ruinés pour lui plaire, comme à celles qui auront morfondu leur jeunesse au service de son catarrhe? Rien, absolument rien. Mademoiselle Catherine a vendu secrètement tout son avoir à fonds perdu, afin d'améliorer le présent, qui lui appartient, aux dépens d'un avenir qui n'appartiendrait qu'aux autres. Tout ce qu'elle laissera, si elle laisse quelque chose, ce sera une petite rente viagère, pour préserver sa perruche des atteintes de l'adversité, et assurer à ses angoras une vieillesse paisible et douce.

XVII.

M. MODESTE TARTUFFE,

PROSATEUR ET ASPIRANT

à l'ordre royal de la légion-d'honneur.

M. Modeste Tartuffe est l'homme du monde qui cache le plus effroyable orgueil et la plus dévorante ambition, sous l'apparence de l'abné-

gation la plus complète et de la plus profonde humilité. Timide, réservé, patelin, il ne vous parle de lui-même qu'avec une sorte de honte, et de ses confrères qu'avec une excessive admiration. « Ses livres ne sont que d'infimes ébauches; ceux des autres sont de magnifiques chefs-d'œuvre. » Eh bien! avisez-vous de le prendre au mot, avisez-vous de ne point relever son talent d'autant plus haut qu'il l'aura mis plus bas, et de ne point réfuter vigoureusement les excessives louanges qu'il vient de dispenser aux autres : vous verrez sa figure se jaunir de bile, sa bouche grimacer, son corps frémir d'un secret malaise, et son œil oblique et faux se brillanter de fureur.

Malgré le faux dédain qu'il professe pour ses œuvres, malgré l'insouciance menteuse qu'il affecte de l'opinion, de la renommée, de la gloire, personne ne sait glisser avec plus d'art, dans les journaux, sur son dernier livre, sa dernière pièce, son talent, son génie et l'*immense avenir qui lui appartient*, une de ces hyperboliques *réclames* qui ont tué la critique contemporaine; personne ne s'entend mieux à obtenir des directeurs de feuilles périodiques, à force de visites, de recommandations, de cajoleries et d'importunités, l'insertion d'un de ces comptes-rendus extatiques, comme, certes, les Racine, les Labruyère et les Montesquieu n'en ont jamais obtenu, même après leur mort. Il est charmant en pareil cas, un mois avant et un mois après

la publication du livre ou la représentation de la pièce; en suite de quoi il redevient maussade comme devant. C'est la manière des confiseurs, qui sont d'une affabilité sans égale depuis le 15 décembre jusqu'au 15 janvier.

Toute sa personne d'ailleurs n'est que plaie d'amour-propre. Par quelque point que vous y touchiez, vous le blessez au vif.

Vous n'avez pas lu son dernier livre, sa dernière pièce, son dernier article : il souffre.

Vous les avez lus, et vous oubliez de le féliciter : il souffre.

Vous le félicitez : il croit voir percer de l'ironie sous vos plus sincères complimens : il souffre.

Vous faites publiquement son éloge, dans un journal, dans un entretien, et vous le mettez modestement au-dessus de Bossuet, de Pascal, de Fénélon, de Molière et de Jean-Jacques Rousseau : l'éloge lui paraît mesquin : vous avez oublié Voltaire : il souffre.

Vous obtenez un succès à votre tour : il souffre.

L'un de ses confrères est promu à quelque poste : il souffre.

L'homme qui passe a la croix d'honneur, ce tourment de ses jours, ce cauchemar de ses nuits : il souffre.

Vous acceptez de lui, à la porte d'un salon, après mille résistances, « des vains honneurs du pas le frivole avantage » : il souffre.

C'est vous le premier que le maître du lieu salue : il souffre.

C'est vous que Madame sert le premier à table : il souffre.

C'est votre manteau qu'au sortir de l'antichambre un valet vous remet tout d'abord : il souffre.

Son nom figure, dans un prospectus de librairie, en tête d'une longue liste de collaborateurs : la place lui paraît trop évidente : il souffre.

Son nom figure au milieu : la place lui paraît trop invisible : il souffre.

Son nom figure en queue : la place lui paraît trop indigne : il souffre.

Son nom figure au travers : la place lui paraît trop voisine d'obscurités : il souffre.

Son nom n'y figure nulle part : cette omission lui paraît trop dédaigneuse : il souffre.

La statue de Henri IV se dresse devant ses yeux sur le Pont-Neuf; il n'a pas de statue, lui : il souffre.

Vous vous mariez, vous êtes père, vous héritez, vous faites fortune, vous devenez veuf : il souffre.

Vous lui rendez un important service : il le reçoit; très bien; mais la pensée d'être votre obligé l'humilie profondément : il souffre.

Vous écrivez quelque part, d'une manière générale, qu'il y a, de par le monde, de petits esprits, de médiocres penseurs, de piètres écrivains : il s'applique chacun de vos termes : il souffre.

Vous parlez bas à l'un de vos voisins : il s'imagine que vous vous moquez de lui : il souffre.

Vous parlez haut de choses indifférentes: chacune de vos paroles lui semble une allusion détournée : il souffre.

Enfin, vous avez la maladresse de dire en sa présence que Napoléon est le plus grand homme des temps modernes, au lieu de vous borner à dire qu'il en est un des plus grands : il souffre.

Ainsi toujours. Quoi que vous fassiez, quoi que vous disiez, quoique vous écriviez, il souffre; et s'il souffre en silence, si sa rage concentrée dérange à peine l'hypocrite modestie de sa tenue, de sa face et de son langage, ne vous défiez pas moins de ce calme apparent : la haine fermente au fond de ce cratère que recouvre une si calme, une si riante végétation. Vienne l'occasion favorable de se venger, dans l'ombre, sans bruit, sans péril surtout: il vous fera expier cruellement vos éloges, vos services même, à l'égal de torts et de sanglantes injures. Ce sont les hommes de cette sorte qui, en temps de révolution, par exemple, dénoncent, accusent, condamnent, avec cette frénésie sombre, cette barbarie pateline, cette sérénité impitoyable dont les historiens, peu experts la plupart en matières psychologiques, placent souvent la cause dans le fanatisme politique, dans l'exaltation des idées, dans l'entraînement d'opinions surexcitées mais consciencieuses. Les historiens ne se doutent guère que les causes privées peuvent revendiquer la plus large part des

effets généraux, et qu'il y a maintes fois, au fond des plus grands événemens, ou de l'alcool, ou de la bile, ou de la lymphe, ou des fluides génésiaques.

XVIII.

M. IGNACE TARTUFFE,

ARTISTE,

et chevalier de l'ordre royal de la légion-d'honneur.

M. Ignace Tartuffe est proche parent du précédent. C'est au physique un petit être tout chétif, tout malingre, tout verdâtre. C'est au moral un esprit sournois, anguleux, inquiet, perfide, hérissé de petites méchancetés à ne savoir par quel côté le prendre.

Son hypocrisie consiste à vouloir passer pour ce qu'on nomme vulgairement un *bon camarade.*

Son but caché est de vous nuire secrètement, sans danger.

Il y a deux hommes en lui, deux hommes parfaitement contraires de figure, de ton, d'humeur, de langage : — l'homme présent, et l'homme absent ; — le camarade dévoué et l'adversaire acharné; — l'un qui vous serre la main, l'autre qui rumine votre perte ; — l'un qui vous remercie cordialement de vos bons procédés, l'autre qui fulmine contre vous les plus amères récriminations; — l'un qui vous flatte, l'autre qui

vous vilipende; — l'un que vous aimez peut-être, l'autre que vous devriez écraser du pied comme une bête venimeuse.

Son art est de se dire, à votre insu, l'ami de vos ennemis, comme il se dit, à leur insu, le vôtre; de vous dénigrer auprès d'eux, comme il les dénigre auprès de vous; ici le matin, là le soir; passant d'un camp dans l'autre, avec les mêmes protestations de camaraderie en faveur de ceux qui l'écoutent, avec les mêmes diatribes contre ceux qui ne l'entendent pas; suscitant çà et là de réciproques jalousies; refroidissant ceux-ci, brouillant ceux-là; fomentant, excitant, allumant les guerres; se tenant prudemment à l'écart au moment des mêlées; enfin, laissant partout sur son passage quelque ferment de discorde, quelque germe de haine, comme le crapaud qui fuit, quelque trace de sa bave immonde.

Vous n'êtes pas là pour imposer silence à sa félonie: il vous attaque, dans vos œuvres, vos habitudes, vos projets, vos affections, votre vie intime, non point ouvertement, brutalement, mais par insinuation, par conjecture, et de manière à toujours pouvoir, en cas de nécessité, donner à ses paroles un sens inoffensif, sinon bienveillant. Son arme, c'est l'ironie. Il excelle surtout à imaginer de ces charges caractéristiques qu'on appelait jadis un *bon mot*, et qu'aujourd'hui on appelle simplement *un mot*; plaisanteries toutes faites qui dispensent les niais de se mettre en frais d'esprit; qu'ils adop-

tent avec empressement pour s'en faire honneur; qu'ils vont répétant de porte en porte, de théâtre en théâtre, de café en café; qui servent, pendant un jour, d'os à ronger à la malignité publique; et qui, si elles sont d'aventure aussi justes que méchantes, resteront gravées à tout jamais sur votre nom, comme l'exergue sur la pièce de monnaie.

Vous êtes là, au contraire, et vous pouvez du bout de votre gant châtier sa perfide couardise : il fait alors contre les autres, devant vous, ce qu'il vient de faire contre vous, devant les autres. Il accuse leur caractère, se plaint de leurs procédés, proclame leur stupidité, vous révèle leurs mauvais desseins, leur suppose des intentions sinistres, envenime votre rancune, vous cite, comme étant leur œuvre, l'épigramme qu'il leur a fournie contre vous, et s'empresse de vous fournir contre eux une éclatante riposte.

Vous recevez une lettre anonyme où vos affections les plus saintes sont froissées, vos soucis les plus intimes dévoilés, vos susceptibilités les plus nobles insultées. Ce factum contient des particularités délicates dont l'amitié seule avait pu recevoir confidence. Quel en est l'auteur? Ignace Tartuffe vous rend visite ce jour-là même; il s'indigne avec vous, plus que vous, de la lâcheté de telles missives; il passe en revue tous vos amis, et, par d'adroites insinuations négatives, les rend tous suspects à vos yeux. — C'est lui, soyez-en sûr, qui a commis l'ignoble lettre.

Vous rencontrez l'un de vos meilleurs amis: vous le saluez du geste : il détourne la tête. Soyez-en sûr : Ignace Tartuffe a passé par là.

Vous avez subi, en votre absence, quelques propos inoffensifs, dans un entretien de salon, où sa personne, au contraire, a été durement traitée. Il accourt, vous rapporte en les empirant les propos dont il vous dit victime; se tait sur ses propres injures; vous avertit, en ami, que vous ne pouvez, sans déshonneur, rester sous le poids de si graves offenses; vous excite, vous pousse à en demander réparation les armes à la main. Vous vous laissez convaincre: vous le choisissez pour témoin; il accepte ce rôle: un rendez-vous est convenu: il y manque sous le plus futile prétexte, un voyage forcé, une affaire majeure, une maladie subite, et vous laisse aller seul au combat. — Soyez-en sûr, il n'aurait pas même le courage de vous regarder mourir pour lui.

Vous êtes attaqués tous deux, vous méchamment, lui gracieusement, dans un journal où sa verve caustique s'est ménagé un exutoire, à la condition expresse du plus strict incognito. Le gérant seul, ou le rédacteur en chef, portera bravement la responsabilité périlleuse des agressions du rédacteur occulte. M. Ignace Tartuffe accourt aussitôt, vous signale l'attaque, s'indigne, s'écrie hypocritement: « Mais qu'est-ce qu'ils ont donc, ces gens-là! que demandent-ils? à qui en veulent-ils? » — Eh bien, soyez-en sûr,

l'article hostile est de son encre, et c'est pour vous en noircir avec moins de danger, qu'il s'en est lui-même légèrement taché les doigts.

Règle invariable : chaque fois qu'il vous rend visite, soyez sûr qu'il vient de commettre, ou qu'il médite à vos dépens quelque nouvelle scélératesse : il veut juger du coup, et vous cacher plus sûrement la main qui l'a porté dans l'ombre.

Du reste, vous chercheriez vainement un mobile raisonnable à ses mille perfidies. Elles seraient inexplicables par l'intérêt seul, car jamais habileté n'eût été plus mal habile. On n'est pas dupe long-temps de semblables manéges. Tout ce qu'il y a gagné peu-à-peu, c'est une exécration qui menace de devenir universelle; et, si son envie de nuire a déjà soulevé bien des rancunes, son impuissance seule a pu jusqu'à présent les désarmer. La grande avalanche de petites inimitiés qui peut-être doit l'engloutir un jour, cette montagne de haine grossit incessamment au-dessus de sa tête, mais elle n'est pas prête encore à se précipiter. Quant à son caractère, il faut en demander l'explication, ou à la phrénologie, ou à la médecine, puisque l'intérêt ne la pourrait donner complétement. C'est une question de cervelle ou d'estomac, un effet de protubérance crânioscopique ou d'inflammation intestinale, une cure à tenter par un médecin de fous ou par un apothicaire, par Esquirol ou Diaforus.



Mais arrivé que nous sommes à ce point de notre tâche, nous nous effrayons de l'immensité du sujet. C'est à peine si nous avons esquissé la moitié de cette grande famille. Que résoudre?

Décrire toutes celles qui restent à venir, aussi longuement que les précédentes? Ce serait nous rendre coupable du double tort, d'occuper trop long-temps l'attention du lecteur, et de retarder pour lui l'accomplissement des promesses si précieuses que les Karr, les Guinot, les Gozlan, les Merruau, les Merle, les Etienne Arago, les Fortoul, les Lacroix, les Sue, les A. Dumas, les Soulié, les St-Hilaire, les Gonzalès, les Old-Nick, les Elie Berthet, les Thoré, les Pyat, les H. Celliez, les Audibert, les Auguste Arnould, les Jouffroy, les Laurent, les Ourliac, les de Bast, les Tilleul, les Tissot, les Wey, les Roger de Beauvoir, les Louis Reybaud, les Eugène Briffaut, les Steindhal, les Brucker, les Chasles, les Delanoue, les David, les Delmas, les Escudier, les Janety, les Guichardet, les Huart, les Halevy, les Jaime, les Jonathan, les Albéric Second, les Achard, les Bellanger, les Clavel, les Nisard, les Lucas, les Didier, les S. de la Madelaine, les Royer, les Masson, les Chaudes-Aigues, les

O. Fournier, les Feuillide, les Esquiros, les Hennequin, les L. Roux, les Audebrand, les Batissier, les Labédollière, les Michiels, les Emile Pagès, les Alby, les Aycard, les Lireux, les Ottavi, les Gautier, les Henri Martin, les Cauchois-Lemaire, les Musset, les Albert Cler, les Sandeau, les Claudon, les Luchet, les Sand, les Delphine Gay, les Charlotte de Sor, les Charles Reybaud, les Valdor, les St-Albin, les Gatti de Gamond, les Sophie Gay, les Flora Tristan, et cette Maria Forgame dont les écrits sont gracieux et élégans comme elle, et les Granier de Cassagnac, les Lamartine, les Villemain, et tant d'autres écrivains dont s'honore la littérature actuelle, — ont bien voulu, à l'exemple des Viardot, des Altaroche, des Bernard, des Lenoir, des Enault, des Granal, des Bareste, des Henry Monnier, des Delrieu, des Berthoud, des Boulland, des Couailhac, des Chapus, des Bonnechose, des Taxile Delord, des Molé-Gentilhomme, des Méry, des Joanne, des Chopin, des Barbier, des Bonnelier, des Alexandre Delavergne, des Eugénie Foa, des Viennet, des Balzac, des Hugo, etc., faire aux prochaines séries de cette œuvre collective.

Les omettre au contraire? Ce serait laisser d'importantes lacunes dans cette galerie de l'hypocrisie contemporaine.

En présence de ces deux inconvéniens nous n'avons à prendre qu'un moyen terme : c'est de nous borner au trait caractéristique de plusieurs

des figures qui vont suivre, nous réservant d'achever un jour ces premières ébauches, parce qu'elles sont des types et non point des portraits, dans une œuvre qui ne portera que notre nom, et dont, comme ses aînés *les Béotiens de Paris*, la *Grande Famille de ce bon M. Tartuffe* est simplement un de ces fragmens aventureux qu'on appelle des ballons d'essai.

Continuons donc d'enregistrer chaque personnage dont le vertueux Laurent proclame la bienvenue. A l'effet d'indiquer les endroits où il nous reste quelques retouches à faire, nous emploierons cette ligne de points. . . . . qui, dans ces derniers temps, avec le point d'exclamation !!!!!!! et la petite barre —, a pris une si belle place parmi les beautés de la langue française.

XIX.

M. PAUL-LÉZIN TARTUFFE,

OISIF, SOI-DISANT AMATEUR DE PEINTURE, DE LITTÉRATURE, DE SCULPTURE, DE DORURE, D'ARCHITECTURE, DE CHEVAUX, DE CHIENS D'AMEUBLEMENS, ETC., ETC., ETC.

et membre de l'ordre royal de la légion-d'honneur.

Hypocrite qui cache sa cancrerie sous de faux semblans de générosité, de munificence; — qui tranche à tout propos du prince oriental; — vous fait spontanément des offres d'argent quand vous n'avez besoin de rien; — promet à cent personnes le même présent, une canne, un bijou,

un tableau, un objet d'art, une curiosité précieuse, etc., qu'aucune ne lui demande, et qu'il oublie d'envoyer à aucune; — jette magnifiquement en public des propositions de secours en faveur d'un pauvre diable, et disparaît sans bruit lorsqu'il est pris au mot, et qu'on se met en voie d'exécuter sa généreuse pensée; — vous invite à de brillantes soirées qu'il décommande invariablement la veille, sous prétexte de maladie, d'accident, de deuil; — vous convie à de succulens festins qui auront lieu aussitôt qu'il en aura fixé le jour, ou bien que tel autre convive sera revenu de voyage, ou bien que son nouvel appartement sera prêt, ou bien qu'une bourriche prochainement attendue sera débarquée dans ses mains, ou bien que telle autre impossibilité aura disparu; — mais, en réalité, se borne, pour toute générosité, à vous faire admirer ses appartemens, car vous n'en pouvez emporter que le souvenir; — reçoit volontiers vos cadeaux; — hante vos soirées, déjeune et dîne fréquemment chez vous; — passe toute une saison à votre campagne, sans gratifier d'un centime vos domestiques dont il use et abuse; — vous laisse payer seul, faute de monnaie, le concert, le spectacle, le café où il vous a entraîné malgré vous; — s'éclipse régulièrement, du 20 décembre au 10 janvier, pour cause de voyage, de travail pressé ou d'indisposition, et, après s'être gobergé à vos dépens plus de cent fois dans le cours de

l'année, n'apporte pas même, le premier janvier, à votre femme un cornet de bonbons, à vos enfans le moindre polichinelle : « Le « jour de l'an, dit-il, est une chose vraiment « stupide, et les gens raisonnables font bien de « s'insurger contre un pareil abus! » Sa carte seule témoigne, chez votre concierge, de la gratitude de son estomac. L'usage des cartes est le seul procédé qu'il tolère (Trois francs cinquante centimes le cent). Enfin, ce splendide seigneur se prend journellement d'injures avec ses cochers de cabriolet, pour refus du pour-boire d'usage, sous ce noble motif qu'il ne faut pas se laisser juguler par de tels manans, et que, dans l'intérêt de tous les honnêtes gens, on doit résister aux insatiables prétentions de cette canaille numérotée.

. . . .

XX.

MADEMOISELLE BRIGITE TARTUFFE,

GOUVERNANTE D'UN VIEUX CURÉ, ET PARENTE D'UNE FOULE DE

chevaliers de l'ordre royal de la légion-d'honneur.

Vieille fille qui, à force de petits manéges, est parvenue à séquestrer son vieux maître, à l'isoler de tous ses amis, de tous ses confrères, de tous ses voisins; à le brouiller avec tous ses proches; qui, après s'être fait placer chez lui, par eux, dans l'intention qu'elle eût grand soin de sa vieillesse,

et aussi de leurs intérêts, l'a profondément irrité contre ceux même qu'il aimait le plus, en interceptant leurs lettres, en taisant leurs visites, en leur supposant des vices, des torts, d'avides projets, d'injurieux propos, de sinistres machinations ; et qui enfin, restée seule maîtresse du logis déserté, fait de l'hypocrisie d'attachement : maudit tout bas, en termes grossiers, les infirmités du vieillard; les plaint, tout haut, en termes affectueux; et, que sait-on? tient peut-être en réserve, une corde, une chute, une apoplexie, un breuvage mortel, ou, ce qui ne l'est pas moins en pareil cas, quelque scène de violence, à l'effet d'hériter plus tôt, pour le jour où un testament exclusif, arraché à la crédulité ou à l'effroi du testateur, léguera à la gouvernante, avec tous les autres biens du pauvre homme, le peu d'écus, de nippes et de mobilier qu'elle n'aura pu lui voler de son vivant.

. . . .

XXI.

M. JÉRÉMIE TARTUFFE,

USURIER,

et membre de l'ordre royal de la légion-d'honneur.

Vieux richard, au nez pointu, à l'œil perçant, à la lèvre mince et pâle, à l'attitude mendiante, au geste patelin, à la voix lamentable, au cos-

tume grelu, qui se plaint constamment de la stagnation des affaires, de la ruine du commerce, de la cherté des subsistances, des pertes énormes qu'il vient de subir ; en un mot, qui cache son opulence sous les symptômes de la pauvreté, non point par avarice, mais par calcul : dans le but unique d'impétrer plus facilement, plus gratuitement, pour lui, de la commisération des uns, les services de toute sorte qu'il fait payer d'autant plus cher à la mauvaise fortune des autres.

. . . .

XXII.

M. PROSPER DE TARTUFFIGNAC,

JEUNE CHERCHEUR D'AVENTURES,

et chevalier de l'ordre royal de la légion-d'honneur.

M. Prosper a pris le rôle exactement contraire. On ne lui sait aucun moyen d'existence, soit métier, soit profession, soit place, soit propriété, soit rente sur le grand-livre, soit maîtresse; et cependant, à le voir, on est tenté de le prendre pour quelque fils de millionnaire. Sa mise est élégante, et témoigne du progrès immense que l'art d'Humann a fait faire au disgracieux habit, à l'élégante redingote, à l'inutile gilet, et surtout au pantalon, ce chef-d'œuvre impossible qui tient dans la couture le rang chimérique qu'occupe en mathématiques la quadrature du cercle.

Il est parfaitement ganté, porte une canne à

pomme d'or, et sort rarement sans de sonores éperons.

A l'entendre aussi, la famille des Tartuffignac est l'une des plus riches du Languedoc. Il parle pompeusement des châteaux de monsieur son père; il fréquente le *grand monde* à Paris, lequel est excessivement petit; il a dîné la veille chez le ministre, il danse le soir chez l'ambassadeur, il a toujours son couvert mis chez tel banquier; enfin, il a des chevaux et des femmes, à encombrer vingt écuries et vingt boudoirs. C'est le plus riche héritier du globe.

Pénétrez sous cette hypocrisie d'opulence: la plus affreuse misère est à une ligne de la superficie. M. Prosper est le bâtard, peut-être, de quelque saltimbanque en voyage. Il a fait gratuitement ses études dans un petit séminaire, sous prétexte d'inclinations ecclésiastiques, et il a déposé la soutane aussitôt qu'elle a cessé de lui porter profit. Arrivé à Paris, ce grand foyer lumineux où viennent follement brûler leurs ailes tous les coléoptères de la province, il a essayé de vingt états, tour-à-tour commis, artiste, écrivain, joueur, que sais-je? sans pouvoir se fixer à aucun. Son portier le soupçonne de donner maintenant, en désespoir de cause, çà et là, anonymement, dans quelques familles d'épiciers retirés, des leçons provisoires de participes et de *Que* retranchés. C'est le faible produit de cette science clandestine qui défraie le luxe superficiel dont il se pare. Tout dans son existence

est sacrifié au clinquant. Il n'y a pas de chemise sous ce gilet de velours, pas de bas dans ces bottes vernies. C'est dans une taverne à douze sous le cachet qu'il dîne avec le ministre, quand il dîne; mais, d'habitude, il dépense plus en cure-dents qu'en dîners. Sa brosse et sa bouteille de cirage composent seules la nombreuse valetaille qu'il appelle ses gens. Quant au castel de monsieur son père, ce fief est représenté par l'étroite mansarde où perche monsieur son fils.

Quelle secrète manie le pousse à se priver ainsi du nécessaire pour s'assurer le superflu? Est-ce vanité? Non. C'est ambition. M. Prosper court les spectacles, les églises, les promenades, les salons, dans l'espoir de piper, au faux brillant de sa fortune, — ou bien quelqu'une de ces belles places que, dans notre gouvernement égalitaire, on donne toujours de préférence à ceux qui n'en ont nul besoin; — ou bien quelqu'un de ces riches mariages, moins rares qu'on ne le pense, où la future est amoureuse, à son insu, non pas, comme elle le croit, des agrémens personnels du futur, mais des fêtes, des belles robes, des cachemires, des calèches, que semblent promettre la toilette de celui-ci, et son état, et son train de garçon. A passer au creuset bien des passions de jeunes filles, et des plus délirantes, et des plus sentimentales, on trouverait pour résidu, non de l'amour vrai, mais de l'orgueil. Tel est le secret de ces unions, si doucement formées, où l'aversion a sitôt remplacé la tendresse. L'espoir

s'est envolé devant la réalité, emportant équipages, cachemires, belles robes, brillantes fêtes, toutes ces charmantes ambitions d'épouse, qui ressemblaient si bien à de l'amour, au cœur de la fiancée. La vanité seule est restée : la vanité blessée, c'est-à-dire la plus sourde, mais la plus implacable de toutes les haines de femme.

M. Prosper de Tartuffignac prendra-t-il, lui aussi, à l'éclat de sa fausse opulence, quelqu'une de ces riches héritières, au risque d'être exécré le lendemain de ses noces? Quoi qu'il arrive, cette sorte d'hypocrisie, fort commune à Paris, lui a déjà mérité la croix de l'ordre royal de la légion-d'honneur. Un de ces hommes en crédit qui se plaisent à protéger les gens qui paraissent n'avoir besoin de rien, le remarqua dans ses salons pour lui avoir marché sur le pied par mégarde. Il s'étonna, s'indigna même de voir qu'un jeune homme de si bonne mine, parfaitement vêtu, ganté, culotté, chaussé, n'était pas du tout décoré. La conversation s'engagea de l'un à l'autre, à propos de la maladresse de celui-ci à fouler l'orteil de celui-là. Il n'en fallait pas davantage. Quelques jours après, la Grande-Chancellerie comptait un légionnaire de plus sur ses innombrables registres. C'est qu'en effet, aux yeux de beaucoup de gens, cet insigne, si glorieux jadis, n'est plus qu'un accessoire obligé dans la toilette d'un jeune homme de bon ton. Le gouvernement, à force de profusions, a ravalé ainsi l'étoile Napoléonienne au rang des

gants jaunes, des jabots de dentelles et des bottes vernissées. Il est devenu aussi étrange de voir un homme mal vêtu la porter, que de voir un homme bien mis ne la porter pas.

XXIII.

M. LE BARON AUGUSTE TARTUFFE,

HOMME D'ÉTAT, DÉPUTÉ, PUBLICISTE, EX-MINISTRE,

et officier de l'ordre royal de la légion-d'honneur.

Hypocrite de gravité qui a compris de fort bonne heure que la seule manière d'avoir de l'importance aux yeux de la ***nation la plus spirituelle et la plus gaie de la terre***, c'est de lui paraître ennuyeux et triste. On ne réussit bien en France qu'à ces deux conditions.

Il était né farceur, il s'est fait homme sérieux.

Cette métamorphose lui a valu la fortune politique la plus étonnante de ce temps-ci.

Arrivé à Paris, en 1825, par les pataches, avec dix francs dans sa poche, il......

. . . .

XXIV.

M. PARFAIT TARTUFFE,

CHARMANT GARÇON,

quoique chevalier de l'ordre royal de la légion-d'honneur.

Personne ne sait tirer avec plus de verve ces feux d'artifices de la conversation, ces fusées de

l'esprit, ces soleils de la science, ces chandelles romaines de l'imagination, qu'on appelle des paradoxes; folâtres lueurs qui jettent plus d'éclat que la vérité même, mais qui ne durent pas comme elle; qui s'enflamment, illuminent, éblouissent et passent, et vous laissent, en s'éteignant, dans une obscurité d'autant plus noire qu'elles ont été plus resplendissantes.

A entendre M. Parfait Tartuffe, l'amitié n'est qu'un vain mot, l'amour qu'une chimère, le patriotisme qu'une sottise, et la vertu qu'une duperie; le vice seul est beau, grand, noble, car le vice seul est fort; la poésie n'est pas autre chose que de la scélératesse, revêtue d'une belle forme; les grands hommes ne sont que de grands brigands; la tendresse paternelle est un préjugé, la piété filiale une momerie, la reconnaissance une imbécillité; les seules vertus naturelles sont la paresse, la gourmandise, l'envie, la luxure, tout ce qui procède de l'égoïsme : car l'égoïsme, c'est le seul mobile raisonnable de l'homme. Le vol même et l'assassinat sont des actions louables. Cartouche, Mandrin et Lacenaire étaient de belles individualités qui avaient parfaitement compris la mission de l'homme sur la terre, et qui protestaient à leur façon contre une société fondée sur les bases stupides du devoir. Il ne leur a manqué, pour être des hommes complets, que de manger de petits enfans à la sauce blanche, ce qui doit être une délicieuse friandise.

Et quand M. Parfait vous dit de ces énormités-là, c'est avec tant de verve, tant d'esprit, qu'on éprouve un charme indicible à l'entendre, et qu'on ne songe pas un seul instant à se garer de son poignard, ni à mettre prudemment les deux mains sur ses poches.

On a raison. M. Parfait Tartuffe n'a que l'hypocrisie du vice. C'est au fond le meilleur homme du monde: sa vie est pleine de généreuses actions; il est bon fils, bon frère, bon ami, bon parent, bon camarade, bon collégue, bon voisin, bon citoyen; il monte sa garde avec un zèle qu'on a cru devoir décorer pour l'exemple; il a restitué une trouvaille de cent billets de banque à leur légitime propriétaire; il est sobre, pacifique,laborieux; il pleure aux drames de l'Ambigu, ne triche jamais au jeu, est fidèle à sa femme, se laisse gouverner par elle comme un enfant, et quant aux enfans, les adore, les caresse, joue à quatre pattes avec eux, et ne les mange à aucune espèce de sauce. C'est en somme, malgré son cynisme apparent, ou peut-être même à cause de ce cynisme, le seul honnête homme de la famille. Voulez-vous, règle générale, connaître la pensée véritable des gens? Prenez le contrepied de leurs paroles.

XXV.

MADAME LA BARONNE ZÉPHIRINE DE LA TARTUFFIÈRE,

FEMME D'UN BARON DE FRAÎCHE DATE,

officier de l'ordre royal de la légion-d'honneur.

Voulez-vous une autre preuve de cet axiome?

Spirituelle, jeune et jolie, madame la baronne est dans le monde un modèle de grâce, d'élégance, de bon goût, de bon ton; elle danse à ravir, pense bien, parle à propos, se tient décemment et mange excessivement peu : c'est un être tout délicat, tout frêle, tout sensible, tout poétique.

C'est une mégère à la maison.

Sa toilette est négligée à l'excès, ses cheveux sont en désordre, ses mains auraient besoin de dix ablutions, ses attitudes sont ignobles, ses paroles grossières, ses occupations d'un prosaïsme rebutant; elle jure comme une vivandière, rapetasse des nappes, ourle des torchons, gronde sans cesse sa valetaille ou plaisante familièrement avec elle; se prend de dispute avec ses fournisseurs, va elle-même au marché, pèse la nourriture de ses gens, leur conteste le droit d'y voir clair, leur dispute quelques noirs tisons, les oblige à boire de l'eau, et quant à elle, mange copieusement, gloutonne-

ment, et, le verre en main, défierait un soupeur du café anglais.

Croyez donc à l'hypocrite poésie de certaines femmes à la mode !

. . . .

XXVI.

M. SCÉVOLA-NAPOLÉON-LOUIS-CHARLES-PHILIPPE, COMTE DE LA TARTUFFADE,

GRAND-DIGNITAIRE DE L'ÉTAT,

et commandeur de l'ordre royal de la légion-d'honneur.

But : — rester debout quand un gouvernement tombe.

Moyen : — n'importe lequel, pourvu qu'il réussisse.

Prétexte : — envelopper son égoïsme de belles maximes sur le respect des ***faits accomplis ;*** sur la nécessité, pour les honnêtes gens de tous les partis, de s'entendre en temps de révolution, de garder leurs positions acquises, de conserver leur légitime influence, dans l'intérêt général, pour le maintien de l'ordre, et la sauve-garde des propriétés.

Axiome sous-entendu, dit-il, ***dans tout serment de fidélité au prince :*** — « le pays d'abord, le monarque ensuite, ma place enfin. » Lisez : « le pays enfin, le monarque ensuite, ma place d'abord. »

Résultat : — Excellent. Des honneurs, des titres, des cordons, des sinécures, de la considération en cour, de l'estime en ville, de la réputation d'homme d'état, en d'autres termes, ***honos et argentum, atque bonum appetitum.***

Tel est en abrégé l'hypocrite patriotisme de M. Scévola-Napoléon-Louis-Charles-Philippe, comte de la Tartuffade, race de nos jours très pullulente.

. . . .

XXVII.

MÈRE TARTUFFE,

NOURRICE SUR PLACE

d'un futur chevalier de l'ordre royal de la légion-d'honneur.

D'excessifs témoignages d'affection à l'égard de l'enfant étranger qu'elle nourrit, quand sont là les parens qui ont loué à tant par mois ses banales mamelles.

D'excessives indifférences à l'égard de ce même nourrisson, quand les parens ne sont plus là, et confiscation absolue, au profit de son enfant à elle, des vêtemens, des joujoux, des friandises qu'ils ont apportés pour le leur, et même, à peu de chose près, de tout le lait qu'elle leur a vendu.

Voilà en quelques mots l'hypocrisie, singuliè-

rement commune, qui distingue la mère de cet enfant précoce dont nous avons eu, au commencement de cette revue, l'occasion de signaler les petites perfidies. Le lait de la mère est de bonne qualité.

. . . .

XXVIII.

M. ANNE-LÉGER TARTUFFE,

VICTIME DE SES VICTIMES,

et chevalier de l'ordre royal de la légion-d'honneur.

M. Anne-Léger a perdu par sa faute les belles positions où le hasard et le crédit de sa femme avaient successivement poussé son incapacité. Il a entraîné une foule de gens dans ses nombreuses culbutes, et de ce jour il s'est mis à déclamer contre ceux-là même qu'il a ruinés, les traitant hautement de fous, de dissipateurs, d'intrigans, bien persuadé qu'il vaut mieux être accusateur qu'accusé, et que, en fait de grossières épithètes, c'est l'initiative qui a presque toujours raison devant l'imbécillité publique.

. . . .

A l'entendre, sous huit jours, il aura pulvérisé tous ses ennemis. L'un sera traîné de sa propre main au bagne; l'autre aura reçu un coup d'épée dans le flanc; et, quant à celui-ci, patience! il est justement là, en embuscade, pour

l'attendre, et lui jeter à la face une de ces souillures qui ne se lavent que *dans des torrens de sang*.

L'accent périgourdin de ses projets en révèle d'avance la puérile inanité. C'est pour leur auteur que semble avoir été fait ce vers:

Les gens que vous tuez se portent assez bien.

C'est qu'à vrai dire ses rancunes sont très éphémères, et pour peu que son intérêt d'argent ou d'amour-propre y trouve accidentellement quelque bénéfice, vous le verrez hanter familièrement, demain, les gens qu'hier il traitait d'intrigans, de fous, de pis encore, et qu'il voulait anéantir, exterminer.

L'air victime lui sied du reste à merveille, et personne n'a été ruiné par personne, avec plus de grâce et de charme. Il y a dans son allure du paladin qui est tombé maladroitement de cheval, qui s'en revient tout endolori de sa chute, et qui en accuse dédaigneusement les perfides intrigues du cheval de son adversaire. Tout est perdu fors l'honneur.

L'hypocrisie de désintéressement qui le caractérise, se manifeste, en effet, par d'adorables façons de chevalerie antique. C'est un laisser-aller, une légèreté, une insouciance vraiment digne du chevalier de la Manche. Il n'entend rien aux affaires! Les affaires lui pèsent! Les calculs lui font horreur! Si ses ennemis l'ont

ruiné, c'est qu'il l'a bien voulu ; c'est qu'il a signé de confiance, pour les obliger, des montagnes de lettres-de-change ; c'est qu'il a même dédaigné de lire les ventes, les achats, les guet-apens écrits qu'ils ont tendus à sa bonne foi, à son étourderie. Mais qu'importe ! Sa loyauté lui reste ; on est toujours assez riche avec un pareil trésor, et l'on parvient tôt ou tard à satisfaire ses créanciers.

Ainsi dit-il, et, grâce à cette horreur de l'arithmétique hautement avouée, à cette incapacité noblement proclamée pour toute espèce d'affaires, il faut voir avec quelle parfaite sérénité d'âme il se fait habiller, meubler, nourrir, voiturer à crédit, sans se préoccuper le moins du monde des moyens d'acquitter un jour de semblables dettes ; avec quelle grandeur d'âme il signe, endosse, et ne paie jamais aucun des billets qu'il peut plaire à l'usure d'exiger en échange de quelques écus ; avec quel sans-gène enfin Oreste puise dans la bourse du petit nombre de ceux qu'il appelle ses Pylades, jusqu'à ce qu'une demande en restitution les transforme à ses yeux en ennemis acharnés.

— Il est honnête homme au fond, et brave, et *bon garçon*, nonobstant ses hableries. — Soit ! Mais Dieu vous garde des bons garçons et des honnêtes gens de son espèce, à l'égal des fripons et des méchantes gens ! Quand une tuile vous tombe sur la tête, qu'importe la main qui l'a lancée !

XXIX.

M. PASCAL TARTUFFE,

PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE,

et chevalier de l'ordre royal de la légion-d'honneur.

M. Pascal est frère du précédent. Froid, compassé, jérémial, il affecte, lui aussi, un grand dédain pour les choses matérielles. Il est bourré jusques aux dents de préceptes empruntés à tous les sages de tous les temps. Il a de petites règles de conduite pour toutes les circonstances. Il possède une foule de sentences moroses, sur l'homme, la femme, la création, la nature humaine, l'âme, le corps, la vie. On croirait entendre de l'Héraclite. Ce n'est point la richesse qui fait le bonheur, c'est le bonheur qui fait la richesse. L'homme vraiment heureux est celui qui croit l'être. *Aurea mediocritas!* voilà sa maxime favorite. La gloire est un leurre, l'ambition une folie, et l'avarice un crime envers les autres, un tort envers soi-même. Il faut manger pour vivre, et non vivre pour manger. Il ne faut pas faire un dieu de son ventre. Les jouissances matérielles ravalent l'homme au niveau de la brute. Le sage doit savoir modérer ses appétits. Quant à lui, qu'il ait toujours une petite place au soleil, un grenier pour demeure, une cruche d'eau pour boisson, un morceau de pain pour subsis-

tance, et des livres, de bons livres, pour donner à son âme cette nourriture intellectuelle, bien autrement précieuse que celle du corps; qu'il ait cela, il n'en demandera pas davantage à Jupiter Olympien, et il remerciera les dieux immortels de la part qu'ils lui auront faite sur cette terre. Il faut savoir se contenter de peu.

Je ne sais, mais la philosophie qui se contente de si peu en théorie, me semble au contraire se contenter difficilement de beaucoup dans la pratique. Le contempteur du *vil métal*, si je suis bien informé, a fait jadis un pur mariage d'argent. — L'homme aux modestes appétits déjeune, dîne, goûte et soupe; il mange comme on mangeait au temps de l'Iliade, qu'il sait d'ailleurs comme pas un helléniste; il fait en sorte que ce soit le plus souvent possible aux frais de la cuisine d'autrui : c'est le plus grand parasite que possède Paris, qui en possède de tant d'espèces; celui-là ne mourra que d'une indigestion en ville. — Ce n'est pas tout. — L'ennemi de l'avarice n'a jamais donné un centime. Lorsqu'il rencontre quelque mendiant, si aveugle, si manchot, si paralytique que puisse être le pauvre diable, il lui reproche sa fainéantise, l'exhorte à aller travailler, et s'étonne que la police soit si mal faite.— L'ami de l'*aurea mediocritas* cumule volontiers plusieurs traitemens. — Le sage qui ne demande aux autres que sa petite place au soleil, sollicite avec instance un poste plus élevé, au préjudice de ses collègues. — Le spiritualiste qui fait

fi des jouissances animales, vit plus réellement en disciple d'Epicure qu'en disciple de Diogène : le tonneau qu'il habite est un superbe appartement. — Enfin l'homme de la nature a fait décorer d'une large croix d'honneur sa haine profonde des honneurs. Il n'y a que les philosophes pour en porter de si grande dimension. Sénèque lui-même ne l'eût point étalée plus grosse, ni plus copieusement enrubannée.

Comme on le voit, monsieur le marchand de philosophie, de modération et de simplicité, ressemble à beaucoup de marchands d'un autre genre, lesquels se bornent à étaler leurs denrées pour allécher la pratique. Ils en vendent, mais n'en usent pas.

XXX.

M. BASILE-TIMOLEON TARTUFFE,

PUBLICISTE,

et chevalier de l'ordre royal de la légion-d'honneur.

Ab uno NON *disce omnes.*

Encore un frère du précédent, un vantard de désintéressement, de sincérité, de délicatesse, d'incorruptibilité.

Selon les uns, M. Basile-Timoléon n'a jamais vendu sa plume au Pouvoir; il est toujours resté dans les rangs d'une opposition quelconque, et n'a jamais écrit le contraire, non pas de ce qu'il

a toujours pensé, mais de ce qu'il a toujours écrit. — Ne pas confondre. — Son hostilité plumitive est habilement calculée : assez fréquente et vive pour lui conserver sa popularité; assez polie et douce pour ne point le brouiller tout-à-fait avec le gouvernement.

C'est une sorte d'acrobatisme où l'art consiste à faire son chemin, pas à pas, sur la corde de l'opinion, sans tomber d'un côté ni de l'autre. M. Basile-Timoléon manie admirablement le balancier : c'est un des plus forts équilibristes de l'époque.

Cela explique comment, lui qui blâme invariablement tous les actes du Pouvoir, il a laissé moirer sa boutonnière, seule promotion peut-être qu'il n'ait point vitupérée depuis qu'il tranche du Montesquieu à six sous la ligne.

Cela explique aussi la faveur culinaire qu'il conserve chez certains ministres, dont il fut jadis le condisciple, dont il fut plus tard le compagnon de débauche, dont il est maintenant le parasite; déjeunant familièrement, le matin, chez celui-ci qu'il attaquera le soir; dînant en tête-à-tête, le soir, chez celui-là qu'il a tancé le matin.

Cela explique enfin les petites gracieusetés gouvernementales qu'il obtient sans bruit, non pas pour lui précisément : — « il est au-dessus, Dieu merci! de pareilles séductions; il ne veut rien du gouvernement; il est incorruptible : ..... l'opposition lui rapporte davantage; » — mais pour les siens, les leurs, ses parens, ses domes-

tiques, ses maîtresses; voire même pour l'actrice qu'il protége envers et contre tous, y compris le public, et dont le théâtre royal qui en est grevé ne pourrait congédier la nullité, sans qu'aussitôt l'horizon politique se rembrunît d'une manière alarmante dans la feuille du protecteur.

Selon les autres, M. Basile-Timoléon est tout bonnement un traître, un pensionnaire des fonds secrets, qui joue, dans la presse indépendante, le double rôle de mouchard et de brouillon. Quelques actes de sa vie politique tendraient à justifier du moins la dernière partie de cette accusation. Il lui est arrivé plus d'une fois, dans des circonstances décisives, à lui si prudent d'ordinaire, de compromettre l'opposition véritable, l'opposition consciencieuse, par des provocations, des légèretés, des emportemens, des boutades de zèle, qui sont restés d'indéchiffrables énigmes, et qui toujours ont amené la défaite imprévue des siens, et procuré subitement d'éclatantes victoires au ministère. Mais les épithètes de mouchard et de faux-frère sont de celles qui se lancent si facilement de nos jours et sont acceptées si aveuglément, que, faute de preuves positives, nous aimons mieux nous en tenir à la première explication de son caractère.

Un seul fait, d'ailleurs, vous donnera, dans ce système, la mesure de son inflexibilité politique. Devenu propriétaire à vil prix d'un jour-

nal sans clientelle, il imprima tout-à-coup à la rédaction, des allures si vives, que le ministère s'en émut, et s'imagina sérieusement que la France était à deux doigts de sa perte, parce qu'une feuille enseignait, chaque matin, à quatre cent cinquante-trois abonnés, qu'ils pourraient, à bien meilleur marché, se procurer un bien meilleur gouvernement. Le ministère, qui n'en dormait plus, lui dépêcha un de leurs amis communs, avec mission d'acheter à tout prix la feuille incendiaire et insomnique. Basile-Timoléon Tartuffe rejeta cette offre avec mépris. « Qui? lui? vendre au Pouvoir un organe de la presse! devenir le complice des étouffeurs de la pensée! Fi donc! Pour qui le prenait-on! »

L'entremetteur, qui le prenait pour ce qu'il était réellement, imagina un biais qui mit tout le monde d'accord. Ce ne fut pas le gouvernement qui acheta en apparence : le gouvernement se contenta de payer.

On se rendit chez un notaire qui m'a conté l'histoire, et là, dans une chambre à gauche, un acte fut rédigé, par lequel Basile-Timoléon Tartuffe vendit à l'entremetteur, simple particulier, l'abominable feuille, cent fois plus cher qu'elle n'avait coûté; tandis qu'à dix pas plus loin, dans la chambre de droite, un second acte s'élaborait, par lequel ledit entremetteur, redevenu agent officiel, cédait cette même feuille au ministère. Les deux actes se signèrent à deux secondes d'intervalle. Basile-Timoléon eut l'air d'ignorer

ce trafic; il empocha l'argent des fonds de police, sans lui trouver d'odeur nauséabonde; et, quelques jours ensuite, il joua admirablement la surprise et l'indignation, lorsque ladite feuille, devenue propriété ministérielle, se prit à enseigner, chaque matin, à ses quatre cent cinquante-trois abonnés, qu'il serait absolument impossible d'avoir un meilleur gouvernement à meilleur marché.

M. Basile-Timoléon Tartuffe inséra dans les autres journaux une lettre énergique, où il protestait contre la rouerie employée par le ministère pour le dépouiller de son journal; où il se proclamait étranger à ce honteux négoce; où il désavouait la nouvelle rédaction; où enfin il flétrissait vigoureusement le système corrupteur du Cabinet.

Cet événement fit beaucoup de bruit, et fournit, pendant quinze jours, un texte magnifique à la discussion de toutes les feuilles publiques. M. Basile-Timoléon en retira donc profit et gloire: sa fortune se trouva décuplée par l'effet du marché; ce fut à qui des autres journaux obtiendrait à prix d'or la faveur de sa prose; il fut placé au nombre des nobles victimes du Pouvoir; son importance et sa popularité s'en accrurent d'autant; on frappa une médaille en son honneur; l'épithète d'incorruptible, de patriote pur, de citoyen vertueux, lui fut adjugée par les badauds, c'est-à-dire par le plus grand nombre; et, de ce jour, il eut chance d'être nommé,

aux prochaines élections, dans vingt colléges à-la-fois.

Quant au ministère, nous n'avons pas ouï dire que les quatre cent cinquante-trois abonnés dont il avait acheté l'enseignement politique, lui aient procuré de plus tranquilles sommeils.

M. Basile-Timoléon Tartuffe n'est pas moins sincère qu'incorruptible. Lisez ses écrits, écoutez ses paroles : c'est blanc et noir.

A le lire, tous les hommes qui n'appartiennent pas à son opinion, sont des crétins, des traîtres, des scélérats.

A l'entendre, au contraire, en petit comité, ce sont, la plupart, des gens fort spirituels, fort habiles et fort honnêtes.

La province se laisse prendre encore à ces déclamations purement routinières, et elle serait bien stupéfaite si, le soir, au foyer de l'Opéra, au bal, en soirée, au Café de Paris, ailleurs même, elle voyait causer amicalement, se promener bras dessus bras dessous, souper gaîment ensemble, ou commettre quelque partie fine de compagnie, certains de ces farouches adversaires qui, tout le jour, par les mille bras de la presse, se sont jeté à la face les plus grossières invectives, les plus calomnieuses suppositions. Bilboquet appellerait cela de la haute comédie.

M. Basile-Timoléon Tartuffe apporte en toutes choses la même véracité. Il n'a pas son égal pour dénaturer le discours d'un ennemi, et pour faire, par exemple, d'un morceau d'éloquence qui a vi-

vement ému la Chambre, une *tartine* ennuyeuse et plate (c'est le terme d'argot), sur laquelle le lecteur haussera les épaules. Personne n'entend mieux ce qu'on appelle la mise en scène d'une séance parlementaire; personne ne sait placer, avec autant de perfidie, ces (*on rit*), ces (*murmures*), ces (*hilarité générale*), ces (*interruption*), ces (*le bruit des conversations particulières nous empêche d'entendre la réponse de l'orateur*), ou toute autre de ces mortelles parenthèses qui tueraient le meilleur discours de Bossuet lui-même.

M. Basile-Timoléon Tartuffe n'a pas son égal non plus pour ce genre de dénigrement — qui s'exerce par le silence, l'allusion, l'anonyme, le pseudonyme, l'attribut, la lettre initiale, les trois étoiles, etc.; — qui use si souvent de ces complaisantes formules : « On dit que.... On assure que... « Des personnes ordinairement bien informées « prétendent que.... On racontait hier, dans un « salon public, que.... On rapporte que der- « nièrement, dans une réunion,.... etc. ; » — qui consiste à dénaturer un fait, un mot, de telle façon que ce qu'ils conservent de vrai empêche la victime de réfuter ce qu'on y a mêlé de faux ; — qui consiste pareillement à rapporter, d'après une autre feuille, un fait défavorable, et à taire soigneusement la rectification; à prêter à un ennemi des paroles qu'il n'a pas dites, des actes qu'il n'a pas faits, des intentions qu'il n'a jamais eues; et, quand vient l'inévitable dé-

menti, à l'insérer le plus tard possible, lorsque la calomnie a porté tous ses fruits, en lettres usées, microscopiques, dans l'endroit le moins apparent du journal, parmi les réclames de librairie, de salsepareille et de moutarde blanche : singulier cortège pour la vérité !

M. Basile-Timoléon Tartuffe n'a pas son égal, surtout dans l'art abominable de tronquer les débats d'un procès, en insistant sur telle partie, en glissant sur telle autre, en présentant l'ensemble sous des couleurs odieuses ou ridicules, sans cependant alléguer un seul fait qui puisse être accusé de fausseté, mais de manière à ce que le prévenu, si pur qu'il soit sorti du tribunal, reste flétri, dans la mémoire des lecteurs, de suspicions infâmantes, d'autant plus terribles qu'elles sont plus vagues, d'autant plus ineffaçables qu'elles offrent moins de prise, à l'esprit pour les démentir, au temps même pour les user.

Un seul exemple montrera parfaitement sa manière de *travailler* en ce genre.

Deux intimes amis, M. Y. et M. Z., se brouillèrent brusquement, je ne sais pour quel motif. M. Y. prétendait que M. Z. était son débiteur, et le débiteur, selon M. Z., c'était au contraire M. Y. Que faire en pareil cas? Choisir des arbitres? recourir au tribunal civil? prendre les honnêtes négocians du tribunal de commerce pour Salomons, pour Sanchos Panzas? C'était l'ancienne méthode. Les choses se fussent ainsi passées sans scandale : M. Y. eût été

remboursé peut-être, mais il n'eût pas été vengé. Il fit mieux : il fulmina contre M. Z. une citation en police correctionnelle, sous le prétexte fantastique de détournement de fonds. Le jour de l'audience venu, cet échafaudage de scélératesses s'écroula subitement devant la simple explication des faits. Non-seulement M. Z. n'avait détourné aucun fonds au préjudice de M. Y.; mais M. Y. fut reconnu le débiteur de M. Z. Les juges renvoyèrent naturellement les parties à se pourvoir devant le tribunal civil pour y régler leurs comptes; et le ministère public saisit cette occasion pour blâmer la légèreté avec laquelle on joue maintenant avec la police correctionnelle, comme les enfans avec le feu, au risque de s'y brûler les doigts soi-même.

M. Basile-Timoléon Tartuffe tira seul grand parti de ce petit procès. Il était l'ennemi des deux adversaires, pour cause d'opinion politique, ou pour cause de rivalité de boudoir, ou pour toute autre espèce de cause, ou bien encore pour cause d'absence de toute sorte de cause, ce qui est souvent, en pareil cas, la plus forte de toutes les causes. Sa haine épousa momentanément les intérêts de l'un, afin de mieux persécuter la réputation de l'autre.

Voici comment ce modèle de véracité quotidienne annota dans son journal les différentes phases de l'affaire. Remarquez bien, je vous prie, toutes les perfidies de sa méthode, et dans leur succession et dans leur ténuité.

M. Basile-Timoléon Tartuffe commença par écrire d'une manière vague, parmi les nouvelles diverses : « On disait hier, au foyer de l'Opéra, « qu'à la suite de discussions assez vives, ayant « pour objet un apurement de comptes, l'hono- « rable M. Y., dont tout le monde apprécie le « noble caractère, s'était vu dans la doulou- « reuse nécessité de traduire en police correc- « tionnelle, le sieur Z., dont il assure avoir « à se plaindre de la manière la plus grave, « dans la gestion de leurs intérêts communs. »

Quelques jours après, M. Basile-Timoléon Tartuffe confirma la nouvelle, en ayant soin de la placer cette fois dans une autre partie du journal, afin d'en varier agréablement la forme : « Nous avions été bien informés. L'honorable « M. Y. vient décidément de déposer une plainte « en police correctionnelle contre le sieur Z. « qu'il accuse de détournement de fonds, dé- « lit prévu par l'article 408 du Code pénal. « L'honorable M. Y. est désolé, ajoute-t-on, « de la cruelle extrémité où l'a réduit le sieur « Z. Il a long-temps hésité devant les terribles « conséquences que sa plainte pouvait entraîner « contre ce dernier, et le souvenir d'ancien- « nes relations, si mal récompensées cepen- « dant, le faisait incliner, jusqu'au dernier mo- « ment, du côté de l'indulgence, de la pitié. « Mais l'intérêt général l'a emporté sur les con- « sidérations particulières. Il est des cas où la « sévérité est un devoir, non pas seulement en-

« vers soi-même, mais envers la société tout « entière. L'honorable M. Y., a compris ce de- « voir, et tous les honnêtes gens ne peuvent que « le féliciter de cette noble résolution. »

Quelques jours après, M. Basile-Timoléon Tartuffe trouva moyen de reproduire la nouvelle dans un feuilleton de théâtre : « Il n'est plus bruit « dans le monde parisien, que de deux choses « également dignes de piquer la curiosité publi- « que : la prochaine arrivée à Paris d'une troupe « d'animaux féroces, venant d'Amérique, et « qu'on dit d'une gentillesse charmante; et le « procès en détournement de fonds que l'ho- « norable M. Y. vient d'intenter au sieur Z., « devant le tribunal de police correctionnelle. « On demande où est l'art ? on demande où « est le drame ? on demande où est la comé- « die? La comédie? elle est aujourd'hui sur les « bancs de la police correctionnelle. Le drame? « il sera demain dans cette arène où les ani- « maux que nous expédie l'Amérique, viendront « déployer leur aimable férocité. L'art, le voilà! « voilà le véritable théâtre contemporain ! Et les « directeurs de spectacle osent se plaindre de la « viduité de leurs salles ! Comment en serait-il « autrement, quand ils n'ont que de pâles et in- « sipides illusions à nous offrir, à côté de si « émouvantes réalités ! »

La veille de l'audience, la feuille de M. Basile-Timoléon Tartuffe répéta une dernière fois la nouvelle, au milieu d'une petite chronique de tri-

bunaux, composée tout exprès pour la circonstance, et dans laquelle il eut soin de flanquer l'affaire en question, d'une foule de petites affaires d'escroquerie; ignoble pêle-mêle qui engageait l'esprit du lecteur à tout confondre dans une même opinion, et accoutumait sa mémoire à accoler inévitablement le nom de M. Z. au nom flétri de filous reconnus. C'est ce que l'argot de la publicité appelle la science de l'*accouplement*, l'art de l'*encadrement*. Il n'y a pas de manœuvre plus odieusement perfide. La note était ainsi conçue : « La chambre du conseil, après mûr examen, a admis la plainte en détournement de « fonds, déposée par l'honorable M. Y., contre « son ancien ami, le sieur Z. C'est demain « qu'après une première remise à quinzaine, « sollicitée, dit-on, par l'accusé, l'affaire doit être « appelée devant la police correctionnelle. La « loi punit les faits qui lui sont reprochés de « deux mois à deux ans de prison, et d'une forte « amende sans préjudice des dommages-intérêts « qui pourraient être considérables envers le « plaignant. Mais l'honorable M. Y., uniquement préoccupé de l'intérêt général, a dédaigné « de se porter partie civile. C'est une nouvelle « preuve de désintéressement dont les honnêtes « gens doivent lui tenir compte. L'estime publique le dédommagera amplement du noble sacrifice qu'il s'impose. La gravité de la cause « et la haute considération dont il est si justement entouré, ne peuvent manquer d'attirer

« une grande affluence. Nous rendrons un
« compte impartial de cette importante af-
« faire. »

L'affaire est appelée en effet, et elle a, pour M. Z., l'excellent résultat que nous avons indiqué plus haut. Voici néanmoins de quelle impartiale façon M. Basile-Timoléon Tartuffe en rend compte dans son journal :

L'audience est ouverte.

Détails préliminaires, appelés vulgairement *mise en scène :*

Le prévenu est assis sur la sellette ;

Description physique du prévenu ;

Son air tout à-la-fois humble et impudent ;

L'accusateur, l'honorable M. Y., est entouré de nombreux amis. Tous les regards se portent avec intérêt sur lui. C'est à qui lui adressera de la voix et du geste les plus amicales félicitations.

Les débats commencent :

Relation textuelle de la plainte ;

Interrogatoires entremêlés de quelques-uns de ces petits incidens parenthétiques qu'on appelle la *sauce* du compte-rendu ; assaisonnement très varié, qui donne aux choses tel ou tel goût, à volonté ;

Relation textuelle du discours prononcé, avec le superbe organe qui le distingue, par l'avocat du plaignant ;

Ce discours, longuement préparé, est appelé chaleureuse improvisation ;

L'avocat est traité d'éloquent orateur ;

Effet magique, produit par sa magnifique parole ;

L'auditoire est profondément ému ;

Attitude embarrassée du prévenu ;

Le prévenu semble écrasé par l'effet foudroyant d'une si puissante argumentation.

Du reste :

Pas un mot des réponses concluantes du prévenu ;

Pas un mot de la réplique victorieuse de son défenseur ;

Pas un mot du réquisitoire si favorable du ministère public ;

Pas un mot du jugement. Le texte en est renvoyé à un autre jour, en raison de l'heure avancée et de *la trop grande abondance des matières*.

Enfin, quelques jours après, lorsque cette tactique a pu porter toutes ses conséquences, M. Basile-Timoléon Tartuffe glisse consciencieusement, parmi les faits dudit journal, dans un endroit presque invisible, une simple petite note, conçue en ces termes non moins machiavéliques :

« Le tribunal de police correctionnelle a ren-
« du son jugement dans le procès intenté par
« l'honorable M. Y. au sieur Z., pour cause de
« détournement de fonds. Le tribunal s'est dé-
« claré incompétent dans l'espèce, et a renvoyé
« le plaignant à se pourvoir devant d'autres ju-
« ges pour la réparation des faits dont il se
« plaint, et qui *lui* — (à qui? au tribunal ou au

« plaignant?) — ont paru d'une nature excessi-
« vement grave. »

Comme on le voit, dans cette succession de diatribes déguisées, pas un mot de faux, mais pas un mot de vrai. Que faire? Demander réparation aux tribunaux d'une si abominable tendance? La loi punit la diffamation : elle ne punit pas le dénigrement, lequel pourtant est cent fois plus lâche, plus désastreux. C'est comme si, en matière d'assassinat, elle punissait le pistolet, qui tue avec fracas, et absolvait le poison, qui tue sans bruit. Les tribunaux renverraient donc le calomniateur absous, et leur impuissance ne ferait qu'empirer encore, dans l'esprit des niais, l'effet déshonorant de ses calomnieuses insinuations.

Et voilà ce qu'on appelle *travailler* ses ennemis. Ce mot appartient à l'argot des voleurs et à celui des publicistes de cette espèce, heureusement exceptionnelle. Les premiers et les seconds disent également : *travailler quelqu'un*, lorsqu'il s'agit, pour les uns, de lui voler son mouchoir; lorsqu'il s'agit, pour les autres, de lui voler son honneur. Les voleurs seraient en droit de réclamer.

Il est presque inutile d'ajouter, après tout ce qui précède, que M. Basile-Timoléon Tartuffe est l'un des ennemis les plus acharnés de la Société-des-gens-de-lettres; pauvre Société qui a eu le grand tort de prendre au sérieux les belles maximes des économistes modernes sur la beauté de

l'association ; qui a dit aux écrivains de ce temps-ci : « Le pouvoir vous délaisse, la spéculation « vous pressure, la rivalité vous déconsidère, « la misère vous assiége. Ce sont les tristes ef- « fets de l'isolement. Unissez-vous, et vous se- « rez forts, et le pouvoir ne fera plus fi de votre « influence, et la spéculation ne vous volera « plus, et votre dignité y gagnera, plus encore « que votre bourse ; et vous compterez pour « quelque chose, enfin, dans l'ordre social ; et « au lieu de vous entrenuire par d'intestines « rivalités, vous vous rendrez mutuellement de « fraternels services. »

Quoi de plus légitime, de plus digne, de plus moral?

M. Basile-Timoléon Tartuffe en est intimement convaincu, mais qu'importe la conviction ? Qu'importent même les prêches qu'il n'a cessé de publier en faveur du principe d'association ? On ne regarde pas de si près à se donner soi-même un démenti de plus ou de moins. La haine de M. Basile-Timoléon Tartuffe procède ici de deux causes principales : — intérêt d'exploitant, de colon, de propriétaire de journal, qui ne veut pas que ses nègres, les rédacteurs littéraires, se révoltent contre l'esclavage où il les tient ; — jalousie d'écrivain anonyme qui a usé des tonnes d'encre sans pouvoir propager sa gloire au-delà de la loge de son portier, et que toute renommée intellectuelle chagrine, humilie, exaspère.

Aussi fait-il tous ses efforts pour étouffer cette première tentative d'émancipation. Son prétexte, c'est le désintéressement qui doit distinguer les gens de lettres, et qui, certes, les distingue en effet parmi toutes les autres professions. « L'écrivain, dit-il, doit écrire « pour écrire, et non point pour vivre. La pu-« blicité que reçoit sa pensée, la satisfaction « d'avoir été utile à ses contemporains, la re-« nommée qui l'attend dans la postérité, voilà « le seul salaire qu'il doive ambitionner. Le « reste, les jouissances légitimes de la vie, les « préoccupations de la famille, tout cela est « indigne du noble sacerdoce qu'il exerce. C'est « ainsi que les Gilbert, les Escousse, les Cousin « d'Avalon comprenaient leur auguste mission. « Ce sont là les vrais modèles à suivre Le beau, « ce n'est point de gagner cinquante mille livres « de rente, comme les Molière, les Voltaire, et « les Beaumarchais : c'est de s'asphyxier dans « un grenier, de crever de faim au coin de la « borne, ou de s'étrangler avec sa clef sur un « grabat d'hôpital. »

Telle est l'agréable perspective que cet apôtre de l'association, ce zélé défenseur du travail, bien renté, bien vêtu, bien logé, bien pansé, bien voituré qu'il est aux dépens des gens de lettres, ne cesse d'offrir pompeusement à leur émulation. Il a déjà gagné dix mille francs, pour le moins, en leur prêchant, à six sous la ligne, la nécessité d'écrire gratis.

Et maintenant, nous devons le dire, à Dieu ne plaise, et au journalisme encore moins, que, de ce caractère exceptionnel, nous ayons voulu faire le type de la presse périodique! La Presse est notre mère, notre bonne et affectionnée mère, et la calomnier ainsi, ce serait, de notre part, un exécrable parricide. La vérité, — nous le disons au contraire la main sur la conscience, — c'est qu'il n'est pas de profession qui s'honore de plus de lumières, de bonnes qualités et de vertus civiques, que la noble profession du journalisme. Mais, pas plus qu'aucune autre, celle-là n'est exempte d'impures médiocrités. Toutes les familles nombreuses ont nécessairement leurs mauvais sujets; tous les soleils, leurs taches; toutes les professions, leurs chenapans. Or, de ce que vous respectez le clergé, le notariat, le commerce, la médecine, l'industrie, toutes les professions honorables, s'ensuit-il que vous ne puissiez, sans sacrilége, vous juge, frapper les Maingrat, les Molitor, les Castaing, les Cleemann, toutes les individualités qui les déparent? Et pareillement, vous critique, vous peintre de mœurs, vous historien, est-ce pour déshonorer la presse que vous en signalez les abus? Non : c'est pour l'épurer. M. Basile-Timoléon Tartuffe est le seul qui puisse être de l'opinion contraire.

XXXI.

M. TOUSSAINT TARTUFFE,

AUTRE EXCEPTION, TROISIÈME FRÈRE DU PRÉCÉDENT, FEUILLETONISTE UBIQUISTE,

et chevalier de l'ordre royal de la légion-d'honneur.

Homme d'esprit néanmoins, mais sans cœur, sans vergogne, sans conscience; — qui tour-à-tour a soutenu et combattu toutes les opinions imaginables, toutes les doctrines à imaginer, toutes les sagesses, toutes les folies dont la société actuelle est encombrée; — qui écrit en même temps dans dix journaux de nuances contraires, s'attaquant dans l'un pour se répondre dans l'autre, émettant une thèse quelconque dans celui-ci pour se réfuter victorieusement dans celui-là; — qui du reste proclame hautement la banalité de sa plume, et, pour s'en faire honneur, ne voulant point en avoir de honte, cache hypocritement la vénalité de son caractère, sous le faux clinquant d'une indifférence paradoxale: demandant avec dédain où est la vérité en ce monde; se moquant des gens à opinions fixes, qu'il appelle des perruques, des voltigeurs, des rococos, des ganaches; et prétendant que le fond n'est rien, que la forme est tout; que l'art véritable consiste à soutenir le pour et le contre avec la même habileté; que ce qui distingue le talent de la mé-

diocrité, c'est précisément cette flexibilité de langage, cette infâme prostitution de la pensée au premier écu de cent sous qui s'offre; qu'en un mot les crétins seuls n'écrivent que ce qu'ils pensent.

M. Toussaint Tartuffe tient ainsi, parmi les écrivains de l'époque, la place ignoble qu'occupe, parmi les femmes, l'être dégradé qu'un de nos plus spirituels confrères, M. Taxile Delord, a nommé si ingénieusement la femme sans nom.

Nota. — Encore un ennemi de la Société-des-gens-de-lettres. L'amour de la singularité a poussé M. Toussaint dans les rangs opposés. Son thème invariable, c'est que la littérature est un sacerdoce, une puissance, une royauté; — que ladite Société ne pense qu'à enrichir ses membres, qui sont déjà trop riches; — et qu'elle sacrifie, aux intérêts de pot-au-feu, ces intérêts moraux que l'homme de lettres ne doit pas perdre de vue. Il avoue, du reste, n'avoir jamais lu les Statuts de cette Société, et il ajoute que, pour tous ces motifs, il se gardera de les lire jamais.

. . . .

XXXII.

M. TURIAF TARTUFFE,

AUTRE EXCEPTION, QUATRIÈME FRÈRE DU PRÉCÉDENT, CRITIQUE DE SON MÉTIER, FAUTE DE POUVOIR ÊTRE AUTRE CHOSE

que chevalier de l'ordre royal de la légion-d'honneur.

Idiot superlatif, qui, après avoir été outrageusement sifflé dans ses tragédies, ses comédies, ses vaudevilles, ses drames, ses mélodrames, ses mimodrames, ses poésies, ses romans, s'est fait critique en désespoir de cause, et, stupide Tarquin de la littérature actuelle, cherche à abattre du bout de sa plume toute réputation qui s'élève au dessus de la foule ; — voilant d'ailleurs sa basse envie des dehors de l'impartialité ; — ayant toujours, au fond de l'écritoire, de grandes et belles phrases sur l'intérêt bien entendu de l'art, des lettres et du bon goût ; sur la nécessité d'être impitoyable pour le mauvais, autant que juste envers le bon ; sur l'utilité de la haute critique, laquelle, dit-il, est bien plus utile que l'art lui-même, etc., etc. ; — mais, en réalité, attaquant tout, *éreintant tout, échignant tout* (pardon de l'argot !), le bon comme le mauvais, car le mauvais comme le bon, c'est quelque chose, et lui seul n'est rien.

Voilà son ingénieuse manière de comprendre l'impartialité.

Nota. — Encore un ennemi de la Société-des-gens-de-lettres. C'est l'impuissance qui a suscité

celui-ci. M. Turial Tartuffe a *éreinté* Babel. Il a déclaré que c'était une œuvre impossible, une œuvre exécrable. Lorsque l'impartial critique disait cela, l'ouvrage n'avait pas encore paru.

. . . .

XXXIII.

M. LE DUC PLACIDE DE LA TARTUFFERIE,

PRÉSIDENT DE..., CONSERVATEUR DE..,
ADMINISTRATEUR GÉNÉRAL DE..., CONTRÔLEUR DE..., COMMISSAIRE DU ROI PRÈS LE..., INSPECTEUR DE...,
MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES,
CONSEILLER D'ÉTAT EN SERVICE EXTRAORDINAIRE, PAIR DE FRANCE,

et commandeur de l'ordre royal de la légion-d'honneur.

Cet autre, qui a fini par blasonner son nom d'origine si roturière, est parvenu aux postes les plus éminens par l'effet seul de sa nullité. Les bulles de savon s'élèvent d'autant plus haut qu'elles sont plus vides. Tout son talent consiste à ne rien faire, mais à laisser croire qu'il pourrait faire. C'est un hypocrite de capacité.

La littérature, la politique et les arts, comptent bien aussi quelques Tartuffes de cette espèce. On rencontre leurs noms partout et leurs œuvres nulle part. Leur demi-renommée a son origine dans quelques essais médiocres que la camaraderie a prônés à l'excès, et dans la mystérieuse oisiveté où, depuis ces premières tentatives, ils se sont réfugiés prudemment. « Chut! silence! ne

faites pas de bruit autour du temple! Ne troublez point d'importunes questions le génie qui travaille! Le génie met la dernière main à son chef-d'œuvre! Le chef-d'œuvre doit paraître immanquablement tôt ou tard. C'est alors seulement que le monde aura la juste mesure de cette incommensurable capacité. Silence! chut! » Voilà ce que disent les disciples du grand homme. Car le grand homme a ses disciples : — qui n'a pas les siens aujourd'hui! — jeunes crétins, plus crétins que lui, auxquels il prêche ses doctrines artistiques, sociales, philosophiques, palingénésiques, amphigouriques, chaque soir, à l'huile fumeuse de quelque café borgne, et qui, l'âme pleine d'admiration, et l'estomac de grog, partent de là, burlesques apôtres, pour répandre par toute la terre la gloire inédite de leur divin maître.

. . . .

Mais revenons à M. le duc Placide de la Tartufferie.

Silencieux, grave, exact, compassé, froid, d'une politesse légèrement impertinente, le menton profondément rentré dans un col-monstre, il a toujours l'air de méditer quelque grande chose; mais la montagne n'enfante pas même une souris. Il jouit auprès des sots, c'est-à-dire de la presque totalité du public,

d'une immense réputation d'habileté, comme administrateur surtout. « L'habile administrateur! l'habile administrateur! » Telle est l'étiquette que la badauderie a collée sur son nom, et qu'aucune circonstance n'a pu en effacer.

Demandez ce qu'il a fait pour l'obtenir. Il a donné des bals, des fêtes, des dîners, des orgies; il a promené de beaux chevaux sur le boulevard; il s'étale tous les jours au bois de Boulogne dans une élégante calèche; il s'est orné d'une jolie femme pour avoir un beau meuble de plus dans ses salons : — le mari d'une jolie femme intéresse toujours quelque peu; — il a eu le tact de prêter à fonds perdu quelques pièces d'or à d'utiles mendians; il a su se concilier la publicité par une crainte affectée de sa puissance; il n'a fourni, par sa nullité même, aucun prétexte au moindre blâme; il s'est tu sous tous les gouvernemens; il s'est tenu également loin de tous les partis, dans une attitude à laisser croire à chacun d'eux qu'il lui appartenait; il a laissé tous les rouages de ses administrations fonctionner comme devant; il n'a conséquemment froissé personne dans ses attributions, ses habitudes, ses négligences, par des innovations bonnes ou mauvaises; il a bien bu, bien mangé, bien dormi, bien reposé, bien ripaillé; seulement il s'est enfoncé très assidument le visage dans son col, et, du fond de ce sanctuaire empesé, affectant tacitement de regarder les autres comme ses inférieurs, il leur a facilement inspiré l'idée de sa

supériorité. Il n'y a rien, chose étonnante, à quoi les hommes soient aussi disposés à ajouter foi, qu'à la suprématie du premier venu. Quelle que soit leur vanité propre, les hommes acceptent toujours aveuglément, et l'opinion qu'on leur donne de soi, et celle qu'on affecte sur leur compte. Cette facilité tient peut-être à ce qu'en toutes choses, ce qu'il y a de plus difficile pour le grand nombre, c'est de se faire soi-même une opinion quelconque. Les opinions toutes faites ont toujours eu beaucoup de succès, de quelque part qu'elles vinssent; et M. le duc Placide de la Tartufferie a prouvé pour la millième fois cette éternelle vérité, que l'important, sur cette terre du charlatanisme, ce n'est pas d'être, c'est de paraître.

XXXIV.

MADAME LA DUCHESSE CUNÉGONDE DE LA TARTUFFERIE,

FILLE, ÉPOUSE ET MÈRE

de chevaliers de l'ordre royal de la légion-d'honneur.

Madame la duchesse a passé pour jolie, nous venons de le dire. Elle a de vingt à quarante ans : son âge varie entre ces deux termes, selon les circonstances ou selon ses distractions. Mais sa beauté est de celles qui se gardent comme certains fruits, comme certaines fleurs, jusqu'à

l'arrière-saison; c'est un bel automne de femme. Petite, grassouillette, bien prise de taille, le buste saillant, les traits corrects mais un peu secs de lignes, l'œil de couleur changeante, le nez pénaquilin, les cheveux châtains à reflets rougeâtres, la peau ferme et mate, les sourcils touffus et fortement arqués, l'oreille blême et d'un relief incertain, la lèvre supérieure plantée d'un léger duvet noir; le teint, celui du lever, naturellement pâle et nuancé de tons jaunes; la main potelée, le pied petit mais plat, la physionomie tout à-la-fois caline et dure; le regard couvert, oblique, et serpentant à travers les cils comme la couleuvre parmi les longues herbes qui bordent son repaire; les lèvres minces et pincées; le sourire mécanique, s'ouvrant soudain et se fermant de même, comme par l'effet de ressorts cachés, sans autre cause morale que la volonté de sourire ou de ne sourire plus; la démarche lente et légère; une grâce de poses toujours calculée; la voix flexible, pleine de modulations châtouillantes, et impérieuse par sa douceur même; l'esprit souple, ingénieux et d'une causticité veloutée; la parole bienveillante, le cœur froid, des sens plus bizarres qu'exigeans, un mélange de pruderie et de volupté dans l'ensemble de sa personne : tout révèle chez elle un caractère rusé, coquet, méchant, sensuel, opiniâtre : c'est encore une chatte métamorphosée en femme.

Le temps a bien pratiqué quelques brèches

dans sa beauté, mais les outrages du temps sont moins irréparables que ne l'a dit le poète. La science du cosmétique a fait de grands progrès depuis Racine. Cette science accapareuse, qui rend le monde entier tributaire de ses petites supercheries; qui demande à la terre minérale ses teints rosés, ses peaux blanches, ses veines bleues; aux animaux, ses pommades blanchissantes, adoucissantes, lissantes, raffermissantes; à la chimie végétale, ses eaux purificatrices, ses vinaigres réparateurs, ses filtres astringens; à la cotonnière Egypte, ses formes arrondies et juvéniles; aux malheureux enfans de l'Auvergne, le bel ivoire de ses dentitions; aux pauvres jeunes filles de la Bretagne, ses chevelures ondoyantes; à l'Inde enfin ses haleines parfumées, ses senteurs enivrantes; cette science, ou plutôt cette hypocrisie de la toilette n'a pas d'arcanes pour madame la duchesse. Lorsque après son lever elle a passé quelques heures dans son laboratoire, dans ce tabernacle embaumé où une femme de son âge ne laisse jamais pénétrer personne, et son amant ou sa rivale moins que personne, elle peut se présenter sans crainte au regard le plus méticuleux, au binocle le plus diaphane; elle braverait la loupe; c'est la beauté la plus merveilleusement récrépie qu'il soit possible d'admirer : la nature ne fait pas mieux.

A l'entendre pourtant, la beauté est un don funeste, un triste privilège, et elle se félicite que

le ciel ne lui ait pas fait un présent si dangereux. —C'est une manière de provoquer des complimens. —Ce qu'elle désire par-dessus tout, c'est la paix du cœur; ce qu'elle préfère à tout, c'est une conscience tranquille et pure; ce qu'elle aime plus que tout, c'est son ménage, ses enfans, son mari. Son mari est si bon, si parfait pour elle! Quel homme! Et combien elle se croirait coupable de lui causer le plus léger chagrin! Elle plaint bien sincèrement les malheureuses, hélas! qui ont la faiblesse d'oublier leurs devoirs d'épouses, leurs devoirs de mères. Le bonheur, c'est la vertu.

La conduite apparente de madame la duchesse ne dément point ce langage austère.

Tout est d'une régularité irréprochable dans son intérieur. Le calme, la symétrie, la décence y règnent. Les simples marmitons y sont plus graves que les plus gais d'entre nos vaudevillistes. Madame chasserait sans pitié le valet qui se permettrait le moindre éclat de rire au fond de ses cuisines. Madame ne veut que des Suzannes pour femmes de chambre, et que des Scipions pour palefreniers. Le moindre soupçon d'intrigue galante serait un arrêt d'expulsion. Madame ne veut pas même de gens mariés à son service, tant elle a de respect pour les mœurs.

Les maisons qu'elle hante sont des mieux famées; les personnes qu'elle reçoit sont citées entre toutes pour l'honnêteté de leur vie. Les seuls entretiens qu'elle tolère sont purs, pudiques, sensés

et pleins d'indignation contre les femmes légères, ou seulement soupçonnées de l'être. La médisance ne perd jamais ses droits dans toute conversation de femme, et jamais femme ne sut manier avec plus d'art cette arme qui est l'épée, qui est le pistolet des duels féminins, l'insinuation, et qui fait aux rivalités présentes, comme aux réputations absentes, de si douloureuses, de si mortelles blessures.

Si d'aventure quelque mot un peu leste est hasardé en sa présence, elle se drape d'une moqueuse indifférence, et regarde l'audacieux d'un air à glacer subitement la verve de Boccace lui-même.

Si la hardiesse va jusqu'à l'anecdote grivoise, elle se lève dédaigneusement, et transporte à l'autre bout du salon sa pudeur alarmée.

C'est pis encore si quelque femme, dont elle a pu contribuer à ternir la réputation, et peut-être l'innocence, vient se placer à ses côtés. Elle demande sa voiture et part. Elle prétend qu'il en est du mauvais renom comme de la peste : cela se gagne par le contact.

Enfin, s'il est vrai que dans le monde son œil vif et calin promène adroitement sur les beaux jeunes hommes des langueurs agaçantes, elle a publiquement, pour les passions provoquées par elle, des mépris si éclatans, des répliques si déconcertantes, que sa coquetterie même tourne au profit de sa renommée.

Pourquoi faut-il que d'étranges mystères

viennent jeter quelque doute dans les esprits septiques, sur l'impeccable vertu de madame la duchesse!

Madame la duchesse a dans les profondeurs occultes de son secrétaire, cent liasses odorantes de billets doux; billets écrits de main masculine; billets très variés de ton, dont le premier en date est toujours fort timide, et le dernier fort peu; billets couverts de tendres sermens, d'ardentes promesses, de brûlans souvenirs; billets signés: Charles, Alfred, Edouard, Paul, Eugène, et de cent autres noms, les plus charmans qui soient dans le calendrier de l'amour; billets enfin qui la plupart ont un style de réponse. Et cependant madame la duchesse n'écrit jamais : c'est un système fort sage. — Pourquoi?

Madame sort seule, souvent, à pied, voilée, sans nul valet qui l'accompagne. Ces jours-là elle hait le faste, la société lui pèse, elle adore la simplicité, et fait ainsi de longues promenades, on ne sait où, pour sa santé. — Pourquoi?

Madame s'est fait peindre plusieurs fois en miniature, mais, par une fatalité singulière, elle a toujours perdu ses portraits, soit distraction, soit accident. — Pourquoi?

Madame a dans un médaillon, fermé à tous les yeux, des cheveux de son époux; mais, par une bizarrerie de la nature, si le médaillon reste toujours le même, les cheveux changent souvent de nuance, passant du noir au blond et du

blond au châtain, sans jamais s'arrêter au roux qui est pourtant la couleur légitime. — Pourquoi?

Madame a quelquefois pour son époux, sans motif apparent, de ces explosions de tendresse, de ces avalanches subites de cajoleries, qui sont toujours fort suspectes en ménage. Cette surabondance d'adoration conjugale éclate surtout lorsque Monsieur a remarqué l'absence infiniment trop prolongée de Madame. Elle est vraiment charmante en pareille circonstance, et, à observer avec quelle grâce féline elle désarme alors, par de délicieuses mignardises de voix, de regard, de physionomie, de caresses, le mécontentement d'un époux ennuyé de solitude, on croit voir une jolie petite chatte solliciter quelque pardon à force de gentillesses. — Pourquoi?

D'autres fois en revanche, Madame a pour Monsieur de ces brusqueries soudaines, impertinentes, insensées, que rien non plus n'a motivées en apparence. Ces explosions d'humeur noire ont lieu assez généralement lorsqu'au contraire, par un surcroît intempestif d'amabilité, son mari la retient malgré elle au logis, tandis qu'elle se dit appelée au-dehors par le choix d'un chapeau, par un prône à entendre, par l'essai d'une robe, par une visite à rendre, par une bonne œuvre à faire. Madame pratique en pareil cas la bouderie, le sarcasme, la migraine, l'attaque de nerfs, la palpitation de cœur, et surtout la rigueur salutaire, avec une perfection incomparable. Monsieur s'attendrit et

permet, ou bien s'obstine et boude. Dans les deux cas Madame sort, ou comme sujette libre, ou comme esclave révoltée : peu lui importe; et elle va remplir sa mission de toilette, de religion, de convenance, d'amitié ou de charité. La réconciliation est toujours fort tendre au retour. — Pourquoi?

On a remarqué aussi que le facteur de la petite poste exerce subitement une grande influence sur l'humeur variable de Madame la duchesse. — Pourquoi?

On a remarqué aussi que les beaux jeunes hommes que Madame paraît détester le plus dans le monde, portent presque tous le nom déjà cité de Charles, ou d'Eugène, ou de Paul, ou d'Alfred, etc. — Pourquoi?

Enfin, on a remarqué que, de ses deux enfans, celui qu'elle préfère est le cadet. C'est une sorte de préférence que les philosophes ont toujours regardée comme très équivoque. — Pourquoi?

Les aînés, au contraire, sont généralement les Benjamins du père. — Pourquoi?

Nous pourrions multiplier à l'infini les Pourquoi de ce genre. Nous ne le ferons point, imitant en ceci la parfaite confiance de M. le duc de la Tartufferie. M. le duc est heureux, autant qu'on peut l'être en ménage. Le Bonheur est un hôte assez rare pour qu'on l'accueille avec empressement, sans lui demander d'où il vient, quand il vient.

XXXV.

M. THÉODORE DE LA TARTUFFERIE,

FILS CHÉRI DE MADAME LA DUCHESSE, ÉLÈVE DE QUATRIÈME AU COLLÉGE STANISLAS,

et futur chevalier de l'ordre royal de la légion-d'honneur.

M. le vicomte Théodore est un adolescent qui n'a pas encore de vie à raconter, mais dont on peut dire déjà qu'il dissimule de race. Sournois, envieux, méchant; n'ayant ni les charmans défauts, ni les belles qualités de son âge; privé tout à-la-fois d'ardeur et de capacité; doué de quelques vices naissans qui promettent beaucoup pour l'avenir; il joue l'amour de l'étude, la docilité, la sagesse. Respectueux jusqu'à la platitude envers ses maîtres, fourbe jusqu'à la traîtrise avec ses camarades, il s'est fait, par instinct de famille, le courtisan des uns et l'espion des autres. Cette hypocrisie de bonne conduite lui est payée, par ceux-ci, en chocolat et en prix de vertu; par ceux-là, en coups de poing et en sobriquets.

M. le vicomte sera quelque jour préfet de police.

. . . .

XXXVI.

Mademoiselle ANGELINA DE LA TARTUFFERIE,

SOEUR AÎNÉE DU PRÉCÉDENT, FILLE DE MONSIEUR LE DUC ET DE MADAME LA DUCHESSE, ET ÉLÈVE D'UNE INSTITUTION GRATUITE, FONDÉE POUR LES FILLES ORPHELINES DES MEMBRES PAUVRES de l'ordre royal de la légion-d'honneur.

M. le duc et madame la duchesse sont riches et bien portans. Cela n'a pas empêché leur fille d'être élevée aux frais de l'État dans cette honorable institution. M. le duc est pair de France : ce titre équivaut bien, certes, à l'indigence et au trépas.

Mademoiselle Angélina a bientôt vingt-huit ans. Elle a passé toute sa jeunesse dans les pensionnats, sans que jamais sa mère, sa vertueuse mère, songeât le moins du monde à surveiller son éducation. Nous avons dit que mademoiselle Angélina était l'aînée ; mais elle avait encore un titre à l'indifférence maternelle. Rien n'est plus gênant qu'une fille, petite ou grande, pour certaines mères, qui ne veulent pas de chaperons : c'est un témoin clairvoyant au dedans ; c'est une compagne nécessaire au dehors ; c'est un dangereux rapporteur toujours.

Mademoiselle Angélina est sortie de sa pension depuis six mois à peine. Elle l'eût quittée beaucoup plus tôt, par force majeure, si le crédit de son père n'eût commandé à la directrice une to-

lérance sans bornes. La fille d'un pauvre et honnête légionnaire eût été expulsée cent fois pour cent fois moins. On reprochait à mademoiselle Angélina son esprit comploteur, ses mauvaises lectures, ses idées mondaines, ses goûts d'un romanesque très positif, et certaines propagandes de sentimens qui ne font partie d'aucun cours d'études autorisé par l'Université à l'usage des jeunes personnes.

On avait même arrêté au passage quelques lettres adressées à de beaux inconnus, par la voie peu coûteuse de la fenêtre, et qui témoignaient de ses remarquables progrès dans le style épistolaire.

On avait vu, plusieurs fois, la nuit, des hommes à manteaux rôder mystérieusement, dans la rue, au bas de sa chambre.

Plusieurs fois aussi, la directrice avait constaté l'absence de sa pensionnaire, à l'heure de la visite nocturne. On la trouvait alors, au jardin, s'occupant, disait-elle, à respirer l'air frais, à contempler la lune. Mais ces nuits-là, circonstance singulière, le chien du jardinier hurlait sans cesse à l'intrus, et le soleil du lendemain révélait des cloches brisées, des plates-bandes foulées, et d'inexplicables dégradations le long de la muraille de clôture.

Enfin, par trois fois, la pensionnaire avait disparu subitement de la pension. On l'avait retrouvée, quinze jours après, soit à Montmorency, dans une chambre du Cheval-Blanc, en

compagnie d'un réchaud de charbon et d'un clerc de notaire exalté; soit à Saint-Cloud, à la suite d'un dîner à la Tête-noire, sous les ombreuses allées du parc, au bras d'un commis-voyageur mélancolique; soit chez madame Saqui, dans une loge d'avant-scène, sous la protection d'un Werther à moustache, en uniforme d'officier de chasseurs. On ramenait la fugitive au pensionnat, pour y compléter cette éducation brillante et solide qu'assurait le prospectus moyennant douze cents francs par an, blanchissage compris; et l'on disait à ses compagnes qu'elle était allée passer une quinzaine chez une grand'mère malade, auprès de qui l'appelaient les devoirs si touchans de la piété filiale.

Certes, sans être taxé de médisance, on peut supposer raisonnablement qu'à son âge, et après de telles escapades, mademoiselle Angélina en sait sur les choses de la vie autant qu'un régiment de dragons tout entier.

L'extérieur de mademoiselle Angélina réfute cependant ces logiques inductions. Grande, maigre, sèche, disposant en bandeaux ses cheveux d'un blond vif; se tenant raide, les bras pendans, les yeux presque toujours baissés; elle a l'air d'une mauvaise copie de ces vierges de Raphaël qu'elle a vues au Musée, et dont elle essaie visiblement de parodier la candeur au profit de sa réputation. C'est à vingt-huit ans une grande petite-fille.

Peu lui importe qu'on la croie bête, pourvu que

l'erreur masque la vérité. Elle se fait sotte par le silence autant que par la parole. Elle affecte cette gaucherie de langage, de geste et d'attitude, qui n'appartient qu'à l'adolescence. Elle passe brusquement, de l'excessive timidité, à cette excessive effronterie qui est l'indice certain, ou de la dépravation ou de la pureté. La pudeur ne commence qu'où l'innocence finit. Elle écoute sans rougir, sans sourciller, sans s'émouvoir, comme ferait une statue, les aventures les plus scandaleuses qui se chuchotent dans les salons. On se gêne d'autant moins devant elle qu'on la croit plus candide. Enfin elle pousse l'hypocrisie de l'innocence, jusqu'à embarrasser les femmes, jusqu'à faire rougir les hommes, par des questions d'une ignorance primitive : —« Madame, qu'est-ce que c'est donc que l'amour? » demande-t-elle à l'une. — « Monsieur, comment se conduit donc cette femme qui se conduit mal? » demande-t-elle à l'autre. — « Madame, avez-vous aussi des amans? En avez-vous beaucoup? On dit que c'est bien gentil d'en avoir. — Monsieur, d'où vient donc que les hommes ont de la barbe et que les femmes n'en ont pas? — Oh! moi, d'abord, madame, je ne veux pas me marier avec un homme : les hommes, c'est trop ennuyeux : cela veut toujours vous embrasser. Je veux me marier avec une de mes amies. Ce n'est pas possible, dites-vous? c'est singulier! D'où vient donc que les femmes ne se marient pas entre elles? — Vou-

lez-vous vous marier avec moi, monsieur? C'est amusant, les enfans. On habille ça, on déshabille ça, on fouette ça : absolument comme une poupée. Aussi je vous préviens, monsieur, que je veux beaucoup, oh! mais, beaucoup d'enfans! »

Mademoiselle Angélina de la Tartufferie dit de ces choses à plus d'un quart de siècle. Elle a un succès fou d'étonnement et de gaîté dans les salons de Paris. On y cite ses naïvetés comme on citait celles de M. de Lapalisse. Bien des amateurs se présenteraient pour épouser une telle innocence, si une telle innocence était moins vieille et plus jolie.

Un savant seul s'est rencontré sur son passage, qui a eu le cœur profondément touché de cet excès d'ignorance. Les phénomènes plaisent aux savans. Celui-là s'est rendu célèbre par un ouvrage fort utile sur les crocodiles, imprimé aux frais du gouvernement, avec planches coloriées, et qui lui a valu six places, deux pensions, quatre logemens et une croix d'honneur. Il a déclaré sa passion en très beau style académique. Ses places, ses pensions, sa croix, ses logemens et ses vœux ont été agréés par les parens. Il épouse dans huit jours son ingénue de cinq lustres et demi.—Les savans sont disposés à croire à tout, excepté à la science de leurs confrères.

XXXVII.

P. S. Nous ne saurions nous séparer de la noble race des duc, duchesse, vicomte et vicomtesse de la Tartufferie, sans signaler en passant, ne fût-ce que pour mémoire, l'espèce de majordôme qui en complète si dignement l'ensemble. Tels maîtres, tels valets, a dit le proverbe.

M. Barnabé GRINCHARD,
non encore chevalier de l'ordre royal
de la légion-d'honneur,

est parvenu à capter également la confiance exclusive de tous les membres de la famille, résultat difficile et rare. Tous les autres serviteurs tremblent devant lui, car il peut d'un seul mot les faire expulser tous. Il a fait en ce genre des exemples foudroyans.

Sa puissance a sa source dans une hypocrisie de zèle, de complaisance, de discrétion, d'économie et d'honnêteté, qui a fait depuis longtemps de ce Ruy-Blas le roi de l'antichambre, de la cuisine, de la cave, de l'office, et parfois même du salon.

Ses déclamations continuelles contre la fraude et la prodigalité de la valetaille, l'ont fait élever peu-à-peu à l'administration générale des affaires.

Ses prévenances, patentes ou secrètes, envers les divers membres de la famille, l'ont rendu

nécessaire et redoutable à chacun d'eux. Il flatte la gourmandise de M. Oscar, en mettant à sa disposition toutes les friandises du garde-manger. Il procure en cachette, à l'innocente Angélina, les romans de Paul de Kock et de Pigault-Lebrun. Il espionne Madame pour le compte de Monsieur, et il trompe Monsieur pour le compte de Madame.

Comment se défaire d'un valet qui surveille si honnêtement la bourse de la maison, qui rend de tels services, et qui possède de tels secrets! C'est ainsi qu'un valet peut devenir le maître de ses maîtres.

Aussi rien n'est bien fait que ce qu'il a fait. Aucun marché n'est exempt de fraude s'il n'a été conclu par lui. Ses camarades le craignent, ses fournisseurs le craignent, et ses patrons le craignent. Il est choyé par ceux-ci, payé par ceux-là, et gardé précieusement par les autres. Il se retirera du service, gras et dodu, riche de cadeaux, de larcins et de pots-de-vin; juré, électeur, éligible; élu peut-être, et peut-être chevalier tôt ou tard de l'ordre royal de la légion-d'honneur. On a vu de plus grands miracles en ce genre.

. . . .

XXXVIII.

LE CITOYEN MAXIMILIEN-JUST-ANACHARSIS TARTUFFE,

ENNEMI SYSTÉMATIQUE DE BEAUCOUP DE CHOSES, JUSQU'A CE QU'ELLES LUI APPARTIENNENT, ET NOTAMMENT, (JUSQU'A CE QU'IL EN SOIT DÉCORÉ),

de l'ordre royal de la légion-d'honneur.

Celui-ci, avec ses cheveux à la Jésus-Christ, sa barbe à la juif-errant et son gilet à la Robespierre, vous représente un égalitaire, qui traite ses inférieurs avec le plus insolent mépris; — un contempteur de toute distinction sociale, qui place la roture fort au-dessus de la noblesse; — un ennemi du luxe, qui se ruine à nourrir des chevaux, des chiens, des chats, des perroquets; — un amant de la simplicité spartiate, qui est logé comme beaucoup de princes ne le sont plus; qui se parfume, se pommade, se vernisse, et va redîner au sortir des banquets patriotiques dont il trouve le menu trop mesquin; — un ami de la liberté, qui tient en esclavage sa femme, ses enfans, sa vieille mère, son vieux père, tous les siens; — un partisan de la fraternité, qui est en procès avec tous ses frères; — un souteneur de la loi agraire, qui s'est fait avantager au préjudice de ses jeunes sœurs, et qui tuerait vingt personnes pour la conservation d'une pièce de vingt sous; — un

adversaire des hommes de loisir, qui passe tout son temps dans la fainéantise, au bouge ou à l'estaminet, à boire, à fumer, à jouer, à faire pis ; — un défenseur des classes ouvrières, qui dispute avarement à ses ouvriers le modique salaire qu'ils ont gagné; — un prôneur de la dignité de ses semblables, qui injurie ses paysans, qui rosse ses domestiques; — un apôtre de l'humanité, qui parle sans cesse de couper le cou à tout le monde, et à ses amis avant tout le monde, et qui porte dans sa poche une longue liste de gens qu'il se fera une joie, dit-il, de faire guillotiner, aussitôt qu'il sera débarrassé de l'affreuse tyrannie qui l'opprime, et qui paralyse ses excellentes intentions.

. . . .

XXXIX.

M. LE BARON VINCENT-DE-PAULE DE LA TARTUFFADE,

INSPECTEUR DES PRISONS, ADMINISTRATEUR DES BAGNES, CONTRÔLEUR DES HOSPICES, CORRESPONDANT DE TOUTES LES SOCIÉTÉS DE BIENFAISANCE DE L'UNIVERS, INVENTEUR D'UNE SOUPE AU CAILLOU, GÉNÉREUX DISTRIBUTEUR DES AUMÔNES D'AUTRUI, FONDATEUR APPOINTÉ DE PLUSIEURS INSTITUTIONS DE CHARITÉ, PROFESSEUR D'ÉCONOMIE DOMESTIQUE A L'USAGE DE CEUX QUI N'ONT RIEN A ÉCONOMISER, MEMBRE DE PLUSIEURS ORDRES ÉTRANGERS, NOMMÉ, MALGRÉ LUI, A SA SOLLICITATION, BARON SYMBOLIQUE DE LA TIRE-LIRE,

et chevalier né de l'ordre royal de la légion-d'honneur.

M. le baron est l'homme du monde qui aime le plus l'humanité en masse, et qui la déteste

le plus en détail. Les criminels lui sont particulièrement chers. Il estime assez peu les innocens. L'innocent ne rapporte rien. Son hypocrite philanthropie lui a procuré, comme on vient de le voir, de grands avantages de réputation, d'honneurs, de titres, de places et de cordons. Il a gagné une excellente cave à prêcher la tempérance. Il reçoit, de diverses fondations pieuses, d'énormes traitemens pour la peine de distribuer aux pauvres le reste des souscriptions, quand il en reste. Il est parfaitement logé, chauffé, vêtu, éclairé, blanchi, meublé, aux frais des hôpitaux, des bureaux de bienfaisance, des prisons et des chiourmes. Il a la meilleure table de Paris, au moyen des fricandeaux à l'ortie et des consommés au sain-doux qu'il fait manger aux pauvres. Il enseigne, à ceux qui n'ont pas le sou, l'art de mettre leurs économies à la caisse d'épargnes. Il a, pour les classes souffreteuses, d'excellens préceptes d'hygiène, comme, par exemple, de se laver deux fois par jour à la pâte d'amande; de se vêtir de chaudes fourrures; de se loger spacieusement, entre cour et jardin, avec fenêtres au midi; de ne jamais sortir à pied quand il pleut; d'aller se promener à cheval, au bois de Boulogne, quand il fait beau; de se nourrir de comestibles sains et abondans, tels que filets de bœuf, gigots de mouton, aloyaux, côtelettes de pré-salé, rôti de veau, poulets, primeurs, fruits de choix et vins vieux de Bordeaux; et, en cas de maladie, d'aller

prendre les eaux de Bade. — Bref, M. le baron a gagné deux cent mille livres de rente à se ruiner pour les indigens.

. . . .

XL.

M. DÉSIRÉ TARTUFFE,

GROS BOURGEOIS, MAIRE DE SON ENDROIT, ANCIEN ÉMIGRÉ, PATRIOTE NOUVEAU, CHEF D'UNE NOMBREUSE FAMILLE,

et membre de l'ordre royal de la légion-d'honneur.

C'était naguère.

La commune qu'habite M. Désiré Tartuffe, avait à remplacer son maire, brave homme, mais administrateur maladroit, que le pouvoir suprême venait de révoquer, pour cause d'opinions absolutistes.

Depuis long-temps, M. Désiré convoitait l'écharpe et le fauteuil de l'inhabile fonctionnaire, nonobstant l'amitié qui les unissait; et, depuis long-temps, il se disposait secrètement à profiter de la première occasion pour s'installer à sa place.

Les occasions sont généralement lentes à s'offrir, et il n'est point mal avisé de hâter leur venue. M. Désiré soufflait tout bas d'assez mauvais conseils à son crédule ami, et l'excitait aux plus folles mesures, aux arrêtés les plus propres à provoquer sa destitution.

Il ne négligeait rien, en même temps, pour gagner, lui, tout ce qu'il faisait perdre à l'autre de popularité. Il se promenait à pied, au travers du village, comme un simple paysan, souhaitant le bonjour à celui-ci, donnant une prise de tabac à celui-là, saluant du chapeau tout le monde. Il affectait un faux air de libéralisme; criait, quoique émigré, contre les émigrés; recueillait chez lui les valets qu'avait expulsés le maire; ne mettait jamais les pieds à l'église, et envoyait ses fils, non chez les frères ignorantins, mais à la Mutuelle, ce qui flattait infiniment les autres pères de la commune. D'aucuns même prétendent que, s'il eut beaucoup d'enfans, ce fut dans cette persuasion, fort juste d'ailleurs, que rien ne rend un homme intéressant aux yeux de la foule comme une belle et nombreuse famille. C'est un cadre à faire valoir le plus méchant tableau.

Les affaires de M. Tartuffe étaient donc en bonne voie, lorsque l'animadversion publique força M. le maire d'abdiquer son odieux pouvoir.

Trois concurrens se présentèrent alors pour recueillir le chapeau à claque du magistrat à jamais déchu.

Chacun d'eux était soutenu par un des trois partis principaux qui constituent, même au village, ce qu'on appelle le suffrage unanime.

Qui l'emporta?

M. Désiré Tartuffe.

Voici comment s'y prit l'habile homme pour

écarter ses rivaux, diviser ses adversaires, et duper ses amis eux-mêmes.

En ce temps-là....

. . . .



Laurent se tut, après avoir annoncé cette quarantième et dernière croix-d'honneur. La collection était au grand complet. M. Honoré Tartuffe, le vénérable chef de cette pullulante famille, reçut, avec une feinte émotion, des hommages qui, sous le prétexte de célébrer sa fête, s'adressaient hypocritement à son riche héritage; puis il se redressa en chancelant, promena quelques instans les yeux sur cette foule qui procédait de lui, et, d'une voix chevrotante, en levant la main droite à la manière des prélats qui bénissent, il prononça ces touchantes paroles :

« Enfans, c'est toujours avec un nouveau « plaisir que, chaque année, à pareille époque, « je me revois au milieu de vous. Le Seigneur « peut maintenant me rappeler dans son sein, « puisqu'il m'accorde une fois encore cette douce « consolation. *Gloria in excelsis!* Mais une « circonstance surtout fait tressaillir de joie « mes entrailles paternelles : c'est de voir que, « comme la tribu d'Israël, vous êtes restés fi-

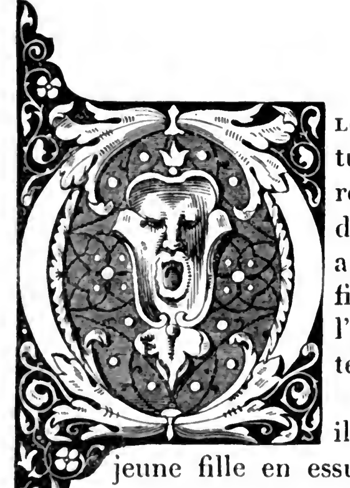
« dèles et purs, parmi les fils des hommes, au « milieu de l'abomination de la désolation. Mon « cœur bondit à cette pensée. *Et exultaverunt « montes sicut arietes, et colles sicut agni ovium.* « Oui, vous êtes ma digne progéniture. Abra- « ham a reconnu sa race. Dieu en soit loué! *Te « Deum laudamus.* Persévérez dans cette sainte « voie, enfans! Vous le voyez : sans intrigue, « sans charlatanisme, sans imposture, par la « seule puissance de la probité, de la loyauté, « de la pureté et de la vérité, l'honnête homme « parvient à tout sur cette terre de douleurs. « Le triomphe de l'impie est éphémère. Le triom- « phe du juste est seul durable. *In sæcula sæcu- « lorum.* Croyez-moi, le ciel protége toujours « l'innocence. Enfans, recevez ma bénédiction! « *In nomine Patris, et Filii, et Spiritûs sancti, « amen!* Allons dîner. »

Laurent se signa, et contempla un instant son maître d'un air béat, et l'œil mouillé de pleurs d'admiration. Le crédule serviteur dut se dire à lui-même, à l'instar de Bertrand : « Dieu! comme le saint homme bénit bien! »

LOUIS DESNOYERS (DERVILLE).

OLGA.

NOUVELLE RUSSE.



LGA, ma colombe, si tu continues de pleurer ainsi, tu vas fondre comme la neige au soleil d'avril, et ton fiancé, à son retour de l'armée, aura peine à te reconnaître.

— Dieu sait quand il reviendra, dit la jeune fille en essuyant ses jolis yeux avec son tablier de serge; quand nos soldats s'en vont, ils disent adieu au village pour long-temps... Et puis il est si bien à cheval, avec son uniforme rouge et ses galons d'or, qu'ils ne lui donneront jamais son

congé! Pour eux, lorsqu'un soldat tombe, ce n'est qu'un homme de moins; une autre mère donne son fils, et c'est tout.

— Le pope assure que la guerre ne sera pas longue, continua la bonne femme, en garnissant de lin son rouet; les nôtres en auront bientôt fini avec ces mécréans de Turcs.

— Dieu vous entende! reprit Olga en soupirant; et, comme l'espoir, dans les âmes pures, s'associe d'ordinaire à la religion, elle se signa dévotement devant une image de la Sainte-Vierge suspendue à un des angles de la cabane.

Tout-à-coup des chants en chœur, accompagnés de la balaléïka *, se firent entendre dans le lointain; peu-à-peu les sons devinrent plus distincts, et Olga entr'ouvrit la porte de l'Izba **, pour voir passer une noce qui traversait le village. Le couple revenait de l'église et se rendait à la maison de l'époux, escorté de jeunes garçons et de jeunes filles, vêtus de leurs habits de fête, et dont la joie bruyante éclatait en acclamations; les hommes et les mères venaient ensuite, marchant d'un pas plus grave; les vieillards et le *staroste* (l'ancien du village) fermaient la marche. C'était la vie dans ses trois grandes phases : la jeunesse avec ses naïves illusions, l'âge mûr qui raisonne ses jouissances, et la vieillesse placée entre ses souvenirs et les mystères du ciel.

* Espèce de guitare à trois cordes.

** Cabane de paysan.

— Ils sont heureux, dit tristement Olga en rentrant dans la cabane; et moi... mais le ciel n'a point de bénédictions pour une pauvre esclave!

— Enfant, reprit sa mère d'un ton d'autorité, n'offensons pas le bon Dieu par nos plaintes : Qui sait ce qu'il nous destine?

Comme elle achevait ces mots, l'oupravitel * entra dans la cabane. La bonne femme, non moins effrayée que surprise, se leva de son siége et s'inclina profondément. Pour Olga, elle se tint cachée derrière sa mère. Cet homme était nouveau dans ses fonctions d'intendant, et l'on ignorait encore à quel prix et par quels sacrifices ses administrés échapperaient à ses persécutions.

— André Pétrowitch, balbutia la paysanne, je suis un peu en retard avec vous, mais j'espère être en mesure de payer la taxe dans une huitaine.

L'intendant, sans lui répondre, promena autour de lui son regard d'épervier, comme pour faire l'inventaire de cette pauvre demeure, et apercevant Olga, il lui fit signe d'approcher. La jeune fille obéit en détournant la tête, et sans oser regarder l'oupravitel, elle s'arrêta devant lui, tout interdite, et ses doigts effeuillaient une fleur des champs.

— Que fais-tu de cette belle enfant? demanda

* Intendant.

l'homme de proie, en promenant sa main sur les tresses blondes de la jeune paysanne.

— Elle m'aide à filer, reprit la mère; hier encore... mais pardon, si je vous ennuie de ces détails.

— Poursuis, Marguerite, continua André Pétrowitch.

— Hier donc, reprit la bonne femme, dès le matin elle était à l'ouvrage, et minuit sonnait qu'elle ne pensait pas au repos. C'est une bonne fille, voyez-vous, mais c'est timide... Olga, regardez donc monsieur l'intendant.

Mais Olga s'échappa toute confuse, et elle avait disparu que l'admonition maternelle n'était pas encore achevée. Les visites de l'oupravitel devinrent plus fréquentes. Tantôt il offrait à Olga des rubans qu'il avait fait venir de Moscou tout exprès pour elle; tantôt il menaçait sa mère de faire vendre ses meubles pour payer la taxe et des arrérages qu'elle ne devait point. Olga se contentait de regarder les rubans du coin de l'œil, et protestait que jamais elle n'accepterait de parure que de son fiancé. Marguerite n'avait en perspective qu'une ruine complète, ou le déshonneur de sa fille. A sa place, bien des esclaves n'auraient pas balancé, et même dans des pays où l'homme n'est point la propriété de l'homme, la vertu triomphe rarement de l'intérêt; mais la pauvre femme n'hésita pas un seul instant. Olga était son espoir, son trésor, sa vie; elle demanda à Dieu la grâce de soustraire

sa fille aux piéges de l'intendant, ou de lui accorder au moins la force de mourir.

Elle alla trouver le pope, lui fit part de ses perplexités, et lui demanda sa bénédiction et ses conseils. C'était un de ces pasteurs tièdes, qui font quelquefois le bien, moins pour se concilier les grâces du ciel, que dans le but d'ajouter à la considération qu'ils ambitionnent; il avait eu à se plaindre de l'intendant, et il ne laissa pas échapper l'occasion de satisfaire son inimitié personnelle, tout en s'attribuant le mérite d'une bonne œuvre. Il avança donc à Marguerite l'argent qu'André Pétrowitch réclamait d'elle, bien certain que la reconnaissance de la bonne femme publierait partout cette générosité. L'intendant, n'osant persécuter ouvertement une famille que le pope prenait sous sa protection, dissimula son dépit, et différa l'exécution de ses projets jusqu'à une occasion plus favorable. Elle ne tarda pas à se présenter.

Un jour il entre triomphant dans la cabane de Marguerite; cette joie annonçait un malheur; Marguerite n'eut pas le courage de l'interroger.

— Réjouis-toi, dit-il à la pauvre femme, ta fille va partir pour Moscou; le comte m'écrit de lui amener une fille laborieuse et sage, et ton Olga m'accompagnera.

Marguerite se jeta tout en pleurs aux genoux d'André Pétrowitch, et le conjura de ne pas lui enlever l'unique appui de sa vieillesse; mais l'in-

tendant n'était pas homme à s'attendrir pour si peu de chose; il répéta froidement qu'il avait des ordres, et que cette fois la protection du pope n'y pourrait rien. Olga elle-même trouva la force d'appuyer les supplications de Marguerite. La pauvre petite était si séduisante dans sa douleur que la passion d'André Pétrowitch s'en accrut encore. Enfin, il mit sa complaisance à prix, et formula si nettement les conditions de cet infâme marché, qu'Olga se précipita en sanglotant dans les bras de sa mère.

Tout-à-coup la jeune fille essuie ses pleurs, et d'une voix résolue, elle s'écrie :

— Je partirai.

— Voilà qui est bien! reprit l'intendant un peu surpris; je te conduirai moi-même à Moscou, et, comme la route est longue, j'aurai tout le temps de te dresser à l'obéissance.

Il fixa le départ au lendemain matin, et les quitta pour en presser les préparatifs.

Le parti d'Olga était pris; elle tira de son sein un anneau d'argent que lui avait donné son fiancé; elle le baisa mille fois, et jura de mourir plutôt que de manquer à ses promesses. Marguerite la regardait avec une tendresse mêlée de crainte; elle respectait la volonté de son seigneur dont l'intendant n'était que l'organe, et, sans recours devant les hommes, elle implorait

la justice elle-même à la source de toute perfection; mais, tout en élevant ses peines à Dieu, elle n'osait ni espérer, ni prendre un parti extrême; car presque toujours les vertus de l'esclave ne sont que de la résignation. Bientôt la nuit enveloppa cette pauvre demeure; dans la campagne tout était calme et repos; seulement, par intervalles, des aboiemens lointains troublaient le silence, et annonçaient que quelques habitations se trouvaient dans ces lieux agrestes.

Lorsque la pauvre Olga crut que Marguerite était endormie, elle se leva doucement et s'agenouilla au pied de sa couche. Après avoir prié long-temps, elle voulut contempler sa mère encore une fois... La bonne femme, qui avait épié tous les mouvemens de la jeune fille, s'assit sur son lit, étendit ses deux mains tremblantes, et lui donna sa bénédiction :

— Olga, lui dit-elle en sanglotant, tu veux partir... tu veux aller seule à Moscou... que les anges t'y accompagnent!

Alors elle se leva, fit un paquet de quelques hardes, y enveloppa un pain de seigle, serra sa fille dans ses bras, la conduisit jusque sur le seuil, lui remit quelques pièces de monnaie, et tout en pleurant, lui ouvrit la porte de la cabane.

— Adieu, ma colombe, répétait la bonne femme, ne suis pas la grande route; longe la lisière de la forêt....

Olga embrassa encore une fois sa mère, fit le signe de la croix, et se mit courageusement en route.

Le lendemain matin, l'intendant frappait à la porte de la paysanne, et en même temps un kibitka attelé de trois chevaux d'Ukraine s'arrêtait à quelque distance sur le chemin.

— Marguerite, dit l'oupravitel, est-ce que ta fille n'est pas encore prête?

Marguerite ne répondit rien, et se mit à pleurer amèrement. On se ferait difficilement une idée de la colère d'André Pétrowitch, lorsque après une heure d'attente et de menaces, il apprit de la bonne femme que sa fille avait disparu; il fit lui-même des recherches dans tout le village, et ordonna une battue générale dans les environs.

Cependant Olga cheminait seule sur la route de Moscou, évitant les bourgs, et se cachant dans les taillis et les buissons dès qu'elle craignait d'être aperçue. Quelquefois les routes se croisaient; alors, pour ne point s'égarer, elle prenait la direction que lui indiquait la trace des voitures, supposant que le chemin le plus fréquenté devait conduire à la capitale. Elle marcha ainsi toute la nuit et jusqu'au soir du jour suivant. Accablée de lassitude, les pieds déchirés par les cailloux et les ronces, elle fut plus

d'une fois tentée de demander l'hospitalité dans quelque cabane; mais l'appréhension d'être reconduite au village et fouettée comme vagabonde la retenait; puis elle pensait à Ivan, et poursuivait son chemin. Cependant la nuit devint si obscure qu'il lui fut impossible d'avancer; elle se traîna vers une grange qu'elle avait aperçue à quelque distance, et, à demi morte de fatigue, elle s'étendit sur un lit de paille.

Les premiers rayons du soleil levant éveillèrent la jeune fille dont le repos avait réparé les forces; elle allait se remettre en marche, lorsqu'un soupir l'avertit qu'elle n'était pas seule. Tremblante, elle regarde autour d'elle, et aperçoit un vieillard couvert de haillons qui avait choisi le même gîte. Il était assis et paraissait occupé à réparer avec de l'écorce de bouleau le délabrement de sa chaussure. Sa longue barbe blanche inspirait le respect, et une cicatrice profonde partageait les rides de son front. Olga se sentit émue de compassion, et s'approchant du vieillard :

— Mon père, lui dit-elle en lui présentant le peu d'argent qu'elle possédait, partage cette faible ressource avec une pauvre fugitive.

Et en même temps elle lui offrit le pain qui lui restait; le vieillard la considérait avec surprise :

— Dieu te soit en aide, enfant, lui dit-il; vieux et infirme, je mendie sur le sol que j'ai défendu... j'ai frappé à la porte du riche, et le

riche m'a repoussé avec dureté; mais presque toujours j'ai trouvé le pauvre compatissant. Sans doute le malheur, qui le rapproche de Dieu, sanctifie ses œuvres.

Alors il rompit le pain et en mangea avec la jeune fille. Les âmes pures s'ouvrent avec confiance, comme les fleurs qui prodiguent leurs parfums. Olga raconta ses peines au soldat mendiant qui l'accompagna jusqu'aux portes de Moscou; là ils se séparèrent.

La beauté des édifices, la multitude et la richesse des temples dont les coupoles d'or, d'argent et d'azur rayonnaient au loin; ce luxe de l'ancienne capitale, produit des sueurs d'un peuple entier, tous ces objets si nouveaux pour Olga la plongèrent dans un étonnement mêlé de crainte. Enfin, elle se fit indiquer l'hôtel du comte de R***, et s'arrêta long-temps à la porte avant d'oser y pénétrer.

Cependant, André Pétrowitch, ayant vu ses recherches infructueuses, avait choisi une autre fille dans le village, et était parti plusieurs jours après pour Moscou. A son arrivée chez son seigneur, il ne manqua pas de calomnier la pauvre Olga qui, disait-il, s'était enfuie, de peur d'être obligée à travailler. Il prenait les ordres du comte, lorsqu'on annonça à ce dernier qu'une jeune fille demandait instamment la faveur de lui parler. André Pétrowitch aurait bien

voulu empêcher cette entrevue; il ne doutait point que ce ne fût Olga; et la paysanne de quinze ans qui avait fait deux cents lieues à pied pour venir demander justice, ne pourrait hésiter à l'accuser pour sa propre justification.

— Il n'est pas convenable, dit-il au comte de R***, que votre excellence soit importunée par ces gens-là: c'est l'affaire de votre intendant.

Le comte, habitué à se reposer sur des subalternes de tous les détails de sa maison, avait fait un signe approbatif, lorsque tout-à-coup la porte s'ouvrit, et une jeune fille courut se jeter à ses pieds. André Pétrowitch pâlit: cependant il ne perdit pas contenance.

— Aurais-tu bien la hardiesse, lui dit-il, d'espérer ta grâce, après avoir couru les grands chemins? Il faut qu'un châtiment sévère effraie les misérables qui seraient tentés de t'imiter.

Olga, toujours prosternée, s'écriait :

— Je prends Dieu à témoin de mon innocence; je ne demande pas grâce, mais justice.

Le comte étonné regardait alternativement son intendant et la suppliante. Il y avait tant de noblesse sur cette tête d'esclave, sa voix avait quelque chose de si persuasif, qu'il fut curieux de l'entendre. Il fit signe à l'oupravitel de s'éloigner, releva la pauvre enfant, et fut ému de son récit naïf.

— Olga, lui dit-il enfin, je me sens disposé à te croire; cependant je ne puis ni faire droit à ta

plainte sans punir mon intendant, ni prendre ce dernier parti sur ta simple déposition.

— Seigneur, répondit Olga, le pope sait que je suis innocente; si j'avais une faute à me reprocher, serais-je venue de moi-même m'offrir au châtiment? L'ordre de quitter ma mère, qui est infirme et qui n'a que moi pour consolation et pour appui, m'eût affligée sans doute, mais j'aurais obéi, sachant bien que ma volonté même vous appartient: si je suis venue seule à Moscon, c'était pour me dérober à des persécutions que vous ne pouviez encourager.

Le comte conduisit Olga à sa femme, qui approuva fort sa conduite. On s'occupa d'elle pendant deux jours, puis on l'oublia, et un mois après elle fut vendue à une dame allemande dont le mari était mort au service de Russie.

La nouvelle maîtresse d'Olga avait été belle, et comme toutes les femmes dont le cœur est vide et sec, elle ne pouvait se résigner à vieillir. Elle eût volontiers payé de ses titres et de sa fortune les grâces et la jeunesse d'Olga; dans son dépit, elle lui fit couper ses beaux cheveux, et, au lieu du saraphane *, qui dessinait sa taille élégante, elle lui fit prendre une blouse grossière. La pauvre fille regrettait vivement la cabane de sa mère; le luxe qui régnait autour

* Justaucorps.

d'elle ne brillait à ses yeux que pour lui rappeler qu'elle était la propriété d'une autre; plus elle était traitée durement, plus elle s'efforçait de ne mériter aucun blâme; et quelquefois sa douceur lassait la méchanceté de sa maîtresse, qui lui disait dans ses bons momens :

— Olga, si tu étais moins gauche, je me ferais à ton service.

La jeune fille s'efforçait de sourire, remerciait sa maîtresse de ses bontés, et protestait qu'elle serait heureuse de ne pas déplaire. Mais quand cette femme était dans ses accès d'humeur, elle l'accablait d'invectives, lui ordonnait de baisser les yeux lorsqu'elle passait devant une glace, et ne cessait de lui répéter qu'un être de sa condition n'avait pas de sexe, et ne devait pas avoir une seule pensée étrangère à son service. Souvent, pour échapper à l'ennui qui l'obsédait, madame Barnel recevait ou rendait des visites. C'étaient les heures de repos de la pauvre enfant. Elle s'enfermait alors dans sa chambre, quittait la livrée de la domesticité, reprenait ses pauvres habits de village et se réfugiait dans ses souvenirs. Sa mère, ses jeunes compagnes, les jeux de son enfance, et surtout Ivan, lui revenaient alors à l'esprit; mais un coup de sonnette interrompait tout-à-coup ses doux rêves, et en un clin-d'œil la jolie paysanne n'était plus qu'une servante de grande maison. Elle se disait quelquefois : Ma mère ne sait pas même si j'existe; peut-être Ivan est-il tué; si

Dieu le conserve, il n'en est pas moins mort pour Olga. Alors elle pleurait amèrement, et ses distractions lui valaient de dures réprimandes.

Un jour, elle prit la résolution de se laisser mourir de faim; elle attacha l'anneau d'Ivan sur son cœur, et s'agenouilla pour demander à Dieu la force de consommer ce dernier sacrifice. A mesure qu'elle priait, ses idées prenaient plus de sérénité; elle eut honte d'avoir désespéré de la miséricorde infinie, et elle acheva de soulager son âme en versant d'abondantes larmes. En se relevant, elle jeta les yeux sur un journal; elle le prit et l'examina long-temps. Oh! si je savais lire, s'écria-t-elle, je saurais tout ce qui se passe à l'armée; et comme cédant à une inspiration soudaine :

« Je saurai lire! j'y parviendrai!... »

Cet espoir la soutient, et la difficulté ne fait qu'irriter sa volonté immuable. Elle rêva long-temps... Tout-à-coup elle entend dans la rue l'air national *Ia tzyganka Molodaïa* (je suis une jeune Bohémienne); elle ouvre la fenêtre avec précaution, et aperçoit un chanteur ambulant autour duquel se pressaient quelques jeunes filles. La musique a un vif attrait pour les Russes; presque tous leurs airs ont un caractère marqué de mélancolie. Les chants de l'esclave ressemblent à une plainte; et la poésie du nord, dans son type national, a quelque chose de sombre et de voilé comme les institutions.

Olga descend précipitamment, choisit plu-

sieurs feuillets isolés, y fait des marques, de peur de les confondre, et remonte pleine de joie, en s'écriant : « Dieu soit loué! je saurai lire! » Elle cache soigneusement son trésor, ces chansons d'amour qui, plus tard, l'instruiront du sort d'Ivan.

La nuit venue, elle allume sa lampe, et, à genoux sur sa couche, elle prend un feuillet et s'attache à retrouver dans les caractères la valeur des sons articulés qu'elle sait par cœur. D'abord elle confond les signes; ses idées se brouillent; mais elle veut réussir : elle sent qu'elle réussira, et elle s'endort dans cet espoir.

La nuit suivante, elle reprend sa tâche avec le même zèle et la même constance. Elle croit être sûre de quelques mots, et, cherchant dans les vers différens les expressions qui se répètent, elle les reconnaît avec un saisissement de joie inexprimable. La rime l'aide encore dans ses découvertes successives; elle comprend que les mêmes sons doivent être représentés par les mêmes signes : l'analogie la soutient et la guide. .

Enfin, après vingt nuits d'efforts opiniâtres, Olga a déchiffré une page : Olga sait lire!... Désormais elle a à sa disposition la clef de toutes les connaissances humaines; mais l'ambition d'Olga ne se borne plus à lire dans un journal. A partir de ce moment, il se fait dans cette âme de jeune fille une révolution complète; elle réfléchit sur elle-même, sur ce qui l'entoure; elle se demande pourquoi la Providence l'a enchaînée aux

caprices d'une femme vaine, injuste et tyrannique; elle sent que son âme n'appartient qu'à Dieu, et elle se révolte à l'idée d'une sujétion dégradante. A mesure que le sentiment de sa propre dignité s'élève, elle se trouve plus à l'étroit dans la sphère où le hasard l'a fixée; quelquefois elle se demande en soupirant si sa première ignorance n'était pas préférable à la conscience de son infortune. Au milieu de ses peines, elle a de bien douces jouissances; elle s'applique à tracer les caractères qui lui sont devenus familiers, et cette tâche lui paraît bien plus facile que la première; mais elle dissimule sa science comme un autre cacherait une faute; car sa maîtresse s'en irriterait et lui ferait un crime d'avoir osé concevoir et exécuter cet acte d'émancipation intellectuelle. Elle a lu ou plutôt elle a dévoré le peu de livres qu'elle a pu se procurer; elle suit surtout avec un vif intérêt la lecture des journaux. Ainsi, l'amour, cause de ses peines, en fécondant son intelligence, l'a rendue ingénieuse à les adoucir.

Un soir que, agitée par un pressentiment inexplicable, elle lisait les nouvelles du théâtre de la guerre, elle trouva un bulletin détaillé sur un avantage récemment remporté par les troupes impériales: le corps des hussards de la garde, surpris d'abord, s'était vu contraint de céder à la fougue de la cavalerie ennemie; mais bientôt il s'était rallié et avait mis les Turcs en pleine déroute. Le colonel russe n'avait dû la vie qu'au

dévoûment d'un jeune soldat, qui s'était précipité au milieu des rangs pour le dégager. Le brave Ivan a été décoré de la croix de Saint-George sur le champ de bataille. A cette lecture, les yeux d'Olga s'obscurcissent, ses sanglots la suffoquent : « C'est lui! » s'écrie-t-elle, et elle tombe inanimée sur le plancher. Au bruit de sa chute, sa maîtresse accourt; elle voit Olga étendue sans connaissance; une petite lampe brûle près de sa couche; sur sa table, plusieurs livres sont ouverts, et le journal tout froissé est resté dans la main de la jeune esclave. La curiosité plutôt que la compassion porte cette femme à lui donner du secours. Olga revient à elle, et le premier mot qu'elle prononce, c'est : Ivan! Sa maîtresse l'interroge avec une feinte douceur, pour surprendre son secret, et ajouter au poids de la servitude celui des souffrances morales. Olga est sur le point de céder à ses instances; tant son cœur a besoin de s'épancher; mais elle jette un regard sur cette physionomie où se peignaient à-la-fois la cruauté et l'orgueil, et elle a le courage de ne rien répondre. On l'interroge, on la menace : elle reste silencieuse; la fiancée d'Ivan ne cédera pas à la crainte; cet instinct secret qui est comme la seconde vue de l'esclave, l'avertit qu'elle ne doit point parler. Alors sa maîtresse se livre aux recherches les plus minutieuses, et bientôt elle acquiert la preuve que cette jeune fille sait lire et écrire.

« Tu as sans doute des intentions bien cou-

pables, lui dit-elle avec colère, puisque tu n'oses les avouer? C'est aux lois à en faire justice. »

Aussitôt elle fait chercher un officier de police, et pour motiver son accusation, elle n'hésite pas à déclarer que cette esclave entretenait des intelligences avec des malfaiteurs, et qu'elle lui avait dérobé plusieurs effets. La pauvre Olga fut conduite à la prison du *quartier*, n'ayant en perspective que ce châtiment ignominieux qui flétrit à-la-fois l'âme et le corps, et change le plus souvent le vice en crime, et l'erreur en désespoir.

Parmi les livres qu'avait lus Olga, se trouvait un recueil d'oukases qui réglaient les droits des maîtres sur les esclaves, ainsi que les dispositions obligatoires pour les étrangers naturalisés Russes, lorsqu'ils achètent ce qu'on appelle en Russie des âmes. Quoique cette matière fût peu attrayante, Olga avait cependant lu ce livre avec une grande attention, pour chercher à y découvrir dans quel cas un esclave pouvait devenir libre; mais alors elle était loin de soupçonner qu'une de ces rares exceptions lui serait un jour applicable. La pauvre enfant fut mise au cachot, avec une cruche d'eau et un morceau de pain noir, en attendant que sa sentence fût prononcée. Le lendemain, on vint la tirer de sa prison, et elle comparut ainsi que plusieurs autres accusés, devant un officier faisant les fonctions de juge. Rien n'est expéditif comme ces sortes d'interrogatoires. Le

fouet, le knout, la prison, sont les peines ordinaires infligées au vagabondage, au vol, et souvent à une courageuse insubordination.

Olga était restée seule : l'officier, sachant que la plaignante jouissait de quelque crédit, lui avait promis de ne pas ménager son esclave.

— Tu as donc volé ta maîtresse? lui dit-il d'un ton brusque.

— Dieu m'est témoin, répondit Olga, que je n'ai jamais conçu l'idée d'un larcin; d'ailleurs, continua-t-elle d'une voix ferme, celui-là seul peut céder à une tentation si coupable, qui a le droit exclusif de posséder.

Cette parole hardie frappa le juge.

— J'en croirai plutôt ta maîtresse que toi, poursuivit-il : voici l'acte de vente qui constate la propriété de celle qui t'accuse.

— Permettez-moi de l'examiner, dit Olga.

— Et qu'en veux-tu faire?

— M'assurer qu'il est en règle.

L'officier étonné lui laisse prendre ce papier; elle le lit avec attention; tout-à-coup la joie éclate dans ses regards....

— Dieu soit loué! s'écrie-t-elle, avec une expression indicible de dignité, je suis libre!

— Tu es libre?

— Je le suis; cet acte n'a point été renouvelé au bout d'une année.

— Qui donc t'a rendue si savante? En effet, je crois qu'elle a raison; mais l'accusation de vol?....

— Je serai jugée comme une personne libre, et mon innocence sera reconnue.

— Elle en sait autant qu'un secrétaire du sénat! murmura le juge; et il sortit pour aller consulter des gens plus instruits que lui sur ces matières. Il acquit bientôt la preuve que l'esclave était dans son droit. Dès-lors, ses dispositions changèrent subitement. Il résolut d'informer de ce fait extraordinaire le gouverneur de Moscou, dans l'espoir qu'une partie de l'intérêt qu'Olga ne pouvait manquer d'inspirer rejaillirait sur son ministère. Il se prit donc d'un beau zèle pour la jeune fille, et écrivit un rapport circonstancié, où Olga était dépeinte comme une fille d'un savoir miraculeux, injustement accusée par sa maîtresse. En attendant le résultat de ses démarches, il prit sur lui d'adoucir la captivité d'Olga, et lui donna le conseil d'écrire elle-même une supplique au gouverneur. Olga ne pouvait comprendre comment cet homme si dur était devenu son protecteur; elle crut un instant à sa générosité, et elle écrivit la lettre suivante au prince Galitzin :

« Je suis née esclave du comte R***; tous mes parens sont morts au service de notre père le tsar Alexandre, et il ne me reste plus que ma mère, qui est vieille et infirme. J'ai été vendue à la femme du conseiller Barnel. Là, le désir de savoir ce qu'était devenu mon fiancé, qui

sert dans les hussards de Sa Majesté, m'a inspiré le désir d'apprendre à lire. Ma maîtresse m'a accusée de vol pour me punir d'avoir exécuté toute seule ce projet. Voilà quinze mois que j'ai été vendue, et j'ai la preuve que l'acte de cession n'est pas en règle. J'appartiens donc à l'empereur, et je supplie Votre Altesse de faire rendre justice à une pauvre fille qui se place avec confiance sous votre généreuse protection. »

« OLGA. »

Il faut rendre aux Russes cette justice, que, lorsque quelque chose d'extraordinaire vient à frapper leur attention, ils ne négligent rien pour mettre en évidence l'action ou l'homme qui a su mériter leur estime. Lomonossof, le père de la poésie russe, était fils d'un pêcheur, et, sans parler de ceux qu'élève subitement la faveur impériale, ce qui arrive communément dans un pays où la volonté du monarque est toute-puissante, je pourrais citer un grand nombre d'hommes éminens qui n'ont dû leur fortune qu'à leur mérite ou à la force de leur caractère.

Le gouverneur fut curieux de voir cette jeune fille qui s'exprimait avec une simplicité dont la noblesse contrastait avec le style rampant de ses subordonnés. Il communiqua la lettre d'Olga à plusieurs seigneurs, et entre autres au comte de R***, l'ancien maître de

la jeune esclave, et apprit de lui les détails que nous avons rapportés, qui ne firent qu'accroître son intérêt. Enfin, il résolut de donner en même temps à Olga une réparation éclatante, et à la noblesse moscovite un avertissement salutaire. Dans ce but, il invita à une réunion toutes les notabilités de la ville. L'affluence fut considérable : le prince, entouré de sa famille, avait pris place, et tout alentour se tenaient des sénateurs, des officiers généraux, et les hauts fonctionnaires, selon la hiérarchie de leurs grades. L'élégance et la riche parure des dames contrastaient avec le costume des hommes, et la plupart se demandaient avec un empressement curieux quel était le motif de cette cérémonie. A un signe du prince, on introduisit Olga... Il se fit un grand silence; le gouverneur s'avança au-devant de la jeune esclave, et tout le monde se leva spontanément. En présence de cette pompe, Olga demeura un moment interdite : elle porta une de ses mains sur ses yeux, tandis que l'autre pressait fortement sa poitrine. Enfin, elle s'inclina profondément, et releva sa tête avec une modestie pleine d'assurance. Un murmure d'approbation parcourut la salle.

« Olga, lui dit le gouverneur, vous m'avez demandé justice; si je n'écoutais que le sentiment que vous m'inspirez, dès ce moment je vous déclarerais innocente et libre; mais la justice que vous invoquez veut que je vous inter-

roge, et, sans doute, cette épreuve n'a rien d'effrayant pour votre conscience. D'abord je dois entendre celle qui vous accuse. »

Aussitôt la conseillère de Barnel fut conduite en face de celle qui, peu de jours auparavant, était le jouet de ses caprices. Intimidée par cette solennité inattendue, cette femme balbutia, se coupa dans ses dépositions, et finit par avouer que tout ce qu'elle avait à reprocher à Olga, c'était d'avoir voulu se mettre au-dessus de sa condition, en acquérant des connaissances qui, ajouta-t-elle en promenant ses regards sur l'assemblée, ne pouvaient qu'être dangereuses pour la noblesse.

— L'acte de cession n'est point en règle, reprit le prince d'un ton sévère, et puisque la question de vol est écartée, cette jeune fille est libre et certes bien digne de l'être. Mais son honneur a été attaqué; elle a droit à une réparation : je la fixe à deux mille roubles que vous aurez à lui payer.

— Seigneur, dit Olga, vous venez de me déclarer libre et innocente... je ne demande rien de plus : ma pauvre mère vous bénira!

— Votre mère est libre aussi! s'écria le comte de R*** ; la femme qui vous a portée ne restera point esclave, fût-elle seule sur mes domaines.

— Et moi, dit un colonel de hussards, dont le bras était suspendu en écharpe, j'ai contracté une dette envers son fiancé; je demande la faveur de les unir.

A ces mots, il présenta au gouverneur un jeune enseigne, qui s'avança d'un air résolu, et, portant respectueusement la main à la visière de son schako, resta immobile dans cette attitude militaire. La vertueuse princesse Galitzin ôtant sa toque de velours, la présenta avec grâce à tous les assistans, et réunit en peu d'instans une somme suffisante pour assurer au jeune couple une douce aisance. Les deux amans s'étaient jetés dans les bras l'un de l'autre, et ils n'entendaient plus les félicitations qu'on leur adressait.

Quand la première émotion fut un peu calmée, le prince demanda un instant de silence, et, s'adressant aux nobles moscovites qui l'entouraient :

« Vous tous qui possédez des esclaves, leur dit-il, n'oubliez pas que, sous le kaftan et la serge grossière, il peut se trouver et il se trouve des cœurs nobles et capables de grandes choses! Avant donc de sévir, pensons tous que le châtiment imprudemment infligé peut tomber sur un Ivan ou sur une Olga! »

CHOPIN.

LA PLANÈTE INHABITABLE.

A L. S. T. G.



Si l'on jette un regard sur le double hémisphère,

On voit bien que la vie est difficile à faire;

C'est un rude travail du début à la fin!

Depuis le cap de Horn jusqu'au pic de Baffin,

Des vallons de l'Atlas au golfe de la Table
Examinez la Terre, elle est inhabitable!

Ne parlons pas du Nord; les hommes condamnés
A vivre sur le sol où leurs pères sont nés,
Bien qu'admirant la pluie ou la neige qui tombe,
Disent tous que ce Nord est une immense tombe,
Un enfer à la glace, où les pâles humains
Passent leur triste vie à réchauffer leurs mains :
Dieu, d'abord, concéda, sous de froides haleines,
Leurs terres aux ours blancs, et leurs mers aux baleines;
Le Nord ne fut pas mis au monde, assurément,
Pour le frileux mortel créé sans vêtement;
L'homme enclin à l'erreur, prompt à changer de place,
Usurpa le domaine envahi par la glace,
Contraria le ciel, renia le soleil,
Dit un adieu stupide à l'orient vermeil,
S'éprit des blancs frimas arrondis en coupole,

Et se chaussa de neige, en se coiffant du pôle.

Laissons-le vivre en paix sur le glaçon uni,
Et ne l'insultons point; il est assez puni!

Or, en nous éloignant de la zone polaire,
Parcourons les climats que le soleil éclaire,
Et que le voyageur nous peint comme si doux
Depuis le Var français jusqu'aux fleuves indous.

Gênes me plairait fort, mais il faut que Dieu daigne
Donner un peu de grâce à son roi de Sardaigne,
Prince trop soupçonneux, qui d'un ennui mortel
Tourmente l'étranger dans son paisible hôtel.

L'Italie est trompeuse, et belle en apparence;
Venise est un tombeau; Pise un désert; Florence
Est un Paris toscan, et tout l'amour de l'art
Ne détruit pas son froid, sa pluie et son brouillard.

Rome appelle le monde aux pieds de sa statue,
Mais la fièvre d'accès la maigrit et la tue,
Et sans les dessécher, les trésors des Latins
Se sont tous mis à sec sur les marais Pontins.

Naples, Sirène brune, à Baïa nous enchante;
Elle a de doux parfums, elle a le flot qui chante,
Mais, là, le Sybarite, un matin, étonné,
S'éveille avec dix pieds de cendres sur le né,
Et vingt siècles après, ses os couverts de rouille
Sont extraits par un roi de quelque noble fouille,
Et mis, sous étiquette, au muséum savant
Pour égayer les sots qui passeront devant.

Un doux charme descend sur Malte ou la Sicile;
Mais qui consent à vivre étouffé dans une île?
L'air vous manque, en songeant que sur tout l'horizon
L'Océan guichetier vous écroue en prison.

Le pays des grands rois et des grands architectes

L'Egypte n'a gardé pour nous que ses insectes,
Et montre, sur des bords autrefois si vantés,
Les sept fléaux de Dieu par Moïse inventés.
Malgré toi, savant Clot, qui pour l'Egypte plaides,
Les femmes des harems y sont noires, mais laides;
Les hommes, le front bas, y marchent en troupeau,
Et le vent du désert leur boucanne la peau!

L'Afrique intérieure est un pays céleste;
Mais le fauve lion et le tigre au pied leste
Ont conquis cette zone et ne la cèdent pas.
L'homme sur la limite à peine fait un pas
Que tous les monstres noirs, mis sous cloche dans l'arche,
Accourent, crins au vent, et lui ferment la marche.
Dieu n'a fait le soleil, n'a courbé les rameaux,
N'a semé le gazon que pour les animaux.
Le lion règne en roi dans ce vaste domaine;
Libre de nos soucis, sa grandeur s'y promène :
C'est pour lui que l'Afrique a ces arbres épais
Qui versent la fraîcheur, les parfums et la paix :

Il trouve au pied des monts la grotte familière
Que le ciel tapissa de velours et de lierre;
Il trouve le beau lac couronné de roseaux
Où s'étanche la soif dans de limpides eaux :
Quand la faim à ses flancs vient attacher des ailes.
Il choisit son festin dans un vol de gazelles;
Il mange la chair fraîche, il boit le sang vermeil.
Et sa griffe léchée, il dort d'un doux sommeil :
Entouré d'un sérail d'amantes fortunées
Il consomme la nuit ses puissans hyménées :
Jamais sur son poitrail, éternellement sain,
Ne chemine à tâtons, le doigt d'un médecin;
Sur lui, la volupté ne creuse point de traces :
Comme un roi chevelu des primitives races,
Il voit autour de lui bondir de nouveau-nés
Qui se portent fort bien sans être vaccinés,
Et ce vieillard robuste, à son heure dernière,
N'a pas un cheveu blanc sur sa blonde crinière!

En avant! nolisez la galère à vapeur!

Séduit par les récits d'un écrivain trompeur,
Voulez-vous habiter un château de plaisance
A Smyrne, à Trébisonde, au Bosphore, à Bysance?
Ce sont de beaux pays, de splendides cités
Par tous les voyageurs avec amour cités :
Le soleil y distille à flots sa poésie;
C'est le climat de Dieu; c'est le ciel de l'Asie :
Le myrthe, l'aloès, l'iris, précieux dons,
Bordent ses grands chemins, comme ici les chardons.
Respirez les parfums de ce jardin céleste....
Dans chaque fleur du ciel, l'enfer a mis la peste,
Et, le corps tout gonflé de hideuses tumeurs,
Le matin, vous direz, je vis; le soir, je meurs!

Allez un peu plus loin : c'est la grande presqu'île
Qu'un double océan baigne avec un flot tranquille,
Que le Gange caresse, en son vol diligent
De ses lèvres d'azur à l'écume d'argent.
Mais, dans ce beau pays, Eden que rien n'égale
Fleurit, sous l'aloès, le tigre de Bengale,

Qui sur le bonze illustre et l'esclave grossier,
Imprime également ses deux griffes d'acier :
Mais ce ciel merveilleux, cette terre féconde
Où s'élèvent Delhy, Cachemire, Golconde,
Et toutes les cités des fabuleuses nuits
Ont des palais déserts où pleuvent les ennuis;
Des temples où Brahma sculpte ses grandes œuvres
Sur des rocs hérissés d'homicides couleuvres;
Et du Penjab lointain, aux rives de Goa,
Des plaines, où partout le numide Boa,
Tel qù'un mât se raidit haut de toute sa taille,
Et se roule, en sifflant, comme un fleuve d'écaille.

C'est donc ainsi partout, en ce monde; jamais
On ne trouve un bonheur, sans y coudre le MAIS;
Ce satanique MAIS que le ciel débonnaire
Devrait rayer du monde et du dictionnaire.

Ombre de mon ami d'Héran, le voyageur
Mort, sans avoir la tombe avec son ver rongeur,
Lève-toi! Tu partis, tout brillant de jeunesse,
Pour offrir ton amour à quelque brahmanesse,
Mystérieuse femme, ange de l'Orient,
Au balcon du kiosque assise, et souriant!
Un jour, selon le rit des prêtres de l'Asie,
Tu menas aux autels l'odalisque choisie,
Et le soir, quand le ciel et le fleuve étaient doux,
Quand on dansait au son des instrumens indous,
Tu sortis pour rêver à cette nuit charmante
Que promit à tes vœux ta poétique amante;
Et rêvant, tu vis luire à travers les gazons
Deux yeux, comme Satan fait rougir ses tisons;
C'était un tigre noir qui par droit de nature,
Cherchait, pour ses enfans, un peu de nourriture,
Et te porta, gibier d'innocens appétits,
En quatre livraisons à ses pauvres petits!

Poursuivons : Ce serait un espoir chimérique
De croire qu'on peut être heureux en Amérique.
L'Océan traversé sans naufrage, voguons
Vers la Terre de Feu : craignez les Patagons,
Polyphèmes errans : craignez le cannibale
Qui pour flèche, aujourd'hui, tire un fusil à balle,
Et qui, la crosse en joue et les tendons raidis,
Narguerait Robinson et tous ses Vendredis.
Et la chauve-souris qui, sur votre figure,
Jette une aile de plomb de cinq pieds d'envergure :
Craignez par-dessus tout le serpent assassin,
Ce noir clocher qui rampe et sonne le tocsin.
Si vous voyez un lac, un fleuve semé d'îles,
Ne prenez pas un bain, craignez les crocodiles :
Si le soleil vous cuit, ne vous abritez pas
Sous ce bois; la panthère y cherche son repas.
Voyez-vous ce pré vert que la fleur blanche émaille,
Pour y dormir prenez une cotte de maille,

Car des insectes noirs, jaunes, bleus, rouges, verts,
Capricieux enfans du fécond univers,
Folâtrant sous vos doigts, sourds à vos clameurs vaines,
Amoureux du beau sang qui coule dans vos veines,
Ont tatoué partout à travers vos habits
Votre corps, vaste écrin de venimeux rubis.

Tels sont les agrémens de tes splendides zones,
Fleuve océan, qui tiens ton nom des Amazones,
Pays, où le soleil ne fait point d'ombre au mur,
Où le Mercure en feu saute sur Réaumur!
Et si l'on a bravé par courage ou démence
L'Amérique du sud, ménagerie immense,
Cirque de la nature, ouvert sous l'équateur,
Où l'homme se débat comme un gladiateur,
Toujours quelque volcan se rallume à la ronde;
Aujourd'hui Quito brûle, et demain Lima gronde,
Et sur quelque horizon que se portent vos yeux,
Le feu d'enfer se mêle à la flamme des cieux.

Allons, comme au beau temps de Saturne et de Rhée,
Habiter, pour jouir, la zone tempérée.
Dans le midi, la mer nous fait un doux appel;
La Grèce nous découpe un riant archipel,
La Grèce de Pallas, de Cérès, de Pomone,
D'Athènes, de Délos et de Lacédémone.
Mais c'est peu qu'en ses bois aimés des Egipans,
Comme aux jours d'Eurydice habitent les serpens,
Les hydres, les lézards, les aspics, les couleuvres;
Tous les monstres chantés dans les classiques œuvres;
Ce pays du grand peuple et des illustres rois,
Hélas! s'est aplati sous le nom bavarois!
Par la grâce du Nord, l'étranger y commande,
Et parle à Thémistocle une prose allemande;
On a parodié l'autre Grèce;.... fuyons
Ce pays qui n'a pu conserver ses rayons;
Zéphyr laisse tomber tes ailes; sois maudite
Mer, qui donnas naissance à Vénus Aphrodite,

Et qui, d'un flot joyeux, chantes du même ton
Pour la belle Aspasie et l'épouse d'Othon!

Puis, l'Espagne nous dit : viens me voir, je suis belle,
L'amoureux voyageur me trouve peu rebelle :
J'ai de l'or sur ma tête, et des fleurs à la main;
J'ai l'ogive moresque et le cintre romain;
J'ai des golfes charmans où la montagne abrite
Le grand chêne et la fleur, l'arbre et la marguerite;
J'ai des oiseaux dorés qui chantent à ravir
Dans les jasmins du Tage et du Guadalquivir;
Et le soir, quand au ciel le soleil se dérobe,
Les yeux meurent d'amour aux franges de ma robe,
Car je sais une danse inconnue à Paris,
Qui ravit les amans et damne les maris!
Certes, après ces vers, à toute heure, à tout âge,
Qui ne se lancerait vers un pareil voyage?
Eh bien! malgré ses fleurs, son ciel, ses rossignols,
L'Espagne est un pays trop rempli d'Espagnols;
On y fait une guerre atroce de démence

Qui sans cesse finit et toujours recommence;
On y trouve partout, sur ses pas hasardeux,
La balle de Carlos ou d'Isabelle deux :
Arrivez-vous, à jeun, aux portes d'une ville,
L'auberge a disparu dans la guerre civile;
Sa cuisine, d'ailleurs, abhorre les repas,
C'est le seul lieu d'Espagne où le feu n'entre pas.
Traversez-vous, au pas, un bois de sycomores,
En rêvant à Pélage, aux Goths, au Cid, aux Mores,
Un bandit pastoral, l'escopette à la main,
Comme au temps de Gilblas, vous barre le chemin;
Heureux, s'il ne veut pas, mécontent, du salaire,
Vous étrangler ensuite avec son scapulaire!

Adieu donc, belle Espagne! il faut, d'un pas léger,
Rentrer chez nous, et fuir tout pays étranger.
Allons au vrai midi des rives fortunées,
Car la neige et l'ours noir règnent aux Pyrénées;
Bayonne et Perpignan, un peu trop à l'écart,
Pour moi, ne sont placés qu'au midi moins un quart.

Salut noble Provence! ô toi que je révère!
Toi qui dans tes loisirs inventas le trouvère
Dont la guitare triste, et le vers chevrotant
Endormait, tous les soirs, une belle en chantant!...
Entendez-vous ce vent qui déchire la terre
Comme l'artillerie ou comme le tonnerre,
Soulève les cailloux d'un effort sans rival,
Et jette un cavalier du haut de son cheval?
Vent massif! il remplit le vide de l'espace;
On croirait voir dans l'air sa forme quand il passe;
Il semble secouer de son bras étouffant
Notre planète en deuil comme un ballon d'enfant!

C'est donc fini! la paix est un bien chimérique!
Le bonheur n'est donné qu'aux monstres de l'Afrique;
Oh! puisque nous avons le malheur d'être humains,
Résignons-nous; laissons leur poudre aux grands chemins,

Et demandons à Dieu, planant sur la nuée,
Qu'ici bas notre peine au moins soit commuée,
Et pour vivre joyeux, mes amis, oublions
Notre dignité d'homme, et faisons-nous lions!

MERY.

Gemenos, octobre 1839.

